

LESEDITIONSDELONDRES.COM

CLASSIQUE

PANTAGRUEL

François RABELAIS



**FRANÇAIS MODERNE
& MOYEN FRANÇAIS
NOUVELLE TRADUCTION**



Les éditions de
LONDRES

Éditions de livres numériques

Pantagruel

François Rabelais

1532

Traduit en français moderne par Les Éditions de Londres, ©2014 – Les Éditions de Londres.

Illustrations de Gustave Doré

Illustration de couverture : L'enfance de Pantagruel, Gustave Doré, détail ; Musée d'Art moderne et contemporain, Strasbourg, droits réservés



Table des matières

[Préface des Éditions de Londres](#)

[Biographie de l'Auteur](#)

[PANTAGRUEL Traduit en français moderne par les Éditions de Londres](#)

[Prologue de l'auteur](#)

[Chapitre I – De l'origine et antiquité du grand Pantagruel.](#)

[Chapitre II – De la naissance du très redouté Pantagruel.](#)

[Chapitre III – Du deuil que mena Gargantua pour la mort de sa femme Badebec.](#)

[Chapitre IV – De l'enfance de Pantagruel.](#)

[Chapitre V – Des faits du noble Pantagruel en son jeune âge.](#)

[Chapitre VI – Comment Pantagruel rencontra un Limousin qui contrefaisait le langage français.](#)

[Chapitre VII – Comment Pantagruel vint à Paris, et vit les beaux livres de la librairie de Saint-Victor](#)

[Chapitre VIII – Comment Pantagruel, étant à Paris, reçut une lettre de son père Gargantua, et la copie de celle-ci.](#)

[Chapitre IX – Comment Pantagruel trouva Panurge qu'il aima toute sa vie.](#)

[Chapitre X – Comment Pantagruel jugea d'une controverse merveilleusement obscure et difficile si équitablement et si justement que son jugement fut dit fort admirable.](#)

[Chapitre XI – Comment les seigneurs de Baisecul et Humevesne plaidaient devant Pantagruel sans avocat.](#)

[Chapitre XII – Comment le seigneur de Humevesne plaide devant Pantagruel.](#)

[Chapitre XIII – Comment Pantagruel donna sa sentence sur le différend des deux seigneurs.](#)

[Chapitre XIV – Panurge raconte comment il échappa à la main des Turcs.](#)

[Chapitre XV – Comment Panurge enseigne une manière bien nouvelle de bâtir les murailles de Paris.](#)

[Chapitre XVI – Des mœurs et des conditions de Panurge.](#)

[Chapitre XVII – Comment Panurge gagnait les pardons et mariait les vieilles, et des procès qu'il eut à Paris](#)

[Chapitre XVIII – Comment un grand clerc d'Angleterre voulait argumenter contre Pantagruel, et fut vaincu par Panurge.](#)

[Chapitre XIX – Comment Panurge rendit honteux l'Anglais qui argumentait par signe.](#)

[Chapitre XX – Comment Thaumaste raconte les vertus et le savoir de Panurge.](#)

[Chapitre XXI – Comment Panurge fut amoureux d'une grande dame de Paris.](#)

[Chapitre XXII – Comment Panurge fit un bon tour à la dame parisienne qui ne fut pas à l'avantage de celle-ci.](#)

[Chapitre XXIII – Comment Pantagruel quitta Paris, entendant la nouvelle que les Dipsodes envahissaient le pays des Amaurotes, et la raison pour laquelle les lieues sont si petites en France.](#)

[Chapitre XXIV – Lettres qu'un messenger apporta à Pantagruel d'une dame de Paris, et l'interprétation d'un mot écrit dans un anneau d'or.](#)

[Chapitre XXV – Comment Panurge, Carpalim, Eusthène, Épistémon, compagnons de Pantagruel, défirent six cent soixante chevaliers bien subtilement.](#)

[Chapitre XXVI – Comment Pantagruel et ses compagnons étaient las de manger de la chair salée, et comment Carpalim alla chasser pour avoir du gibier.](#)

[Chapitre XXVII – Comment Pantagruel érigea un trophée en mémoire de leur prouesse, et Panurge un autre en mémoire des levreaux. Et comment Pantagruel, de ses pets, engendrait les petits hommes, et de ses vesses les petites femmes. Et comment Panurge rompit un gros bâton sur deux verres.](#)

[Chapitre XXVIII – Comment Pantagruel remporta une victoire bien étrange contre les Dipsodes et les Géants.](#)

[Chapitre XXIX – Comment Pantagruel défit les trois cents géants, armés de pierres de taille, et Loupgarou, leur capitaine.](#)

[Chapitre XXX – Comment Épistémon, qui avait la tête coupée, fut guéri habilement par Panurge, et des nouvelles des diables et des damnés.](#)

[Chapitre XXXI – Comment Pantagruel entra dans la ville des Amaurautes, et comment Panurge maria le roi Anarche et le fit crieur de sauce verte.](#)

[Chapitre XXXII – Comment Pantagruel de sa langue couvrit toute une armée, et ce que l'auteur vit dans sa bouche.](#)

[Chapitre XXXIII – Comment Pantagruel fut malade, et la façon dont il guérit.](#)

[Chapitre XXXIV – La conclusion du présent livre et l'excuse de l'auteur.](#)

[PANTAGRUEL Original](#)

[Prologue de l'auteur](#)

[Chapitre I – De l'origine et antiquité du grand Pantagruel.](#)

[Chapitre II – De la nativité du tres redoubté Pantagruel.](#)

[Chapitre III – Du dueil que mena Gargantua de la mort de sa femme Badebec.](#)

[Chapitre IV – De l'enfance de Pantagruel.](#)

[Chapitre V – Des faictz du noble Pantagruel en son jeune eage.](#)

[Chapitre VI – Comment Pantagruel rencontra un Limosin qui contrefaisoit le langaige Francoys.](#)

[Chapitre VII – Comment Pantagruel vint à Paris, et des beaulx livres de la librairie de Saint Victor](#)

[Chapitre VIII – Comment Pantagruel, estant à Paris, receut lettres de son pere Gargantua, et la copie d'icelles.](#)

[Chapitre IX – Comment Pantagruel trouva Panurge, lequel il ayma toute sa vie.](#)

[Chapitre X – Comment Pantagruel equitablement jugea d'une controverse merveilleusement obscure et difficile si justement que son jugement fut dict fort admirable.](#)

[Chapitre XI – Comment les seigneurs de Baisecul et Humevesne plaidoient devant Pantagruel sans advocatz.](#)

[Chapitre XII – Comment le seigneur de Humevesne plaidoie davant Pantagruel.](#)

[Chapitre XIII – Comment Pantagruel donna sentence sus le different des deux seigneurs.](#)

[Chapitre XIV – Comment Panurge racompte la maniere comment il eschappa de la main des Turcqs.](#)

[Chapitre XV – Comment Panurge enseigne une maniere bien nouvelle de bastir les murailles de Paris.](#)

[Chapitre XVI – Des meurs et condictions de Panurge.](#)

[Chapitre XVII – Comment Panurge guaingnoyt les pardons et maryoit les vieilles, et des procès qu'il eut à Paris](#)

[Chapitre XVIII – Comment un grand clerc de Angleterre vouloit arguercontre Pantagruel et fut vaincu par Panurge.](#)

[Chapitre XIX – Comment Panurge feist quinaud l'Angloys, qui arguoit par signe.](#)

[Chapitre XX – Comment Thaumaste racompte les vertus et sçavoir de Panurge.](#)

[Chapitre XXI – Comment Panurge feut amoureux d'une haulte dame de Paris.](#)

[Chapitre XXII – Comment Panurge feist un tour à la dame Parisienne qui nefut point à son advantage.](#)

[Chapitre XXIII – Comment Pantagruel partit de Paris, ouyant nouvelles que les Dipsodes envahyssoient le pays des Amaurotes, et la cause pourquoy les lieues sont tant petites en France.](#)

[Chapitre XXIV – Lettres que un messagier aporta à Pantagruel d'une dame de Paris, et l'exposition d'un mot escript en un aneau d'or.](#)

[Chapitre XXV – Comment Panurge, Carpalim, Eusthenes, Epistemon, compaignons de Pantagruel, desconfirent six cens soixante chevaliers bien subtilement.](#)

[Chapitre XXVI – Comment Pantagruel et ses compaignons estoient fachez de manger de la chair salée, et comme Carpalim alla chasser pour avoir de la venaison.](#)

[Chapitre XXVII – Comment Pantagruel droissa un trophée en memoire de leur prouesse, et Panurge un aultre en memoire des levraulx. Et comment Pantagruel de ses petz engendroit les petitz hommes, et de ses vesnes les petites femmes. Et comment Panurge rompit un gros baston sur deux verres.](#)

[Chapitre XXVIII – Comment Pantagruel eut victoire bien estrangement des Dispsodes et des Geans.](#)

[Chapitre XXIX – Comment Pantagruel deffit les troys cens geans, armez de pierres de taille, et Loup Garou, leur capitaine.](#)

[Chapitre XXX – Comment Epistemon, qui avoit la coupe testée, feut guery habillement par Panurge, et des nouvelles des diables et des damnez.](#)

[Chapitre XXXI – Comment Pantagruel entra en la ville des Amaurotes, et comment Panurge maria le roy Anarche et le feist cryeur de saulce vert.](#)

[Chapitre XXXII – Comment Pantagruel de sa langue couvrit toute une armée, et de ce que l'auteur veit dedans sa bouche.](#)

[Chapitre XXXIII – Comment Pantagruel feut malade, et la façon comment il guerit.](#)

[Chapitre XXXIV – La conclusion du present livre et l'excuse de l'auteur.](#)

« Pantagruel » est un roman parodique de François Rabelais publié en 1532 sous le pseudonyme d'Alcofribas Nasier. « Pantagruel » est le premier livre de la geste rabelaisienne. Suivront Gargantua, le Tiers livre, le Quart livre, le Cinquième livre.

La version des Editions de Londres

La version que nous proposons est celle de François Juste éditée en 1542 contenant les dernières corrections faites de la main de Rabelais.

L'idée d'écrire Pantagruel est venue à Rabelais en lisant *les Grandes et inestimables Chroniques de l'énorme géant Gargantua*, dont il avait été « **vendu plus par les imprimeurs en deux mois qu'on a acheté de Bibles en neuf ans** ». Sans doute à court d'argent (?), Rabelais voulut faire un livre qui se vende aussi bien et il nous « **offre maintenant un autre livre du même tonneau, sinon qu'il est un peu plus véridique et digne de foi que n'était l'autre.** »

Notre adaptation en Français moderne est originale. Comme avec les [Essais](#) de [Montaigne](#), il nous a semblé que le moment était venu d'offrir au lecteur moderne une version plus lisible que le Français original du Seizième siècle, sans que la version moderne éloigne le lecteur de l'action et des personnages de l'époque, et qu'elle restitue fidèlement l'incroyable inventivité du langage et des situations rabelaisiennes. Nous avons donc modernisé l'orthographe, traduit les mots incompréhensibles, conservé les néologismes, utilisé des annotations quand c'était nécessaire, respecté le rythme de la phrase du Seizième siècle. Cette traduction s'appuie sur l'édition de François Juste éditée en 1542. Nous avons utilisé les notes figurant dans l'édition de Pantagruel de Le Duchat et Le Motteux (1711) et dans celle de Burgaud des Marets et Rathery (1870). Notre traduction en français moderne a cherché à fournir un texte agréable à lire en évitant l'effort continu de déchiffrement du vieux français. On peut ainsi retrouver le plaisir de la lecture que devaient ressentir les contemporains de Rabelais.

Enfin, pour plus de confort de lecture, et parce qu'il s'agit d'une des avancées permises par le livre numérique, notre navigation « paragraphe par paragraphe » permet de passer aisément et de façon fluide d'un paragraphe en Français du Seizième siècle à notre version moderne, ou l'inverse.

Résumé

Le nom de Pantagruel vient d'un personnage des mystères et des représentations populaires, un petit diable marin qui jetait du sel dans la bouche des ivrognes et personnifiait la soif. En 1532, il y eut une sécheresse extraordinaire qui dura six mois, ce qui peut expliquer le choix de ce personnage. On retrouve dans le texte des passages montrant Pantagruel jetant du sel à ses ennemis. Une autre source d'inspiration pour Rabelais est *les chroniques du Géant Gargantua*, livre populaire vendu par les colporteurs. Pantagruel devint donc un géant, fils de Gargantua.

Le livre se décompose en plusieurs épisodes :

Rabelais commence par la généalogie de Pantagruel, dans la lignée des géants de l'histoire antique, de la bible et des récits populaires. Puis il raconte la naissance de Pantagruel dont la mère meurt en couche. Son nom est lié à la grande sécheresse qui sévit : « **son père lui imposa ce nom, car panta en**

grec veut dire “tout”, et gruel en arabe veut dire “altéré” ».

Le Livre raconte ensuite l'enfance de Pantagruel, toute de démesure pour sa nourriture, ses vêtements et ses actions.

Puis viennent les études de Pantagruel. Son éducation commence à Poitiers. Après quoi il fait le tour de France des Universités : Bordeaux, Toulouse, Montpellier, Avignon, Valence, Bourges, Orléans. Chaque Université est l'objet d'une critique satirique.

C'est à Orléans qu'il rencontre l'étudiant limousin qui parle le latin déformé des étudiants de la Sorbonne. Rabelais se moque ainsi de l'étudiant parisien qui « **ne fait qu'écorcher le latin, et pense ainsi pindariser, et il doit bien penser qu'il est un grand orateur en français, parce qu'il dédaigne la façon normale de parler.** ».

Enfin, Pantagruel arrive à Paris où il visite la librairie de Saint-Victor qui contient les livres qui servaient à l'instruction scolastique du Moyen Âge, instruction qui est mise en cause par les idées humanistes de la Renaissance. C'est une longue énumération de livres les uns réels les autres imaginaires avec pour chacun une intention comique.

À Paris, Pantagruel reçoit une lettre de son père décrivant les règles qui régissent une bonne vie et une bonne instruction au temps de la Renaissance. On est sorti du Moyen Âge où : « **Le temps était encore dans les ténèbres, rappelant la brutalité et la calamité des Goths, qui avaient détruit toute la bonne littérature.** ».

Puis Pantagruel découvre Panurge. C'est l'occasion d'un épisode burlesque, satire sur l'incommunicabilité du langage quand Panurge essaie toutes les langues pour s'exprimer.

L'épisode suivant est une satire de la justice. Pantagruel, ayant fait la preuve des grandes connaissances qu'il a acquises, est prié de statuer sur un différend entre Baisecul et Humevesnes qui occupe la justice depuis plusieurs années. On lui propose des charrettes de documents à étudier, mais lui veut simplement entendre les plaignants sans les avocats qui compliquent les procès.

Le livre décrit ensuite les facéties de Panurge à la mode des livres populaires : la façon rocambolesque par laquelle il a échappé aux Turcs ; comment il joue des mauvais tours à la maréchaussée ; comment il a toujours sur lui tout ce qu'il faut pour faire des farces aux passants ; comment il s'enrichit auprès de l'église en trichant sur la façon de payer les pardons ; le récit des mauvais procès qu'il a engagés pour des raisons fantaisistes.

Les chapitres suivants sont une critique des sophistes ; Panurge se moque d'un grand clerc anglais dans un combat de rhétorique fait uniquement par signes des mains.

Puis Panurge est aux prises avec une « grande dame » qui ne répond pas à ses avances ; pour se venger il lui joue un sale tour.

Pantagruel est rappelé par son père pour aller combattre les Dipsodes qui ont envahi leur territoire. Panurge trouve le moyen de tuer par ruse six cent soixante chevaliers. A son tour Pantagruel affronte les géants dans un combat épique.

Épistémon a la tête tranchée dans la bataille, mais Panurge sait la lui remettre et Épistémon raconte ce qu'il a vu dans l'au-delà où les diables sont de bons compagnons et où les damnés vivent dans un état à l'opposé de ce qu'ils étaient sur terre. On y rencontre les grands noms, mais aussi [Pathelin](#), [Le franc-archer de Bagnolet](#) etc...

Suivent encore quelques mémorables aventures : l'auteur visite la bouche de Pantagruel (un des

grands moments du livre, et un moment de génie de l'auteur), on soigne l'estomac de Pantagruel par l'envoi d'une expédition.

Le livre se termine par une dernière attaque de la vie monacale et des théologiens hypocrites qui calomnient les livres pantagruéliques.

L'éducation

Quand Pantagruel fait le tour des Universités, il semblerait que les étudiants soient plus occupés à s'amuser qu'à étudier: « **Il se rendit à Bordeaux, où il ne trouva pas beaucoup d'activités, sinon des ouvriers du port jouant à la luette sur le sable. De là, il alla à Toulouse, où il apprit fort bien à danser et à jouer de l'épée à deux mains, comme c'est l'habitude des écoliers de cette université.** »

Les étudiants font bien attention à ne pas trop étudier : « **Et, quant à se rompre la tête à étudier, il ne le faisait guère, de peur que la vue lui baisse.** ».

En présentant l'écolier limousin qui parle de façon incompréhensible, Rabelais préconise un langage simple : « **qu'il nous convient de parler selon le langage courant, et, comme le disait César, qu'il faut éviter les mots archaïques avec un grand soin.** ».

La Renaissance des lettres

Rabelais a pleinement conscience de la Renaissance des lettres après la période d'obscurantisme du Moyen Âge.

Du temps de Grandgousier, « **le temps n'était pas approprié ni facile pour l'étude des lettres comme il l'est maintenant, et il n'y avait pas beaucoup de précepteurs comme ceux que tu as eus.** ».

Alors que « **Maintenant, toutes les disciplines ont été redécouvertes, les langues remises en vigueur : la langue grecque, sans laquelle c'est une honte qu'une personne se dise savante, les langues hébraïque, araméenne, latine. Les livres imprimés sont si élégants et faciles à utiliser, l'imprimerie a été inventée de mon temps par une inspiration divine.** ».

La critique des théologiens et des sophistes

Rabelais fait à plusieurs reprises la satire des sophistes qui argumentent longuement sur des sujets sans intérêt.

C'est le cas avec Thaumaste qui vient d'Angleterre afin de « **discuter avec toi de certains passages de philosophie, de magie, d'alchimie et d'occultisme, sur lesquels je doute, ce dont je ne peux pas contenter mon esprit.** » Et cette argumentation, il veut la faire en public : « **Je rédigerai mes interrogations par écrit et demain, j'en informerai tous les gens savants de la ville, afin que devant eux, publiquement, nous en argumentions.** ». Et pour cela, il ne veut pas argumenter *pro et contra* à la manière des sophistes. « **Mais je veux argumenter par signes seulement, sans parler, car les matières sont si ardues que les paroles humaines ne seraient pas suffisantes pour les expliquer à ma satisfaction.** » Et Pantagruel approuve cette façon d'argumenter « **car ce faisant toi et moi, nous nous entendrons, et nous éviterons ces claquements de mains que font les sophistes quand on argumente et qu'on trouve le bon argument.** ».

La religion

Rabelais, sans avoir pour autant adhéré aux idées de Calvin et ayant même fait l'objet de critiques violentes de sa part, préconise, lui aussi, le retour à la foi originelle : « **Je ferai prêcher ton saint Évangile, purement, simplement, et entièrement, si bien que les abus d'un tas de faux dévots et de faux prophètes, qui ont envenimé tout le monde par leurs créations humaines et leurs inventions dépravées, seront exterminés autour de moi.** ».

Mais de là à faire le parallèle entre Calvin et Rabelais, ou prétendre que Rabelais est un protestant qui s'ignore, il y aurait une monumentale erreur d'appréciation.

La critique de la justice

Pour Rabelais, les juristes du Moyen Âge ont rajouté une complexité inutile à la simplicité du Droit romain : « **il n'y a pas de livres si beaux, si documentés, si élégants que le sont les textes des Pandectes, mais les commentaires qu'on en a faits, c'est-à-dire la Glose d'Accurse, sont si répugnants, si infâmes et si infects, que ce ne sont qu'ordures et vilénies.** ».

Comme pour la médecine et l'éducation, l'idéal pour Rabelais est de revenir au Droit grec et romain ; en cela, Rabelais est bien un humaniste de la Renaissance : « **et toutes les lois sont pleines de phrases et de mots grecs, et ensuite, elles ont été rédigées dans le latin le plus élégant et décoré de toute la langue latine, et je citerais volontiers Salluste, Varron, Cicéron, Sénèque, Tite Live et Quintilien.** ».

Il critique la justice qui fait durer les procès en s'intéressant aux termes juridiques, mais pas au fond : « **Ils le prièrent de bien vouloir examiner avec soin et approfondir au mieux le procès et leur en faire le rapport qui bon lui semblerait en vrais termes juridiques, et ils lui remirent les sacs avec les papiers et les titres entre les mains. À quoi diable, dit-il, sert donc tout ce fatras de papiers et de copies que vous me remettez ? Ne serait-ce pas mieux d'entendre de vive voix leur débat que de lire ces inepties, qui ne sont que tromperies, subtilités diaboliques de Cepola et subversions du droit.** ».

Rabelais et la médecine

Pour Rabelais, l'idéal dans l'étude de la médecine est de redécouvrir les textes anciens, mais il préconise aussi la découverte du corps par les dissections (encore un idéal de la Renaissance) : « **Puis soigneusement, revois les livres des médecins grecs, arabes et latins, sans mépriser les talmudistes et cabalistes, et par de fréquentes dissections, acquiers la parfaite connaissance de cet autre monde, qui est l'homme.** ».

Biographie de l'Auteur



François Rabelais est un écrivain français du XVI^{ème} siècle né en 1483 ou 1494 à Chinon, et mort à Paris en 1553. Humaniste, médecin, juriste, prêtre, il est célèbre pour ses livres écrits sous différents pseudonymes (Alcofribas Nasier...) : Pantagruel, Gargantua, le Tiers Livre, le Quart livre, le Cinquième livre.

Rabelais est avec [Montaigne](#) la figure la plus emblématique de la Renaissance littéraire qui marque la France au Seizième siècle. Puisant ses sources et son érudition dans les lettres classiques de l'Antiquité, ie le corpus Grec et Latin, tirant ses velléités de réforme dans l'élan de l'humanisme de la Renaissance, trouvant son inspiration paillardes, comique, outrancière, joyeuse, dans le fonds littéraire du Moyen Âge, et ses critiques dans le spectacle de la société du Seizième siècle (scholastiques, clergé, médecins, juristes...), son œuvre est une des plus importantes de la littérature mondiale.

Biographie de Rabelais

Beaucoup de choses restent mal connues sur la vie de Rabelais. On sait de façon certaine qu'il fut moine séculier, prêtre régulier et médecin et qu'il voyagea beaucoup en France et en Italie.

Les dates de sa naissance et de sa mort sont incertaines. On s'accorde généralement sur l'année 1494 pour sa naissance, mais l'année 1483 est également retenue. Il meurt probablement début avril 1553.

Son père s'appelait Thomas Rabelais. On pense généralement qu'il était licencié en droit et qu'il fut doyen des avocats de Chinon, mais certains commentateurs le déclarent apothicaire ou aubergiste. Son père possédait une maison à Chinon, une propriété à Seuilly près de Chinon, « La Devinière » (souvent citée par Rabelais) et une maison à Varenne sur Loire.

On suppose que François naît à la Devinière. Il est le plus jeune des enfants et a deux frères et une sœur.

Il fait ses premières études à l'abbaye bénédictine de Seuilly à côté de la Devinière ; puis il est novice au couvent de la Baumette près d'Angers où il fait la connaissance des frères Du Bellay et de Geoffroy d'Estissac qui seront ses protecteurs par la suite.

De 1509 à 1524, il est moine au couvent des Franciscains du Puy Saint-Martin à Fontenay-le-Comte

en Poitou. Contrairement à l'usage Franciscain où l'ignorance était la règle, on sait qu'avec Pierre Amy il y étudie les lettres classiques, latines et grecques, dans des livres qu'ils réussissent à se procurer.

Il fréquente à cette époque André Tiraqueau qui étudie le droit et sera jurisconsulte. C'est probablement avec lui que Rabelais a acquis ses bonnes notions de droit.

Vers 1523, la Sorbonne, alors faculté de théologie de Paris décide l'interdiction de l'étude du grec suite au commentaire d'Érasme (qu'admire beaucoup Rabelais) sur l'évangile de Saint-Luc. À la suite à cette interdiction, les Franciscains lui confisquent ses livres d'étude. Les persécutions auraient pu être bien pires s'il n'avait pas eu la protection de Geoffroy d'Estissac, alors évêque, des Brisson, de Tiraqueau et de Guillaume Budé, que connaît Pierre Amy et avec qui Rabelais a correspondu.

En 1524, après avoir obtenu du pape Clément VII l'autorisation de changer d'ordre, il entre chez les Bénédictins, – les bénédictins étaient amis des lettres, – et il réside au monastère de Saint-Pierre-de-Maillezais, près de Fontenay-le-Comte, puis au prieuré de Ligugé où il est sous la protection de Geoffroy d'Estissac, évêque de Maillezais. Il accompagne régulièrement ce dernier dans tout le Poitou.

En 1528, il quitte le Poitou pour Paris où il fréquente l'université, abandonne sans autorisation (*apostasie*) le froc séculier et devient prêtre régulier. Il a une liaison avec une veuve dont il a un fils qui mourra à l'âge de deux ans.

Puis, il quitte Paris pour faire sans doute un tour de France des Universités et on le retrouve en 1530 à Montpellier où il s'inscrit en faculté de médecine.

En 1532 et jusqu'en février 1534, bien que n'ayant pas encore officiellement son titre de docteur en médecine, il est médecin à l'Hôtel Dieu à Lyon. Il semble qu'il travaille en même temps comme correcteur pour le libraire Sébastien Gryphe chez qui il publie alors plusieurs ouvrages : *Lettres latines d'un médecin* de Giovanni Manardi qu'il dédie à Tiraqueau, une édition des *aphorismes d'Hippocrate* qu'il dédie à Geoffroy d'Estignac, et *Le testament de Cuspidius* (qui se révéla une œuvre apocryphe) qu'il dédia à Aymery Bouchard.

Puis il a l'idée d'écrire une suite au livret que vendent les colporteurs : *Les grandes chroniques du grand et énorme géant Gargantua* et il publie *Pantagruel* en novembre 1532 sous le pseudonyme d'Alcofribas Nasier, anagramme de François Rabelais.

Début 1534, il va à Rome pour trois mois en accompagnant Jean du Bellay. Il y retournera plusieurs fois.

En novembre 1534, il publie *Gargantua*.

En 1536, il obtient du pape Paul III l'absolution de son apostasie et l'autorisation de séjourner dans tous les monastères bénédictins.

En 1537, il obtient le grade de docteur en médecine à Montpellier. Dans son étude de la médecine, il s'évertue à retrouver les textes originaux des médecins grecs derrière les interprétations qui ont été faites par leurs commentateurs.

En 1539, il retourne en Italie pour la troisième fois en accompagnant le frère du Cardinal du Bellay, Guillaume de Langey.

En mars 1543, *Gargantua* et *Pantagruel* sont condamnés par la Sorbonne, mais grâce à ses protecteurs, la condamnation reste sans effet et il obtient même du roi en 1545 un privilège pour publier le *Tiers livre*.

Le *Tiers livre* est publié en 1546, cette fois sous le nom de François Rabelais. Le livre fut condamné

par la Sorbonne malgré le privilège du roi et Rabelais s'enfuit à Metz où il trouve asile dans une maison de son ami Saint Ayl et où il fut médecin de la ville.

En 1547, il retourne à Rome où il reste deux ans avec Jean du Bellay.

Le *Quart livre* est publié en 1552. Il est aussi condamné par la Sorbonne et Rabelais disparaît, peut-être en prison.

On le retrouve en janvier 1553, résignant les cures qu'il détenait.

Il meurt probablement début avril 1553, à Paris.

En 1562, paraît l'Île sonnante qui est dite être la suite posthume du quart livre et réputée œuvre posthume de Rabelais.

En 1564, est publié le cinquième livre, reprenant les chapitres de l'Île sonnante.

L'œuvre de Rabelais

Pantagruel est le premier livre écrit par Rabelais, publié en 1532 comme étant la suite d'un roman populaire vendu par les colporteurs : *Les grandes chroniques du grand et énorme géant Gargantua*. Il y raconte la naissance de Pantagruel, la façon dont il est éduqué et son tour des Universités. Il fait la satire des pratiques judiciaires avec les seigneurs de Baisecul et de Humevesne. On y fait la rencontre de Panurge. Il y décrit les facéties des étudiants, il critique les sophistes avec Thaumaste. Enfin, il raconte de manière épique la guerre de Pantagruel contre les Dipsodes.

Gargantua est le deuxième livre écrit par Rabelais, publié en 1534. Il est souvent considéré comme le premier de la série parce qu'il raconte l'histoire du père de Pantagruel. Suite à la description truculente de l'enfance de Gargantua, on suit le géant jusqu'à Paris où il se rend pour ses études. Rabelais décrit le renouveau de l'éducation de la Renaissance par rapport à celle du Moyen Âge, et en profite pour critiquer les sophistes. Puis Rabelais raconte la guerre Picrocholine qui se déroule autour de Chinon. Enfin, il décrit la vie monacale idéale à travers l'abbaye de Thélème.

Le Tiers Livre est publié en 1546. C'est la suite de Pantagruel après la guerre contre les Dipsodes. Panurge se demande s'il doit ou non se marier et pour trouver une réponse à cette question, il cherche tous les conseils possibles. Le livre reflète les débats médicaux, juridiques et moraux de l'époque. En particulier il traite du mariage.

Le Quart Livre est publié en 1552. Les onze premiers chapitres ayant d'abord été publiés en 1548, Rabelais y raconte l'odyssée de Pantagruel et de ses compagnons pour rencontrer l'oracle de la dive bouteille concernant le mariage de Panurge. C'est l'occasion de nombreuses satires sur les mœurs religieuses, notamment de la Cour du pape à Rome.

Le Cinquième livre fut publié en deux fois. D'abord, ce sont les seize premiers chapitres qui paraissent sous le titre de « l'Île sonnante » en 1560, neuf ans après la mort de Rabelais. Puis le livre complet paraît en 1564. L'authenticité de l'écriture du cinquième livre par Rabelais n'a jamais été prouvée. Il est vraisemblable qu'il s'agisse d'un manuscrit inachevé par Rabelais et complété par l'éditeur. On y trouve des attaques encore plus violentes contre les moines et un ton beaucoup plus âpre et triste.

Le projet de Rabelais

Dans le prologue de Pantagruel, Rabelais explique son projet : écrire la suite de ce livre fameux vendu par les colporteurs et tiré tout droit du Moyen Age, *Les grandes chroniques de l'énorme géant Gargantua*, dont on a **vendu plus en deux mois que de bibles en neuf ans**.

Rabelais veut à la fois faire une parodie de romans de chevalerie (*Fessepinte, Orlando furioso, etc.*) des livres *du même tonneau* comme il indique dans son prologue, puiser dans le fonds littéraire moyenâgeux, dont il aime la vitalité de la langue et le recours aux expressions populaires et à la langue parlée, et il veut aussi moderniser la littérature française, la sortir justement de son enveloppe moyenâgeuse obscure pour la lancer dans la lumière de la Renaissance humaniste du Seizième siècle.

Sa personnalité et l'érudition qu'il a acquise dans l'étude des lettres classiques grecques et latines vont faire qu'il crée un style nouveau qui préfigure le roman moderne.

Conscient de l'ambivalence de son projet, à la fois faire une parodie des romans du passé, comme pour insister sur la rupture de son siècle avec le Moyen Age, faire la critique des travers de son époque, parlant ainsi de choses qu'il connaît bien, l'ordre religieux, universitaire, scholastique etc., il ne fait aucun doute qu'à mesure qu'évolue son travail, il projette d'exposer sa vision d'un monde débarrassé des chaînes de l'obscurantisme qui paralyse l'intelligence, la créativité et le « savoir-jouer » humain. Il en avertit le lecteur dans Gargantua : « **Et imaginez qu'à la première lecture, vous trouviez une matière assez joyeuse, toutefois il ne faut pas en rester là, mais il faut interpréter avec un sens plus élevé ce que peut-être vous pensiez être dit de gaieté de cœur.** »

Tous les éléments sont présents dans son œuvre, et se croisent, s'entrecroisent dans une extraordinaire alchimie des situations et du langage. C'est bien ce contraste qui se situe à l'opposé de la littérature fêtée par les prix littéraires aujourd'hui. L'étonnant paradoxe de la renommée de Rabelais de nos jours, c'est qu'aucun éditeur ne publierait ses manuscrits; tous ou presque trouveraient que c'est trop truculent, que les mots outranciers y côtoient les « mots savants », que les situations sont trop « absurdes » ou surréalistes, qu'il n'y a guère de vraisemblance, que les remarques philosophiques sont « oiseuses », la structure faible et la parodie trop lourde. Ainsi, ce sont les mêmes qui sacralisent Rabelais et qui à la fois n'ont rien compris à l'importance de son héritage. La seule explication, c'est que Rabelais est un génie et que les devantures des librairies sont remplies de fausse littérature, une littérature épuisée qui suit des codes rigides plutôt que de s'aventurer sur les terrains de l'imaginaire, une sorte de marketing-isation de la narration, des personnages et du style, des livres non pas vides mais étonnamment « attendus », où l'on soupire dès le quatrième de couverture, avant de feuilleter des pages miroirs qui ne font que refléter le contentement narcissique d'être soi.

Chez Rabelais, on a à peu près le contraire : on a ce chemin de traverse qu'aurait pu prendre la littérature si l'Académisme n'avait triomphé de la licence littéraire.

On y trouve le sens de **la parodie et de la démesure**: la parodie des romans de chevalerie pleins de combats contre des créatures émanations du mal, d'amours courtoises, de références religieuses, et en fait des guerres absurdes, des combats hénaurmes, des amours pas très courtoises...

Mais il y ajoute son **érudition humaniste**, son expérience de la vie monacale, ses connaissances de la médecine et aussi du Droit, son ouverture sur les nouvelles idées de la Renaissance que lui ont fait connaître Érasme et Guillaume Budé par leurs livres.

Par exemple, dans toutes les descriptions des blessures, Rabelais en les décrivant de façon très formelle fait ressortir ses compétences de médecin et accentue l'effet comique (description très sérieuse d'une situation absurde) : « **Lui coupant entièrement les veines jugulaires et les artères du cou, avec la luelle, jusqu'aux deux glandes thyroïdes, et, en retirant le poignard, il lui ouvrit la moelle épinière**

entre la seconde et la troisième vertèbre. Alors l'archer tomba tout à fait mort. »

Il joue aussi avec la **structure du roman**, encore balbutiant au milieu du Seizième siècle : le lecteur est interpellé par le narrateur qui se met lui-même en scène par moments. Sans compter les multiples apartés, digressions, recentrages sur un personnage ou l'autre (Pantagruel et Panurge...).

Mais on y trouve aussi la langue. Ce qui fait probablement sa plus grande originalité. Car si Rabelais fut malgré tout suivi par certains sur ce chemin de traverse de la littérature, très peu osèrent s'aventurer sur le chemin de la langue, truculente, inventive, parlée, excessive...

La langue de Rabelais

Pour commencer, il faut abattre certaines conceptions erronées et rétablir la vérité.

La langue de Rabelais n'est pas représentative de la langue de son époque : c'est un vrai univers du langage que crée Rabelais. Si [Montaigne](#) essaie de s'exprimer le plus simplement du monde, Rabelais brise tous les codes. Son langage est le fruit d'un mélange qui étourdit le lecteur le plus endurci : les mots populaires côtoient les mots savants, les mots outranciers jouent avec les mots pieux, termes techniques, termes anciens, néologismes, mots étrangers, mots empruntés aux divers patois, la langue de Rabelais, c'est *une fête des mots*.

Les réactions à son style étaient aussi diverses à l'époque que de nos jours : dans la **Défense et illustration de la langue française** de 1549, Du Bellay voit dans Rabelais quelqu'un qui comme lui participe à la création d'une langue littéraire propre, différente de la langue parlée, laquelle d'ailleurs n'existait pas dans le sens où nous l'entendons de nos jours puisque la France d'alors était une France des patois. Si la Sorbonne, Calvin et beaucoup d'autres ne le supportaient pas, il avait beaucoup d'admirateurs de son vivant.

Rabelais ne cherchait pas simplifier la langue écrite pour la rapprocher de la langue parlée : certainement pas au sens, disons, d'un Marcel Aymé qui veut sortir la littérature de son élitisme du début du Vingtième siècle. Le comprendre ainsi, c'est regarder le Seizième siècle avec les yeux du Vingt et unième siècle. Rabelais veut créer une littérature, et pour cela, il doit puiser dans les sources populaires et tout en élevant et en enrichissant la langue par l'apport de néologismes, mots de patois, mots grecs et latins etc...

Mais derrière le travail sur la langue il y a un autre projet. Dans une société finalement assez morcelée, Rabelais, dans une vraie tradition humaniste, cherche à constituer un monde où les sabirs techniques et les particularismes linguistiques n'asphyxient pas le langage. Face au monde de son époque en proie aux transformations chaotiques de la Renaissance, Rabelais rêve d'un âge d'or, où la connaissance n'est pas le privilège de quelques spécialistes, enfermés derrière les murs de leur discipline. Il a tout simplement de la société et de la langue une **vision ouverte**, non scholastique, non académique, une conception dynamique et ordonnée.

Hédonisme ou liberté ?

La mangeaille, le vin, la dive bouteille, la ripaille, la boustifaille, les rapports sexuels débridés, la défécation, les pets, un torrent d'urine qui noie les assaillants... : l'hédonisme est présent partout, vivre sans soucis, sans peur, sans crainte du lendemain, saisir à tous les instants la moindre opportunité pour copuler, manger, boire... Alors, est-ce une philosophie de l'hédonisme à outrance, sorte de version moins coincée et moins sophistiquée de la recherche du plaisir dans le Paris d'Anne Hidalgo, avec ses plages,

ses fêtes de la musique, ses velib', ses tramways, ses sorties du Rex à minuit ? Certainement pas. Il y a à peu près autant de rapport entre le Paris d'aujourd'hui et Rabelais qu'entre un lapin et une carpe. Non, ce qu'exprime Rabelais, c'est évidemment l'aspiration à la liberté dans une société phagocytée par l'oppression de l'ordre religieux et des mandarinats, médecins, juristes, universitaires etc. La vie festive que connaissent les héros de Rabelais est une des autres manifestations de l'aspiration à une société ouverte.

Car c'est bien cela qui unit les innombrables caractéristiques de l'œuvre rabelaisienne : ce qui unit l'invention langagière, la parodie du passé, la satire des institutions de l'époque, les chapitres présentant un monde idéal et libertaire (voir L'abbaye de Thélème dans Gargantua), c'est la volonté d'abattre les murailles qui, en privant les hommes d'échanges, qu'ils soient linguistiques, sociaux, littéraires, ou plus « simples », comme manger, s'enivrer et « faire la bête à deux dos », les immobilise dans le Moyen Age dominé par l'ordre religieux. **Rabelais, c'est l'aspiration à la Renaissance.**

Les sources de Rabelais : le « Lucien français »

Rabelais était connu comme le Lucien au Seizième siècle. On voit l'influence du grand satiriste grec, auteur de l'Histoire véritable, notamment dans le Quart livre. Comme Lucien il raille les grandes épopées d'antan, la crédulité de ses contemporains, mais surtout il utilise la satire comme moyen de distanciation et pour critiquer l'obscurantisme de ses contemporains, et le joug religieux sous lequel ils acceptent de se plier.

L'influence de Rabelais

Avec la créativité de sa langue, on peut considérer qu'il a inventé la littérature française. Chateaubriand dit qu'il a « créé les lettres françaises ». Voici ce qu'en dit Céline : « Rabelais a vraiment voulu une langue extraordinaire et riche. Mais les autres, tous, ils l'ont émasculée, cette langue, jusqu'à la rendre toute plate. Ainsi, aujourd'hui écrire bien, c'est écrire comme Amyot, mais ça, c'est jamais qu'une langue de traduction. ». Alors, nous ne parlerons pas de ceux qui l'admirent, ni de l'évolution de sa réputation à travers les siècles, ce ne serait plus une préface, ce serait une anthologie. Nous ne parlerons pas de Chateaubriand qui le porte aux nues, de [Hugo](#) qui l'estime, de [Balzac](#) qui l'adore. Nous parlerons de ceux qui doivent quelque chose à Rabelais, ou alors qui d'une façon ou d'une autre ont repris et développé son héritage : [Swift](#) pour le sens satirique, le caractère outrancier des situations, la scatophilie, la critique sociale, Sterne pour la déstructuration du roman, les interminables digressions, les clins d'œil au lecteur, les allers et retours, la dé-linéarisation de la narration, le goût de la satire, la parodie, [Jarry](#) pour la création d'un monde absurde, la multiplication des expressions mémorables, la violence de la satire, Céline pour le travail sur le langage, la violence du verbe, Frédéric Dard pour à peu près les mêmes raisons, si ce n'est que l'optimisme de Dard s'oppose à la tristesse et au pessimisme sulfureux de Céline...Rabelais, pour certains, c'est l'invention de la littérature française. Pour nous, c'est une œuvre d'une originalité unique dans l'histoire de la littérature mondiale, mais une œuvre où la déstructuration et la recomposition du monde se font par l'outrance devenue norme absurde des choses et des hommes et par l'inventivité du langage.

PANTAGRUEL

**Traduit en français moderne
par les Éditions de Londres**

[\[O\]](#)

**PANTAGRUEL
ROI DES DIPSODES,
Restitué à son naturel,
AVEC SES FAITS ET PROUESSES ÉPOUVANTABLES**

Composez par feu M. Alcofribas, abstracteur de quinte essence.

Dizain de Maître Hugues Salel à l'auteur de ce livre.

Si, pour mêler profit avec douceur,
On met en prix un auteur grandement,
Prisé seras, de cela tiens toi sûr ;
Je le connais, car ton entendement
En ce livret, sous plaisant fondement,
L'utilité a si très bien décrite,
Qu'il m'est avis que vois un Démocrite
Riant des faits de notre vie humaine.
Or persévère, et, si n'en as mérite
En ces bas lieux, l'auras au haut domaine.

Prologue de l'auteur

[O]

rès illustres et très chevaleresques champions, gentilshommes et autres, vous qui vous adonnez volontiers à tout ce qui est noble et honnête, vous avez vu naguère, lu et connu *les Grandes et inestimables Chroniques de l'énorme géant Gargantua*^[Note 1] et, en vrais fidèles, vous les avez crues avec empressement, et vous y avez maintes fois passé votre temps avec les honorables dames et demoiselles, leur en faisant de belles et longues narrations alors que vous étiez sans sujet de conversation. Cela vous rendait dignes de grandes louanges et d'un souvenir éternel.

TPlût à Dieu que chacun laisse sa propre besogne, ne se soucie pas de son métier et oublie ses propres affaires, pour s'y consacrer entièrement, sans que son esprit ne soit distrait par ailleurs, ni préoccupé, jusqu'à les connaître par cœur, afin que, si un jour l'art de l'imprimerie disparaissait, ou au cas où tous les livres périssaient, qu'à l'avenir, chacun put bien nettement les enseigner à ses enfants et à ses successeurs et qu'elles survivent transmises de main en main, comme une religion secrète. Car on y trouve plus d'intérêt que, peut-être, ne le pensent un tas de gens grossiers tout couverts de croûtes, qui comprennent beaucoup moins bien ces petites plaisanteries que Raclet ne comprend les *Institutes*^[Note 2] de Justinien.

[O]

J'ai connu de hauts et puissants seigneurs en bon nombre, qui, allant à la chasse au gros gibier ou à la chasse avec un faucon, et qu'il arrivait qu'ils ne rencontrent pas de bêtes dans les fourrés ou que le faucon se mit à planer, voyant la proie partir à tire-d'aile, étaient bien contrariés, comme vous pouvez le comprendre, et, pour ne pas perdre courage, ils se réconfortaient en se rappelant les inestimables faits dudit Gargantua.

D'autres, de par le monde (ce ne sont pas des fariboles) qui, étant grandement affligés par un mal aux dents, après avoir dépensé tous leurs biens en médecins sans aucun profit, n'ont pas trouvé de remède plus expéditif que de mettre les chroniques de Gargantua entre deux beaux linges bien chauds et de les appliquer à l'endroit de la douleur, comme un cataplasme, en y ajoutant un peu de poudre de perlimpinpin.

[O]

Mais que dirais-je des pauvres vérolés et des pauvres gouteux ? Oh ! combien de fois les a-t-on vus, alors qu'ils étaient bien enduits et huilés à point, le visage reluisant comme la serrure d'un saloir, les dents tremblantes comme font les touches d'un clavier d'orgue ou d'épinette quand on en joue et la bouche écumante comme un sanglier que la meute a acculé dans le piège ! Que faisaient-ils alors ? Leur seule consolation était d'entendre lire quelques pages de ce livre, – et nous en avons vu qui se donnaient à tous les diables s'ils ne sentaient pas d'allègement manifeste à sa lecture, – lorsqu'ils étaient dans leur étuve ni plus ni moins que les femmes en mal d'enfant quand on leur lit la vie de sainte Marguerite.^[Note 3]

N'est-ce rien que cela ? Trouvez-moi un livre, en quelque langue, sur quelque sujet et quelque science que ce soit, qui ait de telles vertus, propriétés et prérogatives, et je vous paierai une pinte de tripes. Non, Messieurs, non ! Il est sans pareil, incomparable et sans modèle. Je maintiendrai cela jusque

dans le feu. Et ceux qui voudraient maintenir le contraire, traitez-les d’abuseurs, de mécréants^[Note 4], d’imposteurs et de séducteurs.

[O]

Il est bien vrai que l’on trouve dans certains livres dignes de mémoire certaines propriétés occultes, – parmi ces livres, on peut ranger *Fessepinte*, *Orlando furioso*, *Robert le Diable*, *Fierabras*, *Guillaume sans peur*, *Huon de Bordeaux*, *Montevieille* et *Matabrune*^[Note 5], – mais ils ne sont pas comparables à celui dont nous parlons. Et le monde a bien reconnu par son expérience infaillible le grand avantage et l’utilité de la *Chronique Gargantuine*^[Note 6], car il en a été vendu plus par les imprimeurs en deux mois qu’on a acheté de Bibles en neuf ans.

Voulant donc, moi, votre humble esclave, accroître davantage votre passe-temps, je vous offre maintenant un autre livre du même tonneau, sinon qu’il est un peu plus véridique et digne de foi que n’était l’autre. Car ne croyez pas, si vous ne voulez pas vous égarer, que j’en parle sans savoir. Je ne suis pas né sur une telle planète et il ne m’arrive jamais de mentir, ou d’assurer quelque chose qui n’est pas véritable. J’en parle comme un joyeux protonotaire^[Note 7], et même, dirais-je, un crotte-notaire des amants martyrs, et un croque-notaire de l’amour, j’en parle en témoin oculaire. Ce sont les horribles faits et prouesses de Pantagruel que j’ai servi depuis que je n’ai plus été page jusqu’à présent, et qui m’a donné congé pour que je vienne en visite dans mon pays pour savoir si certains de mes parents étaient toujours en vie.

[O]

Pourtant, avant que je mette fin à ce prologue, je veux être voué aux cent mille diables, corps et âme, tripes et boyaux, au cas où je mentirais d’un seul mot dans toute cette histoire. De même, que le feu saint Antoine^[Note 8] vous brûle, que l’épilepsie vous jette à terre, que la foudre vous abatte, qu’un ulcère vous rende boiteux, qu’un flux de sang vous vienne, que

Le mal fin feu^[Note 9] *de ricqueraque,*

Aussi menu que poil de vache,

Tout renforcé de vif argent,

Vous puisse entrer au fondement,

et que comme Sodome et Gomorrhe vous puissiez tomber dans le soufre, le feu et l’abîme, au cas où vous ne croiriez pas fermement tout ce que je vous raconterai dans cette chronique !



Chapitre I

—

De l'origine et antiquité du grand Pantagruel.

[O]

e ne sera pas une chose inutile ni oisive, puisque nous avons le temps, de vous rappeler la première source et l'origine d'où nous vient le bon Pantagruel, car je vois que tous les bons historiographes ont traité ainsi leurs chroniques, non seulement les Arabes, les Barbares et les Latins, mais aussi les nobles Grecs qui furent buveurs éternels.

C Il convient donc de noter que, au commencement du monde (je parle d'il y a longtemps, il y a plus de quarante quarantaines de nuits, pour compter à la mode des antiques druides), peu après qu'Abel fut tué par son frère Caïn, la terre imprégnée du sang du juste fut une certaine année

Si fertile en tous les fruits

Qui de ses flancs sont produits,

et singulièrement en nèfles, qu'on l'appela de tout temps l'année des grosses nèfles, car les trois faisaient le boisseau.

[O]

Cette année-là, les calendes^[Note 10] se trouvèrent dans les calendriers grecs, le mois de mars tomba en carême, et la mi-août fut en mai. Au mois d'octobre, il me semble, ou bien de septembre (afin que je ne vous trompe pas, car de cela je veux soigneusement me garder) fut la semaine, tant renommée dans les annales, qu'on nomme la semaine des trois jeudis, car il y en eut trois, à cause des années bissextiles. Le soleil s'inclina quelque peu vers la gauche, comme s'il était bancal, et la lune varia de son cours de plus de cinq toises, et l'on vit manifestement le mouvement de trépidation au firmament qu'on appelle *aplane*^[Note 11], tellement que la Pléiade moyenne, laissant ses compagnons, déclina vers l'Équinoxe, et l'étoile nommée l'Épi laissa la Vierge, se retirant vers la Balance. Ce sont des cas bien épouvantables et des matières si ardues et difficiles que les astrologues ne peuvent pas y mordre, d'ailleurs il faudrait qu'ils aient les dents bien longues pour aller jusque-là.

Sachez que le monde mangeait volontiers de ces nèfles, car elles étaient belles à l'œil et délicieuses au goût. Mais de même que Noé, le saint homme (auquel nous sommes tellement reconnaissants et redevables de ce qu'il planta la vigne, dont nous vient ce nectar délicieux, précieux, céleste, joyeux et divin qu'on nomme le vin), fut surpris en le buvant, car il ignorait sa grande vertu et sa puissance, de même les hommes et les femmes de ce temps-là mangeaient avec grand plaisir et sans crainte ce beau et gros fruit.

[O]

Mais des accidents bien divers leur arrivèrent, car tous eurent au corps une enflure très horrible, mais pas tous au même endroit. Car certains enflaient du ventre, et leur ventre devenait gonflé comme un gros tonneau. C'est pour ceux-là qu'on a écrit : « *Ventrem omnipotentem*^[Note 12] ». Ce furent tous des gens de bien et bien moqueurs, et de cette race naquit Saint-Pansart^[Note 13] et Mardi Gras.

D'autres enflaient par les épaules, et ils étaient tellement bossus qu'on les appelait *montifères*, comme *porte-montagnes*, et vous en voyez encore de par le monde qui sont de dignités et de sexes divers, et de cette race naquit Ésope^[Note 14], dont on peut lire les beaux faits et les belles paroles.

[O]

D'autres enflaient en longueur, par le membre, qu'on nomme le laboureur de nature, de sorte qu'ils l'avaient merveilleusement long, grand, gras, gros, vert et levant la tête à la mode antique, si bien qu'ils s'en servaient de ceinture, en entourant le corps cinq ou six fois, et quand il arrivait qu'il fût en forme et ait le vent en poupe, en les voyant vous auriez dit que c'étaient des gens qui avaient leur lance à l'arrêt pour jouer à la quintaine^[Note 15]. Et d'eux, la race s'est perdue, ainsi que le disent les femmes, car elles se lamentent continuellement qu'

Il n'en est plus de ces gros, etc...,
vous connaissez le reste de la chanson.

Chez d'autres, les couilles s'accroissaient si énormément que les trois emplissaient bien un muid^[Note 16]. D'eux, sont descendues les couilles de Lorraine, qui jamais ne se logent dans une braguette^[Note 17], elles tombent au fond des chausses^[Note 18].

[O]

Chez d'autres, c'étaient les jambes qui grandissaient, et à les voir, vous auriez dit que c'étaient des grues ou des flamants, ou bien des gens marchant sur des échasses, et les petits écoliers les appellent en littérature *Jambus*^[Note 19].

Chez d'autres, le nez gonflait tellement qu'il semblait être le corps d'un alambic, tout diapré, tout étincelant de pustules, pullulant, empourpré, comme un pompon, tout émaillé, tout boutonneux et orné de décorations rouges, tel que vous avez pu voir le chanoine Panzoult et Piédeboys, médecin d'Angers. De cette race, il y en avait peu qui aimaient la tisane, mais tous furent amateurs du bon jus de septembre. Nason et Ovide^[Note 20] en prennent leur origine, et tous ceux au sujet desquels est écrit : « *Ne reminiscaris*^[Note 21]. »

[O]

D'autres s'accroissaient par les oreilles, et ils les avaient si grandes qu'avec l'une, ils faisaient un gilet, des chausses et un manteau, et avec l'autre, ils se couvraient comme d'une cape à l'espagnole, et l'on dit que dans le Bourbonnais, la race dure encore, on les appelle des oreilles de Bourbonnais^[Note 22].

Les autres grandissaient en hauteur. Et de ceux-là sont venus les Géants, et à partir d'eux, Pantagruel.

Le premier fut Chalbroth^[Note 23],
Qui engendra Sarabroth,
Qui engendra Faribroth,
Qui engendra Hurtaly, qui fut beau mangeur de soupes et régna au temps du déluge,
Qui engendra Nemrod^[Note 24],
Qui engendra Atlas^[Note 25], qui avec ses épaules empêcha le ciel de tomber,
Qui engendra Goliath^[Note 26],
Qui engendra Eryx, lequel fut inventeur du jeu des gobelets^[Note 27],

Qui engendra Tite,
Qui engendra Eryon,
Qui engendra Polyphème,
Qui engendra Cace,
Qui engendra Etion, qui fut le premier à avoir eu la vérole pour n'avoir pas bu frais en été,
comme en témoigne Bartachim^[Note 28],
Qui engendra Encelade,
Qui engendra Cée,
Qui engendra Typhoe,
Qui engendra Aloe,
Qui engendra Othe,
Qui engendra Ægeon,
Qui engendra Briaré, qui avait cent mains,

Qui engendra Porphirio,
Qui engendra Adamastor,
Qui engendra Antée,
Qui engendra Agatho,
Qui engendra Pore, contre lequel batailla Alexandre le Grand,
Qui engendra Aranthas,
Qui engendra Gabbara, qui le premier inventa de boire beaucoup,
Qui engendra Goliath de Secundille,
Qui engendra Offot, lequel avait le nez terriblement beau de celui qui boit au tonneau,
Qui engendra Artachées,
Qui engendra Oromedon,
Qui engendra Gemmagog, qui fut l'inventeur des souliers à pointe^[Note 29],
Qui engendra Sisyphe,
Qui engendra les Titans, dont naquit Hercule,
Qui engendra Enay, qui fut très expert dans la façon d'ôter les pustules des mains,
Qui engendra Fierabras^[Note 30], lequel fut vaincu par Olivier, pair de France, compagnon de Roland,

Qui engendra Morgan, lequel fut le premier au monde qui joua aux dés en mettant des lorgnons,
Qui engendra Fracassus, au sujet duquel a écrit Merlin Coccaie[\[Note 31\]](#),
Dont naquit Ferragus,
Qui engendra Happemouche, qui, le premier, inventa de fumer les langues de bœuf dans la
cheminée, car auparavant le monde les salait comme on fait des jambons,
Qui engendra Bolivorax,
Qui engendra Longys,
Qui engendra Gayoffe, lequel avait des couilles de peuplier et un vit de cormier[\[Note 32\]](#),
Qui engendra Mâchefoin,
Qui engendra Brûlefer,

[\[O\]](#)

Qui engendra Engolevent,
Qui engendra Galehaut, lequel fut l'inventeur des flacons,
Qui engendra Mirelangault,
Qui engendra Galaffre,
Qui engendra Falourdin,
Qui engendra Roboastre,
Qui engendra Sortibrant de Conimbres,
Qui engendra Brushant de Mommiere,
Qui engendra Bruyer, lequel fut vaincu par Ogier le Danois, pair de France,
Qui engendra Mabrun,
Qui engendra Froutasnon,
Qui engendra Hacquelebac,
Qui engendra Vitdegrain,
Qui engendra Grandgousier,
Qui engendra Gargantua,
Qui engendra le noble Pantagruel, mon maître.

[\[O\]](#)

Je comprends bien que, lisant ce passage, vous ayez un doute bien raisonnable et vous vous demandiez comment il est possible qu'il en soit ainsi, vu qu'au temps du déluge tout le monde périt, sauf Noé et sept personnes qui étaient avec lui dans l'arche, au nombre desquels ne se trouve pas Hurltal.

La demande est bien faite, sans aucun doute, et bien claire, mais la réponse vous satisfera, ou bien je suis complètement bouché. Et, parce que je ne vivais pas en ce temps-là pour vous le raconter en l'ayant vu moi-même, j'alléguerai l'autorité des Massorètes[\[Note 33\]](#), joyeux plaisantins et grands joueurs de

cornemuse hébraïques, lesquels affirment que Hurtaly n'était pas vraiment dans l'Arche de Noé, car il n'avait pas pu y entrer, étant trop grand, mais qu'il était à cheval dessus, une jambe d'un côté, une jambe de l'autre, comme font les petits enfants sur les chevaux de bois et comme le gros Bernois^[Note 34], qui fut tué à Marignan, chevauchait comme monture un gros canon à pierres, (c'était une bête de belle et joyeuse allure, sans aucun défaut). De cette façon, Hurtaly, avec l'aide de Dieu, sauva l'arche du péril, car il la faisait avancer avec ses jambes, et du pied, il la faisait tourner du côté où il voulait, comme on le fait avec le gouvernail d'un navire. Ceux qui étaient dedans lui envoyaient suffisamment de vivres par une cheminée, car ils étaient reconnaissants du bien qu'il leur faisait, et quelquefois ils parlementaient avec lui comme le faisait Icaroménippe avec Jupiter, selon le récit de Lucien^[Note 35].

Avez-vous bien tout compris ? Buvez donc un bon coup sans eau. *Car, si vous ne le croyez pas, moi non plus, fit-elle.*^[Note 36]

Chapitre II

—

De la naissance du très redouté Pantagruel.

[O]

argantua, à l'âge de quatre-cent-quatre-vingt-quatre ans, engendra son fils Pantagruel avec sa femme, nommée Badebec^[Note 37], fille du roi des Amaurotes en Utopie^[Note 38], laquelle mourut en le mettant au monde, car il était si merveilleusement grand et si lourd qu'il ne put venir au jour sans suffoquer sa mère.

G Mais, pour comprendre pleinement la cause et la raison du nom, qui lui fut donné en baptême, il faut savoir qu'en cette année-là, il y eut une sécheresse si grande dans toute l'Afrique que se passèrent trente-six mois, trois semaines, quatre jours, treize heures et quelque peu, sans pluie, avec la chaleur du soleil si véhémence que toute la terre était aride. Elle ne fut pas plus réchauffée au temps d'Élie^[Note 39] qu'elle ne l'était alors, car il n'y avait plus d'arbres sur terre qui aient des feuilles ou des fleurs. Les herbes n'étaient pas vertes, les rivières étaient taries, les fontaines à sec. Les pauvres poissons, sortis de leur propre élément, remuaient et criaient sur la terre horriblement, les oiseaux tombaient par manque d'humidité^[Note 40]. Les loups, les renards, cerfs, sangliers, daims, lièvres, lapins, belettes, fouines, blaireaux et autres, étaient retrouvés morts dans les champs, la gueule ouverte. Du côté des hommes, c'était une grande pitié. Vous les auriez vus tirant la langue, comme des lévriers qui ont couru six heures. Certains se jetaient dans les puits, d'autres se mettaient dans le ventre d'une vache pour être à l'ombre, Homère les appelle Alibantes^[Note 41]. Toute la contrée était à l'arrêt. C'était pitoyable de voir les efforts des hommes pour se protéger de cette horrible altération. Il y avait beaucoup à faire pour économiser l'eau bénite dans les églises afin qu'elle ne soit pas épuisée, mais l'on y donna bon ordre, par le conseil de messieurs les cardinaux et du Saint-Père, si bien que nul n'osait y mettre la main plus d'une fois. Toutefois, quand quelqu'un entrait dans l'église, vous en auriez vu par vingtaines, des pauvres altérés qui venaient derrière celui qui la distribuait, la gueule ouverte pour en avoir quelques gouttelettes, comme le mauvais riche^[Note 42], afin que rien ne se perde. Ô le bienheureux, celui qui cette année-là avait une cave fraîche et bien garnie !

[O]

Le Philosophe^[Note 43] raconte, en évoquant la question de savoir pourquoi l'eau de mer est salée, que, au moment où Phébus confia la conduite de son char de lumière à son fils Phaéton^[Note 44], Phaéton, incapable de le conduire et ne sachant pas suivre la ligne écliptique entre les deux tropiques de la sphère du soleil, s'écarta de son chemin et s'approcha tellement de la terre qu'il assécha toutes les contrées sous-jacentes, enflammant une grande partie du ciel, que les philosophes appellent « *La voie lactée* » et que les ivrognes nomment le « *chemin Saint-Jacques* », alors que les poètes les plus huppés disent que c'est là où tomba le lait de Junon lorsqu'elle allaita Hercule. Et donc la terre fut tellement chauffée qu'il lui en vint une sueur énorme, et elle sua toute la mer, qui pour cette raison est salée, car toute sueur est salée. Vous pourrez constater que c'est vrai si vous voulez bien goûter la vôtre, ou bien celle des vérolés quand on les fait suer^[Note 45], cela m'est égal.

Un cas presque pareil arriva en cette année-là, car, un vendredi où tout le monde s'était mis en dévotion et faisait une belle procession avec force litanies et beaux prêches, suppliant Dieu omnipotent de bien vouloir les regarder avec un œil clément dans un tel découragement, on vit nettement sortir de terre de grosses gouttes d'eau, comme quand une personne sue copieusement. Et le pauvre peuple commença à se réjouir pensant que c'était une chose qui leur serait profitable. Certains disaient que c'était parce qu'il n'y avait pas une goutte d'humidité en l'air dont on put espérer avoir de la pluie que la terre suppléait à ce manque. Les autres gens savants disaient que c'était la pluie des antipodes, comme Sénèque le raconte au quart livre *Questionum naturalium*, parlant de l'origine et de la source du Nil. Mais ils furent trompés, car, la procession finie, alors que chacun voulait recueillir de cette rosée et en boire à plein godet, ils trouvèrent que ce n'était que de la saumure, pire et plus salée que n'est l'eau de mer.

[O]

Et parce que ce même jour naquit Pantagruel, son père lui imposa ce nom, car panta en grec veut dire « tout », et gruel en arabe veut dire « altéré », laissant entendre par là qu'à l'heure de sa naissance, le monde était tout altéré, et imaginant, comme une prophétie, qu'il serait un jour le maître des altérés. Ce qui lui fut montré à cette heure même par un autre signe plus évident : alors que sa mère Badebec l'enfantait et que les sages-femmes attendaient pour le recevoir, il sortit d'abord de son ventre soixante-huit muletiers, chacun tirant par le licol un mulet tout chargé de sel, derrière sortirent neuf dromadaires chargés de jambons et de langues de bœuf fumées, puis sept chameaux chargés d'anguilles salées, puis vingt-cinq charretées de poireaux, d'ail, d'oignons et de ciboules, ce qui épouvanta bien les sages-femmes, et certaines d'entre elles disaient :

— Voici une bonne provision. Car nous ne buvions que lâchement, non pas en bons compatriotes. Ceci n'est que bon signe, ce sont des aiguillons de vin^[Note 46].

[O]

Et, comme elles caquetaient entre elles avec ces menus propos, voici sortir Pantagruel, tout velu comme un ours, et l'une d'elles dit comme une prophétie :

— Il est né avec tout le poil, il fera des choses merveilleuses, et, s'il vit, il prendra de l'âge.

Chapitre III

—

Du deuil que mena Gargantua pour la mort de sa femme Badebec.

[O]

Quand Pantagruel fut né, qui fut bien ébahi et perplexe ? Ce fut Gargantua son père. Car, voyant d'un côté sa femme Badebec morte et de l'autre son fils Pantagruel né si beau et si grand, il ne savait que dire ni que faire. Et la question qui troublait sa pensée était de savoir s'il devait pleurer pour le deuil de sa femme, ou rire de joie pour la naissance de son fils. D'un côté et de l'autre il avait des arguments sophistiques qui le suffoquaient, car il les construisait très bien selon les modes et les figures du syllogisme, mais il ne pouvait les résoudre, et, de ce fait demeurait empêtré comme la souris piégée ou un milan pris au lacet.

— Pleurerai-je ? disait-il. Oui, mais pourquoi ? Ma si bonne femme est morte, elle était le plus ceci, le plus cela, qui fut au monde. Jamais je ne la reverrais, jamais je n'en retrouverai une pareille, c'est une perte inestimable ! Ô, mon Dieu, que t'avais-je donc fait pour que tu me punisses ainsi ? Pourquoi ne m'envoyas-tu pas la mort à moi en premier plutôt qu'à elle, car vivre sans elle n'est que languir ? Ah ! Badebec, ma mignonne, ma mie, mon petit con (toutefois, elle en avait bien trois arpents et plus), ma tendrette, ma braguette, ma savate, ma pantoufle, plus jamais je ne te verrai ! Ah ! pauvre Pantagruel, tu as perdu ta bonne mère, ta douce nourrice, ta dame très aimée ! Ah ! mort horrible, comme tu es malveillante, comme tu es outrageuse, de m'enlever celle à qui l'immortalité appartenait de droit !

[O]

Et ce disant, il pleurait comme une vache. Mais aussitôt, il riait comme un veau quand Pantagruel lui revenait en mémoire.

— Oh ! mon petit fils (disait-il), mon couillon, mon peton, que tu es joli ! et combien suis-je redevable à Dieu de ce qu'il m'a donné un si beau fils, si joyeux, si rieur, si joli ! Oh, oh, oh, oh, que je suis content ! Buvons, oh ! oublions toute mélancolie ! Valet, apporte du meilleur, rince les verres, repousse la nappe, chasse ces chiens, attise ce feu, allume la chandelle, ferme cette porte, coupe le pain pour la soupe, occupe-toi de ces pauvres, donne-leur ce qu'ils demandent ! Prends ma veste, que je me mette en gilet pour mieux faire la fête avec les commères.

[O]

Pendant qu'il disait cela, il entendit la litanie et les prières des prêtres qui portaient sa femme en terre, il laissa alors son bon propos et fut soudain emporté ailleurs, en disant :

— Seigneur Dieu, pourquoi faut-il que je sois encore attristé ? Cela me fâche, je ne suis plus jeune, je deviens vieux, le temps est dangereux, je pourrai prendre la fièvre, me voilà affolé. Foi de gentilhomme, il vaut mieux pleurer moins et boire davantage ! Ma femme est morte, et bien, par Dieu (sans vouloir jurer), je ne la ressusciterai pas par mes pleurs, elle est bien, elle est au paradis pour le moins, sinon mieux, elle prie Dieu pour nous, elle est bienheureuse, elle ne se soucie plus de nos misères et de nos calamités. Tellement il nous en pend au nez ! Dieu garde celui qui reste ! Il me faut penser à en

trouver une autre.

« Mais voici ce que vous ferez, dit-il aux sages-femmes (où sont-elles ? Bonnes gens, je ne peux pas les voir^[Note 47]) :

— Allez à son enterrement, et pendant ce temps, je berceraï ici mon fils, car je me sens bien fort altéré, et je serais en danger de tomber malade. Mais buvez quelques bons coups d'abord, car vous vous en trouverez mieux, croyez-moi, sur mon honneur.

Sur quoi, obtempérant, elles allèrent à l'enterrement et aux funérailles, et le pauvre Gargantua demeura chez lui. Et pendant ce temps, il écrivit, pour qu'il soit gravé, l'épithaphe qui s'ensuit :

*Elle en mourut, la noble Badebec,
Du mal d'enfant, que tant me semblait nice^[Note 48] :
Car elle avait visage de rebec^[Note 49],
Corps d'Espagnole, et ventre de Suisse.
Priez Dieu afin qu'il lui soit propice,
Lui pardonnant, car rien n'outrepassa.
Ci gît son corps, lequel vécut sans vice,
Et mourut l'an et jour que trépassa.*



Chapitre IV

—

De l'enfance de Pantagruel.

[O]

Je trouve, chez les anciens historiographes et poètes, que plusieurs individus sont venus au monde d'une façon bien étrange, qui serait trop longue à raconter. Lisez plutôt le livre VII de Pline, si vous en avez le loisir. Mais vous n'avez jamais entendu parler d'une aussi merveilleuse façon que fut la venue au monde de Pantagruel, car c'est une chose difficile à croire combien il grandit de corps et combien il prit de force en peu de temps. Ce n'était rien quand Hercule dans son berceau, tua les deux serpents, car ces serpents étaient bien petits et bien fragiles. Mais Pantagruel, étant encore au berceau, fit des choses bien plus épouvantables. Je ne parle pas de ce que, à chacun de ses repas, il buvait le lait de quatre mille six cents vaches, ni de ce que, pour qu'on lui fasse un poêlon pour cuire sa bouillie, furent occupés tous les fabricants de poêles de Saumur en Anjou, de Villedieu^[Note 50] en Normandie et de Bramont en Lorraine, ni de ce qu'on lui servait cette bouillie dans une grande auge, qui est encore présente à Bourges, près du palais, mais les dents lui avaient déjà tellement poussées et s'étaient si fortifiées qu'il rompit un grand morceau de cette auge, comme on le voit très bien à Bourges.

[O]

Un beau jour, le matin, où l'on voulait lui faire téter une de ses vaches (car des nourrices il n'en a jamais eu d'autres, comme dit l'histoire), il sortit des liens qui le tenaient au berceau un de ses bras, et prit la vache en dessous du jarret, et lui mangea les deux tétons et la moitié du ventre, avec le foie et les reins, et il l'aurait toute dévorée, mais elle criait horriblement comme si les loups la tenaient aux jambes, et à ce cri le monde arriva, et enleva la vache à Pantagruel. Mais ils ne surent pas si bien faire que le jarret lui resta dans la main, et il le mangea très bien, comme vous feriez d'une saucisse, et quand on voulut lui ôter l'os, il l'avalait bien vite comme un cormoran ferait d'un petit poisson. Après, il commença à dire : « Bon ! bon ! bon ! » car il ne savait pas encore bien parler, et voulait donner à entendre qu'il l'avait trouvé bien bon, et qu'il lui en fallait encore autant. En voyant cela, ceux qui le servaient le lièrent avec de gros câbles, comme sont ceux que l'on fait à Tain pour le transport du sel à Lyon, ou comme sont ceux du navire *La grande Française*^[Note 51] qui est au port de Grâce en Normandie.

[O]

Mais, une fois, un grand ours, que nourrissait son père, échappa et vint lui lécher le visage (car les nourrices ne lui avaient pas bien essuyé les babines). Il se défit des câbles aussi facilement que Samson quand il se libéra des Philistins, et attrapa monsieur l'Ours, et le mit en pièces comme un poulet, et en fit une bonne gorge chaude^[Note 52] pour son repas. Gargantua, craignant qu'il se fit du mal, fit faire quatre grosses chaînes de fer pour le lier, et fit faire des arcbutants à son berceau, bien ajustés. Et de ces chaînes, on en trouve une à La Rochelle, qu'on lève au soir entre les deux grosses tours du port, l'autre est à Lyon, l'autre à Angers, et la quatrième fut emportée par les diables pour lier Lucifer, qui se déchaînait en ce temps-là, à cause d'une colique qui le tourmentait extraordinairement, pour avoir mangé en fricassée l'âme d'un sergent à son déjeuner. On peut donc bien croire ce que dit Nicolas de Lyre^[Note 53]

sur le passage du *Psaultier* où il est écrit : « *Et Og regem Basan* », qu'Og^[Note 54], étant encore petit, était si fort et robuste qu'il fallait l'attacher avec des chaînes de fer dans son berceau. Et ainsi Pantagruel demeurait calme et pacifique, car il ne pouvait pas rompre si facilement ces chaînes, d'autant qu'il n'avait pas assez d'espace dans son berceau pour remuer les bras.

[O]

Mais voici ce qui arriva le jour d'une grande fête, où son père Gargantua donnait un beau banquet à tous les princes de sa cour. Je crois bien que tout le personnel était si occupé à servir le festin que l'on ne se souciait pas du pauvre Pantagruel, et qu'il demeurait ainsi à l'abandon. Que fit-il ?

Ce qu'il fit, mes bonnes gens ? Écoutez !

Il essaya de rompre les chaînes du berceau avec les bras, mais il n'y parvint pas, car elles étaient trop résistantes, aussi il trépigna si fort des pieds qu'il rompit le bout de son berceau, qui pourtant était fait d'une grosse planche de sept empan^[Note 55] au carré, et, dès qu'il eut passé les pieds en dehors, il se glissa du mieux qu'il put, de sorte qu'il touchait le sol avec les pieds, et alors avec une grande puissance, il se leva, emportant son berceau sur le dos ainsi attaché, comme une tortue qui monte contre une muraille, et à le voir il semblait que ce fut un grand navire de cinq cents tonneaux qui était debout. À ce moment, il entra dans la salle où l'on banquetait, si hardiment, qu'il épouvanta bien l'assistance. Mais, comme il avait les bras liés à l'intérieur, il ne pouvait rien prendre pour manger, et seulement, à grand-peine, il s'inclinait pour attraper avec la langue quelques bouchées. Ce que voyant, son père comprit bien qu'on l'avait laissé sans lui donner à manger, et il commanda qu'il fût délié de ses chaînes, car le conseil des princes et des seigneurs présents, ensemble avec les médecins de Gargantua disaient que, si on le maintenait ainsi au berceau, il serait toute sa vie sujet à la gravelle^[Note 56].

[O]

Lorsqu'il fut déchaîné, on le fit asseoir, et il mangea très bien, et il mit son berceau en plus de cinq cent mille pièces d'un coup de poing qu'il frappa au milieu par dépit, car il refusait d'y retourner.

Chapitre V

—

Des faits du noble Pantagruel en son jeune âge.

[O]

insi grandissait Pantagruel de jour en jour et il profitait à vue d’œil, ce dont son père se réjouissait d’une affection naturelle. Il lui fit faire, quand il était petit, une arbalète pour chasser les oisillons, – on l’appelle à présent la grande arbalète de Chantelle^[Note 57], – puis il l’envoya à l’école pour apprendre pendant son jeune âge.

A Et pour étudier, il alla à Poitiers, et il en fit beaucoup de profit. Dans ce lieu, voyant que les écoliers avaient de temps en temps des loisirs et ne savaient pas comment passer le temps, il en eut pitié. Et un jour il prit, d’un grand rocher qu’on nomme Passelourdin^[Note 58], un gros morceau de roche d’environ vingt mètres au carré, et d’une épaisseur de trois mètres, et il le mit sur quatre piliers au milieu d’un champ, bien solidement, afin que les écoliers, quand ils ne sauraient pas quoi faire, passent leur temps à monter sur cette pierre et là, à banqueter avec beaucoup de flacons, de jambons et de pâtés, et à écrire leurs noms dessus avec un couteau, et, maintenant on l’appelle la Pierre levée^[Note 59]. Et aujourd’hui, en mémoire de cela, tous les étudiants de l’université de Poitiers vont boire à la fontaine chevaline de Croutelle^[Note 60], passent à Passelourdin et montent sur la Pierre levée.

[O]

Ensuite, en lisant les belles chroniques de ses ancêtres, il trouva que Geoffroy de Lusignan^[Note 61], dit Geoffroy à la Grand’dent, grand-père du beau cousin de la sœur aînée de la tante du gendre de l’oncle de la bru de sa belle-mère, était enterré à Maillezays. Aussi, il prit un jour de congé pour visiter sa tombe en homme de bien. Et, partant de Poitiers avec certains de ses compagnons, ils passèrent par Ligugé, rendant visite au noble abbé Ardillon^[Note 62], puis par Lusignan, par Sansay, par Celles, par Colonges, par Fontenay le Comte, saluant le savant Tiraqueau^[Note 63], et de là arrivèrent à Maillezays, où il visita le sépulcre de Geoffroy à la Grand’dent, qui lui donna un peu de frayeur quand il vit son portrait, car il y est représenté comme un homme furieux, tirant à moitié son grand sabre du fourreau. Il demanda pour quelle raison il était ainsi représenté. Les chanoines du lieu lui dirent qu’il n’y avait pas d’autre cause que *Pictoribus atque Poetis, etc.*, c’est-à-dire que les peintres et les poètes ont la liberté de peindre ce qu’ils veulent selon leur plaisir. Mais il ne se contenta pas de leur réponse, et dit :

— Il n’est pas ainsi peint sans raison, et je me doute que lors de sa mort on lui a fait du tort, dont il demande vengeance à sa parenté. J’enquêterai plus à fond, et je ferai ce que je dois.

[O]

Puis, il ne retourna pas à Poitiers, mais voulut visiter les autres universités de France. Passant par La Rochelle, il prit la mer et se rendit à Bordeaux, où il ne trouva pas beaucoup d’activités, sinon des ouvriers du port jouant à la lulette^[Note 64] sur le sable. De là, il alla à Toulouse, où il apprit fort bien à danser et à jouer de l’épée à deux mains, comme c’est l’habitude des écoliers de cette université, mais il n’y resta pas longtemps après qu’il ait vu qu’ils faisaient brûler leurs professeurs tout vifs^[Note 65] comme

des harengs saurs, et il disait :

— Qu'à Dieu ne plaise qu'ainsi je meure, car je suis par ma nature assez assoiffé sans qu'on me chauffe davantage !

Puis il alla à Montpellier où il trouva un fort bon vin de Mirevaux et une joyeuse compagnie, et il pensa se mettre à étudier la médecine, mais il réfléchit que c'était une profession par trop désagréable et mélancolique, et que les médecins sentaient le clystère comme de vieux diables. Aussi il voulut étudier le droit, mais, voyant qu'il n'y avait comme légistes à cet endroit que trois teigneux et un pelé, il partit. Et en chemin, il fit le Pont du Gard et l'amphithéâtre de Nîmes en moins de trois heures, ce qui semble être une action plus divine qu'humaine. Puis il arriva en Avignon, où il ne se passa pas trois jours qu'il ne devint amoureux, car les femmes y sont très aguichantes, parce que c'est une terre du pape^[Note 66].

[O]

Voyant cela, son pédagogue, nommé Épistémon, l'en fit partir et l'emmena à Valence en Dauphiné. Là, il vit qu'il n'y avait pas une grande activité et que les fripons de la ville y battaient les écoliers, ce dont il eut du dépit, et, un beau dimanche que tout le monde dansait publiquement, un écolier voulut danser, ce que ne permirent pas les fripons. En voyant cela, Pantagruel leur fit à tous la chasse jusqu'au bord du Rhône, et il voulait tous les noyer, mais ils se terrèrent sous terre comme des taupes, bien une demie-lieue en dessous du Rhône. La cavité y apparaît encore.

Après quoi, il partit de là, et en trois pas et un saut arriva à Angers, où il se trouvait fort bien, et il y aurait demeuré quelque temps, si la peste ne l'en avait pas chassé.

[O]

Aussi, il alla à Bourges, où il étudia bien longtemps, et apprit beaucoup à la faculté de droit, et il disait des fois que les livres de droit lui semblaient une belle robe d'or, triomphante et précieuse à merveille, qui fut brodée de merde.

— Car, disait-il, au monde, il n'y a pas de livres si beaux, si documentés, si élégants que le sont les textes des *Pandectes*^[Note 67], mais les commentaires qu'on en a faits, c'est-à-dire la Glose d'Accurse^[Note 68], sont si répugnants, si infâmes et si infects, que ce ne sont qu'ordures et vilénies.

[O]

Partant de Bourges, il vint à Orléans, et là il trouva beaucoup de rustres d'écoliers qui lui firent bonne chère à sa venue, et en peu de temps il apprit avec eux à jouer à la paume, si bien qu'il en devint maître, car les étudiants de cet endroit s'y exercent beaucoup. Et ils le menaient certaines fois dans les îles pour jouer au jeu du poussavant^[Note 69]. Et, quant à se rompre la tête à étudier, il ne le faisait guère, de peur que la vue lui baisse. D'ailleurs, un des professeurs disait souvent pendant ses cours qu'il n'y a pas de chose si contraire à la vue que la maladie des yeux. Et, le jour où l'un des écoliers qu'il connaissait devint licencié en droit, alors qu'il n'avait guère plus de science que ce qui était à sa portée, mais en compensation savait fort bien danser et jouer à la paume, il fit le blason et la devise des licenciés de cette université, disant :

*Une balle en la braguette,
En la main une raquette,
Une loi en la cornette*^[Note 70],
*Une basse danse au talon,
Vous voilà passé coquillon*^[Note 71].

Chapitre VI

—

Comment Pantagruel rencontra un Limousin qui contrefaisait le langage français.

[O]

n beau jour, je ne sais plus quand, Pantagruel se promenait après avoir soupé avec ses compagnons du côté de la porte de Paris. Là, il rencontra un étudiant tout joyeux, qui venait vers eux, et après qu'ils se furent salués, il lui demanda :

— Mon ami, d'où viens-tu maintenant ?

L'écolier lui répondit :

— De l'alme, inclyte et celebre academie que l'on vocite Lutece^[Note 72].

— Qu'est-ce à dire ? dit Pantagruel à un de ses compagnons.

— C'est (répondit-il), de Paris.

— Tu viens donc de Paris, dit-il ? Et à quoi passez-vous le temps, vous autres, Messieurs les étudiants, dans ce Paris ?

[O]

L'étudiant répondit :

— Nous transfretons la Sequane au dilucule et crepuscule, nous deambulons par les compites et quadrivies de l'urbe, nous despumons la verbocination latiale, et, comme verisimiles amorabonds, captons la benevolence de l'omniuge, omniforme, et omnigene sexe feminin. Certaines diecules nous invisons les lupanares, et en ecstase venereique, inculcons nos veretres es penitissimes recesses des pudendes de ces meritricules amicabilissimes, puis cauponizons es tabernes meritoires de la Pomme de Pin, du Castel, de la Madeleine et de la Mulle, belles spatules vervecines perforaminées de petrosil. Et si, par forte fortune, y a rarité ou penurie de pecune en nos marsupies, et soyent exhaustes de metal ferruginé, pour l'escot nous dimittons nos codices et vestes opignerées, prestolans les tabellaires à venir des Penates et Lares patriotiques^[Note 73]

[O]

Alors Pantagruel demanda :

— Quel diable de langage est-ce là ? Par Dieu, tu es un hérétique.

— Seignor, non, dit l'étudiant, car libentissiment, dès ce qu'il illucesce quelque minutule lesche du jour, je demigre en quelc'un de ces tant bien architectez monstiers, et là, me irrorant de belle eaue lustrale, grignotte d'un transon de quelque missicque precation de nos sacrificules, et, submirmillant mes precules horaires, elue et absterge mon anime de ses inquinamens nocturnes. Je revere les Olimpicos. Je venere latricialement le supernel Astripotent. Je dilige et redame mes proximes. Je serve les prescriptz Decalogiques et, selon la facultatule de mes vires, n'en discede le late unguicule. Bien est veriforme que,

à cause que Mammone ne supergurgite goutte en mes locules, je suis quelque peu rare et lend à supereroger les eleemosynes à ces egenes queritans leurs stipe hostiatement.[\[Note 74\]](#)

[O]

— Et merde ! dit Pantagruel, que veut dire ce fou ? Je crois qu’il nous invente ici une sorte de langage diabolique et qu’il nous envoûte comme un enchanteur.

Un de ses compagnons répondit :

— Seigneur, sans doute ce débauché veut contrefaire le langage des Parisiens, mais il ne fait qu’écorcher le latin, et pense ainsi pindariser[\[Note 75\]](#), et il doit bien penser qu’il est un grand orateur en français, parce qu’il dédaigne la façon normale de parler.

Et Pantagruel demanda :

— Est-ce vrai ?

L’étudiant répondit :

— Signor Missayre, mon genie n’est point apte nate à ce que dict ce flagitiose nebulon, pour escorier la cuticule de nostre vernacule Gallicque, mais vice versement je gnave opere, et par veles et rames je me enite de le locupleter de la redundance latinicome.[\[Note 76\]](#)

[O]

— Par Dieu (dit Pantagruel), je vous apprendrais à parler. Mais d’abord, réponds-moi : d’où es-tu ?

À quoi l’étudiant répondit :

— L’origine primeves de mes aves et ataves fut indigene des regions Lemovicques, où requiesce le corpore de l’agiotate saint Martial.[\[Note 77\]](#)

— Je comprends bien, dit Pantagruel, tu es Limousin, pour tout potage. Et tu veux ici contrefaire le Parisien. Allez, viens ici que je te donne un coup de peigne !

[O]

Alors il le prit à la gorge, en lui disant :

— Tu écorches le latin, par saint Jean, je te ferai écorcher le renard[\[Note 78\]](#), car je vais t’écorcher tout vif.

Alors le pauvre Limousin commença à dire :

— Vée dicou, gentilastre ! Ho, saint Marsault, adjouda my ! Hau, hau, laissas a quau, au nom de Dious, et ne me touquas grou ![\[Note 79\]](#)

À quoi Pantagruel répondit :

— Maintenant, parleras-tu normalement ?

Et ainsi, il le laissa, car le pauvre Limousin souillait toutes ses chausses, qui étaient formées en queue de morue fendue par derrière, et non pas avec un fond. Ce pourquoi Pantagruel lui dit :

— Par saint Alipentin, quelle civette[\[Note 80\]](#) ! Au diable soit cet étudiant, tant il pue !

[O]

Et il le laissa aller. Mais ce fut pour l'étudiant, tellement il avait eu peur, un tel souvenir toute sa vie qu'il disait souvent que Pantagruel le tenait à la gorge, et, après quelques années, il mourut de soif comme Roland sous le coup de la vengeance divine, ce qui nous démontre ce que disent le philosophe^[Note 81] et Aulu Gelle^[Note 82] : qu'il nous convient de parler selon le langage courant, et, comme le disait César, qu'il faut éviter les mots archaïques avec un grand soin comme les patrons des navires évitent les rochers en mer.

Chapitre VII

—

Comment Pantagruel vint à Paris, et vit les beaux livres de la librairie de Saint-Victor

[O]

Après que Pantagruel eut fort bien étudié à Orléans, il décida de visiter la grande université de Paris. Mais, avant son départ, il apprit qu'une cloche grosse et même énorme était à l'église Saint-Aignan d'Orléans, déposée par terre depuis plus de deux cent quatorze ans, car elle était si grosse qu'aucun engin ne pouvait seulement la soulever de terre, même en y ayant appliqué tous les moyens décrits par Vitruve^[Note 83] dans *De Architectura*, par Alberti^[Note 84] dans *De re aedificatoria*, par Euclide, Théon, et Archimède, et par Héron^[Note 85] dans *De ingeniis*, rien n'y servit. Pantagruel accepta volontiers l'humble requête des citoyens et habitants de la ville, et décida d'installer la cloche dans le clocher auquel elle était destinée.

Et pour cela, il vint à l'endroit où elle était et la leva de terre avec le petit doigt, aussi facilement que vous le feriez avec une clochette d'épervier. Et, avant de la porter dans le clocher, Pantagruel décida d'en donner une aubade à travers la ville, et de la faire sonner par toutes les rues en la portant dans sa main, ce qui réjouit bien fort tout le monde. Mais il en résulta un inconvénient bien grand, car, en la portant ainsi et la faisant sonner par les rues, tout le bon vin d'Orléans fermenta, et se gâta. Ce dont les gens ne s'avisèrent que la nuit suivante quand ils se sentirent si assoiffés d'avoir bu de ce vin fermenté qu'ils ne faisaient que cracher aussi blanc que du coton de Malte, disant : « Nous devons à Pantagruel d'avoir les gorges salées. »

[O]

Ceci fait, Pantagruel vint à Paris avec ses compagnons. Et, à son entrée tout le monde sortit pour le voir, car vous savez bien que le peuple de Paris est sot naturellement, et tous le regardaient tout ébahis, et non pas sans une grande peur qu'il n'emportât le Parlement ailleurs, dans quelque pays perdu, comme son père avait emporté les cloches de Notre Dame, pour les attacher au cou de sa jument.

Et, après qu'il y soit demeuré quelque temps, et qu'il ait fort bien étudié les sept arts libéraux^[Note 86], il disait que c'était une bonne ville pour vivre, mais non pas pour mourir, car les gueux de Saint-Innocent se chauffaient le cul en brulant les ossements des morts. Et il trouva la librairie de Saint-Victor^[Note 87] fort magnifique, de même que certains livres qui y étaient, dont voici le répertoire, et d'abord :

[O]

Le palan du salut.^[Note 88]

La braguette du droit^[Note 89].

La pantoufle des décrétales^[Note 90].

La grenade des vices.

Le peloton de théologie.

Le plumeau des prêcheurs, composé par Pépin^[Note 91].

La couille d'éléphant des preux.

La jusquiamé^[Note 92] calmante des évêques.

Des babouins et des singes de Marmotret^[Note 93], avec un commentaire de Nicolas d'Orbelles.

Décret de l'Université de Paris permettant aux petites femmes de montrer leur gorge à plaisir.

L'apparition de sainte Gertrude à une nonne de Poissy étant en mal d'enfant^[Note 94].

L'art honnête de péter en société, par Maître Hardouin de Graetz^[Note 95]

Le moutardier de pénitence^[Note 96].

[O]

Les housseaux, ou Les bottes de patience.

La fourmilière des arts.

De l'usage des bouillons et de l'honnêteté de boire une chopine, par Silvestre de Priero^[Note 97], jacobin.

Le cocu de cour^[Note 98].

La sacoche des notaires.

Le paquet de mariage.

Le creuset de contemplation.

Les fariboles du droit.

L'aiguillon du vin^[Note 99].

L'éperon du fromage.

La décrotteuse scolaire^[Note 100].

Du moyen de chier par Tartaret^[Note 101].

[O]

Les fanfares de Rome.

Des différences entre les soupes par Bricot^[Note 102],

Le culot de discipline^[Note 103].

La savate de l'humilité.

Le trépied de la bonne pensée.

Le chaudron de magnanimité.

Les anicroches des confesseurs^[Note 104].

La croquignole des curés^[Note 105].

Trois livres du révérend Père Frère Lubin, de la province de bavarderie, sur les lardons croquants.

Du docteur marmoréen Pasquin^[Note 106] : Peut-on manger du chevreau à l'artichaut en période papale, ce que l'Église interdit ?

L'Invention Sainte-Croix, à six personnages, jouée par les clercs de Finesse^[Note 107].

Les Lunettes des Romipètes^[Note 108].

De Joannes Major^[Note 109] : L'art de faire du boudin.

[O]

La Cornemuse des Prélats^[Note 110].

De Beda^[Note 111] : De l'excellence des tripes.

La Complainte des Avocats sur la Réformation des Dragées^[Note 112].

Le Chatfourré^[Note 113] des Procureurs.

Des Pois au lard, avec commentaire.

La Profiterole des Indulgences^[Note 114].

Du très illustre docteur en droit, Maître Pillot Racledenier : De la répétition des niaiseries de la Glose d'Accurse pour rapiécer à tort et à travers.^[Note 115]

Stratagèmes du Franc-archer de Bagnolet^[Note 116].

De Franctopin^[Note 117] : de l'art militaire avec des illustrations de Tévot.

De l'usage d'écorcher les chevaux et les juments, de l'auteur Notre Maître de Quebecu.

[O]

La Rustrierie des Juges de campagne.

De M. n. Rostocostojambedanese, De la moutarde qu'il faut servir après les repas, en quatorze volumes, apostillés par M. Vaurillon.

Le Couillaige des Promoteurs.

Question très subtile pour savoir si la Chimère en bourdonnant dans le vide peut manger des intentions cachées, débattue durant dix semaines au Concile de Constance^[Note 118].

Le Mâchefin^[Note 119] des Avocats.

Le Barbouillage de Scot^[Note 120].

Le Ratepenade^[Note 121] des Cardinaux.

De ce qu'il faut écarter les éperons, en cent dix volumes, par M. Alberic de Rosata^[Note 122].

Du même : De ce qu'il faut établir des garnisons dans les cheveux, trois volumes.

L'Entrée de Antonio de Leva^[Note 123] dans les terres de Provence.

De Marforio^[Note 124], bachelier vivant à Rome : De la façon d'étriller et barbouiller les mules des cardinaux.

[O]

Apologie de celui-ci, contre ceux qui disent que la Mule du Pape ne mange qu'à ses heures.
Prophéties qui commencent par : « De Silvus Triquebille » faites par Notre maître Songecreux.
De l'évêque Boudarin : Neuf neuvaines sur le profit des traites [\[Note 125\]](#) avec privilège du pape pour trois ans et pas davantage.
Le Chiabrena des Pucelles.
Le Cul pelé des Veuves.
La Coqueluche des Moines.
Les Brimborions [\[Note 126\]](#) des Pères Célestins.
Le Barrage de Mendicité [\[Note 127\]](#).
Le Claquedent des Maroufles.
La Ratière à Théologiens.
L'Embouchoir des Maîtres en Arts [\[Note 128\]](#).

[O]

Les Marmitons d'Occam [\[Note 129\]](#) à simple tonsure.
De Notre Maître Fripesauce, Sur les analyses pointilleuses des heures canoniques, quarante volumes.
Le renversement des confréries, auteur inconnu.
La lourderie des Briffaux [\[Note 130\]](#).
La puanteur des Espagnols, supercoquelicantiqué par Frai Inigo [\[Note 131\]](#).
La Barbotine des Marmiteux.
La paresse des choses italiennes, auteur : maître Brulefer [\[Note 132\]](#).
De R. Lulle [\[Note 133\]](#) : Des batifolages des princes.
Sacs et pièces des cafards, auteur : M. Jacob Hochstraten [\[Note 134\]](#), mesureur d'hérétiques.
De Chaultcouillon, Sur les buvettes de nos docteurs en théologie et de ceux qui veulent le devenir, huit volumes très galants.
Les Menteries des Bullistes, Copistes, Scripteurs, Abréviateurs, Référendaires et Dataires, compilées par Régis.

[O]

Almanach perpétuel pour les Goûteurs et Vérolés.
Manières de ramoner les fourneaux, par M. Jean Eck [\[Note 135\]](#).
La Ficelle des Marchands.
Les Aises de la vie monacale.
Le Pot-pourri des Bigots.

L'Histoire des Farfadets[\[Note 136\]](#).

La Gueuserie des Mille-souldiers[\[Note 137\]](#).

Les Fourberies des Officiaux[\[Note 138\]](#).

La Baudruche des Trésoriers[\[Note 139\]](#).

Le Badinage sophiste.

Antipericatametanaparbeugedamphicribrationes des médecins.

La Bave des Rimailleurs.

Le Soufflet des Alchimistes.

[\[O\]](#)

La Niquenoque[\[Note 140\]](#) des Quêteurs, ramassé par frère Serratis.

Les Entraves de la Religion.

La Raquette des Brimbaleurs[\[Note 141\]](#).

L'Accoudoir de Vieillesse.

La Muselière de la Noblesse.

La Patenôtre du Singe.[\[Note 142\]](#)

Les Chaînes de Dévotion[\[Note 143\]](#).

La Marmite des Quatre Temps[\[Note 144\]](#).

Le Mortier de la Vie politique[\[Note 145\]](#).

L'Émouchoir des Ermites.

Le Capuchon des Pénitenciers.

Le Tric trac des Frères Frapparts.

De Lourdaud : De la vie et de l'honnêteté des hommes élégants.

Moralisation du capuchon sorbonique[\[Note 146\]](#), par Maître Lupold.

[\[O\]](#)

Les Babioles des Voyageurs[\[Note 147\]](#).

Les Buveries des Évêques potatifs[\[Note 148\]](#).

Le vacarme des docteurs de Cologne contre Reuchlin[\[Note 149\]](#).

Les Cymbales[\[Note 150\]](#) des Dames.

La Martingale[\[Note 151\]](#) des Fianteurs.

Des tours de passe-passe des laquais, per Frère Pieddebille.

Les Savates de Franc Courage.

La Momerie des Esprits et des Lutins.

De Gerson : De la possibilité de déposer le pape par l'Église.[\[Note 152\]](#)

La Ramasse des Nommés et des Gradués.

De Jean Dytembrodii, De l'abomination des excommunications, livre sans en-tête.

L'art d'invoquer les diables et les diablesses, par Maître Guingolfe.

Le Pot-pourri des Moines prieurs perpétuels.

[O]

La Danse horrible des Hérétiques.

Les Hénilles[\[Note 153\]](#) de Gaïetan.

Mouille-groin, docteur chérubique, De l'origine des pattes-pelus et des cous-torts[\[Note 154\]](#), sept volumes.

Soixante-neuf Bréviaires bien graisseux.

Le Godemarre[\[Note 155\]](#) des cinq Ordres Mendiants.

La Pelleterie des Turlupins, extraite de la Botte fauve incornifistibulée en la Somme Angélique[\[Note 156\]](#).

La Rêverie des Cas de conscience.

La Bedaine des Présidents.

Le Vit d'âne des Abbés.

De Pierre Couturier[\[Note 157\]](#), Contre celui qui l'a appelé fripon, démontrant que les fripons ne sont pas condamnés par l'Église.

Le Pot de chambre des Médecins.

Le Ramoneur d'astrologie.

Campi Clysteriorum, par Symphorien Champier[\[Note 158\]](#).

[O]

Le Tirepet des apothicaires[\[Note 159\]](#).

Le Baisecul de chirurgie.

De Justinien[\[Note 160\]](#) : De la suppression des bigots.

La pharmacopée de l'âme.

De Merlin Cocaie : De la patrie des Diables.

Parmi ces livres, certains sont déjà imprimés, et les autres sont en cours d'impression dans cette noble ville de Tubingen[\[Note 161\]](#).

Chapitre VIII

—

Comment Pantagruel, étant à Paris, reçut une lettre de son père Gargantua, et la copie de celle-ci.

[O]

Pantagruel étudiait fort bien, comme vous pouvez bien le comprendre, et il en tirait un bon profit, car il avait la compréhension à double rebond et une capacité de mémoire à la mesure de douze outres et d'un tonneau d'huile. Et, pendant qu'il demeurait là, il reçut un jour une lettre de son père dont le contenu était le suivant :

« Très cher fils,

« Parmi les dons, grâces et prérogatives dont le souverain créateur, Dieu tout puissant, a gratifié et orné la nature humaine à son commencement, il me semble singulier et excellent que l'homme puisse, tout en étant mortel, acquérir une espèce d'immortalité et, pendant le cours de sa vie transitoire, perpétuer son nom et sa semence, ce qu'il fait à travers sa descendance issue d'un mariage légitime. Ce qui nous a certainement rendu ce qui nous avait été retiré par le péché de nos premiers parents, auxquels, il fut dit que, parce qu'ils n'avaient pas obéi au commandement de Dieu le créateur, ils mourraient et, que par cette mort, serait réduite à néant cette si magnifique forme qu'avait l'homme à sa création. Mais, grâce à ce moyen de propagation séminale, on retrouve dans les enfants ce qui est perdu chez les parents, et chez les petits-enfants ce qui disparaît chez les enfants, et ainsi de suite jusqu'à l'heure du jugement dernier, quand Jésus-Christ aura rendu, au nom de Dieu le père, son royaume pacifié hors de tout danger et de contamination du péché. Alors cesseront toutes les générations et les corruptions, et les éléments sortiront de leurs transmutations continues, vu que la paix tant désirée sera consommée et parfaite et que toutes choses seront arrivées à leur fin et auront accompli leur parcours.

[O]

« Et donc, d'une façon juste et équitable, je rends grâces à Dieu, mon conservateur, de ce qu'il m'a donné le pouvoir de voir ma vieillesse blanchie par les ans reflleurir en ta jeunesse. Quand, par sa volonté, qui régit et modère tout, mon âme laissera son enveloppe humaine, je ne considérerai pas que je meurs complètement, mais que je passe d'un lieu à un autre, attendu que, en toi et par toi, mon image demeurera visible en ce monde, et vivra, verra et fréquentera des gens d'honneur et mes amis, comme j'en avais l'habitude. Cette pratique a été, grâce à l'aide et à la grâce divine, non pas sans péchés, je le confesse, (car nous pêchons tous et continuellement demandons à Dieu qu'il efface nos péchés), mais sans reproche.

« Aussi, alors qu'en toi demeure l'image de mon corps, si les vertus de mon âme n'y brillaient pas pareillement, on ne te jugerait pas être le garde et le réceptacle de l'immortalité de notre nom, et le plaisir que j'aurais, dans ce cas serait faible, considérant que la partie la moins importante de moi, qui est le corps, demeurerait, et que la meilleure,

qui est l'âme et par laquelle notre nom reste en bénédiction parmi les hommes, serait dégénérée et abâtardie. Ce que j'en dis n'est pas par défiance envers ta vertu, laquelle m'a été déjà précédemment démontrée, mais pour t'encourager encore plus à progresser du bien vers le mieux.

[O]

« Et ce que je t'écris maintenant n'est pas tant pour te demander de vivre dans ce train vertueux, mais pour que, tu te réjouisses de vivre et d'avoir vécu ainsi et que tu rafraîchisses ton courage pour faire pareil à l'avenir. Pour parfaire et accomplir cette entreprise, tu peux te souvenir combien je n'ai rien épargné. Je t'ai aidé comme si je n'avais pas d'autre trésor en ce monde que de te voir, à la fin de ma vie, absolu et parfait tant en vertu, honnêteté et probité, qu'en ayant acquis un savoir libéral et honnête, et ainsi pouvoir te laisser après ma mort comme le miroir représentant ton père en personne et, si tu n'es pas aussi excellent dans les faits que je le souhaite, que tu en aies au moins le désir.

« Mais, bien que feu mon père, Grandgousier, de bonne mémoire, ait orienté tout son zèle pour que je progresse dans la perfection et le savoir politiques, et que mon labeur et mon étude y aient très bien répondu, peut-être même outrepassé son désir, toutefois, comme tu peux bien le comprendre, le temps n'était pas approprié ni facile pour l'étude des lettres comme il l'est maintenant, et il n'y avait pas beaucoup de précepteurs comme ceux que tu as eus. Le temps était encore dans les ténèbres, rappelant la brutalité et la calamité des Goths, qui avaient détruit toute la bonne littérature. Mais, grâce à la bonté divine, la lumière et la dignité ont été de mon temps rendues aux lettres, et j'y vois un tel progrès qu'à présent, c'est avec difficulté que je serais reçu dans la première classe des petits enfants, moi qui, en mon âge viril, étais (non à tort) réputé le plus savant du siècle. Ce que je ne dis pas par vantardise, – encore que je puisse honorablement le faire en t'écrivant, comme le montre Cicéron dans son livre *De la Vieillesse*, ou comme le montre la conclusion de Plutarque dans son livre intitulé : *Comment on peut se vanter sans être odieux*, – mais pour te montrer mon affection la plus tendre.

[O]

« Maintenant, toutes les disciplines ont été redécouvertes, les langues remises en vigueur : la langue grecque, sans laquelle c'est une honte qu'une personne se dise savante, les langues hébraïque, araméenne, latine. Les livres imprimés sont si élégants et faciles à utiliser, l'imprimerie a été inventée de mon temps par une inspiration divine, comme, l'artillerie qui au contraire l'a été par une suggestion diabolique. Le monde est si plein de gens savants, de précepteurs très doctes, de bibliothèques très amples, que je pense que, ni au temps de Platon, ni à celui de Cicéron, ni à celui de Papinien^[Note 162], il n'y avait une telle commodité d'étude que celle qu'on voit maintenant, et il ne faudra plus dorénavant se trouver dans un endroit ni dans une compagnie où l'on ne soit pas bien accompli aux offices de Minerve^[Note 163]. Je vois les brigands, les bourreaux, les aventuriers, les palefreniers de maintenant plus doctes que les docteurs et prêcheurs de mon temps. Que dirai-je ? Les femmes et les filles ont aspiré à la louange et à la manne céleste de cette bonne doctrine. Si bien que, à mon âge, j'ai été contraint d'apprendre les lettres grecques, je ne les avais pas méprisées comme Caton^[Note 164], mais je n'avais pas eu la possibilité de les étudier dans mon jeune âge, et volontiers je me délecte maintenant en lisant les *Œuvres morales* de Plutarque, les beaux *Dialogues* de Platon, les *Monuments* de Pausanias^[Note 165] et les *Antiquités*

d'Athénée, en attendant l'heure où il plaira à Dieu, mon créateur, de m'appeler et de me commander de partir de cette terre. Aussi, mon fils, j'insiste pour que tu emploies ta jeunesse à bien progresser dans tes études et en vertu. Tu es à Paris, tu as ton précepteur Épistémon, celui-ci par un enseignement vif et oral, Paris par de louables exemples, peuvent t'instruire.

[O]

« J'entends et je veux que tu apprennes les langues parfaitement : d'abord le grec, comme le veut Quintilien^[Note 166], ensuite le latin, et puis l'hébreu pour les saintes lettres, et le chaldéen et l'arabe aussi, et que tu formes ton style, en grec, à l'imitation de Platon, et en latin, à celle de Cicéron. Que toute l'histoire te soit présente en mémoire, en t'aidant de ceux qui ont écrit sur la cosmographie.

« Des arts libéraux, géométrie, arithmétique et musique, je t'en avais donné un premier goût quand tu étais encore petit à l'âge de cinq à six ans, poursuis-en l'étude, et apprends toutes les règles de l'astronomie, laisse de côté l'astrologie divinatrice et l'art de Raymond Lulle^[Note 167], comme étant des abus et des vanités.

[O]

« Du droit civil, je veux que tu saches par cœur les beaux textes et que tu les rapproches avec la philosophie. Et, quant à la connaissance des faits de la nature, je veux que tu t'y adonnes avec curiosité : qu'il n'y ait pas de mer, de rivière ni de mare, dont tu ne connaisses les poissons, que de tous les oiseaux, tous les arbres, arbustes et plantes des forêts, de toutes les herbes de la terre, tous les métaux cachés au creux des abîmes, de toutes les pierreries de l'Orient et du Midi, rien ne te soit inconnu.

« Puis soigneusement, revois les livres des médecins grecs, arabes et latins, sans mépriser les talmudistes et cabalistes, et par de fréquentes dissections^[Note 168], acquiers la parfaite connaissance de cet autre monde, qui est l'homme. Et, quelques heures par jour, commence à découvrir les saintes lettres : d'abord, en grec, le Nouveau Testament et les Épîtres des Apôtres, et puis, en hébreu, l'Ancien Testament.

[O]

« En somme, je veux te voir être un abîme de science. Car, maintenant que tu deviens un homme et que tu te fais grand, il te faudra laisser les études tranquilles et reposantes, et apprendre la chevalerie et les armes pour défendre ma maison et secourir nos amis dans toutes leurs affaires contre les assauts des malfaisants.

« Et je veux que, très vite, tu expérimentes si tu as bien progressé, ce que tu ne pourras pas mieux faire qu'en présentant tes conclusions dans toute les sciences, publiquement, envers et contre tous, et en fréquentant les gens lettrés qui sont à Paris comme ailleurs.

[O]

« Mais parce que, selon le sage Salomon, la sagesse n'entre pas dans une âme mauvaise et que science sans conscience n'est que ruine de l'âme, il convient que tu serves, aimes et craignes Dieu, et que tu mettes en lui toutes tes pensées et tout ton espoir, et par une foi accompagnée de charité, le serve, de sorte que jamais tu ne sois désemparé par le péché.

Trouve suspects les abus du monde. N'aie pas de vanité dans le cœur, car cette vie est transitoire, mais la parole de Dieu demeure éternellement. Sois serviable envers tous tes prochains et aime-les comme toi-même. Révère tes précepteurs, fuis la compagnie des gens auxquels tu ne veux pas ressembler, et, les grâces que Dieu te donne, ne les reçois pas en vain. Et, quand tu sauras que tout le savoir de par-là t'est acquis, reviens vers moi, afin que je te voie et te donne ma bénédiction avant de mourir.

« Mon fils, la paix et la grâce de Notre Seigneur soient avec toi. Amen.

« D'Utopie, ce dix-septième jour du mois de mars.

« Ton père,

« GARGANTUA »

Cette lettre reçue et lue, Pantagruel retrouva un nouveau courage, et brûla d'envie de profiter plus que jamais de ses études, de sorte que, le voyant étudier et progresser, vous auriez dit que son esprit était pareil au milieu des livres qu'est le feu dans les broussailles, tant il l'avait infatigable et pointu.

Chapitre IX

—

Comment Pantagruel trouva Panurge qu'il aima toute sa vie.

[O]

Un jour Pantagruel, se promenant hors de la ville, vers l'abbaye Saint-Antoine, conversant et philosophant avec ses compagnons et certains étudiants, rencontra un homme, de belle stature et élégant de toute sa personne, mais pitoyable par certains côtés et les vêtements tellement en désordre qu'il semblait avoir échappé à des chiens, ou plutôt ressemblait à un cueilleur de pommes du pays du Perche^[Note 169].

D'aussi loin que le vit Pantagruel, il dit aux assistants :

— Voyez-vous cet homme, qui vient par le chemin du pont de Charenton ? Par ma foi, il n'est misérable que par accident, car je vous assure que, à sa physionomie, on peut voir qu'il vient d'une riche et noble famille, mais les aventures qui guettent les gens curieux l'ont réduit à une grande pénurie et une grande indigence.

[O]

Et, dès qu'il fut à leur niveau, il lui demanda :

— Mon ami, je vous en prie, veuillez vous arrêter ici un instant et répondre à mon interrogation, vous ne vous en repentirez pas, car ma très grande affection me pousse à vous apporter l'aide en mon pouvoir dans la calamité où je vous vois, car vous me faites une grande pitié. Alors, mon ami, dites-moi qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Où allez-vous ? Que recherchez-vous ? Et quel est votre nom ?

Le compagnon lui répondit en langue germanique :

— Juncker, Gott geb euch gluck unnd Hail. Zuvor, lieber Juncker, ich las euch wissen das da ir mich von fragt, ist ein arm unnd erbarmgliche ding, unnd wer vil darvon zu sagen, welches euch verdruslich zu hœren, unnd mir zu erzelen wer, vievol die Poeten unnd Orators vorzeiten haben gesagt in irem Sprûchen unnd Sentenzen, das die Gedechnus des Ellends unnd Armut vorlangs erlitten ist ain grosser Lust.^[Note 170]

[O]

Ce à quoi Pantagruel répondit :

— Mon ami, je ne comprends pas ce baragouin, aussi, si vous voulez qu'on vous comprenne, parlez un autre langage.

Alors, le compagnon lui répondit :

— Al barildim gotfano dech min brin alabo dordin falbroth ringuam albaras. Nin porth zadikim almucathin milko prin al elmim enthoth dal heben ensouim, kuthim al dum alkatim nim broth dechoth porth min michais im endoth, pruch dal maisoulum hol moth danrilrim lupaldas im voldemoth. Nin hur diavosth mnarbotim dal gousch palfrapin duch im scoth pruch galeth dal Chinon, min foulchrich al conin butathen doth dal prim.^[Note 171]

— Comprenez-vous quelque chose à cela ? demanda Pantagruel aux assistants.

[O]

Épistémon répondit :

— Je crois que c'est un langage des antipodes, même le diable n'y comprendrait rien.

Alors Pantagruel dit :

— Compère, je ne sais pas si les murailles vous comprennent, mais parmi nous nul n'en comprend une seule note.

Le compagnon répondit :

— Signor mio, voi videte per exemplo che la cornamusa non suona mai s'ella non a il ventre pieno. Così io parimente non vi saprei contare le mie fortune, se prima il tribulato ventre non a la solita refezione. Al quale è avviso che le mani et li denti abbui perso il loro ordine naturale et del tuto annichillati. [\[Note 172\]](#)

Épistémon répondit :

— Autant de l'un comme de l'autre.

[O]

Alors Panurge dit :

— Lord, if you be so vertuous of intelligence, as you be naturelly releaved to the body, you should have pity of me, for nature hath made us equal, but fortune hath some exalted, and others depreit, non ye lesse is vertue often deprived, and the vertuous men despised, for before the last end iss none good. [\[Note 173\]](#)

— Je comprends encore moins, répondit Pantagruel.

Panurge dit alors :

— Jona andie, guaussa goussyetan behar da erremedio beharde versela ysser lan da. Anbates, oytoyos nausu eyn essassu gourr ay proposian ordine den. Non yssena bayta fascheria egabe genherassy badia sadassu noura assia. Aran hondovan gualde eydassu nay dassuna. Estou oussyc eguinan soury hin er darstura eguy harm. Genicoa plasar vadu. [\[Note 174\]](#)

— Êtes-vous là, répondit Eudémon, Genicoa [\[Note 175\]](#) ?

[O]

Ce sur quoi Carpalim dit :

— Saint Treignan, foutys-vous d'Écosse [\[Note 176\]](#), ou je n'ai rien compris ?

Sur ce, Panurge répondit :

— Prug frest strinst sorgdmand strochdt drhds pag brledand Gravot Chavigny Pomardiere rusth pkallhdracg Devinierie près Nays. Bouille kalmuch monach drupp delmeupplistrincq dlrnd dodelb up drent loch minc stzrinquald de vins ders cordelis hur jocst stzampenards. [\[Note 177\]](#)

Épistémon dit :

— Parlez-vous chrétien, mon ami, ou le langage pathelinois [\[Note 178\]](#) ? Non, c'est plutôt le langage

[O]

Panurge dit encore :

— Herre, ie en spreke anders gheen taele dan kersten taele ; my dunct nochtans, al en seg ie u niet een wordt myuen noot verklaart ghenonch wat ie beglere, gheest my unyt bermherticheyt yet waer un ie ghevoed mach zunch.^[Note 180]

Ce à quoi Pantagruel répondit :

— C'est pareil avec celui-là.

Panurge dit :

— Señor, de tanto hablar yo soy cansado. Por que suplico a Vostra Reverentia que mire a los preceptos evangelicos, para que ellos movant Vostra Reverentia a lo qu'es de conscientia, y sy ellos non bastarent para mover Vostra Reverentia a piedad, suplico que mire a la piedad natural, la qual yo creo que le movra como es de razon, y con esto non digo mas.^[Note 181]

[O]

Pantagruel lui répondit :

— Diable, mon ami, je n'ai aucun doute que vous ne sachiez bien parler diverses langues, mais dites-nous ce que vous voulez dans une langue que nous pouvons comprendre.

Le compagnon dit :

— Myn Herre, endog jeg med inghen tunge taledede, lygesom boeen, ocg uksvvlig creatner ! Myne kleebon, och myne legoms magerhed uudviser allygue klalig huvad tyng meg meest behoff girered som aer sandeligh mad och drycke, hwarfor forbarme teg omsyder offvermeg, och bef ael at gyffuc meg nogeth, aff huylket jeg kand styre myne groeendes maghe, lygeruss son mand Cerbero en soppe forsetthr. Soa shal tue loeffve lenge och lyksaligh.^[Note 182]

— Je crois, dit Eustènes, que les Goths parlaient ainsi. Et, si Dieu le voulait, ainsi parlerions-nous du cul.

[O]

Alors le compagnon dit :

— Adoni, scolom lecha, im ischar harob hal habdeca, bemeherah thithen li kikar lehem, chancathub : laah al Adonai chonen ral.^[Note 183]

À quoi Épistémon répondit :

— Cette fois, j'ai bien compris, car c'est la langue hébraïque bien prononcée comme par un rhétoricien.

Le compagnon dit :

— Despota tinyn panagathe, dioti sy mi uc artodotis ? Horas gar limo analiscomenon eme athlion. Ce en to metaxy eme uc eleis udamos, zetis de par emu ha u chre, ce homos philologi pantes homologusi tote logus te ce rhemeta peritta hyparchin, opote pragma afto pasi delon esti. Entha gar anancei monon logi isin, hina pragmata, (hon peri amphisbetumen), me phosphoros epiphenete.^[Note 184]

— Ah !, dit Carpalim, laquais de Pantagruel, c'est du grec, je l'ai compris. Et comment se fait-il ? As-tu vécu en Grèce ?

[O]

Le compagnon répondit :

— Agonou dont oussys vou denaguez algarou, nou den farou zamist vous mariston ulbrou fousquez vou brol tam bredaguez moupregon den goul houst, daguez daguez nou croupys fost bardounnoflist nou grou. Agou paston tol nalprissys hourtou los ecbatonous prou dhouquys brol panygou den bascrou noudous caguons goulfren goul oust troppassou.^[Note 185]

— Je comprends, il me semble, dit Pantagruel, car ou c'est du langage de mon pays d'Utopie, ou au moins, cela lui ressemble comme consonance.

[O]

Et, alors qu'il voulait commencer à parler, le compagnon dit :

— Jam toties vos, per sacra, perque deos deasque omnis obtestatus sum, ut, si qua vos pietas permovet, egestatem meam solaremini, nec hilum proficio clamans et ejulans. Sinite, queso, sinite, viri impii, Quo me fata vocant abire, nec ultra vanis vestris interpellationibus obtundatis, memores veteris illius adagii, quo venter famelicus auriculis carere dicitur.^[Note 186]

— Diable, mon ami, dit Pantagruel, ne savez-vous pas parler le français ?

— Mais si, très bien, Seigneur, répondit le compagnon. Dieu merci, c'est ma langue naturelle et maternelle, car je suis né et j'ai été nourri jeune au jardin de la France, c'est-à-dire en Touraine.

— Donc, dit Pantagruel, dites-nous quel est votre nom, et d'où vous venez, car, par ma foi, j'ai déjà pour vous un amour si grand que, si vous condescendez à ma demande, vous ne quitterez jamais ma compagnie, et vous et moi nous serons une nouvelle paire d'amis, comme Énée et Achate^[Note 187].

[O]

— Seigneur, dit le compagnon, mon vrai et propre nom de baptême est Panurge, et actuellement, je viens de Turquie, où j'ai été emmené prisonnier lorsqu'on est allé à Mytilène^[Note 188] pour notre malheur. Et volontiers, je vous raconterai mes infortunes, qui sont plus merveilleuses que celles d'Ulysse. Mais puisqu'il vous plaît de me garder avec vous, (et j'accepte volontiers l'offre, vous assurant de ne jamais vous laisser, même si vous alliez à tous les diables), nous aurons, à un moment plus commode, assez de loisirs pour les raconter, car, pour le moment, j'ai une nécessité bien urgente de manger : dents aiguës, ventre vide, gorge sèche, appétit strident, tout y est préparé. Si vous voulez me voir à l'œuvre, ce sera un réconfort de me voir avaler. Par Dieu, donnez-y ordre !

Pantagruel donna l'ordre qu'on le mène en son logis et qu'on lui apporte force vivres. Ce qui fut fait, et Panurge mangea très bien ce soir-là, et alla se coucher comme les poules, et il dormit jusqu'au lendemain à l'heure du déjeuner, de telle sorte qu'il n'eut à faire que trois pas et un saut du lit à la table.

Chapitre X

—

Comment Pantagruel jugea d'une controverse merveilleusement obscure et difficile si équitablement et si justement que son jugement fut dit fort admirable.

[O]

Pantagruel, se rappelant les lettres et les recommandations de son père, voulut un jour tester son savoir. Pour cela, à tous les carrefours de la ville, il afficha les thèses^[Note 189] qu'il voulait soutenir, ceci au nombre de neuf mille sept cent soixante-quatre, dans tous les domaines, concernant les doutes les plus forts qu'il y avait dans toutes les sciences. Et d'abord, rue du Fouarre^[Note 190], il soutint ses thèses contre tous les professeurs, étudiants des beaux-arts et orateurs, et les mit tous le cul par terre. Puis, en Sorbonne, il les soutint contre tous les théologiens, pendant six semaines, depuis le matin quatre heures jusqu'à six heures du soir, avec une pause de deux heures pour prendre ses repas.

Et à cela, assistèrent la plupart des seigneurs de la Cour, maîtres des requêtes, présidents, conseillers, les gens de la cour des comptes, secrétaires, avocats et autres, ainsi que les échevins de la ville avec les médecins et les théologiens.

[O]

Et notez que parmi tous ceux-ci, la plupart prirent bien le mors aux dents, mais, malgré leurs ergotages et leurs tromperies, il les laissa tous penauds et leur montra de façon claire qu'ils n'étaient que des veaux enjuponnés.

Tout le monde commença à murmurer et à parler de son savoir si merveilleux, jusqu'aux bonnes femmes, lavandières, courtières, rôtiuses, coutelières et autres, lesquelles, quand il passait dans les rues, disaient : « C'est lui ! » Ce à quoi il prenait plaisir comme Démosthène, prince des orateurs grecs, l'avait fait, quand une vieille accroupie avait dit de lui en le montrant du doigt : « C'est celui-là. »

[O]

Or, à cette même époque, il se tenait un procès à la cour entre deux gros seigneurs, l'un était monsieur de Baisecul, demandeur, d'une part, l'autre monsieur de Humevesne, défendeur, de l'autre. Leur controverse était si haute et si difficile en droit que la cour du Parlement n'y comprenait que du haut allemand. Aussi, par le commandement du roi, furent assemblés quatre personnages des plus savants et des plus gras de tous les parlements de France avec le Grand Conseil, et tous les principaux professeurs des universités, non seulement de France, mais aussi d'Angleterre et d'Italie, comme Jason^[Note 191], Philippe Dece^[Note 192], Petrus de Petronibus et un tas d'autres vieux savants. Ainsi assemblés pendant quarante-six semaines, ils n'avaient pas su pénétrer ni comprendre le cas clairement pour le traduire en règles de droit d'une quelconque façon, ce dont ils étaient si dépités qu'ils se conchiaient de honte affreusement.

[O]

Mais l'un d'entre eux, nommé Du Douhet^[Note 193], le plus savant, le plus expert et le plus prudent de tous, un jour qu'ils étaient tous philogrobolisés du cerveau, leur dit :

— Messieurs, il y a longtemps que nous sommes ici sans rien faire d'autre que dépenser, et nous ne pouvons pas trouver le fond ni même la rive de cette matière, et, d'autant plus que nous l'étudions, d'autant moins nous la comprenons, ce qui nous est une grande honte et une charge pour notre conscience, et à mon avis, nous n'en sortirons qu'avec du déshonneur, car nous ne faisons que tenir des propos sans suite pendant nos consultations, et voici donc ce que j'ai imaginé : Vous avez entendu parler en bien de ce grand personnage, nommé Maître Pantagruel, que l'on a su être savant, au-dessus des capacités habituelles de maintenant, pendant les grandes controverses qu'il a tenues contre tous publiquement. Je suis d'opinion que nous l'appelions et conférons de cette affaire avec lui, car jamais un homme n'en viendra à bout si celui-là n'y parvient pas.

[O]

Ce à quoi volontiers tous ces conseillers et docteurs consentirent.

Suite à quoi, ils l'envoyèrent chercher sur l'heure et le prièrent de bien vouloir examiner avec soin et approfondir au mieux le procès et leur en faire le rapport qui bon lui semblerait en vrais termes juridiques, et ils lui remirent les sacs avec les papiers et les titres entre les mains. Ceux-ci faisaient presque la charge de quatre gros ânes couillards.

Alors Pantagruel leur demanda :

— Messieurs, les deux seigneurs qui ont ce procès sont-ils encore vivants ?

[O]

À quoi lui fut répondu que oui.

— À quoi diable, dit-il, sert donc tout ce fatras de papiers et de copies que vous me remettez ? Ne serait-ce pas mieux d'entendre de vive voix leur débat que de lire ces inepties, qui ne sont que tromperies, subtilités diaboliques de Cepola^[Note 194] et subversions du droit ? Car je suis sûr que vous et tous ceux par les mains desquels est passé ce procès, avez bricolé ce que vous avez pu *Pro et Contra*, et même si leur controverse était patente et facile à juger, vous l'avez obscurcie par de sottes et déraisonnables raisons et par les opinions ineptes d'Accurse, Balde, Bartole, de Castro, de Imola, Hippolyte, Panorme, Bertachin, Alexandre, Curtius^[Note 195] et de ces autres vieux coquins qui jamais ne comprirent la moindre loi des *Pandectes*^[Note 196] et qui n'étaient que de gros veaux réservés à la dîme^[Note 197], ignorant tout ce qui est nécessaire à la compréhension des lois.

« Car (comme c'est tout à fait certain) ils n'avaient pas la connaissance des langues grecque ou latine, mais seulement des langues gothique et barbare, et pourtant les lois sont issues en premier des Grecs, comme en témoigne Ulpien dans *L. posteriori de orig. juris*^[Note 198], et toutes les lois sont pleines de phrases et de mots grecs, et ensuite, elles ont été rédigées dans le latin le plus élégant et décoré de toute la langue latine, et je citerais volontiers Salluste, Varron, Cicéron, Sénèque, Tite Live et Quintilien. Comment donc, ces vieux rêveurs auraient pu comprendre le texte des lois, alors que jamais ils n'ont vu un bon livre en langue latine, comme manifestement cela apparaît dans leur style, qui est un style de ramoneur de cheminée, un latin de cuisine et de marmiton, non pas de jurisconsulte ?

[O]

« De plus, vu que les lois sont extirpées du creuset de la philosophie morale et naturelle, comment pourraient les comprendre ces fous qui ont, par Dieu, fait moins d'étude de philosophie que ma mule ? En ce qui est des lettres, des humanités et de la connaissance des antiquités et de l'histoire, ils en étaient chargés comme un crapaud de plumes, alors que le droit en est plein et, sans ces connaissances, il ne peut pas être compris, comme je le montrerai bientôt plus nettement par écrit.

« Alors, si vous voulez que je m'occupe de ce procès, d'abord faites brûler tous ces papiers, et ensuite faites venir les deux gentilshommes en personne devant moi, et, quand je les aurai entendus, je vous donnerai mon opinion, sans mensonge ni dissimulation quelconques.

[O]

Ce que certains d'entre eux contestaient, car vous savez qu'en toute compagnie, il y a plus de fous que de sages et la plus grande masse domine toujours les meilleurs, ainsi que le dit Tite Live en parlant des Carthaginois. Mais Du Douhet insista virilement, soutenant que Pantagruel avait bien raison, que ces registres, enquêtes, répliques, récusations et soutiens des témoins et autres telles diableries n'étaient que des subversions du droit et un allongement du procès, et le diable les emporterait tous s'ils ne voulaient pas procéder autrement, selon l'équité évangélique et philosophique.

Finalement, tous les papiers furent brûlés, et les deux gentilshommes convoqués en personne. Et alors Pantagruel leur dit :

— Êtes-vous bien ceux qui ont ce grand différend entre vous ?

— Oui, Monsieur, dirent-ils.

— Lequel de vous est le demandeur ?

— C'est moi, dit le seigneur de Baisecul.

— Alors, mon ami, racontez-moi de point en point votre affaire en toute vérité, car, par Dieu, si vous mentez d'un seul mot, je vous ôterai la tête de dessus les épaules et je vous montrerai que devant la justice et dans les procès, l'on ne doit dire que la vérité. Aussi, prenez garde de ne rien ajouter ni rien retirer au récit de votre cas. Parlez.



Chapitre XI

—

Comment les seigneurs de Baisecul et Humevesne plaidaient devant Pantagruel sans avocat.

[O]

lors, Baisecul commença à parler de la manière suivante :

— Monsieur, il se trouve qu’une bonne femme de ma maison portait des œufs au marché pour les vendre...

— Vous pouvez vous couvrir, Baisecul, dit Pantagruel.

A — Grand merci, Monsieur, dit le seigneur de Baisecul. Mais, revenons à mon propos : la bonne femme passait entre les deux tropiques, six écus blancs et quelques deniers vers le zénith, d’autant que les monts Rhiphées avaient eu cette année-là une grande stérilité d’apparence trompeuse, suite à une sédition de balivernes faite entre les Baragouins et les Accursiers^[Note 199], au sujet de la rébellion des Suisses, qui s’étaient rassemblés jusqu’au nombre de trois, six, neuf, dix pour aller au gui l’an neuf le premier jour de l’an où l’on livre la soupe aux bœufs et la clef du charbon aux filles pour donner l’avoine aux chiens.

[O]

« Toute la nuit, l’on ne fit (la main sur le pot) que dépêcher des bulles à pied et des bulles à cheval, pour retenir les bateaux, car les couturiers voulaient faire avec les coupons dérobés

Une sarbacane

Pour couvrir la mer Océane,

qui pour lors était grosse d’une potée de choux selon l’opinion des botteleurs de foin. Mais les médecins disaient qu’à son urine, ils ne reconnaissaient pas de signe évident,

Au pas d’outarde,

De manger des bécasses à la moutarde,

sinon que Messieurs de la cour fissent par bémol le commandement à la vérole de ne plus aller s’attaquer aux vers à soie, car les maroufles^[Note 200] avaient déjà bien commencé à danser l’estrindore au diapason,

Un pied au feu

Et la tête au milieu,

comme disait le bon Ragot.

[O]

« Ah ! Messieurs, Dieu modère tout à son plaisir, et par infortune, un charretier rompit net son fouet. Ce fut au retour de la Bicoque^[Note 201], alors qu’on nommait licencié Maître Antitus des Cressonnières en toute lourderie, comme disent les canonistes : *Beati lourdes, quoniam ipsi trebuchaverunt.*

« Mais ce qui fait que le carême vient si tard, par saint Fiacre de Brie, ce n’est pas pour autre chose

que :

La Pentecôte

Ne vient jamais qu'elle ne me coûte ;

mais,

Allons de l'avant,

Un peu de pluie abat un grand vent.

Entendu que le sergent mit si haut la cible que le greffier s'en léchât avec la bouche les doigts qui tenaient une plume d'oie, et nous voyons manifestement que chacun se prend le nez, sauf si l'on regarde en perspective avec les yeux vers la cheminée, à l'endroit où pend l'enseigne de l'excellent vin dans un tonneau à quarante cercles, qui sont nécessaires à vingt bas de quinquenelle^[Note 202]. Au moins, on ne voudrait pas lâcher l'oiseau devant les talmouses^[Note 203] sans le découvrir, car la mémoire souvent se perd quand on se chausse à l'envers. Que Dieu garde du mal Thibault Mitaine !

[O]

Alors Pantagruel dit :

— Tout beau, mon ami, tout beau, parlez lentement et sans colère. Je comprends votre cas, poursuivez.

— Alors, Monsieur, dit Baisecul, la bonne femme, disant rapidement ses prières, ne put se protéger d'un revers remontant par la vertu dieu des privilèges de l'université, sinon en se baignant à l'anglaise, le couvrant d'un sept de carreaux et lui tirant un estoc volant au plus près de l'endroit où l'on vend les vieux drapeaux dont se servent les peintres flamands quand ils veulent bien justement ferrer les cigales, et je suis bien fort ébahi que le monde ne ponde pas, alors qu'il fait si bon couvrir.

[O]

À ce moment, le seigneur de Humevesne voulut intervenir et dire quelque chose, mais Pantagruel lui dit :

— Et, ventre Saint-Antoine, t'appartient-il de parler sans commandement ? Je sue ici de fatigue pour comprendre la procédure de votre différend, et tu viens encore me tarabuster ? Paix, de par le diable, paix ! Tu parleras tout ton saoul quand celui-ci aura achevé. Poursuivez, dit-il à Baisecul, et ne vous hâtez pas.

— Voyant donc, dit Baisecul,

Que la pragmatique sanction

N'en faisait aucune mention,

et que le pape donnait liberté à chacun de péter à son aise, si les blanchets n'étaient pas rayés, quelque pauvreté qu'il y eut au monde, pourvu qu'on ne se signât pas de la main gauche devant les ribauds. L'arc en ciel, fraîchement affûté à Milan pour faire éclore les alouettes, consentit que la bonne femme éculât les isciatiques par la protestation des petits poissons couillatris qui étaient pour lors nécessaires afin d'entendre la construction des vieilles bottes.

[O]

« Pourtant, Jan le Veau, son cousin germain, d'une branche très éloignée, lui conseilla de ne pas se mettre au hasard de seconder la buée brimbalante sans d'abord allumer le papier. À tant pille, nade, jocque, fore, car

Celui qui marche avec prudence

Ne tombe pas du haut du pont

attendu que Messieurs de la Cour des comptes n'acceptaient pas la sommation des flûtes d'Allemand, dont on avait bâti les *Lunettes des Princes*, imprimée récemment à Anvers.

« Et voilà, Messieurs, ce qui fait un mauvais rapport, et j'en crois la partie adverse *par la parole des prêtres*. Car, voulant obtempérer au plaisir du roi, je m'étais armé de pied en cap avec une carrelure de ventre pour aller voir comment mes vendangeurs avaient déchiqueté leurs hauts bonnets pour mieux jouer les mannequins, car c'était le temps quelque peu dangereux de la foire, où plusieurs francs-archers avaient quitté le combat, bien que les cheminées fussent assez hautes selon la proportion du chancre et des crevasses de l'ami Baudichon.

[O]

« Et ainsi, ce fut une grande année de coquilles dans tout le pays d'Artois, ce qui ne fut pas qu'un petit changement pour messieurs les porteurs de fagots, quand on mangeait, sans dégainer, des coquesagües^[Note 204] à ventre déboutonné. Et selon ma volonté, si chacun avait une aussi belle voix, on jouerait beaucoup mieux à la paume, et ces petites finesses, qu'on fait à chercher l'étymologie des patins, descendraient plus aisément dans la Seine pour toujours servir au pont aux Meuniers, comme il fut décrété jadis par le roi de Canarre dont l'arrêt est au greffe de ce tribunal.

« Pour ce, Monsieur, je requiers que par Votre Seigneurie soit dit et déclaré sur le cas ce qui est de raison, avec dépens, dommages et intérêts.

[O]

Alors Pantagruel dit :

— Mon ami, n'avez-vous plus rien à dire ?

Baisecul répondit :

— Non, Monsieur, car j'ai dit tout le contenu, et n'ai rien changé, sur mon honneur.

— Vous donc, dit Pantagruel, Monsieur de Humevesne, dites ce que voudrez, et soyez bref, sans toutefois ne rien oublier de ce qui servira au propos.

Chapitre XII

—

Comment le seigneur de Humevesne plaide devant Pantagruel.

[O]

lors, le seigneur de Humevesne commença à parler comme ceci :

— Monsieur et Messieurs, si l'iniquité des hommes était aussi facilement vue dans un jugement catégorique que sont vues les mouches sur le lait, le monde, quatre bœufs, ne serait pas mangé par les rats comme il l'est, et maintes oreilles qui ont été rongées trop lâchement seraient encore sur terre, car, – bien que tout ce qu'a dit la partie adverse soit à la rigueur bien vrai dans la lettre et dans les faits, – toutefois, Messieurs, la finesse, la tricherie, les petites anicroches sont cachées sous le pot aux roses.

« Dois-je endurer que, à l'heure où je mange ma soupe en paix, sans penser à mal ni dire du mal, on vienne me ratisser et tarabuster le cerveau, en me sonnant l'antiquaille et en disant :

*Qui boit en mangeant sa soupe
Quand il est mort, il n'y voit goutte ?*

[O]

« Et, sainte Dame, combien avons-nous vu de gros capitaines en plein champ de bataille, alors qu'on donnait les horions du pain béni de la confrérie, pour plus honnêtement se dodeliner, jouer du luc, sonner du cul et faire des petits sauts en plate forme !

« Mais maintenant, le monde est tout dérégulé par les louchets des balles de Luestre, l'un se débauche, l'autre se cache le museau pour les froidures hivernales, et, si la Cour n'y donne pas ordre, il fera aussi mauvais à glaner cette année, qu'il a fait, ou bien fera, avec des gobelets. Si une personne pauvre va aux étuves pour se faire enluminer le museau avec des bouses de vache ou acheter des bottes d'hiver, et si les sergents qui passent, ou bien ceux du guet reçoivent la décoction d'un clystère ou la matière fécale d'une selle percée sur leurs tintamarres, doit-on pour cela rogner les tétons et fricasser les écus elles de bois ?

[O]

« Des fois, nous pensons quelque chose, mais Dieu fait autre chose, et, quand le soleil est couché, toutes les bêtes sont à l'ombre. Je ne veux pas être cru si je ne le prouve pas bravement aux gens de plein jour.

« L'an trente-six, j'avais acheté un courtaud^[Note 205] d'Allemagne, haut et court, d'assez bonne laine et teint en rouge comme l'assuraient les orfèvres, toutefois le notaire y mit du *cetera*. Je ne suis point clerc à prendre la lune avec les dents, mais, au pot de beurre où l'on sellait les instruments de Vulcain, le bruit était tel que le bœuf salé faisait trouver le vin sans chandelle, et fut-il caché au fond d'un sac de charbonnier, vêtu et bardé avec le chanfrein et les armures requises pour bien fricasser la rustrie, c'était de la tête de mouton. Et c'est bien ce que dit le proverbe : “il fait beau voir des vaches noires dans

le bois brûlé quand on jouit de ses amours.” Je fis consulter la matière à messieurs les clercs, et comme résolution, ils conclurent en *frisesomorum* qu’il n’est tel que faucher l’été dans une cave bien garnie de papier et d’encre, de plumes et de petits couteaux de Lyon, tarabin tarabas. Car, dès qu’un harnais sent l’ail, la rouille lui mange le foie, et puis l’on ne fait qu’attraper le torticolis, en préparant la sieste d’après-dîner. Et voilà ce qui fait le sel si cher.

« Messieurs, ne croyez pas que, au moment où ladite bonne femme englua la poche cuillère pour que le récit du sergent soit plus privilégié et que la fressure à boudin tergiversa par les bourses des usuriers, il n’y eut rien de meilleur pour se garder des cannibales que de prendre une liasse d’oignons, liée à trois cents navets, et un peu de fraise de veau, du meilleur aloi qu’ont les alchimistes, et bien fermer et calciner ses pantoufles, mouflin, mouflart, avec une belle sauce de coups de bâton, et se cacher dans un petit trou de taupe, en sauvant toujours les lardons.

[O]

« Et, si le dé ne vous veut autrement ambezars^[Note 206], ternes du gros bout, gare à l’as, mettez la dame au coin du lit, fringuez^[Note 207]-la, toureloura la la, et buvez à outrance, *depiscando grenoilibus*, à tous les beaux housseaux^[Note 208] cothurniques. Ce sera pour les petits oisons de mue, qui s’ébattent au jeu de fouquet^[Note 209], attendant de battre le métal et de chauffer la cire pour les buveurs de bière.

« Il est bien vrai que les quatre bœufs dont il est question avaient quelque peu la mémoire courte, toutefois, pour ce qui est de connaître la gamme, ils ne craignaient ni cormoran ni canard de Savoie, et les bonnes gens de chez moi en avaient bonne espérance, et disaient : “Ces enfants deviendront grands en algorithmes, ce sera pour nous une rubrique de droit.” Nous ne pouvons manquer de prendre le loup, faisons nos haies par-dessus le moulin-à-vent, dont il a été parlé par la partie adverse. Mais le grand diable en eut envie et mit les Allemands sur le derrière, ce qui fit que les diables humèrent : “Her, tringue, tringue !” coup sur coup, car il n’y a nulle raison de dire qu’à Paris : “sur le Petit Pont, on trouve des poules de paille,” et fussent-ils aussi huppés que les roseaux des marais, vraiment qu’on sacrifiât les pompons au moret fraîchement émoulu de lettres majuscules ou cursives, ça m’est égal, pourvu que la tranche-file n’y engendre pas les vers.

[O]

« Et, si l’on pose le cas que, lors de l’accouplement des chiens courants, les marmouzelles auraient pris corne avant que le notaire ait raconté sa relation par art cabalistique, il s’ensuit (sauf meilleur jugement de la Cour) que six arpents du pré de la grande laize donnent trois bottes d’encre fine sans souffler au bassin, en considérant qu’aux funérailles du roi Charles VII, on avait en plein marché la toison de laine pour deux sols et demi, je le dis sous serment.

« Et je vois ordinairement dans toutes les bonnes maisons que, quand on va à la pipée, faisant trois tours de balai par la cheminée et insinuant sa nomination, on ne fait que bander les reins et souffler au cul, si d’aventure il est trop chaud, et qu’il brûle,

Incontinent les lettres vues,

Les vaches lui furent rendues.

Et il en fut donné le même arrêt à la Martingale l’an dix-sept pour le dissipateur de Louzefougerouse, ce qu’il plaira à la Cour de prendre en compte.

[O]

« Je ne dis pas vraiment qu’on ne puisse pas, par équité, déposséder à juste titre ceux qui boiraient

de l'eau bénite, comme on le fait d'une rançon de tisserand, dont on fait les suppositoires à ceux qui ne veulent pas se résigner, sinon à beau jeu bel argent.

« *Tunc*, Messieurs, *quid juris pro minoribus* ? Car l'usage commun de la loi salique est tel que le premier boutefeu qui écornifle la vache, qui se mouche en plein pendant la chanson sans débiter les points de savetiers, doit, en temps de godemarre^[Note 210], sublimer la pénurie de son membre par la mousse cueillie lorsqu'on se morfond à la messe de minuit, pour donner l'estrapade à ces vins blancs d'Anjou qui font la jambette, col à col, à la mode de Bretagne.

« Concluant comme dessus, avec dépens, dommages et intérêts.

[O]

Après que le seigneur de Humevesne ait achevé, Pantagruel dit au seigneur de Baisecul :

— Mon ami, voulez-vous répliquer quelque chose ?

Ce à quoi Baisecul répondit :

— Non, Monsieur, car je n'ai dit que la vérité, et, pour Dieu, mettons fin à notre différend, car nous ne sommes pas ici sans grand frais.

Chapitre XIII

—

Comment Pantagruel donna sa sentence sur le différend des deux seigneurs.

[O]

lors Pantagruel se lève et assemble tous les présidents, conseillers et docteurs présents, et leur dit :

— Messieurs, vous avez entendu, *vive vocis oraculo*^[Note 211], le différend dont il est question. Que vous en semble-t-il ?

Ce à quoi ils répondirent :

— Nous l'avons véritablement entendu, mais nous n'en avons pas compris, diable, la cause. Aussi, nous vous prions *una voce* et vous supplions de grâce de bien vouloir donner la sentence telle que vous la voyez, et *ex nunc prout ex tunc*^[Note 212] elle nous agréera et nous la ratifierons de notre plein consentement.

— Et bien, Messieurs, dit Pantagruel, puisque c'est ce que vous souhaitez, je le ferai, mais je ne trouve pas le cas si difficile que vous le pensez. Le paragraphe Caton, la loi Frater, la loi Gallus, la loi Quinque pedum, la loi Vinum, la loi Si Dominus, la loi Mater, la loi Mulier bona, la loi Si quis, la loi Pomponius, la loi Fundi, la loi Emptor, la loi Pretor, la loi Venditor et tant d'autres, sont bien plus difficiles à mon avis.

[O]

Et, après cette déclaration, il se promena un tour ou deux à travers la salle, pensant bien profondément, comme l'on pouvait l'estimer, – car il geignait comme un âne qu'on sangle trop fort, – pensant qu'il fallait faire droit à chacun, sans léser ni favoriser personne. Puis il retourna s'asseoir et commença à prononcer la sentence qui suit :

« Ayant vu, entendu et bien calculé le différend entre les seigneurs de Baisecul et Humevesne, la Cour leur dit :

« Considérée l'horripilation de la ratepenade^[Note 213] déclinant bravement du solstice estival pour muguer les billevesées qui ont eu mat du pion par les mâles vexations des lucifuges^[Note 214] qui sont au climat dia rhomes d'un crucifix à cheval bandant une arbalète aux reins, le demandeur eut juste cause de calfater le galion que la bonne femme boursouflait, un pied chaussé et l'autre nu, le remboursant bas et raide en sa conscience d'autant de baguenaudes qu'il y a de poil en dix-huit vaches, et autant pour le brodeur.

[O]

« De même, il est déclaré innocent du cas privilégié des crottes qu'on pense qu'il avait encourues parce qu'il ne pouvait pas fienter allègrement, par la décision d'une paire de gants, parfumés de pétarades à la chandelle de noix, comme on en utilise dans son pays de

Mirebalais, lâchant la bouline avec les boulets de bronze, dont les palefreniers pâtaient de façon contestable ses légumaiges interbastés de Loire à toutes les sonnettes d'épervier faites au point de Hongrie que son beau-frère portait en mémoire dans un panier limitrophe, brodé de trois chevrons rouges agrémentés de canevas, dans le coin angulaire où l'on tire au papegai vermiforme avec la vistempenarde.

« Mais, parce qu'il dit du défendeur qu'il fut raccommodeur, mangeur de fromage et goudronneur de momie, ce qui n'a pas été en brimbalant trouvé vrai, comme l'a bien débattu ledit défendeur, la Cour le condamne à trois versées de caillebottes cimentées, prélorelitantes et gaudepisées comme c'est la coutume du pays, envers ledit défendeur, payables à la mi-août, en mai.

[O]

« Mais ledit défendeur sera tenu de fournir du foin et de l'étope à l'embouchure des chausse-trapes gutturales, les têtes affublées de casques, bien gravelés d'écrouelles.

« En restant amis comme devant, sans dépens, et pour cause. »

La sentence prononcée, les deux parties partirent toutes deux contentes de l'arrêt, ce qui est sûrement une chose incroyable, car ce n'était pas arrivé depuis les grandes pluies et cela n'arrivera pas avant treize jubilés que deux parties, débattant dans un jugement contradictoire, soient toutes les deux satisfaites d'un arrêt définitif.

Les conseillers et autres docteurs qui assistaient au procès, demeurèrent en extase, évanouis au moins pendant trois heures, et tout ravis d'admiration pour la sagesse plus qu'humaine de Pantagruel qu'ils avaient constatée clairement dans la décision de ce jugement si difficile et si épineux, et ils y seraient encore, si l'on n'avait pas apporté force vinaigre et eau de rose pour leur faire revenir le sens et l'entendement accoutumés, ce dont Dieu soit loué partout.

Chapitre XIV

—

Panurge raconte comment il échappa à la main des Turcs.

[O]

Le jugement de Pantagruel fut immédiatement connu et compris par tout le monde, et imprimé en nombre, et déposé aux archives du Palais, de telle sorte que tout le monde commença à dire :

— Salomon qui rendit par supposition l'enfant à sa mère^[Note 215], jamais ne montra un tel chef-d'œuvre de sagesse comme l'a fait ce bon Pantagruel. Nous sommes heureux de l'avoir dans notre pays.

Et de fait, on voulut le faire maître des requêtes, et président de la Cour, mais il refusa tout, les remerciant gracieusement :

— Car il y a, dit-il, une trop grande servitude dans ces offices, et c'est avec trop de peine que peuvent être sauvés ceux qui les exercent, vu la corruption des hommes. Et je crois que si les sièges vides des anges ne sont pas remplis avec une autre sorte de gens^[Note 216], d'ici à trente-sept jubilés nous n'aurons pas de jugement final, et Cusa^[Note 217] se sera trompé dans ses conjectures, je vous en avertis dès maintenant. Mais si vous avez une bonne barrique de vin, avec plaisir, j'en recevrai le présent.

[O]

Ce qu'ils firent volontiers, et ils lui envoyèrent le meilleur de la ville, et il en but bien largement. Et le pauvre Panurge en but vaillamment, car il était maigre comme un hareng saur, et il se déplaçait légèrement comme un chat maigre. Et quelqu'un l'admonesta, alors qu'il en était à la moitié d'un grand hanap^[Note 218] plein de vin vermeil, en disant :

— Compère tout beau, vous buvez avec rage.

— Je me donne au diable ! dit-il. Ce n'est pas comme les petits buveurs de Paris, qui ne boivent pas plus qu'un pinson et ne prennent leur béquée que si on leur tape sur la queue à la mode des passereaux. Oh ! mon compagnon, si je montais aussi vite que je descends les verres, je serais déjà au-dessus de la lune avec Empédocle^[Note 219] ! Mais je ne sais pas, que diable, la raison de cela : ce vin est fort bon et bien délicieux, mais plus j'en bois, plus j'ai soif. Je crois que l'ombre de Monseigneur Pantagruel engendre les altérés, comme la lune donne le rhume.

[O]

Cela fit bien rire les assistants. Ce que voyant, Pantagruel dit :

— Panurge qu'est-ce que vous avez à rire.

— Seigneur, dit-il, je leur racontais combien ces diables de Turcs sont bien malheureux de ne pas boire de vin. Même s'il n'y avait pas d'autre mal dans le Coran de Mahomet, pour cela je n'adopterais pas leur foi.

— Mais alors, lui dit Pantagruel, dites-moi comment vous vous êtes échappé de leurs mains ?

— Par le seigneur, dit Panurge, je ne vous mentirai pas d'un mot.

« Les paillards turcs m'avaient mis en broche tout lardé, comme un lapin, – car j'étais si maigre qu'autrement ma chair aurait été de la fort mauvaise viande, – pour me faire rôtir tout vif. Et alors qu'ils me rôtissaient, je me recommandai à la grâce divine, ayant en mémoire le bon Saint-Laurent^[Note 220], et toujours j'espérais que Dieu me délivre de ce tourment, ce qui fut fait bien étrangement. Car, alors que je me recommandai de bien bon cœur à Dieu, criant : “Seigneur Dieu, aide-moi ! Seigneur Dieu sauve-moi ! Seigneur Dieu sort-moi de ce tourment auquel ces traîtres de chiens me soumettent, pour la sauvegarde de ta foi !” le rôtisseur s'endormit par le vouloir divin, ou bien grâce à ce bon Mercure qui avait endormi avec ruse Argos aux cent yeux^[Note 221].

[O]

« Quand je sentis qu'il ne tournait plus la broche, je le regarde, et je vois qu'il s'endort, alors je prends avec les dents un tison par le bout où il n'était pas brûlé, et je le jette au giron de mon rôtisseur, et j'en prends un autre que je jette le mieux possible sous un lit de camp qui était près de la cheminée et où il y avait beaucoup de paille.

« Aussitôt, le feu prend à la paille, et va de la paille au lit, et du lit au plancher qui était fait en lambris de sapin en forme de cul de lampe. Mais ce qui fut ma chance, c'est que le feu que j'avais jeté au giron de mon paillard de rôtisseur lui brûla tout le bas ventre et s'en prenait aux couilles, mais il était lui-même si puant qu'il ne le sentit pas avant le jour où étourdi comme un bouc, il se leva et cria à la fenêtre tant qu'il put : “dal baroth, dal baroth,” qui veut dire quelque chose comme : “au feu, au feu” et il vint droit sur moi pour me jeter au feu. Déjà, il avait coupé les cordes avec lesquelles on m'avait lié les mains, et il coupait les liens des pieds quand le maître de la maison entendant crier au feu, et sentant la fumée depuis la rue où il se promenait avec quelques autres pachas et docteurs, courut tant qu'il put pour apporter du secours et pour emporter ses bagages.

[O]

« Dès son arrivée, il tire la broche sur laquelle j'étais embroché, et tue tout raide mon rôtisseur. Celui-ci mourut là, faute de soins ou peut-être parce qu'il lui enfila la broche un peu au-dessus du nombril, par le flanc droit, et lui perça le troisième lobe du foie, et le coup en remontant lui pénétra dans le diaphragme et passant par le péricarde, la broche sortit par le haut des épaules entre les vertèbres et l'omoplate gauche.

« Toujours est-il que lorsqu'il retira la broche de mon corps je tombai à terre près des chenets, et me fis un peu mal en tombant, toutefois pas trop car les lardons amortirent le coup. Puis mon pacha voyant que le cas était désespéré, et que la maison était brûlée sans rémission, et tout son bien perdu, se donna à tous les diables, appelant Grilgoth, Astaroth, Rapallus et Gribouillis^[Note 222] par neuf fois.

[O]

« En voyant cela, j'eus peur pour plus de cinq sols, craignant que les diables en venant alors pour emporter ce fou d'ici, puissent bien être capables de m'emporter aussi ! Je suis déjà à demi rôti, mes lardons seront la cause de mon mal, car les diables d'ici sont friands de lardons, comme l'ont affirmé avec autorité les philosophes Jamblique et Murel dans l'apologie *De bossutis et contrefactis pro Magistros nostros*. Mais je fis le signe de croix, en criant : “Dieu est sain et immortel !”, si bien que nul diable ne put venir.

« Sur ce, mon vilain pacha voulut se tuer avec ma broche, et s'en percer le cœur, et il la mit contre sa poitrine, mais elle ne pouvait pas y pénétrer, car elle n'était pas assez pointue, et il poussait tant qu'il pouvait, mais n'arrivait à rien.

« Alors je vins vers lui en disant :

« — Messire le bougre, tu perds ton temps ici, car tu ne te tueras jamais ainsi, mais tu pourrais te faire une blessure, et tu devras supporter toute ta vie d'être entre les mains des chirurgiens. Mais si tu veux je te tuerai ici bien net de telle façon que tu ne sentiras rien, et crois-m'en, car j'en ai tué bien d'autres qui s'en sont bien trouvé.

[O]

« — Ah mon ami, dit-il, je t'en prie, et pour cela, je te donne ma bourse, tiens, la voilà, il y a six cents séraphins dedans, et quelques diamants et rubis parfaits.

— Et où sont-ils ? demanda Épistémon.

— Par saint Johan, dit Panurge, ils sont bien loin s'ils existent toujours.

Mais où sont les neiges d'antan ?

C'était le plus grand souci qu'avait Villon le poète parisien.

— Achève, dit Pantagruel, je te prie que nous sachions comment tu traitas ton pacha.

[O]

— Foi d'homme de bien, dit Panurge, je n'en cache pas un mot. Je lui fais un bandage avec une méchante lanière de cuir que je trouve là à demi brûlée, et je lui attache solidement les pieds et les mains avec des cordes, si bien qu'il ne pouvait plus ruer. Puis je lui passe ma broche à travers le gosier, et je le pends en accrochant la broche à deux gros crampons, qui soutenaient des hallebardes. Et j'attise un beau feu au-dessous et flambe mon milord comme on le fait avec les harengs saurs dans la cheminée, puis prenant sa bourse et un petit javelot qui était sur les crampons, je m'enfuis au grand galop. Et Dieu sait combien je sentais, de peur, le suint de mouton.

« Quand je fus descendu dans la rue, je trouvais tout le monde qui était accouru au feu avec de l'eau pour l'éteindre. Et me voyant ainsi à demi rôti, ils eurent pitié de moi naturellement, et jetèrent toute leur eau sur moi, et me rafraîchirent joyeusement, ce qui me fit beaucoup de bien. Puis, ils me donnèrent un peu à manger, mais je mangeais très peu car ils ne me donnaient que de l'eau à boire selon leur mode.

[O]

« Et ils ne me firent pas d'autre mal. Sauf un vilain petit Turc bossu par devant, qui furtivement croquait mes lardons, mais je lui tapais si fort sur les doigts avec mon javelot qu'il n'y revint pas deux fois, et une jeune Corinthienne, qui m'avait apporté un pot de fruits confits à leur façon, et qui regardait combien ma pauvre chemise toute mouchetée avait rétréci au feu, et ne m'allait plus que jusqu'aux genoux. Mais notez que d'avoir été rôti m'a guéri entièrement d'une sciatique, à laquelle j'étais sujet depuis plus de sept ans, du côté où mon rôtiisseur, en s'endormant, m'avait laissé brûler.

« Or pendant le temps où ils s'amusaient avec moi, le feu triomphait, ne me demandez pas comment, et prenait dans plus de deux mille maisons, jusqu'à ce que l'un d'entre eux s'en avise et s'écrie : « par le ventre de Mahomet, toute la ville brûle, et nous nous amusons ici. » Aussi chacun s'en alla à sa chacune.

[O]

« Moi je me mis en chemin vers la porte de la ville. Et quand je fus sur un petit tertre qui était auprès, je me retournai comme la femme de Loth, et je vis toute la ville qui brûlait comme Sodome et Gomorrhe^[Note 223], ce dont je fus si content que je m'en conchiai de joie, mais Dieu m'en a bien puni.

— Comment ? demanda Pantagruel.

— Comme je regardai en grande liesse ce beau feu en disant : « Ah les pauvres puces, ah les pauvres souris, vous aurez un mauvais hiver, le feu est dans votre litière. » Plus de six cents chiens, gros et petits tous ensemble, sortirent de la ville, fuyant le feu. Et directement, coururent droit sur moi, sentant l'odeur de ma pauvre chair à demi rôtie, et ils m'auraient dévoré sur l'heure, si mon ange gardien ne m'avait pas inspiré, m'enseignant un remède bien opportun contre le mal de dents.

[\[O\]](#)

— Et à quel propos, demanda Pantagruel, craignais-tu le mal de dents ? N'étais-tu pas guéri de tes rhumatismes ?

— Pâques Dieu, répondit Panurge, est-il un mal de dents plus grand que quand les chiens vous tiennent aux jambes ? Mais soudain, je m'avise de mes lardons, et je les jetais au milieu d'entre eux, et les chiens se précipitaient, et se battaient l'un l'autre à belles dents, à qui aurait le lardon. Par ce moyen, ils me laissèrent, et je les laissais aussi se maltraitant l'un l'autre, et ainsi j'échappais gaillard et joyeux. Et vive la rôtisserie.

Chapitre XV

—

Comment Panurge enseigne une manière bien nouvelle de bâtir les murailles de Paris.

[O]

Un jour, Pantagruel, pour se distraire de ses études se promenait du côté du faubourg Saint-Marcel pour voir la folie des Gobelins^[Note 224], et Panurge était avec lui, ayant toujours un flacon sous sa robe, et des morceaux de jambon, car il ne s'en allait jamais sans cela, disant que c'était ses gardes du corps, et il ne portait pas d'autre épée. Et quand Pantagruel voulut lui en donner une, il répondit qu'elle lui échaufferait la rate.

— C'est bien, disait Épistémon, mais si l'on t'assaillait, comment te défendrais-tu ?

— À grands coups de bottes, répondit-il, pourvu que les pointes en soient renforcées.

[O]

À leur retour, Panurge considérait les murailles de la ville de Paris, et en plaisantant, il dit à Pantagruel.

— Regardez donc ces belles murailles, qu'elles sont fortes et bien au point pour garder les oisons qui muent. Par ma barbe, elles ne sont pas bien méchantes pour une ville comme celle-ci, car une vache avec un pet en abattrait plus de six brasses^[Note 225].

— Oh ! mon ami, dit Pantagruel, ne sais-tu pas ce qu'a dit Agésilas^[Note 226], quand on lui avait demandé pourquoi la grande cité de Lacédémone n'était pas ceinte de murailles ? En montrant les habitants et les citoyens de la ville si experts dans la discipline militaire, tous très forts et bien armés, il avait répondu : « Voici, les murailles de la cité. » Il voulait dire que les meilleures murailles sont faites de chair et d'os, et que les villes ne peuvent pas avoir de murailles plus sûres et plus fortes que celles de la vertu de leurs habitants. La ville de Paris est si forte grâce à la multitude du peuple belliqueux qui y vit, qu'on ne se soucie pas d'y construire d'autres murailles. Et de plus, si l'on voulait l'enfermer dans des murailles comme Strasbourg, Orléans ou Ferrare, ce ne serait pas possible tant le coût serait excessif.

[O]

— Peut-être, dit Panurge, mais il est bon d'avoir un visage de pierre quand on est envahi par ses ennemis, ne serait-ce que pour demander : « qui est là-bas ? » Et au sujet des frais énormes que vous dites être nécessaires si l'on voulait la fortifier, si ces messieurs de la ville veulent bien me donner un bon pot de vin, je leur enseignerais une manière bien nouvelle pour qu'ils puissent bâtir à bon marché.

— Comment ? demanda Pantagruel.

— Ne le répétez donc pas, répondit Panurge, si je vous l'explique.

« Je vois que les croupes des femmes de ce pays, sont à meilleur marché que les pierres. Avec elles, il faudrait bâtir des murailles en les arrangeant en bonne symétrie d'architecture, en mettant les plus

larges au premier rang, et puis faire un talus en dos d'âne en ajoutant les moyennes et finalement les petites. Et puis faire un beau petit entrelardement à pointes de diamant^[Note 227] comme est la grosse tour de Bourges, avec tous les vits qu'on coupa en cette ville aux pauvres Italiens à l'entrée de la Reine^[Note 228].

[O]

« Quel diable pourrait défaire une telle muraille ? Il n'existe pas de métal qui résiste autant aux coups. Et puis, que les couillevrines^[Note 229] viennent s'y frotter, vous verriez, – par Dieu ! – immédiatement se répandre menu comme de la pluie ce doux fruit de la grosse vérole, et bien vivement, au nom du diable. De plus, la foudre ne tomberait jamais dessus. Pourquoi ? Parce qu'ils sont tous bénis ou sacrés. Je n'y vois qu'un inconvénient.

— Ho, ho, ha, ha, ha ! dit Pantagruel. Et lequel ?

— C'est que les mouches en sont si friandes qu'elles s'y rassembleraient facilement et y feraient leur ordure, et voilà l'ouvrage tout gâté. Mais voici comment l'on y remédierait. Il faudrait bien les émoucher avec de belles queues de renard, ou de bons gros vits d'âne de Provence. Et à ce propos, en allant dîner, je veux vous raconter une belle histoire que l'on trouve dans le livre de frère Lubin, *Des beuveries des moines mendiants*.

[O]

« Du temps où les bêtes parlaient (il n'y a pas trois jours), un pauvre lion se promenait dans la forêt de Fontainebleau et disait ses petites prières quand il passa sous un arbre dans lequel était monté un vilain charbonnier^[Note 230] pour abattre du bois. Le charbonnier voyant le lion, lui jeta la cognée, et le blessa gravement à une cuisse. Le lion, tout en boitant, courut et se démena à travers la forêt pour trouver de l'aide. Il rencontra un charpentier, lequel volontiers regarda la plaie, et la nettoya le mieux qu'il put, et l'emplit de mousse, lui disant qu'il émouchât bien la plaie, que les mouches ne s'y rassemblent pas, en attendant d'aller chercher de l'herbe au charpentier^[Note 231].

« Le lion guéri se promenait dans la forêt alors qu'une vieille sempiternelle y taillait des bûchettes et amassait du bois. Celle-ci voyant le lion venir tomba à la renverse de peur, de telle façon que le vent lui releva sa robe, sa cotte et sa chemise au-dessus des épaules. Ce que voyant, de pitié, le lion accourut pour voir si elle ne s'était pas fait mal, et considérant son « *je ne sais comment ça s'appelle* » dit :

« — Oh ! pauvre femme, qui t'a ainsi blessée.

[O]

« Et en disant cela, il aperçut un renard, qu'il appela en lui disant :

« — Compère renard, ho ! la, la, viens voir ici !

« Quand le renard se fut approché, il lui dit :

« — Compère mon ami, on a blessé cette bonne femme ici entre les jambes bien vilainement. Il y a une solution de continuité manifeste, regarde comme la plaie est grande, depuis le cul jusqu'au nombril, elle mesure non pas quatre, mais bien cinq emfans et demi, c'est sûrement un coup de cognée. Je me doute que la plaie est vieille, et afin que les mouches ne s'y mettent pas, émouche-la bien fort, je t'en prie, et dedans et dehors. Tu as une bonne queue bien longue, émouche mon ami, émouche je t'en supplie, et pendant ce temps, je vais chercher de la mousse pour mettre dessus. Car ainsi il faut nous secourir et nous aider l'un l'autre, Dieu le commande. Émouche fort, vas-y mon ami, émouche bien, car cette plaie veut être émouchée souvent, sinon la personne ne peut pas être à son aise. Aussi, émouche bien mon petit

compère, émouche, Dieu t’a pourvu d’une belle queue, tu l’as grande et grosse autant qu’il faut, émouche fort et ne t’en lasse pas. Un bon émoucheur qui, en émouchant continuellement, émouche avec son mouchoir, ne sera jamais moucheté par les mouches. Émouche, couillon, émouche, mon petit bedeau. Je ne tarderai guère.

[O]

« Puis il va chercher beaucoup de mousse, et quand il fut un peu loin, il s’écria en parlant au renard :

« — Émouche toujours, compère, émouche, et ne te lasse jamais de bien émoucher. Par Dieu, mon petit compère, je te ferai être émoucheur à gages de la reine Marie ou bien de don Pietro de Castille. Émouche seulement, émouche et rien de plus.

« Le pauvre renard émouchait fort bien et par ci et par là et dedans et dehors, mais la vieille pétait et vessait en puant comme cent diables, et le pauvre renard était bien mal à son aise. Il ne savait de quel côté se tourner, pour échapper au parfum des vesses de la vieille, et en se tournant, il vit qu’il y avait au derrière encore un autre trou, non pas aussi grand que celui qu’il émouchait, d’où lui venait ce vent tellement puant et infect.

[O]

« Le lion finalement revient portant plus de trois balles de mousse. Il commença à en mettre dans la plaie, avec un bâton qu’il avait apporté, et en ayant déjà bien mis deux balles et demie, il s’étonnait :

« — Que diable, que cette plaie est profonde ! Il y entrerait plus de deux charretées de mousse, et plus si Dieu le veut, et toujours il enfournait.

« Mais le renard l’avisa :

« — Oh ! compère lion mon ami, je t’en prie, ne mets pas toute la mousse ici, gardes-en un peu, car il y a encore ici en dessous un autre petit trou, qui put comme cinq cents diables. Je suis empoisonné par l’odeur tellement il est répugnant.

« De même, pourrait-on protéger ces murailles des mouches en mettant des émoucheurs à gages. »

[O]

Alors Pantagruel dit :

— Et comment sais-tu que les membres honteux des femmes sont si bon marché, pourtant en cette ville il y a force femmes prudes, chastes et pucelles.

— Et où les trouvez-vous ? dit Panurge. À mon avis, je vous dirai que non, avec une vraie certitude et une vraie assurance. Sans me vanter, j’en ai obtenu quatre cent dix-sept depuis que je suis dans cette ville, et il n’y a que neuf jours, et même des mangeuses de crucifix et des bigotes. Et ce matin, j’ai trouvé un bonhomme, qui dans un bissac tel que celui d’Ésope^[Note 232], portait deux petites fillettes de l’âge de deux ou trois ans au plus, l’une devant, l’autre derrière. Il me demanda l’aumône, mais je lui répondis que j’avais beaucoup plus de couilles que de deniers^[Note 233]. Et après je lui demande : « Bonhomme, ces deux filles sont-elles pucelles ? » « Frère, dit-il. Voilà déjà deux ans que je les porte ainsi et pour celle-ci devant, laquelle je vois continuellement, à mon avis elle est pucelle, toutefois je ne voudrais pas en mettre ma main au feu, quant à celle que je porte derrière, je n’en sais vraiment rien. »

— Vraiment, dit Pantagruel, tu es un gentil compagnon, je veux t’habiller avec ma livrée.

Et il le fit vêtir élégamment selon la mode du temps sauf que Panurge voulut que la braguette de ses chausses fût longue de trois pieds, et carrée plutôt que ronde, ce qui fut fait, et il faisait bon la voir. Et il disait souvent que le monde n'avait pas encore compris le bénéfice et l'utilité qu'il y a à porter une grande braguette, mais que le temps leur enseignerait un jour, car toutes les choses sont inventées avec du temps.

— Dieu protège, disait-il, le compagnon à qui une longue braguette a sauvé la vie. Dieu protège celui à qui la longue braguette a rapporté en un jour cent écus. Dieu protège celui qui par sa longue braguette a sauvé toute une ville de mourir de faim. Et, par Dieu, je ferai un livre sur la commodité des longues braguettes, quand j'aurai un peu plus de loisirs.

Et de fait, il composa un beau et grand livre avec des figures, mais il n'est pas encore imprimé, que je sache.

Chapitre XVI

—

Des mœurs et des conditions de Panurge.

[O]

Panurge était de stature moyenne, ni trop grand ni trop petit, et il avait le nez un peu aquilin fait en manche de rasoir. Et à cette époque, il était âgé de trente-cinq ans environ. Il était fin à dorer comme une dague de plomb^[Note 234], bien galant homme de sa personne, sauf qu'il était un peu paillard, et sujet de nature à une maladie qu'on appelait en ce temps-là :

Faute d'argent, c'est douleur non pareille,^[Note 235]

— toutefois, il avait soixante-trois manières d'en trouver toujours à son besoin, dont la plus honorable et la plus commune était une sorte de larcin fait furtivement, — il était malfaisant, batteur de pavés, maraudeur comme il y en avait à Paris.

Au demeurant, le meilleur fils du monde,^[Note 236]

et toujours, il combinait quelque chose contre les sergents et contre le guet.

[O]

Une fois, il rassemblait trois ou quatre bons rustres et les faisait boire comme templiers sur le soir, et après il les menait au-dessous de Sainte-Geneviève, ou près du collège de Navarre à l'heure où le guet montait par-là, ce qu'il découvrait en mettant son épée sur le pavé et l'oreille contre, et lorsqu'il entendait son épée vibrer, c'était le signe infaillible que le guet était tout près. Aussitôt, lui et ses compagnons prenaient un tombereau, et le lançaient à grande force dans la descente, et ainsi ils mettaient tout le pauvre guet par terre comme des porcs, puis ils s'enfuyaient de l'autre côté, car en moins de deux jours, il connut toutes les rues, ruelles et traverses de Paris comme ses prières.

Une autre fois, sur quelque belle place par où le guet devait passer, il étalait une traînée de poudre à canon, et au moment où le guet passait, il y mettait le feu, et se réjouissait à voir la bonne grâce qu'ils avaient en s'enfuyant pensant que le feu Saint-Antoine^[Note 237] les tenait aux jambes.



[O]

Et les pauvres maîtres en arts et les théologiens, il les persécutait plus que tout autre. Quand il rencontrait l'un d'entre eux dans la rue, jamais il ne manquait de leur faire quelque mal : une fois leur mettant un étron dans leur chapeau à bourrelet^[Note 238], une autre fois leur attachant des petites queues de renard, ou des oreilles de lièvres par derrière, ou quelque autre mal.

Un jour que l'on avait assigné à tous les théologiens de se trouver en Sorbonne pour examiner les articles de la foi, il fit une tarte bourbonnaise^[Note 239] composée avec beaucoup d'ail, de galbanum, d'ase fétide, de sécrétion de castor^[Note 240], d'étrons tous chauds, et la détrempa avec du pus tiré de chancres, et de fort bon matin, il en graissa et l'appliqua comme un théologien sur tout le treillis^[Note 241] de la Sorbonne, si bien que le diable ne l'aurait pas enduré. Et toutes ces bonnes gens vomissaient devant tout le monde, comme s'ils avaient écorché le renard^[Note 242], et il en mourut dix ou douze de la peste, quatorze en furent lépreux, dix-huit en furent galeux et plus de vingt-sept en eurent la vérole. Mais Panurge ne s'en souciait pas.

Et il portait toujours un fouet sous sa robe, avec lequel il fouettait sans rémission les pages qu'il trouvait en train de porter du vin à leurs maîtres, pour les faire avancer.

[O]

Et dans son manteau, il y avait plus de vingt-six petites poches toujours pleines :

L'une était remplie d'un petit dé de plomb et d'un petit couteau aiguisé comme une aiguille de pelletier avec lequel il coupait les bourses.

Une autre de vinaigre, qu'il jetait aux yeux de ceux qu'il trouvait.

Une autre de bardanes^[Note 243] avec des petites plumes d'oisons ou de chapons, qu'il jetait sur les

robes et les bonnets des bonnes gens, et souvent leur en faisait de belles cornes qu'ils portaient par toute la ville, certains les portaient toute leur vie. Et certaines fois, il en mettait aussi sur le chaperon des femmes, par-derrière, disposées en forme de membre d'homme.

[O]

Dans une autre, il avait un tas de cornets pleins de puces et de poux, qu'il empruntait aux gueux de Saint-Innocent et il les jetait, à l'aide d'un petit roseau creux ou de plumes avec lesquelles on écrit, sur les collets des plus sucrées des demoiselles qu'il trouvait, et il le faisait aussi à l'église, car jamais il ne se mettait au haut du chœur, mais toujours il demeurait dans la nef entre les femmes, tant à la messe, qu'à vêpres et qu'au sermon.

Dans une autre, il avait une grande provision d'hameçons et de crochets, avec lesquels il accouplait souvent les hommes et les femmes dans les rassemblements où ils étaient serrés, et même celles qui portaient une robe de taffetas d'Italie, et quand elles voulaient partir, elles déchiraient toute leur robe.

Dans une autre, il avait un briquet garni d'amadou, des allumettes, des pierres à feu, et d'autres appareils pour le même usage.

[O]

Dans une autre, deux ou trois miroirs ardents, avec lesquels il faisait enrager certaines fois les hommes et les femmes, et leur faisait perdre contenance à l'église, car il disait qu'il n'y avait qu'une antistrophe^[Note 244] entre « femme folle à la messe », et « femme molle à la fesse ».

Dans une autre, il avait une provision de fil et d'aiguilles avec lesquelles il faisait mille petites diableries.

Une fois, à la sortie du Palais, dans la grande salle où un cordelier disait la messe de messieurs les Magistrats, il l'aida à s'habiller et à se revêtir, mais en l'accoutrant, il cousit son aube avec sa robe et sa chemise, et puis se retira quand Messieurs de la cour vinrent s'asseoir pour entendre la messe. Mais quand on en fut à « *l'ite missa est* », et que le pauvre frère voulut se dévêtir de son aube, il enleva aussi son habit et sa chemise qui étaient bien cousus ensemble, et il se troussa jusqu'aux épaules montrant son membre intime à tout le monde, et il n'était vraiment pas petit. Et le frère toujours tirait, mais d'autant plus se découvrait-il, jusqu'à ce qu'un des Messieurs de la cour dise :

— Eh quoi, ce bon père veut il ici nous faire l'offrande de baiser son cul ? Le feu Saint-Antoine le baise.

[O]

Et depuis, il fut ordonné que les pauvres bons pères n'enlèveraient plus leur aube devant le monde, mais dans leur sacristie, surtout quand il y aurait des femmes, pour éviter à celles-ci l'occasion du péché d'envie. Et le monde se demandait pourquoi ces frères avaient la couille si longue ? Panurge résolut très bien le problème, disant :

— Ce qui fait les oreilles des ânes si grandes, c'est que leurs mères ne leur mettent pas de bonnet sur la tête comme le dit Pierre d'Ailly^[Note 245] dans ses *suppositions*. Pour la même raison, ce qui fait la couille des pauvres bons pères si longue, c'est qu'ils ne portent pas de chausses fermées, et leur pauvre membre s'étend en liberté à bride abattue, et va ainsi se trimballant sur leurs genoux comme font les chapelets des femmes ? Mais la raison pour laquelle ils l'avaient aussi gros, c'était que par cette agitation les humeurs du corps descendent dans ce membre, car selon les légistes, l'agitation et le

mouvement continuel sont cause d'attraction.

[O]

Il avait une autre poche toute pleine d'alun de plume^[Note 246] qu'il jetait dans le dos des femmes qu'il voyait les plus fières et cela faisait que certaines se déshabillaient devant tout le monde, les autres dansaient comme un coq sur la braise ou une bille sur un tambour, les autres couraient dans les rues, et lui leur courait après, et à celles qui se déshabillaient, il mettait sa cape sur le dos comme un homme courtois et gracieux.

Dans une autre, il avait une petite gourde pleine de vieille huile, et quand il trouvait un homme ou une femme qui lui semblaient bien prétentieux, et qui avaient une belle robe, il leur huilait et leur gâtait tous les plus beaux endroits de leurs vêtements qu'il touchait, sous prétexte de les examiner, en disant : « Voici du beau drap, voici du beau satin, du beau taffetas, madame, Dieu vous accorde ce que votre noble cœur désire. Vous avez une robe neuve, mon nouvel ami, Dieu vous la garde. » Et ce disant, il leur mettait la main sur le col, si bien que les taches y demeuraient perpétuellement,

*Si énormément engravée
En l'âme, en corps, et renommée,
Que le diable ne l'eut pas ôtée.*

Puis à la fin, il leur disait : « Madame, prenez garde de ne pas tomber, car il y a ici un grand et sale trou devant vous. »

[O]

Dans une autre poche, il avait plein d'euphorbe^[Note 247] pulvérisée bien subtilement, dans laquelle il mettait un beau mouchoir bien ouvré qu'il avait dérobé à la belle lingère du Palais, en lui ôtant un pou de sur son sein, que toutefois il y avait mis. Et quand il se trouvait en compagnie de quelques bonnes dames, il leur tenait des propos au sujet de leur lingerie, et leur mettait la main sur le sein, demandant : « Cet ouvrage est-il de Flandres ou du Hainaut. » Et puis, il sortait son mouchoir en disant : « Tenez, tenez, voyez cet ouvrage, il est de Frontignan ou de Fontarabie, » et il le secouait bien fort sous leur nez, et les faisait éternuer quatre heures sans repos.

Et alors, il pétait comme un roussin, et les femmes riaient en lui disant : « Vraiment, vous pétez Panurge ? » Et il disait : « Non pas, madame, mais je cherche l'accord en contrepoint à la musique que vous faites avec votre nez. »

[O]

Dans une autre, il avait une pince-monseigneur, un passe-partout, un crochet, et quelques autres outils avec lesquels il n'y avait pas de porte ni de coffre qu'il ne pouvait pas crocheter.

Dans une autre, tout plein de petits gobelets, dont il jouait avec beaucoup d'art, car il avait les doigts attachés à la main comme ceux de Minerve ou d'Arachné^[Note 248], et il avait fait autrefois le charlatan. Et quand il changeait un louis ou quelque autre pièce, le changeur eut été plus fin que Maître Mousche^[Note 249], si Panurge n'avait pas fait disparaître à chaque fois cinq ou six bonnes pièces visiblement, ouvertement, manifestement, sans faire aucune lésion ni aucune blessure, si bien que le changeur n'en sentait que le vent.

Chapitre XVII

—

Comment Panurge gagnait les pardons et mariait les vieilles, et des procès qu'il eut à Paris

[O]

n jour, je trouvais Panurge quelque peu honteux et taciturne, et je me doutais bien qu'il n'avait pas d'argent, aussi je lui dis :

— Panurge, vous êtes malade à ce que je vois à votre physionomie, et j'imagine le mal : vous avez un flux de bourse, mais ne vous en souciez pas.

J'ai encore six sols et maille

Qui ne virent jamais père ni mère. [\[Note 250\]](#)

Dans votre nécessité, ils ne vous feront pas plus défaut que la vérole.

À quoi il me répondit :

— Et merde pour l'argent ! Un jour, je n'en aurai que trop, car j'ai une pierre philosophale qui attire l'argent des bourses comme l'aimant attire le fer. Mais voulez-vous venir gagner les pardons [\[Note 251\]](#) ?

— Et par ma foi, je lui réponds, je ne suis pas grand amateur de pardons en ce monde-ci, je ne sais pas si je le serai dans l'autre. Eh bien, allons-y, au nom de Dieu, pour un denier, ni plus ni moins.

[O]

— Mais, dit-il, prêtez-moi donc un denier à intérêt.

— Je ne vous le prête pas, dis-je, je vous le donne de bon cœur.

— *Grates vobis, Dominos* [\[Note 252\]](#), dit-il.

Alors, nous allâmes d'abord à Saint-Gervais, où je gagne les pardons au premier tronc seulement, car je me contente de peu en la matière, et puis je me mis à dire mes petites prières, et les oraisons de sainte Brigitte. Mais lui alla gagner ses pardons à tous les troncs, et toujours il offrait de l'argent à chacun des pardonnaires [\[Note 253\]](#).

De là, nous nous transportâmes à Notre-Dame, à Saint-Jean, à Saint-Antoine, et ainsi dans toutes les églises où il y avait une banque de pardons. Pour ma part, je n'en demandai plus, mais lui à tous les troncs, il baisait les reliques, et déposait de l'argent dans chacun. Puis quand nous fûmes de retour, il m'emmena boire au cabaret du Château et me montra dix ou douze poches pleines d'argent.

[O]

Devant quoi, je fis mon signe de croix, et lui dis :

— Comment avez-vous trouvé tant d'argent en si peu de temps ?

À quoi il me répondit qu'il l'avait pris dans les bassins des pardons.

— Car en y mettant le premier denier, dit-il, je le mis si souplement, qu'il sembla que ce fut un grand écu blanc^[Note 254], en même temps, d'une main je pris douze deniers, et même bien douze liards^[Note 255] ou doubles liards pour le moins, et de l'autre trois ou quatre douzains^[Note 256], et de même dans toutes les églises où nous sommes allés.

— Mais alors, dis-je, vous vous damnez comme un serpent et vous êtes larron et sacrilège.

[O]

— Oui à ce qu'il vous semble, dit-il, mais ce n'est pas ce qu'il me semble à moi. Car les pardonnaires me le proposent quand ils me disent en me présentant les reliques à baiser, « *centuplum accipies* », que pour un denier j'en prenne cent. Car *accipies* est dit à la manière des Hébreux qui utilisent le futur au lieu de l'impératif, comme on le trouve dans la loi : « *Dominum deum tuum adorabis et illi soli servies, diliges proximum tuum, et sic de aliis.* » Ainsi quand le pardonnaire me dit, « *centuplum accipies*, » il veut dire, « *centuplum accipe*, » et c'est ainsi que l'expose Rabi Quimy et Rabi Aben Ezra^[Note 257], et tous les massorètes^[Note 258], et *ibi Bartolus*^[Note 259]. Et de plus, le pape Sixte me donna quinze cents livres de rente sur son domaine et son trésor ecclésiastique, pour lui avoir guéri une bosse chancreuse, qui le tourmentait tant, qu'il pensait en devenir boiteux toute sa vie. Ainsi je me paye avec les mains sur le trésor ecclésiastique, car c'est la meilleure façon. Oh mon ami disait-il, si tu savais comment j'ai fait mes choux gras pendant la croisade, tu serais tout ébahi. Elle me rapporta plus de six mille florins.

— Et où diable sont-ils allés ? lui demandai-je, car il ne t'en reste pas un sou.

[O]

— D'où ils étaient venus, dit-il, ils ne firent que changer de maître.

« J'en employai bien trois mille pour marier, non pas les jeunes filles, car elles ne trouvent que trop de maris, mais de grandes vieilles sempiternelles qui n'avaient plus de dents dans la bouche, considérant que ces bonnes femmes avaient très bien employé leur temps dans leur jeunesse et avaient joué du serre-croupière à cul levé à tout venant, jusqu'à ce qu'on n'en ait plus voulu. Et par Dieu, je les ferai saccader encore une fois avant qu'elles ne meurent. Et pour cela, à l'une, je donnais cent florins, à l'autre cent vingt, à l'autre trois cents, selon ce qu'elles étaient infâmes, détestables, et abominables, car d'autant qu'elles étaient plus horribles et exécrables, d'autant il fallait leur donner davantage, autrement le diable n'aurait pas voulu les besogner. Immédiatement, j'allais chercher quelque porteur de fagots gros et gras, et je faisais moi-même le mariage, mais avant de lui montrer les vieilles, je lui montrais les écus, disant : « Compère, voici qui est à toi, si tu veux fretinfretailier un bon coup. » Dès lors, les pauvres bubajallaient comme de vieux mulets. Puis, je les faisais tous et toutes bien s'apprêter et banqueter, et boire du meilleur vin et manger beaucoup d'épicerie pour mettre les vieilles en appétit et en chaleur. En fin de compte, ils besognaient comme toutes les bonnes âmes, d'autant qu'à celles qui étaient horriblement vilaines et défaites, je faisais mettre un sac sur le visage.



[O]

« Et puis, j'en ai perdu beaucoup dans des procès.

— Et quels procès as-tu pu avoir ? disais-je. Tu n'as ni terre ni maison.

— Mon ami, dit-il, les demoiselles de cette ville avaient trouvé par l'instigation du diable, une sorte de collet ou de cache-col de haute façon, qui leur cachait si bien les seins, qu'on ne pouvait plus y mettre la main par-dessous, car la fente de ces collets était mise par derrière et ils étaient tout clos par devant, ce dont les pauvres amants dolents, contemplatifs n'étaient pas bien contents. Un beau mardi, je présentai à ce sujet une requête à la cour, me constituant partie contre lesdites demoiselles et montrant les grands intérêts que je prétendais y avoir, protestant que pour la même raison je ferais coudre la braguette de mes chausses par derrière, si la cour n'y donnait pas bon ordre. Mais toutes les demoiselles formèrent un syndicat, montrèrent leur bien-fondé et donnèrent procuration pour défendre leur cause, mais je les poursuivis si vertement que par arrêt de la cour, il fut dit que ces hauts cache-cols ne seraient plus portés, s'ils n'étaient pas quelque peu fendus par devant. Mais cela me coûta beaucoup.

[O]

« J'eus un autre procès bien infâme et bien sale contre maître Fify^[Note 260] et ses suppôts, pour qu'ils n'aient pas à lire clandestinement les livres de *Sentences*^[Note 261] la nuit, mais en plein jour, et ce à la Sorbonne, en face de tous les théologiens, ou je fus condamné aux dépens pour une mauvaise forme dans le rapport du sergent.

« Une autre fois, je déposai plainte à la cour contre les mules des présidents, conseillers, et autres, afin que, quand, dans la cour du Palais, on les mettait à ronger leur frein, les conseillères leur aient fait de belles bavettes afin que de leur bave elles ne gâtent pas le pavé de façon à ce que les pages du palais puissent jouer dessus avec leurs beaux dés, ou jouer au reniguebieu^[Note 262] à leur aise, sans y abimer leurs chausses aux genoux. Et j'en obtins un bel arrêt, mais il me coûta cher.

« Aussi ajoutez-y combien me coûtent les petits banquets que je fais aux pages du palais de jour en jour ?

[O]

— Et à quelle fin ? dis-je.

— Mon ami, dit-il, tu n'as aucun passe-temps en ce monde. J'en ai moi plus que le roi. Et si tu voulais te rallier à moi, nous ferions les diables.

— Non, non, dis-je, par saint Adauras ! car tu finiras pendu.

— Et toi, dit-il, tu finiras enterré, lequel est le plus honorable : ou l'air ou la terre ? Eh ! grosse bête ! Jésus Christ ne fut-il pas pendu en l'air ?

« Mais pour te répondre, cependant que ces pages banquettent, je garde leurs mules, et toujours je coupe à l'une d'elles l'étrivière du côté où l'on monte de telle façon qu'elle ne tienne que par un fil. Et quand le gros enflé de conseiller ou un autre essaye de monter dessus, il tombe tout à plat comme un porc devant tout le monde, et cela prête à rire pour plus de cent francs. Mais ce qui me fait rire encore davantage, c'est que, une fois arrivés au logis, ils font fouetter monsieur le page comme du seigle vert, aussi je ne me plains pas de ce que m'a coûté de les faire banqueter.

En fin de compte, il avait (comme je l'ai dit avant) soixante-trois manières de recouvrer de l'argent, mais il en avait deux cent quatorze pour le dépenser, hormis la restauration de sous le nez [\[Note 263\]](#).

Chapitre XVIII

—

Comment un grand clerc d'Angleterre voulait argumenter contre Pantagruel, et fut vaincu par Panurge.

[O]

En ces mêmes jours, un grandissime clerc nommé Thaumaste^[Note 264] entendant le bruit et la renommée du savoir incomparable de Pantagruel vint du pays d'Angleterre avec cette seule intention de rencontrer Pantagruel et de le connaître, et de vérifier si son savoir était tel qu'en était la renommée. Et pour cela, arrivé à Paris, il se transporta vers l'hôtel Saint-Denis où était logé Pantagruel qui, à ce moment, se promenait dans le jardin avec Panurge, philosophant à la mode des Péripatéticiens^[Note 265]. Et d'emblée, il tressaillit de peur, le voyant si grand et si gros, puis il le salua courtoisement, comme c'est l'usage, en lui disant :

— C'est bien vrai, ce que dit Platon, le prince des philosophes, que quand l'image de la science et du savoir se trouve incarnée et est visible aux yeux des hommes, tout le monde en est enthousiaste d'admiration. Car seulement le bruit de cette présence répandu dans l'air, s'il vient aux oreilles des gens studieux et amateurs de science qu'on nomme les philosophes, il ne les laisse plus dormir ni reposer à leur aise, tant ils sont stimulés et enflammés pour accourir sur le lieu, et voir la personne en qui cette science a établi son temple et produit ses oracles.

[O]

« Comme cela nous fut manifestement démontré :

« Par la Reine de Saba, qui vint des limites de l'orient et de la mer persique pour voir le faste de la maison du sage Salomon et entendre son savoir^[Note 266].

« Par Anacharsis, qui de Scythie alla jusqu'à Athènes pour voir Solon^[Note 267].

« Par Pythagore, qui visita les grands prêtres de Memphis^[Note 268].

« Par Platon, qui visita les mages d'Égypte et Archytas de Tarente^[Note 269].

« Et par Apollonios de Tyane^[Note 270], qui alla jusqu'aux monts du Caucase, rencontra les Scythes, les Massagètes, les Indiens, navigua sur le grand fleuve Phison^[Note 271], alla chez les Brahmanes, pour voir Hiarchas, puis à Babylone, en Chaldée, en Médie, en Assyrie, en Parthie, en Syrie, en Phénicie, en Arabie, en Palestine, en Alexandrie, jusqu'en Éthiopie pour voir les Gymnosophistes^[Note 272].

[O]

« Tite Live^[Note 273] nous fournit un pareil exemple, car plusieurs personnes studieuses vinrent des fins limitrophes de la France et de l'Espagne pour le voir et l'entendre à Rome.

« Je n'ose pas me compter au nombre de ces personnages si parfaits, mais je veux que l'on me sache bien studieux et amateur, non seulement des lettres, mais aussi des gens lettrés.

« Et donc, entendant parler de ton savoir si inestimable, j'ai quitté mon pays, mes parents, ma

maison, et je me suis transporté ici, ne tenant pas compte de la longueur du chemin, des désagréments de la mer ni de la nouveauté des contrées, seulement pour te voir, et discuter avec toi de certains passages de philosophie, de magie, d'alchimie et d'occultisme, sur lesquels je doute, ce dont je ne peux pas contenter mon esprit. Si tu peux me les éclaircir, je me rends dès à présent ton esclave, moi et toute ma postérité, seul don que j'estime suffisant pour ta récompense.

[O]

« Je rédigerai mes interrogations par écrit et demain, j'en informerai tous les gens savants de la ville, afin que devant eux, publiquement, nous en argumentions.

« Mais voici la manière par laquelle je souhaite discuter. Je ne veux pas argumenter, *pro et contra*, comme font ces sophistes fous de cette ville et d'ailleurs. De même, je ne veux pas argumenter à la manière des Académiciens par déclamations, ni non plus par des nombres, comme le faisait Pythagore^[Note 274], et comme voulut faire Pic de la Mirandole^[Note 275] à Rome. Mais je veux argumenter par signes seulement, sans parler, car les matières sont si ardues que les paroles humaines ne seraient pas suffisantes pour les expliquer à ma satisfaction.

« Aussi, plaira-t-il à ta magnificence de s'y trouver, ce sera dans la grande salle de Navarre à sept heures du matin.

[O]

Ces paroles achevées, Pantagruel lui dit honorablement :

— Seigneur, des grâces que Dieu m'a données, je ne voudrais pas en accorder un denier à mon gré, car tout bien vient de lui et son plaisir est qu'il soit multiplié quand on se trouve entre gens dignes et capables de recevoir la manne céleste d'un savoir honnête. Au nombre desquels aujourd'hui, comme déjà je m'en aperçois bien, tu tiens le premier rang. Je te fais savoir qu'à toute heure tu me trouveras prêt à répondre à chacune de tes requêtes, selon ma faible capacité. Combien je devrais apprendre plus de toi que toi de moi, mais comme tu l'as demandé, nous conférerons de tes doutes ensemble, et nous en chercherons la solution jusqu'au fond du puits insondable dans lequel Héraclite disait que la vérité était cachée

[O]

« Et je loue grandement la manière d'argumenter que tu as proposée, c'est-à-dire par signes et sans parler, car ce faisant toi et moi, nous nous entendrons, et nous éviterons ces claquements de mains que font les sophistes quand on argumente et qu'on trouve le bon argument.

« Donc demain, je ne manquerai pas de me trouver au lieu et à l'heure que tu m'as assignés, mais je te prie qu'entre nous il n'y ait pas de débats ni de cris, et que nous ne cherchions ni honneurs ni applaudissements, mais seulement la sérénité.

À quoi Thaumaste répondit :

— Seigneur, Dieu te maintienne en sa grâce et te remercie de ce que ta haute magnificence veuille bien condescendre à ma petite pauvreté. Donc adieu jusqu'à demain.

— Adieu, dit Pantagruel.

[O]

Messieurs, vous autres qui lisez ce présent écrit, n'allez pas penser qu'il n'y eut jamais de gens plus

élevés et aussi transportés par leur pensée, que le furent tout cette nuit-là, aussi bien Thaumaste que Pantagruel. Et Thaumaste dit au concierge de l'hôtel de Cluny dans lequel il était logé que de sa vie, il ne s'était jamais trouvé aussi altéré qu'il l'était cette nuit-là. Il disait :

— Je suis d'avis que Pantagruel me tient à la gorge. Donnez l'ordre que nous ayons à boire, je vous prie, et faites en sorte que nous ayons de l'eau fraîche pour me gargariser le palais.

[O]

De son côté, Pantagruel monta au plus haut dans la gamme et toute la nuit, il ne faisait que relire des livres :

Le livre de Bède le Vénérable : *des nombres et des signes*.

Le livre de Plotin : *des choses indicibles*.

Le livre de Proclus : *de la magie*.

Les livres d'Artémidore : *sur le sens des songes*.

De Anaxagoras : *sur les signes*.

D'Ynarius : *sur les choses indicibles*.

Les livres de Philistion.

D'Hipponax : *sur les choses qu'il faut taire*.

Et un tas d'autres.

[O]

Si bien que Panurge lui dit :

— Seigneur, laissez toutes ces pensées et allez vous coucher, car je vous sens si troublé dans vos esprits, que bientôt vous tomberez dans quelque fièvre éphémère par cet excès de pensée. Allez plutôt boire vingt-cinq ou trente bons coups puis retirez-vous et dormez à votre aise, car demain matin je répondrai et argumenterai pour vous contre monsieur l'Anglais, et au cas où je ne le rendrais pas muet, vous pourrez dire du mal de moi.

— Peut-être, dit Pantagruel, mais mon ami Panurge, il est si merveilleusement savant, comment pourras-tu lui répondre ?

— Très bien, répondit Panurge, je vous en prie, n'en parlons plus, et laissez-moi faire, y a-t-il homme aussi savant que le sont les diables ?

— Sûrement pas, dit Pantagruel, sans une grâce divine spéciale.

[O]

— Et cependant, dit Panurge, j'ai argumenté maintes fois contre eux, et je les ai rendus honteux et mis sur le cul. Aussi soyez assuré que cet Anglais, demain, je le ferai pisser vinaigre devant tout le monde.

Panurge passa la nuit à chopiner avec les pages et à jouer toutes les aiguillettes de ses chausses à primo et secundo, ou à la vergette. Et quand ce fut l'heure assignée, il conduisit son maître Pantagruel au lieu prévu. Et soyez sûr qu'il n'y eut ni petit ni grand dans Paris qui ne se trouvèrent pas dans ce lieu,

pensant :

— Ce diable de Pantagruel, qui a pu convaincre tous les Sorbonnards, cette fois-ci, il devra mettre de l’eau dans son vin, car cet Anglais est un autre diable Vauvert, nous verrons bien qui gagnera.

[O]

Ainsi tout le monde était assemblé et Thaumaste les attendait. Et lorsque Pantagruel et Panurge arrivèrent dans la salle, tous ces écoliers, étudiants et maîtres commencèrent à frapper des mains, selon leur coutume de badaud, mais Pantagruel s’écria à haute voix, comme si c’eût été le son d’un double canon, disant :

— Paix, de par le diable, paix, par Dieu, coquins, si vous me tarabustez ici, je vous couperai la tête à tous.

À ces paroles, ils restèrent tous stupéfaits de peur, et n’osaient pas seulement tousser, même s’ils avaient mangé quinze livres de plume. Et ils étaient tellement altérés par cette seule voix qu’ils tiraient la langue un demi-pied hors de la gueule, comme si Pantagruel leur eût rempli la gorge de sel.

[O]

Alors Panurge commença à parler disant à l’Anglais :

— Seigneur, es-tu venu ici pour argumenter contradictoirement de ces propositions que tu as mises par écrit, ou bien pour apprendre et connaître la vérité ?

À quoi Thaumaste répondit :

— Seigneur, rien d’autre ne m’amène qu’un grand désir d’apprendre et de savoir ce dont j’ai douté toute ma vie, et au sujet de quoi, je n’ai trouvé ni livre ni homme qui m’aient donné une solution satisfaisante aux doutes qui m’assaillent. Et, en ce qui est d’argumenter contradictoirement, je ne veux pas le faire, car c’est une chose trop vile, et je la laisse à ces marauds de Sophistes.

— Donc, dit Panurge, si moi qui suis un petit disciple de mon maître, monsieur Pantagruel, je te contente et te satisfais en tout et pour tout, ce serait une chose indigne d’obliger mon maître à le faire, et il vaudra mieux qu’il supervise et juge nos propos, et te réponde en plus, s’il te semble que je n’aie pas satisfait à ton studieux désir.

[O]

— Vraiment, dit Thaumaste, c’est très bien dit.

— Commence donc.

Or notez que Panurge avait mis au bout de sa longue braguette une belle pochette de soie rouge, blanche, verte, et bleue, et dedans, il avait mis une belle orange.

Chapitre XIX

—

Comment Panurge rendit honteux l'Anglais qui argumentait par signe.

[O]

Et donc, tout le monde assistant et écoutant en grand silence, l'Anglais leva haut en l'air les deux mains séparément, rassemblant les extrémités de tous les doigts en une forme qu'on nomme en Chinonais cul de poule, et frappa les ongles de l'une et l'autre par quatre fois, puis il les ouvrit, et du plat de l'une frappa l'autre avec un son strident. Les joignant de nouveau comme d'abord, il frappa deux fois, puis quatre fois en les ouvrant de nouveau. Puis, il les remit jointes et étendues l'une contre l'autre, comme semblant prier Dieu dévotement.

Panurge soudain leva en l'air la main droite, puis en mit le pouce dans la narine du même côté, tenant les quatre doigts étendus et serrés dans l'ordre en formant une ligne parallèle à la pente du nez, fermant l'œil gauche entièrement et regardant en coin du droit avec un grand relèvement du sourcil et de la paupière. Puis, il leva haut la main gauche, en serrant fort et étirant les quatre doigts et en relevant le pouce, il la tenait dans une ligne qui correspondait directement à la base de la droite, avec une distance entre les deux d'une coudée et demie^[Note 276]. Cela fait, en gardant ce même arrangement des mains, il les baissa contre terre l'une et l'autre et finalement il les mit au milieu^[Note 277], comme s'il visait droit le nez de l'Anglais.

[O]

— Et si Mercure..., dit l'Anglais.

Là, Panurge s'interrompt, en disant :

— Vous avez parlé, masque^[Note 278] !

Alors l'Anglais fit ce signe. La main gauche tout ouverte il la leva haut en l'air, puis en ferma en forme de poing les quatre doigts et étendit le pouce le long de l'arête du nez. Aussitôt après, il leva la main droite tout ouverte, puis la baissa, joignant le pouce à l'extrémité du petit doigt de la gauche, et les quatre doigts de la droite se déplaçaient lentement en l'air. Puis, au contraire, il fit avec la droite ce qu'il avait fait avec la gauche et de la gauche ce qu'il avait fait avec la droite.

Panurge, sans en être étonné, tira en l'air sa très grande braguette de la main gauche, et de la droite, il en sortit un morceau de côte de bœuf blanche et deux pièces de bois de même forme, l'une en ébène noire, l'autre en bois de brésil incarnat, et les mit entre les doigts de sa main droite en bonne symétrie, et, les frappant ensemble, il faisait un bruit tel que font les lépreux en Bretagne avec leurs cliquettes, sonnait mieux toutefois et plus harmonieusement, et de la langue, contractée dans la bouche, il fredonnait joyeusement, toujours en regardant l'Anglais.

[O]

Les théologiens, médecins et chirurgiens pensèrent que par ce signe il supposait que l'Anglais était

lépreux.

Les conseillers, les légistes et les juristes pensaient que ce faisant, il voulait laisser entendre que l'état de lépreux apportait une espèce de félicité humaine, comme jadis l'affirmait le Seigneur.

L'Anglais ne s'en effraya pas pour autant, et, levant les deux mains en l'air, il les tint dans une telle position que les trois principaux doigts étaient serrés en forme de poing et il passait les pouces entre l'index et le majeur, et les auriculaires demeuraient étendus. Ainsi, il les présenta à Panurge, puis les réunit de façon à ce que le pouce droit touche le gauche et l'auriculaire gauche touche le droit.

[O]

Sur ce, Panurge, sans mot dire, leva les mains et fit ce signe : Dans sa main gauche, il joignit l'ongle de l'index à l'ongle du pouce, faisant comme une boucle, et dans la main droite, il serrait tous les doigts en forme de poing, excepté l'index, lequel il mettait et retirait souvent dans la boucle formée par sa main gauche. Puis dans la droite, il étendit l'index et le majeur, les éloignant le plus qu'il pouvait en les étirant vers Thaumaste. Puis il mettait le pouce de la main gauche sur le creux de l'œil gauche, étendant toute la main comme une aile d'oiseau ou une nageoire de poisson, et la remuant bien gentiment de çà et de là et il en faisait autant de la droite sur le creux de l'œil droit.

Thaumaste commença à pâlir et à trembler, et fit ce signe : Dans sa main droite, il frappa le majeur contre le muscle de la paume qui est au-dessous du pouce, puis mit l'index de la droite dans une boucle de sa main gauche pareille à celle de Panurge, mais il le mit par-dessous, et non pas par-dessus comme le faisait Panurge.

[O]

Alors Panurge frappa les mains l'une contre l'autre et souffla dans ses paumes. Ceci fait, il mit encore l'index de la droite dans la boucle de la gauche, le retirant et le remettant souvent. Puis il étendit le menton, regardant intensément Thaumaste.

Le monde, qui ne comprenait rien à ces signes, comprit bien que par là il demandait, sans parler, à Thaumaste :

— Que voulez-vous dire par là ?

Aussi, Thaumaste commença à suer à grosses gouttes et semblait bien être un homme qui fut parti dans une haute contemplation. Puis il se ravisa et mit tous les ongles de la main gauche contre ceux de la droite, ouvrant les doigts en forme de demi-cercles, et il élevait tant qu'il pouvait les mains en faisant ce signe.

Sur quoi Panurge, soudain, mit le pouce de la main droite sous les maxillaires, et l'auriculaire de celle-ci dans la boucle de la gauche, et en même temps, il faisait claquer ses dents bien mélodieusement.

[O]

Thaumaste, faisant un gros effort, se leva, mais en se levant, il fit un gros pet de boulanger et les excréments suivirent, et il pissa vinaigre bien fort, et il puait comme tous les diables. Les assistants commencèrent à se boucher le nez, car il se conchiait d'angoisse. Puis il leva la main droite, la serrant de telle façon qu'il rassemblait le bout de tous les doigts ensemble, et il plaqua la main gauche tout ouverte contre sa poitrine.

Alors, Panurge tira sa longue braguette avec la pochette au bout, et l'étendit d'une coudée et demie,

et il la tenait en l'air de la main gauche, et de la droite, il prit son orange, et, la jeta en l'air par sept fois, puis il la cacha dans le poing de sa main droite, la tenant en l'air sans bouger, et il commença à secouer sa belle braguette, la montrant à Thaumaste.

Après cela, Thaumaste commença à gonfler ses deux joues, comme un joueur de cornemuse, et il soufflait comme s'il gonflait une vessie de porc.

[O]

Après quoi, Panurge mit un doigt de la main gauche au trou du cul, et de la bouche, il aspirait l'air comme quand on mange des huîtres en coquille ou quand on aspire sa soupe. Puis, il ouvrit un peu la bouche et frappa dessus avec le plat de la main droite, produisant un grand son profond comme s'il venait de la superficie du diaphragme par la trachée-artère, et il le fit par seize fois.

Mais Thaumaste soufflait toujours comme une oie.

Alors, Panurge mit l'index de la main droite dans sa bouche, le serrant bien fort avec les muscles de la bouche. Puis il le tira, et, en le tirant, il faisait un grand son, comme quand les petits garçons tirent de belles raves à travers un tube de sureau, et il le fit neuf fois.

[O]

Alors Thaumaste s'écria :

— Ah ! Messieurs, c'est le grand secret ! Il y a mis la main jusqu'au coude.

Puis il tira un poignard qu'il avait, le tenant par la pointe vers le bas.

Panurge prit sa longue braguette et la secouait tant qu'il pouvait contre ses cuisses, puis il mit ses deux mains, réunies en forme de peigne, sur sa tête, tirant la langue tant qu'il pouvait et roulant les yeux comme une chèvre qui meurt.

— Ah, je comprends, dit Thaumaste, mais quoi ?

Et il faisait le signe de mettre le manche de son poignard contre sa poitrine, et sur la pointe de mettre le plat de la main en retournant un peu le bout des doigts.

[O]

Alors Panurge baissa la tête du côté gauche et mit son majeur dans l'oreille droite, élevant le pouce vers le haut. Puis il croisa les deux bras sur la poitrine, toussant par cinq fois, et à la cinquième, il frappa du pied droit par terre. Puis il leva le bras gauche, et, serrant tous les doigts en forme de poing, il tenait le pouce contre le front, frappant de la main droite par six fois contre sa poitrine.

Mais Thaumaste, mécontent, mit le pouce de la main gauche sur le bout du nez, fermant le reste de cette main.

Puis Panurge mit ses deux majeurs dans la bouche de chaque côté, l'écartant tant qu'il pouvait et montrant toutes ses dents, et des deux pouces, il rabaissait ses paupières bien fermement, en faisant une assez laide grimace, à ce qu'il il semblait aux assistants.

Chapitre XX

—

Comment Thaumaste raconte les vertus et le savoir de Panurge.

lors Thaumaste se leva et ôtant son bonnet, il remercia Panurge doucement, puis dit à haute voix à toute l'assistance :

— Seigneurs maintenant, je peux bien dire le mot évangélique : « *En voici un qui est plus fort que Salomon. (Matthieu).* » Vous avez ici un trésor incomparable, c'est monsieur Pantagruel dont la renommée m'avait attiré du fin fond de l'Angleterre, pour conférer avec lui des doutes inexpugnables que j'avais à l'esprit, tant au sujet de la magie, de l'occultisme, de la divination, de l'astrologie, que de la philosophie. Mais à présent, je suis fâché contre la renommée, car il me semble qu'elle est envieuse contre lui, car elle ne parle que de la millièème partie de ce qu'il est vraiment.

[O]

« Vous avez vu, comment seulement son disciple m'a satisfait et m'en a dit plus que je n'en demandais, et comment il m'a largement fait apparaître et m'a aussi résolu d'autres doutes inestimables. En quoi je puis vous assurer qu'il m'a ouvert le vrai puits et l'abîme de l'encyclopédie, alors que je ne pensais pas trouver d'homme qui en sut seulement les premiers éléments quand nous avons argumenté par signes sans mot dire. Mais bientôt, je rédigerai par écrit ce que nous avons dit et résolu, afin que l'on ne pense pas que c'eût été des plaisanteries et je le ferai imprimer afin que chacun puisse apprendre comme je l'ai fait. Vous pouvez juger, ce qu'aurait pu dire le maître, vu la prouesse du disciple, car : « *Le disciple n'est pas au-dessus du maître. (St Luc)* »

« En tout cas, Dieu soit loué, et bien humblement je vous remercie de l'honneur que vous avez fait à cet échange, que Dieu vous en remercie éternellement.

[O]

Pantagruel rendit une semblable action de grâces à toute l'assistance, et en partant, il emmena Thaumaste dîner avec lui et croyez bien qu'ils burent comme toute bonne âme le jour des Morts à ventre déboutonné (car en ce temps-là on fermait les vêtements sur le ventre avec des boutons, comme les cols à présent) jusqu'à se dire : « Qui êtes-vous, d'où venez-vous [\[Note 279\]](#) ? »

Sainte Dame, comme ils y allaient franchement, et les flacons circulaient, et eux entonnaient :

— Tire !

— Baille !

— Page, du vin !

— Verse, par le diable, verse.

[O]

Il n'y en eut pas un qui but moins de vingt-cinq ou trente pots. Et savez-vous comment : *comme une terre sans eau (psaume)*, car il faisait chaud, et d'autant ils se sentaient altérés.

Et en ce qui concerne l'exposition des propositions de Thaumaste et la signification des signes dont ils usèrent dans leurs échanges, je pourrais vous les exposer, mais l'on m'a dit que Thaumaste en a fait un grand livre imprimé à Londres, dans lequel il déclare tout sans rien cacher, aussi je m'en dispense pour le moment.

Chapitre XXI

—

Comment Panurge fut amoureux d'une grande dame de Paris.

[O]

Panurge commença à avoir une grande réputation dans la ville de Paris suite à cette discussion qu'il remporta contre l'Anglais, et il faisait dès lors bien valoir sa braguette, et la fit agrémenter de broderie à la romaine. Et tout le monde lui adressait des louanges publiques, et il en fut fait une chanson, que les petits enfants chantaient en allant acheter de la moutarde. Il était le bienvenu dans toutes les compagnies de dames et de demoiselles, si bien qu'il en devint fier et qu'il entreprit de conquérir une des grandes dames de la ville.

Pour cela, laissant un tas de longs prologues et de déclarations que font ordinairement ces amoureux de carême dolents et contemplatifs, qui ne touchent pas à la chair, il lui dit un jour :

— Madame, ce serait un bien fort utile à toute la république, à vous délectable, honnête pour votre famille, et à moi nécessaire, que vous soyez couverte par quelqu'un comme moi, et croyez-le, car l'expérience vous le démontrera.

[O]

La dame à ces paroles le repoussa à plus de cent lieues, disant :

— Méchant fou, vous appartient-il de me tenir de tels propos ? Et à qui pensez-vous parler ? Allez, ne vous trouvez plus jamais devant moi, car pour un peu, je vous ferais couper bras et jambes ?

— Oh, dit-il, ce me serait bien égal d'avoir les bras et les jambes coupés, à condition que nous ayons, vous et moi, une tranche de bon temps en jouant les mannequins à pédales, car (montrant sa longue braguette) voici Maître Jean Jeudi, qui vous jouerait un air de branle, que vous ressentiriez jusqu'à la moelle des os, car il est galant, et saura bien trouver les petites entrées et les petits chemins dans la ratière, et après lui il n'y plus qu'à épousseter.

[O]

À quoi la dame répondit :

— Allez, méchant, allez, si vous me dites encore un mot, j'appellerais du monde, et je vous ferai ici assommer de coups.

— Oh ! dit-il, vous n'êtes pas si méchante que vous le dites, non, ou je me suis bien trompé sur votre physionomie, car la terre monterait aux cieux et les hauts cieux descendraient dans l'abîme et tout l'ordre de la nature serait perverti si une si grande beauté et autant d'élégance que les vôtres pouvaient avoir une goutte de méchanceté ou de malice. On dit bien qu'il est très rare que :

L'on vit jamais femme belle

Qui aussi ne fut rebelle,

mais cela se dit pour les beautés vulgaires. Alors que la vôtre est si excellente, si singulière, si céleste que je crois que la nature l'a mise en vous comme un modèle pour nous faire comprendre tout ce qu'elle

peut faire quand elle veut employer toute sa puissance et tout son savoir. Ce n'est que miel, ce n'est que sucre, ce n'est que manne céleste, tout ce qui est en vous.

[O]

« C'était à vous à qui Pâris aurait dû adjuger la pomme d'Or, non à Vénus, ni à Junon, ni à Minerve^[Note 280], car jamais il n'y eut autant de grandeur en Junon, autant de sagesse en Minerve, autant d'élégance en Vénus, qu'il n'y en a en vous.

« Ô dieux, déesses célestes ! Comme il sera heureux, celui à qui vous ferez la grâce de pouvoir vous accoler, vous baiser, et frotter son lard contre vous ? Par Dieu, ce sera moi, je le vois bien, car déjà vous m'aimez tant, je le sais et je suis pour cela prédestiné par les fées. Et donc, pour gagner du temps, boutepoussenjambons !

Et il voulait la prendre dans ses bras, mais elle fit semblant de se mettre à la fenêtre pour appeler les voisins au secours. Panurge sortit aussitôt et lui dit en fuyant :

— Madame, attendez-moi ici, je vais les chercher moi-même, n'en prenez pas la peine.

[O]

Ainsi il s'en alla, sans vraiment se soucier du refus qu'il avait reçu, et il n'en fit pas pour autant mauvaise chère.

Le lendemain, il se trouva à l'église à l'heure où elle allait à la messe, et à l'entrée il lui passa l'eau bénite en s'inclinant profondément devant elle, et après il alla s'agenouiller auprès d'elle familièrement, et lui dit :

— Madame, sachez que je suis si amoureux de vous, que je n'ai pas pu pisser ni déféquer, je ne sais pas ce que vous en pensez. S'il m'en advenait du mal, qu'en serait-il ?

— Allez, allez, dit-elle, je ne m'en soucie pas. Laissez-moi ici prier Dieu.

[O]

— Mais, dit-il, quelle est l'équivoque^[Note 281] de :

« À Beaumont le vicomte. »

— Je ne sais pas, dit-elle.

— C'est, dit-il :

« À beau con le vit monte. »

« Et sur cela, priez Dieu qu'il me donne ce que votre noble cœur désire, et donnez-moi ce chapelet, de grâce !

— Tenez, dit-elle, et ne me tarabustez plus.

Et en disant cela, elle voulut reprendre son chapelet qui était fait de pierres jaunes avec des gros grains d'or. Mais Panurge promptement sortit un de ses couteaux, et le coupa^[Note 282] très bien et l'emporta comme un fripon en lui disant :

— Voulez-vous mon couteau ?

— Non non, dit-elle.

— Mais, dit-il, vraiment, il est tout à votre commandement corps et biens, tripes et boyaux.

[O]

Cependant, la dame n'était pas très contente de ne plus avoir son chapelet, car il lui servait de contenance à l'église. Et elle pensait : « Ce bon bavard ici est quelque évaporé, homme d'un étrange pays, je ne recouvrerai jamais mon chapelet, que m'en dira mon mari ? Il en sera courroucé contre moi. Mais je lui dirai qu'un larron me l'a coupé à l'église, ce qu'il croira facilement, voyant encore le bout du ruban à ma ceinture. »

Après dîner, Panurge alla la voir portant dans sa manche une grande bourse pleine d'écus du Palais^[Note 283] et de jetons, et commença à lui dire :

— Lequel des deux aime plus l'autre : ou vous, ou moi ?

[O]

À quoi elle répondit :

— En ce qui me concerne, je ne vous hais pas, car comme Dieu le commande, j'aime tout le monde.

— Mais vraiment, dit-il, n'êtes-vous pas amoureuse de moi ?

— Je vous ai, dit-elle, déjà demandé tant de fois de ne plus me tenir de telles paroles. Si vous m'en dites encore je vous montrerai que ce n'est pas à moi à qui vous devez ainsi parler de déshonneur. Allez-vous-en, et rendez-moi mon chapelet avant que mon mari ne me le demande.

[O]

— Comment Madame, dit-il, votre chapelet ? Je ne vous le rendrai pas, j'en fais le serment, mais je veux bien vous en donner un autre, l'aimeriez-vous mieux en or bien émaillé avec de grosses boules ou de beaux lacs d'amour, ou bien tout massif avec de gros lingots d'or ? Ou en voulez un en ébène, ou avec de grosses jacinthes taillées, avec des petites perles de fine turquoise, ou de belles topazes ornées de diamants de vingt-huit carats ? Non, non, c'est trop peu. Je connais un beau chapelet en fines émeraudes ornées d'ambre gris, avec sur la boucle une perle de Perse grosse comme une orange, il ne coûte que vingt-cinq mille ducats, je veux vous en faire cadeau, car cela me fait plaisir.

Et en disant ceci, il faisait sonner ses jetons comme si c'étaient des écus au soleil^[Note 284].

Voulez-vous une pièce de velours violet-cramoisi éclatant, une pièce de satin broché ou bien cramoisi ? Voulez-vous des chaînes, des dorures, des bandeaux, des bagues, il suffit de dire oui. Jusqu'à cinquante mille ducats, ce n'est rien pour moi.

[O]

Avec ces belles paroles, il lui faisait venir l'eau à la bouche. Mais elle lui dit :

— Non, je vous remercie, je ne veux rien de vous.

— Par dieu, dit-il, moi je veux vraiment quelque chose de vous, mais c'est quelque chose qui ne vous coûtera rien, et vous n'aurez rien de moins, tenez (montrant sa longue braguette,) voici maître Jean Chouart qui demande le logis.

Puis il voulut l'enlacer. Mais elle commença à crier, pas trop fort toutefois. Et alors, Panurge cessa de lui faire bonne figure, et lui dit :

— Vous ne voulez donc vraiment pas me laisser faire un peu. Merde à vous. Vous ne méritez pas tant de bien ni d’honneur, mais par Dieu, je vous ferai chevaucher par des chiens, et puis il s’enfuit à grands pas de peur des coups, qu’il craignait bien sûr.

Chapitre XXII

—

Comment Panurge fit un bon tour à la dame parisienne qui ne fut pas à l'avantage de celle-ci.

[O]

achez que le lendemain avait lieu la Fête-Dieu, pour laquelle toutes les femmes mettent leurs plus beaux vêtements, et pour cette occasion cette dame s'était vêtue d'une très belle robe de satin cramoisi, et d'une tunique de velours blanc bien précieux.

La veille, Panurge avait cherché d'un côté comme de l'autre, pour trouver une chienne qui soit en chaleur, laquelle il attacha avec sa ceinture, l'emmena dans sa chambre et la nourrit très bien ce jour-là et toute la nuit. Au matin, il la tua, et il prit ce que connaissent bien les devins grecs et le hacha le plus menu qu'il put, et l'emporta, bien caché, à l'église où la dame devait aller pour suivre la procession, comme c'est de coutume pour cette fête. Et alors qu'elle entra, Panurge lui tendit l'eau bénite bien courtoisement en la saluant, et peu de temps après qu'elle ait dit ses petites prières, il alla la rejoindre sur son banc, et lui remit ce rondeau écrit sur un

papier.

[O]

Rondeau.

Pour cette fois, qu'à vous dame très belle
Mon cas disait, par trop fûtes rebelle
De me chasser, sans espoir de retour,
Vu qu'à vous onc ne fis austère tour
En dit, ni fait, en soupçon ni libelle.
Si tant à vous déplaisait ma querelle,
Vous pouviez bien, par vous sans maquerelle
Me dire, ami partez d'ici autour
Pour cette fois.

Tort ne vous fais, si mon cœur vous décèle
Montrant, comme le brûle l'étincelle
De la beauté que couvre votre atour,
Car rien requiert, sinon qu'à votre tour
Me serviez de bon cœur de balancelle
Pour cette fois.

[O]

Et alors qu'elle ouvrait le papier pour voir ce que c'était, Panurge promptement répandit sur elle la

poudre qu'il avait préparée, il en mit en plusieurs endroits dans les replis de ses manches et de sa robe, puis il lui dit :

— Madame, les pauvres amants ne sont pas toujours à leur aise. Quant à moi, j'espère que

*les mauvaises nuits,
les travaux et les ennuis,*

que me fait subir l'amour que je vous porte, me viendront en déduction d'autant de peines au purgatoire. Au moins, priez Dieu qu'il me donne la patience de supporter mon mal.

Panurge n'avait pas achevé ces mots, que tous les chiens qui étaient près de l'église vinrent près de cette dame, attirés par l'odeur de ce qu'il avait répandu sur elle. Des petits et des grands, des gros et des maigres, tous venaient dressant leur membre, la reniflant et pissant partout sur elle.

[O]

Panurge les chassa un peu, prit congé d'elle, et s'en alla dans une chapelle pour profiter du spectacle. Ces vilains chiens pissaient sur tous ses vêtements, il y eut même un grand lévrier qui lui pissa sur la tête, les autres sur les manches, les autres sur la croupe et les petits pissaient sur ses chaussures. Si bien que toutes les femmes qui étaient là avaient beaucoup à faire pour la sauver.

Et Panurge ne cessait de rire, il dit à l'un des seigneurs de la ville :

— Je crois que cette dame-là est en chaleur, ou bien qu'un lévrier l'a couverte récemment.

Et quand il vit que tous les chiens grondaient fort autour d'elle comme ils le font autour d'une chienne en chaleur, il partit, et alla chercher Pantagruel, et dans toutes les rues où il trouvait des chiens, il leur donnait un coup de pied, en leur disant :

— N'irez-vous pas à la noce avec vos compagnons, en avant, en avant, que diable, en avant.

[O]

Et arrivé au logis, il dit à Pantagruel :

— Maître, je vous prie, venez voir tous les chiens du pays qui sont rassemblés autour de la plus belle dame de cette ville et qui veulent se frotter sur elle.

Ce à quoi Pantagruel consentit volontiers, et il vit ce spectacle qu'il trouva fort beau et nouveau.

Mais le plus extraordinaire fut la procession. Il y eut plus de six cent quatorze chiens autour d'elle, qui lui faisaient mille tourments, et partout où elle passait de nouveaux chiens venaient la suivre à la trace, pissant sur le chemin que sa robe avait touché.

Et tout le monde s'arrêtait pour voir ce spectacle, considérant le comportement de ces chiens qui lui montaient jusqu'au cou, et lui abîmaient tous ses beaux accoutrements, et elle ne sut pas y trouver de remède, autrement que de rentrer chez elle. Et les chiens la suivaient, et elle essayait de se cacher, et les chambrières ne cessaient pas de rire.

[O]

Quand elle fut rentrée dans sa maison et qu'elle eut fermé la porte derrière elle, tous les chiens accouraient d'une demi-lieue à la ronde, et pissèrent si bien contre la porte de sa maison qu'ils firent un ruisseau avec leur urine, dans lequel les canes auraient pu nager. Et c'est ce ruisseau qui à présent passe à Saint-Victor^[Note 285], dans lequel les Gobelins teignent l'écarlate, pour la vertu spécifique de l'urine de

chien^[Note 286], comme jadis le prêcha publiquement notre maître d’Oribus^[Note 287]. Ainsi, Dieu vous aide, un moulin aurait pu y moudre, pas toutefois aussi bien que ceux du Bazacle^[Note 288] à Toulouse.

Chapitre XXIII

—

Comment Pantagruel quitta Paris, entendant la nouvelle que les Dipsodes envahissaient le pays des Amaurotes, et la raison pour laquelle les lieues sont si petites en France.

[O]

P eu de temps après ces faits, Pantagruel reçut la nouvelle que son père Gargantua avait été transféré au pays des fées par Morgane^[Note 289], comme le furent jadis Ogier et Artus. Aussitôt que le bruit de son transfert eut couru, les Dipsodes^[Note 290] avaient passé leurs frontières, avaient dévasté une grande partie du pays d'Utopie^[Note 291] et tenaient actuellement la grande ville des Amaurotes assiégée. Aussi Pantagruel partit de Paris sans dire adieu à quiconque, car l'affaire exigeait de la diligence, et il alla à Rouen.

Or, en cheminant, Pantagruel constatant que les lieues de France étaient plus petites que celles des autres pays, il en demanda la cause et la raison à Panurge, lequel lui dit l'histoire que raconte *Marotus du Lac, moine*, dans les *gestes des rois de Canarre*^[Note 292]. Il raconte que, anciennement les distances entre les pays n'étaient marquées ni par des lieues, ni par des miliaires, ni par des stades, ni par des parasanges^[Note 293], jusqu'à ce que le roi Pharamond^[Note 294] veuille les marquer, ce qu'il fit faire de la façon suivante : Il prit dans Paris cent beaux jeunes et galants compagnons bien délurés, et cent belles garces picardes. Il les fit bien traiter et bien soigner pendant huit jours puis les appela et à chaque compagnon, il affecta sa garce et leur donna beaucoup d'argent pour les dépenses, en leur ordonnant d'aller en divers lieux par-ci et par-là et qu'à chaque fois qu'ils feraient l'amour à leur garce, ils mettent une pierre, et ce serait une lieue.

[O]

Les compagnons partirent joyeusement, et parce qu'ils étaient frais et au repos, ils s'amusaient à tout bout de champ et voilà pourquoi les lieues de France sont si petites. Mais quand ils eurent déjà accompli un long chemin et qu'ils étaient las comme de pauvres diables et qu'il n'y avait plus d'huile dans la lampe, ils ne faisaient plus le bélier si souvent et se contentaient bien (j'entends quant aux hommes) de quelques méchantes fois par jour. Et voilà ce qui fait que les lieues de Bretagne, des Landes, d'Allemagne, et d'autres pays plus éloignés, sont si grandes. Les autres donnent d'autres raisons, mais celle-là me semble la meilleure. Ce à quoi consentit volontiers Pantagruel.

Partant de Rouen, ils arrivèrent à Honfleur où ils prirent la mer, Pantagruel, Panurge, Épistémon, Eusthène, et Carpalim. Alors qu'ils attendaient un vent propice et qu'ils calfataient leur bateau, Pantagruel reçut d'une dame de Paris (laquelle il avait entretenue pendant quelque temps) une lettre où il était inscrit à l'extérieur :

Au plus aimé des belles, et moins loyal des preux,
P N T G R L.

Chapitre XXIV

—

Lettres qu'un messenger apporta à Pantagruel d'une dame de Paris, et l'interprétation d'un mot écrit dans un anneau d'or.

[O]

Quand Pantagruel eut lu cette inscription, il fut bien ébahi, et tout en demandant au messenger le nom de celle qui l'avait envoyé, il ouvrit la lettre et ne trouva rien d'écrit à l'intérieur, mais seulement un anneau d'or avec un diamant taillé en table^[Note 295]. Alors, il appela Panurge et lui montra la lettre.

Panurge lui dit que la feuille de papier était sûrement écrite, mais que c'était avec une telle subtilité que l'on n'y voyait pas l'écriture.

Et pour confirmer son hypothèse, il mit la lettre auprès du feu pour voir si l'écriture était faite avec du sel d'ammoniac dissous dans l'eau.

Puis il la mit dans de l'eau pour savoir si la lettre était écrite avec du suc de tithymale^[Note 296].

Puis il l'approcha d'une chandelle pour voir si elle n'était pas écrite avec du jus d'oignons blancs.

Puis il en frotta une partie avec de l'huile de noix, pour voir si elle était écrite avec de la cendre de figuier.

[O]

Puis il en frotta une partie avec du lait de femme allaitant sa fille première-née pour voir si elle était écrite avec du sang de grenouilles vénéneuses.

Puis il en frotta un coin avec des cendres d'un nid d'hirondelle pour voir si elle était écrite avec de la rosée qu'on trouve dans les pommes de physalis.

Puis il en frotta un autre bout avec du cérumen, pour voir si elle était écrite avec du fiel de corbeau.

Puis il la trempa dans du vinaigre pour voir si elle était écrite avec du lait d'épurgé^[Note 297].

Puis il l'enduit avec de la graisse de chauves-souris, pour voir si elle était écrite avec du sperme de baleine qu'on appelle ambre gris^[Note 298].

Puis il la mit tout doucement dans un bassin d'eau fraîche, et soudain il la tira pour voir si elle était écrite avec de l'alun de plume.

[O]

Et voyant qu'il ne trouvait rien, il appela le messenger et lui demanda :

— Compagnon, la dame qui t'a envoyé ici, ne t'a-t-elle pas donné un bâton à apporter ? Il pensait que c'était la subtilité que décrit Aulu-Gelle^[Note 299].

Le messenger lui répondit :

— Non monsieur.

Alors Panurge voulut lui faire raser les cheveux pour savoir si la dame n'avait pas fait écrire avec de l'encre forte sur sa tête rase ce qu'elle voulait faire savoir^[Note 300], mais voyant que ses cheveux étaient très longs, il abandonna cette idée, considérant qu'en si peu de temps ses cheveux n'auraient pas poussé autant.

[O]

Alors, il dit à Pantagruel :

— Maître, par la vertu de Dieu, je ne sais quoi faire ni quoi dire. J'ai employé, pour savoir si rien n'est écrit ici, une partie de ce qu'indique messire Francesco di Nianto, le Toscan, qui a écrit sur la manière de lire les lettres non apparentes, et ce qu'a écrit Zoroaster dans *Sur les lettres difficiles à deviner* et ce qu'a écrit Calphurnius Bassus dans *Des lettres illisibles*^[Note 301], mais je n'y vois rien, et crois qu'il n'y a pas autre chose que l'anneau. Alors, regardons-le.

En le regardant, ils trouvèrent écrit dedans en hébreu :

Lamah hazabtani,

Ils appelèrent Épistémon, lui demandant ce que cela voulait dire ? À quoi il répondit que c'était un mot hébraïque signifiant : *pourquoi m'as-tu laissé ?*

[O]

Aussitôt Panurge réplique :

— Je comprends ce qu'il en est, voyez-vous ce diamant, c'est un diamant faux. Et donc, voilà la traduction de ce que veut dire la dame :

Dis, amant faux, pourquoi m'as-tu laissée ?

Pantagruel réagit immédiatement à cette traduction, et il se rappela comment lors de son départ il n'avait pas dit adieu à la dame et il s'en attristait, et volontiers, il fut retourné à Paris pour faire la paix avec elle. Mais Épistémon lui remit en mémoire la séparation de Énée d'avec Didon, et ce que dit des Héraclides, Tarentin : que le navire étant à l'ancre, quand la nécessité presse, il faut couper la corde plutôt que de perdre du temps à la délier. Et qu'il devait oublier toute autre pensée pour parvenir à la ville de sa naissance, qui était en danger.

[O]

Une heure après se leva le vent nommé Nord-nord-ouest et ils donnèrent pleines voiles et prirent la haute mer, et après quelques jours, passant par Porto Santo et par Madère, ils firent escale aux îles Canaries.

De là, en repartant, ils passèrent par le Cap Blanc, par le Sénégal, par le Cap Vert, par la Gambie, par Sagres, par Melli, par le Cap de Bonne Espérance, et firent escale au royaume de Mélinde.

Puis ils repartirent et firent voile sous le vent de la tramontane, et passèrent par Méden, par Uti, par Uden, par Gélasim, par les îles des Fées, et longèrent le royaume d'Achorie^[Note 302], distant de trois lieues de la ville des Amaurotes, ou un peu plus.

[O]

Et quand ils furent à terre et un peu rafraîchis. Pantagruel dit :

— Mes enfants, la ville n'est pas si loin d'ici, avant d'y marcher, il serait bon de délibérer sur ce qu'il faut faire, afin que nous ne ressemblions pas à des Athéniens qui ne délibéraient jamais sinon après l'évènement. Êtes-vous décidés à vivre ou mourir avec moi ?

— Seigneur, bien sûr, dirent-ils tous, et vous pouvez compter sur nous, comme sur vos propres doigts.

— Or, dit-il, il n'y a qu'un point qui me tient en suspens et dont je doute, c'est que je ne sais pas comment sont organisés, ni quel est le nombre de nos ennemis qui tiennent la ville assiégée. Quand je le connaîtrais, j'irais les combattre avec une plus grande assurance. Aussi, avisons ensemble par quel moyen nous pourrions le savoir.

Ce à quoi ils répondirent tous ensemble :

— Laissez-nous y aller voir, et attendez-nous ici, car dès aujourd'hui nous vous en apporterons des nouvelles certaines.

[O]

Moi, dit Panurge, je compte entrer dans leur camp au milieu des gardes et du guet, et banqueter avec eux et braquemarder [\[Note 303\]](#) à leurs dépens, sans être reconnu, et visiter l'artillerie, les tentes de tous les capitaines et me prélasser au milieu des compagnies sans jamais être découvert, car même le diable ne me découvrirait pas, car je suis de la lignée de Zopire [\[Note 304\]](#).

Moi, dit Épistémon, je connais tous les stratagèmes et toutes les prouesses des vaillants capitaines et des champions du temps passé, et toutes les ruses et les finesses de la discipline militaire. J'irai, et même si je suis découvert, j'échapperai en leur faisant croire à votre sujet tout ce qui me plaira, car je suis de la lignée de Sinon [\[Note 305\]](#).

Moi, dit Eusthène, j'entrerai en traversant leurs tranchées, malgré le guet et tous les gardes, car je leur passerai sur le ventre et leur romprai bras et jambes, même s'ils sont aussi forts que le diable, car je suis de la lignée d'Hercule.

[O]

Moi, dit Carpalim, j'y entrerai si les oiseaux peuvent y entrer, car j'ai le corps si vif que j'aurai sauté leurs tranchées et traversé tout leur camp, avant qu'ils ne m'aient aperçu. Et je ne crains ni lance, ni flèche, ni cheval même aussi léger qu'étaient Pégase, cheval de Persée ou Pacolet [\[Note 306\]](#), car devant eux je m'échapperais gaillard et sauf. Je suis capable de marcher sur les épis de blé, sur l'herbe des prés, sans qu'elle ne fléchisse sous moi, car je suis de la lignée de Camille, l'Amazone [\[Note 307\]](#).

Chapitre XXV

—

Comment Panurge, Carpalim, Eusthène, Épistémon, compagnons de Pantagruel, défirent six cent soixante chevaliers bien subtilement.

[O]

lors qu'ils disaient cela, ils aperçurent six cent soixante chevaliers bien montés sur des chevaux légers, qui accouraient là voir quel était le nouveau navire qui venait d'aborder au port, et ils couraient à bride abattue avec l'intention de les capturer.

Alors Pantagruel dit à ses compagnons :

— Mes enfants, retournez dans le navire, car voici nos ennemis qui accourent, mais je les tuerais ici comme des bêtes même s'ils étaient dix fois plus. Cependant, rentrez dans le navire et reposez-vous.

Panurge répondit :

— Non seigneur, il n'y a pas de raison de faire ainsi, au contraire retirez-vous dans le navire vous et les autres. Car moi tout seul je les déferai ici, mais il ne faut pas tarder, allez-y.

[O]

Et les autres dirent :

— C'est bien dit. Seigneur, retirez-vous, et nous aiderons ici Panurge, et vous découvrirez alors ce que nous savons faire.

Alors Pantagruel dit :

— D'accord, je le veux bien, mais au cas où vous seriez les plus faibles, je ne vous abandonnerais pas.

Alors Panurge sortit deux grandes cordes du bateau, et les attacha au cabestan^[Note 308] qui était sur le tillac, et les mit à terre en faisant un grand cercle avec chacune, l'un plus loin, l'autre à l'intérieur du premier. Et il dit à Épistémon :

— Allez sur le navire, et quand je vous ferai signe, tournez le cabestan rapidement pour tirer à vous ces deux cordes.

[O]

Puis il dit à Eusthène et à Carpalim :

— Mes enfants, attendez ici et offrez-vous franchement aux ennemis, obtempérez à leurs ordres et faites semblant de vous rendre, mais faites attention à ne pas entrer dans le cercle formé par ces cordes, restez toujours en dehors.

Et aussitôt, il entra dans le navire, et prit une botte de paille et un baril de poudre à canon et revint les répandre à l'intérieur du cercle formé par les cordes, et avec une torche, il se tint auprès.

Soudain, arrivèrent à grande allure les chevaliers, et les premiers s’approchèrent tout près du navire, et parce que le rivage glissait, ils tombèrent eux et leurs chevaux au nombre de quarante-quatre. Voyant cela, les autres approchèrent pensant qu’on leur résistait. Mais Panurge leur dit :

— Messieurs je crains que vous vous soyez fait mal, pardonnez-le-nous, car nous ne le voulions pas, mais c’est dû à l’eau de mer, qui est toujours glissante. Nous nous rendons à votre bon plaisir.

[O]

Autant en dirent les deux compagnons et aussi Épistémon qui était sur le tillac.

Cependant, Panurge s’éloignait et voyant que tous les ennemis étaient dans le cercle des cordes, et que ses deux compagnons s’en étaient éloignés, faisant place à tous ces chevaliers qui en foule allaient voir le navire et qui se trouvait dedans, soudain il cria à Épistémon :

— Tire, tire.

Aussitôt, Épistémon commença à manœuvrer le cabestan, et les deux cordes vinrent s’empêtrer dans les chevaux et les précipitaient par terre bien facilement avec les cavaliers. Ils tirèrent alors leur épée et voulaient combattre, mais Panurge mit le feu à la traînée de poudre et les fit tous brûler là comme des âmes damnées. Ni hommes ni chevaux, nul n’en échappa, excepté un chevalier qui était monté sur un cheval turc, qui réussissait à fuir. Mais quand Carpalim l’aperçut, il courut après avec une telle hâte et une telle allégresse qu’il le rattrapa en moins de cent pas, et sautant sur la croupe du cheval, l’attrapa par derrière et l’amena sur le navire.

[O]

Avec cette défaite de leurs ennemis, Pantagruel fut bien joyeux, et félicita merveilleusement ses compagnons pour leur adresse, et il les fit joyeusement se rafraîchir et bien manger sur le rivage et boire d’autant le ventre contre terre, et leur prisonnier avec eux familièrement. Mais le pauvre diable n’était pas rassuré, craignant que Pantagruel ne le dévore tout entier, ce qu’il aurait pu faire aussi facilement que vous avaleriez une dragée tant il avait la gorge large, et cela n’aurait pas fait plus d’effet dans sa bouche qu’un grain de millet dans la gueule d’un âne.

Chapitre XXVI

—

Comment Pantagruel et ses compagnons étaient las de manger de la chair salée, et comment Carpalim alla chasser pour avoir du gibier.

[O]

endant qu'ils faisaient leur banquet, Carpalim dit :

— Et, ventre saint Quenet, ne mangerons-nous jamais de gibier ? Cette viande salée me donne très soif. Je vais apporter ici une cuisse de ces chevaux que nous avons fait brûler, elle sera assez bien rôtie.

P Alors qu'il se levait pour cela, il aperçut à l'orée du bois un beau grand chevreuil qui était sorti de l'épaisseur de la forêt, voyant le feu de Panurge, sans doute. Aussitôt, il courut après avec une telle rapidité qu'il semblait que ce fut un trait d'arbalète et il l'attrapa en un instant, et en courant il prit avec ses mains :

Quatre grandes outardes,
Sept jeunes outardes,
Vingt-six perdrix grises,
Trente-deux rouges,
Seize faisans,
Neuf bécasses,
Dix-neuf hérons,
Trente-deux pigeons ramiers,
Et il tua de ses pieds dix ou douze levreaux ou lapins qui étaient déjà bien gros,
Dix-huit râles accouplés ensemble,
Quinze marcassins,
Deux blaireaux,
Trois grands renards.

[O]

Frappant donc le chevreuil avec son épée à travers la tête, il le tua, et, en l'apportant, recueillit les levreaux, les râles et les marcassins, et d'aussi loin qu'il put être entendu, il cria :

— Panurge, mon ami, vinaigre ! vinaigre ^[Note 309] !

Et le bon Pantagruel pensait qu'il avait mal au cœur et demanda qu'on lui apprêtât du vinaigre. Mais Panurge comprit bien qu'il y avait des levreaux à préparer et il montra au noble Pantagruel que Carpalim portait à son cou un beau chevreuil et toute sa ceinture brodée de levreaux.

Très vite, Épistémon fit, au nom des neuf Muses, neuf belles broches de bois à l'antique. Eusthène aidait à dépecer, et Panurge mit deux des selles des chevaliers de telle façon qu'elles servent de landiers, et ils firent leur prisonnier rôti, et avec le feu où brûlaient les chevaliers, ils firent rôtir leur gibier, puis firent bonne chère avec force vinaigre. Au diable celui qui se ménageait ! C'était magnifique de les

voir bâfrer.

[O]

Alors Pantagruel dit :

— Plût à Dieu que chacun de vous ait deux paires de grelots de faucon au menton et que j’aie au mien les grosses horloges de Rennes, de Poitiers, de Tours et de Cambrai, quelle aubade nous donnerions en remuant nos mandibules.

— Mais, dit Panurge, il vaudrait mieux penser un peu à notre affaire, et chercher par quel moyen nous pourrions dominer nos ennemis.

— C’est bien avisé, dit Pantagruel.

Pour cela, il demanda à leur prisonnier :

— Mon ami, dis-nous ici la vérité, et ne nous mens en rien si tu ne veux pas être écorché tout vif, car c’est moi qui mange les petits enfants. Raconte-nous complètement l’organisation, l’importance et la force de votre armée.

[O]

À quoi le prisonnier répondit :

— Seigneur, sachez qu’il est vrai que dans l’armée il y a trois cents géants, tous armés de pierre de taille, grands à merveille, toutefois non pas autant que vous, excepté un qui est leur chef, il se nomme Loupgarou et est tout armé d’enclumes cyclopéennes. Il y a cent soixante-trois mille hommes à pied, tous armés de peaux de lutins^[Note 310], gens forts et courageux, onze mille quatre cents hommes d’armes, trois mille six cents doubles canons et d’autres armes à feu en grand nombre, quatre-vingt-quatorze mille terrassiers, cent cinquante mille putains, belles comme des déesses...

— Voilà pour moi, dit Panurge.

— ...Dont certaines sont des amazones, les autres sont lyonnaises, les autres parisiennes, tourangelles, angevines, poitevines, normandes, allemandes. Il y en a de tous les pays et de toutes les langues.

[O]

— Bien, dit Pantagruel, mais le roi est-il présent ?

— Bien sûr, Sire, dit le prisonnier, il y est en personne, et nous le nommons Anarche^[Note 311], roi des Dypsodes, ce qui veut dire la même chose que *gens altérés*^[Note 312], car on ne vit jamais de gens aussi altérés ni buvant plus volontiers. Sa tente est sous la garde des géants.

— C’est assez, dit Pantagruel. Sus à l’ennemi, mes enfants, êtes-vous décidés à venir avec moi ?

Panurge répondit :

— Dieu confonde celui qui vous laissera. J’ai déjà pensé à comment vous les rendre tous morts comme des porcs, il n’en échappera pas, même s’ils donnent au diable leurs jarrets. Mais je me soucie quelque peu d’un détail.

[O]

— De quoi s’agit-il ? demanda Pantagruel.

— C’est, dit Panurge, comment je pourrai arriver à braquemarder toutes les putains dans l’après-midi,

*Qu’il n’en échappe pas une,
Que je ne laboure en forme commune.*

— Ha, ha, ha, fit Pantagruel.

Et Carpalim dit :

— Au diable de Biterne [\[Note 313\]](#) ! Par Dieu, j’en bourrerai bien quelques-unes !

— Et pour moi, dit Eusthène, qu’en est-il ! Moi qui ne m’en suis pas servi depuis que nous avons quitté Rouen. L’aiguille marque au moins les dix ou onze heures, et aussi je l’ai dur et fort comme cent diables.

— Vraiment, dit Panurge, tu auras les plus grasses et les plus potelées.

[\[O\]](#)

— Comment, dit Épistémon, tout le monde chevauchera et je mènerai l’âne [\[Note 314\]](#). Le diable emporte qui m’y forcera. Nous userons du droit de guerre : « *Prenne qui pourra* ».

— Non, non, dit Panurge, mais attache ton âne à un crochet et chevauche comme tout le monde.

Et le bon Pantagruel riait de tout, puis leur dit :

— Vous comptez sans votre ennemi. J’ai grand-peur que, avant qu’il fasse nuit, on ne soit dans un état où vous n’aurez plus grande envie de croiser le fer, et qu’on vous chevauchera à grands coups de pique et de lance.

[\[O\]](#)

— Baste, dit Épistémon, je vous les apporterai à rôtir ou à bouillir, à fricasser ou à mettre en pâte. Ils ne sont pas en si grand nombre que l’armée de Xerxès, car il avait trois millions de combattants, si l’on en croit Hérodote et Trogue Pompée, et toutefois Thémistocle avec peu de gens les défit [\[Note 315\]](#). N’ayez pas de soucis, par Dieu.

— Merde, merde, (dit Panurge). Ma seule braguette balayera tous les hommes, et saint Balletrou, qui dedans y repose, décrottera toutes les femmes.

— Sus donc, mes enfants, dit Pantagruel, commençons à marcher.

Chapitre XXVII

—

**Comment Pantagruel érigea un trophée en mémoire de leur prouesse,
et Panurge un autre en mémoire des levreaux.**

**Et comment Pantagruel, de ses pets, engendrait les petits hommes, et
de ses vesses les petites femmes.**

Et comment Panurge rompit un gros bâton sur deux verres.

[O]

vant que nous partions d'ici, dit Pantagruel, en mémoire de la prouesse que vous avez faite, je veux ériger en ce lieu un beau trophée.

Alors tous ensemble, en grande liesse, chantant des chansonnettes villageoises, dressèrent un grand mat, auquel ils pendirent une selle d'armes, un chanfrein de cheval, des pompons, des étriers, des éperons, une cotte de mailles, une armure d'acier, une hache, une épée, un gantelet, une masse, des goussets, des jambières, un gorgerin, et tout ce qui pouvait être nécessaire pour un arc triomphal ou un trophée.

Puis en mémoire éternelle, Pantagruel écrivit le poème à la victoire, qui suit :

[O]

Ce fut ici qu'apparut la vertu
De quatre preux et vaillants champions,
Qui non d'harnais, mais de bon sens vêtus
Comme Fabius, ou les deux Scipion,
Firent six cent soixante morpions
Puissants ribauds, brûler comme une écorce,
Prenez-y tous rois, ducs, tours, et pions
Enseignement, qu'adresse est mieux que force.
Car la victoire
Comme est notoire,
Ne gît qu'en heur.
Du consistoire,
Où règne en gloire
Le haut seigneur,
Vient, non au plus fort ou seigneur,
Mais à qui lui plaît, com' faut croire,
Donc aura et biens et honneur
Celui qui a foi et espoir.

[O]

Pendant que Pantagruel écrivait ces vers, Panurge emmancha sur un grand bâton les cornes du chevreuil, sa peau et son pied droit de devant. Puis les oreilles de trois levreaux, et le râble d'un lapin, les mandibules d'un lièvre, les ailes de deux outardes, les pieds de quatre ramiers, un flacon de vinaigre, une corne où ils mettaient le sel, leur broche de bois, une lardoire, un méchant chaudron tout troué, une saucière, une salière de terre et un gobelet de Beauvais. Et en imitation des vers et du trophée de Pantagruel, il écrivit ce qui suit.

[O]

Ce fut ici que posèrent leurs culs
Joyeusement quatre gaillards pions^[Note 316],
Pour banqueter en l'honneur de Bacchus,
Buvant à gré comme beaux carpillons.
Lors y perdit râbles et croupions
Maître levreau, quand chacun s'y efforce,
Sel et vinaigre, ainsi que scorpions
Le poursuivaient, dont en eurent l'entorse.
Car l'invention
D'une protection
En la chaleur,
Ce n'est qu'à boire
Droit et net, boire
Et du meilleur,
Mais manger levreau, c'est malheur
Sans du vinaigre avoir mémoire.
Vinaigre est son âme et valeur,
Retenez-le en point péremptoire.

[O]

Alors Pantagruel dit :

— Allons les enfants, c'est trop de temps passé à banqueter. C'est très rare qu'il arrive que de grands banqueteurs fassent de beaux faits d'armes. Il n'y a d'ombre que des étendards, il n'y a de fumée que des chevaux, et il n'y a de cliquetis que des harnais.

Épistemon commença à sourire, et dit :

— Il n'est ombre que de cuisine, fumée que de pâtés, et cliquetis que de tasses.

À quoi Panurge répondit :

— Il n'est ombre que de rideaux de lit. Il n'est fumée que de tétons, et il n'est cliquetis que de couilles.

[O]

Puis se levant il fit un pet, fit un saut en sifflant^[Note 317], et cria à haute voix joyeusement :

— Longue vie à Pantagruel !

Pantagruel voulut en faire autant, mais du pet qu'il fit, il engendra plus de cinquante mille petits hommes nains et contrefaits, et d'une vesse^[Note 318] engendra autant de petites femmes accroupies comme

vous en voyez en plusieurs lieux, qui jamais ne grandissent, sinon comme les queues de vache, vers le bas, ou bien comme les navets du Limousin, en rond.

— Vraiment, dit Panurge, vos pets sont-ils si productifs ? Par Dieu voici de belles savates d’hommes, et de belles vesses de femmes. Il faut les marier ensemble, ils engendreront des mouches bovines.

[O]

Ce que fit Pantagruel, et il les nomma pygmées, et les envoya vivre dans une île près de là, où ils se sont beaucoup multipliés depuis. Les grues leur font continuellement la guerre^[Note 319], mais ils se défendent courageusement, car ces petits bouts d’hommes (lesquels en Écosse on appelle manches d’étrilles) sont volontiers colériques. La raison en est physique, c’est parce qu’ils ont le cœur près de la merde.

Au même moment, Panurge prit deux verres qui se trouvaient là et qui étaient tous deux de la même grandeur et les emplit d’eau tant qu’ils pouvaient en tenir. Il en mit un sur un tabouret et l’autre sur un autre les séparant d’une distance de cinq pieds puis il prit le bois d’un javelot d’une grandeur de cinq pieds et demi, et le mit sur les deux verres, de façon à ce que les deux bouts touchent juste les bords des verres. Cela fait il prit un gros pieu, et dit à Pantagruel et aux autres :

[O]

— Messieurs, considérez combien nous aurons une victoire facile sur nos ennemis. Car de même que je vais rompre ce bâton qui se trouve sur ces verres sans que les verres ne soient en rien rompus ni brisés, et qui plus est, sans qu’une seule goutte d’eau n’en tombe, de même nous romprons la tête des Dipsodes, sans que nul de nous ne soit blessé, et sans perte aucune de nos affaires. Mais afin que vous ne pensiez pas qu’il y ait un enchantement, tenez, dit-il à Eusthène, frappez vous-même au milieu avec ce pieu tant que vous pourrez.

Ce que fit Eusthène, et la lance se rompit en deux morceaux tout net, sans qu’une goutte d’eau ne tombe des verres. Puis Panurge dit :

— J’en connais bien d’autres, allons seulement en confiance.

Chapitre XXVIII

—

Comment Pantagruel remporta une victoire bien étrange contre les Dipsodes et les Géants.

[O]

près tous ces propos, Pantagruel appela leur prisonnier et le renvoya auprès des siens en disant :

A — Va-t'en auprès de ton roi dans son camp, et raconte-lui ce que tu as vu, et qu'il pense à me préparer un festin demain à midi, car dès que mes galères seront arrivées, ce qui sera demain matin au plus tard, je lui prouverai avec un million et huit cent mille combattants et sept mille géants tous plus grands que moi, qu'il a agi follement et contre raison en assaillant ainsi mon pays.

Ainsi feignait Pantagruel d'avoir son armée sur mer.

Mais le prisonnier répondit qu'il se rendait son esclave et qu'il serait content de ne jamais retourner auprès des siens, mais qu'il préférerait plutôt combattre avec Pantagruel contre eux, si Dieu ainsi le permet.

Ce à quoi Pantagruel ne voulut pas consentir, et lui ordonna qu'il partit de là brièvement et allât là où il lui avait dit, et il lui confia une boîte pleine d'euphorbe et de coccognide^[Note 320], confites dans de l'eau de vie, comme une compote, lui commandant de la porter à son roi et de lui dire que s'il était capable d'en manger une once sans boire, il pourrait espérer alors lui résister sans crainte.

[O]

Alors le prisonnier le supplia à mains jointes qu'au moment de la bataille il eut pitié de lui. À quoi Pantagruel lui répondit :

— Après que tu auras annoncé ce que je t'ai dit à ton roi, mets tout ton espoir en dieu, et il ne t'abandonnera pas. Car même moi, encore que je sois puissant comme tu as pu le voir, et que j'ai un nombre infini de gens en armes, toutefois je ne compte pas sur ma force, ni sur mes capacités, mais je mets toute ma confiance en Dieu mon protecteur, lequel jamais ne délaisse ceux qui ont mis leur espoir et leur pensée en lui.

Alors le prisonnier lui demanda que, pour sa rançon, il voulût bien lui faire une proposition raisonnable. À quoi Pantagruel répondit que son but n'était pas de piller ni de rançonner les humains, mais de les enrichir et de les remettre en liberté totale.

— Va-t'en, dit-il, en la paix du Dieu vivant, et ne te mets jamais en mauvaise compagnie, que malheur ne t'advienne.

[O]

Une fois le prisonnier parti, Pantagruel dit à ses gens :

— Mes enfants, j’ai donné à entendre à ce prisonnier que nous avons une armée en mer et que nous ne leur donnerons l’assaut que demain vers midi, dans le but, qu’en craignant la venue d’un grand nombre d’hommes, ils s’occupent cette nuit à se mettre en ordre de bataille et à se protéger, cependant mon intention est que nous les attaquions environ à l’heure du premier somme.

Laissons ici Pantagruel avec ses apôtres. Et parlons du roi Anarche et de son armée.

Quand le prisonnier fut arrivé, il se dirigea vers le roi, et lui raconta comment était arrivé un grand géant nommé Pantagruel qui avait déconfit et fait rôtir cruellement les six cent cinquante-neuf chevaliers, et lui seul était sauf pour en porter la nouvelle. De plus, il était chargé par ce géant de lui demander qu’il lui apprête à déjeuner le lendemain à midi, car il comptait les envahir à ce moment.

[O]

Puis il lui remit la boîte dans laquelle étaient les confitures. Dès qu’il en eut avalé une cuillerée, il lui vint une telle chaleur dans la gorge avec une ulcération de la luette, que la langue lui pela. Et comme remède, il ne trouva aucun autre allègement que de boire sans rémission, car aussitôt qu’il ôtait le gobelet de la bouche, la langue lui brûlait. De telle sorte qu’on ne faisait que lui verser du vin avec un entonnoir.

Ce que voyant les capitaines, les pachas, et les gens de la garde, goûtèrent la drogue pour éprouver si elle altérait autant et ils se retrouvèrent comme leur roi. Et tous se mirent si bien à vider les flacons que le bruit se répandit dans tout le camp que le prisonnier était de retour, et que l’assaut devait avoir lieu le lendemain, et que déjà le roi et les capitaines avec les gens de la garde se préparaient en buvant à tire-larigot. D’où chaque homme de l’armée se mit aussi à boire beaucoup, vider les chopines, et trinquer. Enfin, ils burent si bien, qu’ils s’endormirent comme des porcs sans aucun ordre dans le camp.

[O]

Or maintenant, revenons au bon Pantagruel, et racontons comment il se comporta dans cette affaire.

Partant du lieu du trophée, il prit le mât de leur navire dans sa main comme un bâton de pèlerin, et mit dans la hune deux cent trente-sept tonneaux de vin blanc d’Anjou qui leur restaient, et il attacha à sa ceinture une barque pleine de sel aussi aisément que les lansquenets portent leurs petits paniers. Et ainsi se mit en chemin avec ses compagnons.

Et quand ils furent près du camp des ennemis, Panurge lui dit :

— Seigneur, voulez-vous faire une bonne action ? Descendez ce vin blanc d’Anjou de la hune, et buvons ici à l’allemande.

[O]

Ce à quoi condescendit volontiers Pantagruel, et ils burent si bien qu’il ne resta pas une seule goutte des deux cent trente-sept tonneaux excepté une gourde de cuir bouilli de Tours que Panurge emplit pour lui, car il l’appelait son *Vade mecum*, et quelques méchants fonds de tonneaux pour faire du vinaigre.

Après qu’ils eurent bien rincé leurs gosiers, Panurge donna à manger à Pantagruel quelque diable de drogues composées de lithontripon, de nephrocatacticon^[Note 321], de cotignac à la cantharide et autres épices diurétiques.

[O]

Pantagruel dit alors à Carpalim :

— Allez dans la ville assiégée en gravissant comme un rat la muraille, comme vous savez bien le faire, et dites-leur qu'à l'heure présente ils sortent et se jettent sur les ennemis aussi violemment qu'ils pourront, et ensuite, descendez en prenant une torche allumée avec laquelle vous mettrez le feu dans toutes les tentes et tous les pavillons du camp, et ceci fait, vous crierez tant que vous pourrez avec votre grosse voix, qui est plus épouvantable que n'était celle de Stentor qui fut entendu, couvrant tout le bruit de la bataille des Troyens, et puis vous partez du camp.

— D'accord, dit Carpalim, mais ne serait-il pas bon que j'immobilise toute leur artillerie ?

— Non, non, dit Pantagruel, mais mettez bien le feu à leur poudre.

[O]

Pour obtempérer, Carpalim partit tout de suite et fit comme l'avait décrété Pantagruel, et tous les combattants qui y étaient sortirent de la ville.

Et puis, il mit le feu aux tentes et aux pavillons, passant avec légèreté par-dessus eux sans qu'ils n'en sentent rien tant ils dormaient et ronflaient profondément. Il alla à l'endroit où était l'artillerie et mit le feu à leurs munitions. Mais, ô pitié, le feu fut si soudain qu'il faillit embraser le pauvre Carpalim. Et n'eût été sa merveilleuse rapidité et sa célérité, il était fricassé, mais il partit si promptement qu'un tir d'arbalète ne va pas plus vite.

Et quand il fut hors des tranchées, il cria si épouvantablement, qu'il semblait que tous les diables soient déchaînés. À ce bruit, les ennemis s'éveillèrent, mais savez-vous comment ? Ils étaient aussi étourdis que lorsqu'on entend le premier son de matines, qu'on appelle du côté de Luçon, *frotte couille*.

[O]

Alors Pantagruel commença à semer le sel qu'il avait dans sa barque, et parce que les ennemis dormaient la gueule grande ouverte, il leur en remplit toute la gorge, si bien que ces pauvres hères toussaient comme des renards en criant :

— Ah ! Pantagruel, tu nous échauffes le tison.

Mais subitement, il prit envie à Pantagruel de pisser, à cause des drogues que Panurge lui avait fait prendre, et il pissa à travers leur camp si bien et si copieusement qu'il les noya tous, et il y eut un déluge local dix lieues à la ronde. Et l'histoire dit que si la grande jument de son père avait été là et eût pissé pareillement, il y aurait eu un déluge plus énorme que celui de Deucalion^[Note 322], car chaque fois qu'elle pissait, elle faisait une rivière plus grande que n'est le Rhône.

Ce que voyant, ceux qui étaient sortis de la ville disaient :

— Ils sont tous morts cruellement, voyez le sang couler.

[O]

Mais ils se trompaient, pensant que l'urine de Pantagruel était le sang des ennemis, car ils ne voyaient que grâce à l'éclat du feu des pavillons et un peu de clarté de la lune.

Les ennemis, après s'être réveillés, voyant d'un côté le feu dans leur camp, et de l'autre l'inondation et le déluge urinal, ne savaient que dire ni que penser. Certains disaient que c'était la fin du monde car le monde doit être consumé par le feu lors du jugement final, les autres, parce que c'était de l'eau marine et salée, pensaient que les dieux marins, Neptune et les autres, les persécutaient.

Oh ! qui pourrait maintenant raconter comment se comporta Pantagruel contre les trois cents géants ?

Ô ma muse, ma Calliope, ma Thalye, inspire-moi à cette heure, rafraîchit mes esprits, car voilà le pont aux ânes de la logique[\[Note 323\]](#), voilà où l'on trébuche, voilà le moment difficile où il faut exprimer l'horrible bataille qui fut faite.

Plut à Dieu que j'ai maintenant un flacon du vin le meilleur que ne burent jamais ceux qui liront cette histoire si véridique.

Chapitre XXIX

—

Comment Pantagruel défit les trois cents géants, armés de pierres de taille, et Loupgarou, leur capitaine.

[O]

es géants voyant que tout leur camp était submergé, emportèrent le roi Anarche sur leur dos le mieux qu'ils purent hors du camp, comme fit Enée pour son père Anchise pour se sauver à la fin de la guerre de Troie^[Note 324]. Quand Panurge les aperçut, il dit à Pantagruel :

L— Seigneur, voilà les géants qui se sont échappés, attaquez-les noblement avec votre mât selon la vieille escrime, car c'est maintenant qu'il faut se montrer homme de bien. Et de notre côté, nous ne vous abandonnerons pas. C'est bien hardiment que j'en tuerai beaucoup. Car quoi ? David tua bien Goliath facilement, et donc moi, qui pourrais en battre douze tels qu'était David^[Note 325], car en ce temps-là ce n'était qu'un petit gamin, j'en déferai bien une douzaine. Et puis ce gros paillard d'Eusthène, qui est fort comme quatre bœufs, ne s'épargnera pas. Prenez courage, frappez à grands coups d'épée de la pointe et du plat.

[O]

Alors, Pantagruel dit :

— Du courage, j'en ai pour plus de cinquante francs. Mais Hercule n'osa jamais se battre contre deux.

— C'est bien chié sous mon nez, dit Panurge, vous comparez vous à Hercule ? Vous avez plus de force aux dents et plus de bon sens au cul que n'en a jamais eu Hercule dans tout son corps et dans toute son âme. *Autant vaut l'homme qu'il s'estime.*

Alors qu'ils disaient ces paroles, voici qu'arrive Loupgarou avec tous ses géants. Voyant Pantagruel tout seul, il est pris de témérité et d'outrecuidance, et avec l'espoir qu'il avait de tuer le pauvre Pantagruel, il dit à ses compagnons géants :

— Paillards de campagne, par Mahomet, si l'un de vous entreprend de combattre contre ceux qui sont ici, je vous ferai mourir cruellement. Je veux que vous me laissiez combattre tout seul et que vous vous distrayiez à nous regarder.



[O]

Les géants se retirèrent tous avec leur roi là où étaient les flacons, et Panurge et ses compagnons avec eux. Panurge contrefaisait ceux qui ont eu la vérole, car il tordait la gueule et repliait les doigts, et avec une voix enrouée, il leur dit :

— Je renie Dieu, compagnons, nous ne nous faisons pas la guerre, donnez-nous à manger avec vous pendant que nos maîtres se battent.

À quoi volontiers le roi et les géants consentirent, et ils les firent banqueter avec eux. Et Panurge leur racontait les *ables de Turpin*, les *exemples de saint Nicolas*, et le *conte de la cigogne* [\[Note 326\]](#).

Alors, Loupgarou se présenta à Pantagruel avec une massue toute d'acier de Chalybes [\[Note 327\]](#) pesant neuf mille sept cents quintaux, au bout de laquelle il y avait treize pointes de diamant, dont la plus petite était presque aussi grosse que la plus grande cloche de Notre Dame de Paris, (il s'en fallait peut-être de l'épaisseur d'un ongle, ou pour que je ne mente pas, de l'épaisseur du manche d'un de ces couteaux qu'on appelle *coupe oreille*, mais un petit.) Et elle était enchantée de telle manière qu'elle ne pouvait jamais se rompre, mais par contre, tout ce qu'elle touchait se rompait immédiatement.

[O]

Ainsi donc comme il approchait avec une grande fierté, Pantagruel jetant les yeux au ciel se recommanda à Dieu de bien bon cœur, faisant le vœu suivant :

— Seigneur Dieu, qui toujours a été mon protecteur et mon sauveur, tu vois la détresse dans laquelle je suis maintenant. Rien ici ne m'amène, sinon le zèle naturel, que tu as octroyé aux humains pour garder et pour se défendre eux, leurs femmes, leurs enfants, leur pays et leur famille sauf quand il s'agit de ce que tu gardes en propre, qui est la foi, car pour la foi tu ne veux aucun coadjuteur s'il n'est pas de

confession catholique et ministre de ta parole, et dans ce cas tu nous as défendu toutes armes et toutes défenses, car tu es le tout puissant et pour ta propre affaire et quand il s'agit de ta propre cause, tu peux te défendre beaucoup mieux qu'on ne saurait l'imaginer, toi qui as des milliers de centaines de millions de légions d'anges, dont le moindre peut occire tous les humains, et faire tourner le ciel et la terre selon son plaisir, comme il est bien apparu avec l'armée de Sennacherib^[Note 328]. Donc, s'il te plaît maintenant de me venir en aide, car en toi seul est ma confiance totale et mon espoir, je fais vœu que dans toutes les contrées tant de ce pays d'Utopie qu'ailleurs où j'aurais le pouvoir et l'autorité, je ferai prêcher ton saint Évangile, purement, simplement, et entièrement, si bien que les abus d'un tas de faux dévots et de faux prophètes, qui ont envenimé tout le monde par leurs créations humaines et leurs inventions dépravées, seront exterminés autour de moi.

[O]

Alors fut entendue une voix dans le ciel, disant : « *Hoc fac, et vinces,* » c'est-à-dire : « Fais ainsi, et tu auras la victoire. »

Puis Pantagruel voyant que Loupgarou approchait la gueule ouverte, vint contre lui hardiment et s'écria tant qu'il put. « À mort ribaud, à mort, » pour lui faire peur avec son horrible cri, selon la discipline des Lacédémoniens. Puis il lui jeta de la barque, qu'il portait à sa ceinture, plus de dix-huit caques de sel, dont il lui emplit la bouche et la gorge, le nez et les yeux. Loupgarou irrité, lui lança un coup de sa massue, voulant lui rompre la cervelle. Mais Pantagruel fut habile et eut toujours bon pied et bon œil, il recula du pied gauche un pas en arrière, mais il ne put pas éviter que le coup ne tombe sur sa barque, laquelle se rompit en quatre mille quatre-vingt-six pièces et le reste du sel se renversa par terre. En voyant cela, Pantagruel déplia vigoureusement ses bras et comme on le fait avec une hache, lui enfonça la grosse pointe de son mât, au-dessus de la poitrine, et levant son mat au-dessus de son épaule gauche, il le frappa entre le cou et l'épaule, puis avançant le pied droit il lui donna dans les couilles un coup avec la pointe de son mât, ce qui rompit la hune, et trois ou quatre tonneaux de vin qui étaient de reste se renversèrent. Aussi Loupgarou pensa qu'il lui avait percé la vessie, et que le vin était son urine qui en sortait.

[O]

De cela non content, Pantagruel voulait redoubler ses coups, mais Loupgarou levant sa masse avança vers lui, et de toute sa force il voulait en frapper Pantagruel, et de fait, il y alla si fort que si Dieu n'avait pas secouru le bon Pantagruel, il l'eut fendu depuis le sommet du crâne jusqu'à la rate, mais le coup passa à droite grâce à un brusque écart de Pantagruel. Et sa massue entra de plus de soixante pieds en terre à travers un gros rocher dont il fit sortir un feu plus gros que neuf mille six tonneaux.

Pantagruel voyant que Loupgarou cherchait à retirer sa massue qui était maintenue en terre par le roc, lui courut dessus, et il voulait lui couper la tête tout net, mais son mât par malchance toucha un peu au manche de la masse de Loupgarou qui était enchantée (comme nous l'avons dit) et pour cela son mât se rompit à trois doigts de l'endroit où il le tenait. Ce dont il fut plus étonné qu'un fondeur de cloches, et il s'écria :

— Oh ! Panurge, où es-tu ?

[O]

Ce qu'entendant, Panurge dit au roi et aux géants :

— Par Dieu, ils se feront mal, si on ne les sépare pas.

Mais les géants étaient contents comme s'ils étaient de noces. Cependant, Carpalim voulut se lever de là pour secourir son maître, mais un géant lui dit :

— Par Goinfre, neveu de Mahomet, si tu bouges d'ici, je te mettrai au fond de ma culotte comme on fait avec un suppositoire, d'autant que je suis constipé du ventre, et ne peux guère chier qu'à force de grincer des dents.

[O]

Pantagruel privé de bâton, reprit le bout de son mât, et frappa à tort et à travers sur le géant, mais il ne lui faisait pas plus mal que l'on ne ferait à une enclume de forgeron en lui donnant une chiquenaude. Pendant ce temps, Loupgarou tirait de terre sa masse et il réussit à la sortir et il la disposait pour en frapper Pantagruel, mais Pantagruel qui était prompt à se remuer évitait tous les coups. Quand, voyant que Loupgarou le menaçait en lui disant :

— Méchant, je vais te hacher comme de la chair à pâté. Jamais tu n'altéreras plus les pauvres gens.

Pantagruel le frappa du pied un grand coup dans le ventre si fort qu'il le jeta en arrière les jambes en l'air, et le traîna ainsi à l'écorche cul plus d'un trait d'arc. Et Loupgarou s'écriait crachant le sang par la bouche :

— Mahomet ! Mahomet ! Mahomet !

[O]

En l'entendant, tous les géants se levèrent pour le secourir. Mais Panurge leur dit :

— Messieurs, croyez-m'en, n'y allez pas, car notre maître est fou et frappe à tort et à travers, et ne regarde point où cela tombe. Il va vous arriver malheur.

Mais les géants n'en tinrent pas compte, voyant que Pantagruel était sans bâton.

Les voyant approcher, Pantagruel prit Loupgarou par les deux pieds, et avec le corps de Loupgarou recouvert d'enclumes, il frappait ces géants armés de pierre de taille, et il les abattait comme un maçon fait des éclats. Si bien que nul ne s'arrêtait devant lui qu'il ne tombât à terre. La rupture de leurs pierres de taille fit un si horrible tumulte que cela me rappela quand la grosse tour de beurre qui était à Saint-Étienne de Bourges^[Note 329] fondit au soleil. Et Panurge avec Carpalim et Eusthène, égorgeaient ceux qui étaient jetés à terre. Vous pouvez être sûr qu'il n'en échappa pas un seul et à voir Pantagruel, on aurait cru un faucheur, qui de sa faux (c'était Loupgarou) abattait l'herbe d'un pré (c'étaient les géants). Mais à s'escrimer ainsi, Loupgarou perdit la tête, ce fut, quand Pantagruel en abattit un, qui se nommait Riflandouille, qui était armé en haut appareil, c'était avec des pierres de grès très dures, – dont un éclat traversa la gorge d'Épistémon – alors que la plupart d'entre eux étaient armés à la légère, certains avec des pierres de tuf, et les autres avec des pierres d'ardoise. Finalement voyant que tous étaient morts, Pantagruel jeta le corps de Loupgarou aussi fort qu'il put contre la ville, et il tomba comme une grenouille sur le ventre sur la grand-place, et en tombant, tua sur le coup un chat brûlé, une chatte mouillée, une cane peureuse, et un oison bridé.

Chapitre XXX

—

Comment Épistémon, qui avait la tête coupée, fut guéri habilement par Panurge, et des nouvelles des diables et des damnés.

[O]

Cette déroute gigantesque achevée, Pantagruel se retira là où étaient les flacons, et il appela Panurge et les autres, lesquels se rendirent à lui sains et saufs, excepté Eusthène qu'un des géants avait égratigné quelque peu au visage, pendant qu'il l'égorgeait. Et Épistémon qui ne comparaisait pas, ce dont Pantagruel fut si malheureux qu'il voulut se tuer, mais Panurge lui dit :

— Vraiment seigneur, attendez un peu, nous allons le chercher parmi les morts, et verrons ce qu'il en est vraiment.

Et se mettant à chercher, ils le trouvèrent tout raide mort et la tête entre ses bras toute sanglante. En le voyant, Eusthène s'écria :

— Ah mort affreuse, tu nous as enlevé le plus parfait des hommes.

En l'entendant, Pantagruel se leva dans le plus grand deuil qu'on ne vit jamais au monde. Et il dit à Panurge :

— Ah mon ami, les auspices de vos deux verres, et du bâton de javelot étaient bien trompeurs !

[O]

Mais Panurge dit :

— Mes enfants, ne pleurez pas, il est encore tout chaud. Je le guérirai et vous le rendrai aussi sain qu'il ne fut jamais.

En disant cela, il prit la tête et la tint sur sa braguette bien au chaud afin qu'elle ne prenne pas le vent, et Eusthène et Carpalim portèrent le corps au lieu où ils avaient fait leur banquet, non pas avec l'espoir que jamais il ne guérisse, mais afin que Pantagruel le voit. Toutefois, Panurge les réconfortait, en disant :

— Si je ne le guéris pas, je veux perdre la tête (ce qui est le gage d'un fou), laissez ces pleurs et venez m'aider.

[O]

Il nettoya très bien avec du bon vin blanc le cou, et puis la tête, et il y saupoudra de la poudre d'excrément qu'il portait toujours dans l'une de ses poches. Puis il les enduit de je ne sais quel onguent, et les ajusta précisément veine contre veine, nerf contre nerf, vertèbre contre vertèbre, afin qu'il n'eût pas le torticolis (car il haïssait ces gens-là à mort^[Note 330]) et il lui fit deux ou trois points d'aiguille, afin qu'elle ne retombe pas puis il mit autour un peu d'un onguent, qu'il appelait *résuscitatif*.

Et soudain, Épistémon commença à respirer, puis à ouvrir les yeux, puis à bâiller, puis à éternuer,

puis il fit un gros pet de ménage, ce qui fit dire à Panurge :

— Maintenant, il est guéri assurément.

Et il lui donna à boire un grand verre de vin blanc avec une rôtie sucrée.

De cette façon, Épistémon fut guéri habilement, sauf qu'il fut enrôlé plus de trois semaines, et eut une toux sèche, dont il ne put jamais guérir, sinon à force de boire.

[O]

Et alors, il commença à parler, disant qu'il avait vu les diables, et avait parlé à Lucifer familièrement, et avait fait bonne chère en enfer dans les Champs Élysées^[Note 331]. Et il affirmait à tous que les diables étaient de bons compagnons, et au sujet des damnés, il dit qu'il était bien désolé que Panurge l'ait rappelé si tôt à la vie.

— Car je prenais, dit-il, un singulier intérêt à les voir.

— Comment ça ? demanda Pantagruel.

— L'on ne les traite pas, dit Épistémon, si mal que vous penseriez, mais leur état est changé d'une étrange façon. Car je vis :

Alexandre le Grand qui reprenait de vieilles chausses, et ainsi gagnait sa vie.^[Note 332]

[O]

Xerxès vendait de la moutarde.

Romulus était marchand de sel.

Numa, cloutier.

Tarquin, avare.

Pison, paysan.

Sylla, batelier.

Cyrus était vacher.

Thémistocle, verrier.

Épaminondas, miroitier.

Brutus et Cassius, arpenteurs.

Démosthène, vigneron.

Cicéron, attiseur de feu.

[O]

Fabie, enfileur de chapelets.

Artaxerxès, cordier.

Énée, meunier.

Achille, teigneux.

Agamemnon, lècheur de plat.

Ulysse, faucheur.

Nestor, voleur de campagne.

Darie, vidangeur.

Ancus Martius calfatait les navires.

Camillus, fabricant de galoches.

Marcellus, éplucheur de fèves.

Drusus, fanfaron.

Scipion l'Africain, colporteur de lie de vin.

Hasdrubal était fabricant de lanternes.

Annibal, marchand d'œufs.

Priam vendait de vieux chiffons.

Lancelot du Lac était écorcheur de chevaux morts.

[O]

Tous les Chevaliers de la Table Ronde étaient de pauvres gagne-deniers, tirant la rame pour passer les rivières de Cocyte, Phlégéthon, Styx, Achéron, et Léthé^[Note 333], quand messieurs les diables veulent s'ébattre dans l'eau, comme le font les batelières de Lyon et les gondoliers de Venise. Mais, pour chaque passage, ils n'ont qu'une chiquenaude sur le nez, et le soir un morceau de pain moisi.

Les douze pairs de France sont là et ne font rien à ce que j'ai vu, mais ils gagnent leur vie en recevant des coups de poing, des chiquenaudes, des bousculades et de grands coups sur les dents.

Trajan était pêcheur de grenouilles.

Antonin, laquais.

Commode, joueur de cornemuse.

Pertinax, ouvrier de noix.

Lucullus, rôtiisseur.

Justinien, bimbélotier

[O]

Hector était gâte-sauce.

Pâris était déguenillé.

Achille, botteleur de foin.

Cambyse, muletier.

Artaxerxès, écumeur de pots.

Néron était joueur de vielle et Fierabras était son valet, mais il lui faisait mille maux, et lui faisait manger du pain bis, et boire du vin aigre alors que lui mangeait et buvait du meilleur.

Jules César et Pompée étaient goudronneurs de navires.

Valentin et Orson faisaient le service aux étuves de l'enfer, et étaient nettoyeurs de visage^[Note 334].

Giglain et Gauvain étaient de pauvres porchers.

Geoffroy à la grand'dent était créateur d'images.

Godefroy de Bouillon, fabricant de dominos.

Jason était sacristain.

[O]

Don Pedro 1er de Castille, porteur d'assignation en justice.

Morgant^[Note 335], brasseur de bière.

Huon de Bordeaux était réparateur de tonneaux.

Pyrrhus, souillon de cuisine.

Antioche était ramoneur de cheminées.

Romulus était raccommodeur de savates.

Octavian, racleur de papier.

Nerva, palefrenier.

Le pape Jules II, vendeur de petits pâtés, mais il ne portait plus sa grande barbe d'hérétique.

Jean de Paris était graisseur de bottes.

Le roi Arthur de Bretagne, dégraisseur de bonnets.

Perceforêt, porteur de fagots.

[O]

Le pape Boniface VIII était écumeur de marmites.

Nicolas, pape tiers, était papetier.

Le pape Alexandre VI était preneur de rats^[Note 336].

Le pape Sixte, soigneur de vérole^[Note 337].

— Comment, dit Pantagruel, y aurait-il des vérolés dans l'au-delà ? Sûrement, dit Épistémon, je n'en vis jamais autant, il y en a plus de cent millions. Car sachez que ceux qui n'ont pas eu la vérole dans ce monde-ci, l'ont dans l'autre.

— Par Dieu, dit Panurge, j'en suis donc quitte. Car je l'ai eue jusqu'au détroit de Gibraltar, et j'ai dépassé les colonnes d'Hercule^[Note 338], et j'en ai battu des plus sages.

Ogier le Dannois était fourbisseur d'armures.

Le roi Tigrane était couvreur.

Galien Rétoré^[Note 339], preneur de taupes.

[O]

Les quatre fils Aymon^[Note 340], arracheurs de dents.

Le pape Calixte III était barbier pour femmes.

Le pape Urbain, aide-cuisinier.

Mélusine^[Note 341] était souillon de cuisine.

Matabrune, blanchisseuse.

Cléopâtre, revendeuse d'oignons.

Hélène, placeuse de chambrières.

Sémiramis épouillait les gueux.

Didon vendait des mousserons.

Penthésilée^[Note 342] était cressonnière.

Lucretia, ouvreuse de couvent.

Hortensia, filandière.

Livie, racleuse de vert-de-gris.



[O]

« De cette façon, ceux qui avaient été grands seigneurs en ce monde-ci, devaient gagner leur pauvre, méchante et paillardie vie là-bas. Au contraire, les philosophes, et ceux qui avaient été indigents dans ce monde étaient grands seigneurs à leur tour dans l'au-delà.

« Je vis Diogène qui se prélassait dans la magnificence, avec une grande robe de pourpre, et un

sceptre dans sa main droite, et qui faisait enrager Alexandre le Grand, quand il n'avait pas bien repris ses chausses, et il le payait à grands coups de bâton.

« Je vis Épictète^[Note 343], vêtu élégamment à la française, sous une belle treille, avec beaucoup de demoiselles, rigolant, buvant, dansant, faisant toujours bonne chère, et auprès de lui plein d'écus au soleil^[Note 344]. Au-dessus de la treille, il avait pour devise ces vers écrits :

*Sauter, danser, faire des tours,
Et boire vin blanc et vermeil,
Et ne rien faire tous les jours
Que compter écus au soleil.*

[O]

« Quand il me vit, il m'invita à boire avec lui courtoisement, ce que je fis volontiers, et nous avons vidé les chopines religieusement. Cependant, Cyrus vint lui demander un denier en l'honneur de Mercure, pour acheter un peu d'oignons pour son souper. « Rien, rien, dit Épictète, je ne donne pas de denier. Tiens, maraud, voilà un écu^[Note 345], sois un homme de bien. » Cyrus fut bien aise d'avoir reçu un tel butin. Mais les autres coquins de rois qui sont là-bas, comme Alexandre, Darius, et autres, lui dérobèrent pendant la nuit.

« Je vis Pathelin^[Note 346], trésorier de Rhadamanthe, qui marchandait les petits pâtés que vendait le pape Jules, et lui demanda : « Combien coûte la douzaine. – Trois écus blancs, dit le pape. – Plûtôt, dit Pathelin, trois coups de bâton, donne les moi, vilain, donne, et va en chercher d'autres. » Et le pauvre pape s'en allait en pleurant et quand il fut devant son maître pâtissier, il lui dit qu'on lui avait pris ses pâtés. Pour cela, le pâtissier lui donna des coups de fouet, si bien que sa peau n'eut rien valu pour faire des cornemuses.

[O]

« Je vis maître Jean le Maire^[Note 347], qui se prenait pour le pape, et qui faisait baiser ses pieds à tous ces pauvres rois et papes de ce monde et, en faisant l'important, leur donnait sa bénédiction, disant : « Gagnez les pardons, coquins, gagnez-les, ils sont bon marché. Je vous absous de pain et de soupe^[Note 348], et vous dispense de tenter de valoir quelque chose, » et il appela Caillette et Triboulet^[Note 349], disant : « Messieurs les Cardinaux, exécutez cette bulle, à chacun un coup de gourdin sur les reins. » Ce qui fut fait immédiatement.

« Je vis maître François Villon, qui demandait à Xerxès combien coûtait la denrée^[Note 350] de moutarde. Un denier, dit Xerxès. Sur quoi Villon lui répondit : « Par les fièvres quartes, vilain ! la blanchée^[Note 351] n'en vaut qu'un pinart, et tu sur fais ici le prix des vivres. » Et il pissa dans le baquet de moutarde, comme font les moutardiers à Paris.

[O]

« Je vis le franc archer de Bagnolet^[Note 352], qui était inquisiteur des hérétiques. Il rencontra Perceforêt^[Note 353] pissant contre une muraille, sur laquelle était peint le feu de Saint-Antoine^[Note 354]. Il le déclara hérétique, et l'eut fait brûler tout vif, s'il n'avait pas rencontré Morgant, qui, pour son proficiat^[Note 355] et autres menus droits, lui donna neuf tonneaux de bière.

— Suffit, dit Pantagruel, réserve-nous ces beaux contes pour une autre fois. Dis-nous seulement comment sont traités les usuriers.

— Je les vis, dit Épistémon, tous occupés à chercher les épingles rouillées et les vieux clous dans les rigoles des rues, comme vous voyez que font les coquins en ce monde. Mais le quintal de ces quincailleries ne vaut qu'un morceau de pain, et encore la vente en est difficile, aussi les pauvres malotrus sont des fois plus de trois semaines sans manger un morceau ni une miette, et ils travaillent jour et nuit, attendant la foire à venir. Mais, à ce travail et à ce malheur, ils n'y pensent pas, tant ils sont actifs et maudits, pourvu que, au bout de l'année, ils gagnent quelque méchant denier.

[O]

— Alors, dit Pantagruel, payons-nous une tranche de bonne chère, et buvons, je vous en prie, mes enfants, car il fait bon boire tout ce mois.

Ils dégainèrent des tas de flacons, et firent bonne chère avec les réserves du camp. Mais le pauvre roi Anarche ne pouvait se réjouir. Alors Panurge dit :

— Quel métier allons-nous donner à monsieur le roi ici, il faut qu'il soit vraiment tout expert dans cet art quand il sera dans l'au-delà avec tous les diables ?

— Vraiment, dit Pantagruel, tu as bien raison, fais comme il te plaît, je te le donne.

— Grand merci, dit Panurge, le présent n'est pas de refus, et je l'apprécie venant de vous.

Chapitre XXXI

—

Comment Pantagruel entra dans la ville des Amaurautes, et comment Panurge maria le roi Anarche et le fit crieur de sauce verte.

Après cette victoire merveilleuse, Pantagruel envoya Carpalim dans la ville des Amaurotes dire et annoncer comment le roi Anarche avait été capturé, et tous les ennemis défaits. Cette nouvelle entendue, tous les habitants de la ville sortirent au-devant de lui en bon ordre et en pompe triomphale avec une liesse divine, pour le conduire dans la ville. Et ils firent de beaux feux de joie par toute la ville, et dressèrent dans les rues de belles tables rondes bien garnies de vivres. Ce fut un renouveau de l'âge d'or comme au temps de Saturne, tant il fut alors fait bonne chère.

Tout le Sénat étant assemblé, Pantagruel leur dit :

— Messieurs, pendant que le fer est chaud, il faut le battre, aussi avant de nous distraire davantage, je veux que nous allions prendre d'assaut tout le royaume des Dipsodes. Aussi, que ceux qui voudront venir avec moi s'apprêtent dès demain après boire, car dès lors je commencerai à marcher. Non pas qu'il me faille davantage de gens pour m'aider à le conquérir, car je pourrais déjà l'avoir fait, mais je vois que cette ville est si pleine d'habitants qu'ils ne peuvent pas se retourner dans les rues. Aussi, je les mènerai comme une colonie en Dipsodie, et je leur donnerai tout le pays, qui est beau, salubre, fructueux, et plaisant plus que tout autre pays au monde, comme plusieurs de vous le savent pour y être allés autrefois. Que chacun d'entre vous qui voudra venir soit prêt comme je l'ai dit.

[O]

Ce conseil et cette délibération furent divulgués à travers la ville, et le lendemain les habitants se trouvèrent sur la place devant le palais au nombre d'un million huit cent cinquante-six mille et onze sans compter les femmes et les petits enfants. Et ils commencèrent à marcher droit vers la Dipsodie en si bon ordre qu'ils ressemblaient aux enfants d'Israël quand ils partirent d'Égypte pour passer la mer rouge.

Mais, avant de poursuivre ce récit, je veux vous dire comment Panurge traita son prisonnier, le roi Anarche. Il se rappela, ce qu'avait raconté Épistémon, comment étaient traités les rois et les riches de ce monde dans les Champs Élysées, et comment ils gagnaient alors leur vie par de vils et sales métiers.

[O]

Aussi, un jour, il habilla le roi d'un beau petit pourpoint de toile tout déchiqueté comme la cornette d'un Albanais, de belles chausses marinières, sans souliers, car, disait-il, ils lui gêneraient la vue, et d'un petit bonnet pers^[Note 356] avec une grande plume de chapon, – je me trompe peut-être, car il devait y en avoir deux, – et un beau ceinturon pers et vert, disant que cette livrée lui allait bien, vu qu'il avait été pervers.

Ainsi vêtu, il l'amena devant Pantagruel, et lui dit :

— Connaissez-vous ce rustre ?

— Certainement pas, dit Pantagruel.

— C’est lui le roi qui a tiré la fève trois fois^[Note 357]. Je veux le faire homme de bien. Ces diables de rois ici ne sont que beaux, et ne savent rien ni ne valent rien, sinon faire du mal à leurs pauvres sujets, et troubler tout le monde par la guerre pour leur inique et détestable plaisir. Je veux le mettre à travailler, et le faire vendeur de sauce verte^[Note 358]. Allez, commence à crier : *Voulez-vous de la sauce verte ?*

[O]

Et le pauvre diable criait.

— C’est trop bas, dit Panurge.

Et il le prit par l’oreille, lui disant :

— Chante plus haut, en sol. Pourtant diable, tu as une bonne gorge, tu n’auras jamais été aussi heureux qu’en n’étant plus roi.

Et Pantagruel prenait tout à plaisir. Car j’ose bien dire que c’était le meilleur homme qu’on pouvait trouver d’ici jusqu’au bout d’un bâton. Ainsi Anarche devint bon crieur de sauce verte.

Deux jours après, Panurge le maria avec une vieille prostituée, lui-même fit les noces avec de belles têtes de mouton, de bonnes tranches de porc à la moutarde, et de belles tripes à l’ail, – dont il envoya cinq charretées à Pantagruel, qui les mangea toutes, tant il les trouva appétissantes, – et pour boire, de la belle eau rougie et du beau jus de corme. Et pour les faire danser, il loua un aveugle qui leur sonnait la note avec sa vielle.

[O]

Après dîner, il les mena au palais et les montra à Pantagruel, et il lui dit en montrant la mariée :

— Elle ne risque pas de péter.

— Pourquoi ? demanda Pantagruel.

— Parce qu’elle est bien entaillée, dit Panurge.

— Quelle parabole me racontes-tu là ? demanda Pantagruel.

— Ne savez-vous pas, dit Panurge, que les châtaignes qu’on fait cuire sur le feu, si elles sont entières, elles pètent que c’en est rageant et pour les empêcher de péter, on les entaille. Aussi cette mariée est bien entaillée par le bas, ainsi elle ne pètera pas.

Et Pantagruel leur donna une petite loge dans la rue basse, et un mortier de pierre pour piler la sauce. Et ils firent en cet endroit leur petit ménage, et il fut le plus valeureux crieur de sauce verte qu’on n’ait jamais vu en Utopie. Mais l’on m’a dit que, depuis, sa femme le bat comme plâtre, et le pauvre sot n’ose pas se défendre, tant il est niais.

Chapitre XXXII

—

Comment Pantagruel de sa langue couvrit toute une armée, et ce que l’auteur vit dans sa bouche.

[O]

Quand Pantagruel avec toute sa bande entraient dans les terres des Dipsodes, tout le monde se rendait, et de leur propre volonté, ils lui apportaient les clefs de toutes les villes où il allait, sauf les Almyrodes^[Note 359], qui voulurent tenir contre lui, et répondirent à ses hérauts, qu’ils ne se rendraient pas, sinon à bonne enseigne.

Quoi, dit Pantagruel, demandent-ils de meilleures enseignes que la main au flacon et le verre au poing ? Allons, et qu’on les mette à sac.

Et donc, tous se mirent en ordre, prêts à donner l’assaut.

Mais en chemin, passant à travers une grande campagne, ils furent saisis d’une grosse averse de pluie, si bien qu’ils commencèrent à se trémousser et à se serrer les uns contre les autres. Ce que voyant, Pantagruel leur fit dire par les capitaines que ce n’était rien, et qu’en regardant au-dessus des nuages, il voyait bien que ce ne serait qu’une petite rosée, mais qu’à toutes fins utiles, ils se resserrent et qu’il allait les couvrir. Alors, ils se mirent en bon ordre et bien serrés et Pantagruel tira la langue, seulement à demi, et les en recouvrit aussi bien qu’une poule qui couve ses poussins.

[O]

Pendant ce temps, moi, qui vous fais ces contes si véritables, je m’étais caché sous une feuille de bardane, qui n’était pas moins large que l’arche du pont de Monstrible^[Note 360], mais quand je les vis aussi bien couverts, j’allais vers eux me mettre à l’abri, ce que je ne pus pas faire tant ils étaient nombreux et comme on dit : « *au bout de l’aune il manque du drap.* » Et donc je ne pus que monter dessus et je cheminaï bien deux lieues sur sa langue, si bien que j’entrais dans sa bouche.

Mais ô dieux et déesses, que vis-je là ? Que Jupiter me foudroie de son éclair à trois pointes si je mens. J’y cheminaï comme l’on fait dans la mosquée de Sainte-Sophie à Constantinople, et j’y vis de grands rochers, comme les monts danois, je crois que c’étaient les dents, et de grands prés, de grandes forêts, et de fortes et grandes villes plus grandes que Lyon ou Poitiers.

[O]

La première rencontre que je fis, ce fut un bonhomme qui plantait des choux. Tout ébahi, je lui demandai :

— Mon ami que fais-tu ici ?

— Je plante des choux, dit-il.

— Et pourquoi et comment ? dis-je.

— Ah monsieur ! dit-il, chacun ne peut pas avoir les couilles aussi pesantes qu’un mortier^[Note 361], et

nous ne pouvons pas tous être riches. Je gagne ainsi ma vie, et je les porte pour les vendre au marché de la cité qui est ici derrière.

— Jésus ! dis-je, il y a ici un Nouveau Monde.

— De fait, dit-il, il n'est pas nouveau, l'on dit bien qu'un peu plus loin, il y a une nouvelle terre où ils ont en même temps le soleil et la lune et plein de bonnes affaires, mais celui-ci est plus ancien.

[O]

— Peut-être, dis-je, mais mon ami, quel est le nom de cette ville où tu portes tes choux ?

— Elle s'appelle Aspharage^[Note 362], dit-il, les habitants sont chrétiens et gens de bien, et ils vous feront bonne chère.

Bref, je décidai d'y aller.

Or sur mon chemin, je trouvais un compagnon qui tendait des filets pour attraper des pigeons, auquel je demandai :

— Mon ami, d'où viennent ces pigeons ?

— Sire, dit-il, ils viennent de l'autre monde.

Aussi, je pensai que quand Pantagruel bâillait, les pigeons à pleines volées entraient dans sa gorge, pensant que ce fut un colombier.

[O]

Puis j'entrai dans la ville, que je trouvais belle, bien forte, et avec du bon air, mais à l'entrée les portiers me demandèrent mon bulletin^[Note 363], ce dont je fus fort ébahi, et je leur demandai :

— Messieurs, y a-t-il un danger de peste ici ?

— Ô, seigneur, dirent-ils, on se meurt tellement près d'ici que le chariot n'arrête pas de circuler par les rues.

— Par Dieu ! dis-je, et où cela ?

Ils me répondirent que c'était à Laryngue et à Pharyngue, qui sont deux grosses villes de la taille de Rouen ou Nantes, riches et bien marchandes. Et la cause de la peste a été une exhalation puante et infecte qui est sortie des abîmes naguère, et qui a fait mourir plus de deux millions cent soixante milles et seize personnes en huit jours. Alors je réfléchis et je calcule, et je trouve que c'était une haleine puante qui était venue de l'estomac de Pantagruel quand il avait mangé tant d'aillade, comme nous l'avons dit précédemment.

[O]

Partant de là, je passai entre les rochers, qui étaient ses dents, et je fis si bien que je montai sur l'une d'elles, et je trouvais là les plus beaux lieux du monde : de beaux grands jeux de paume, de belles galeries, de belles prairies, beaucoup de vignes, et une infinité de petites villas à la mode italienne parmi les champs, elles étaient délicieuses, et je demeurai là bien quatre mois et ne fis jamais aussi bonne chère qu'alors.

Puis je descendis par les dents de l'arrière pour venir sur les lèvres, mais en chemin, je fus détroussé par des brigands en traversant une grande forêt qui est du côté des oreilles :

Puis je trouvais une petite bourgade en pente, j'ai oublié son nom, où je fis encore meilleure chère que jamais, et je gagnai un peu d'argent pour vivre. Et savez-vous comment ? À dormir, car on loue les gens à la journée pour dormir, et ils gagnent cinq à six sols par jour, mais ceux qui ronflent très fort gagnent bien sept sols et demi. Je racontais aux sénateurs comment on m'avait détroussé dans la vallée et ils me dirent que, vraiment, les gens de par-delà les dents étaient des vauriens et des brigands de nature. Je sus ainsi que, comme nous avons les contrées de deçà et de delà les monts, aussi ils ont celles de deçà et de delà les dents. Mais il fait bien meilleur vivre en deçà et l'air est meilleur.

[O]

Là, je commençai à penser que c'est bien vrai ce que l'on dit, que la moitié du monde ne sais pas comment l'autre vit. Vu que nul n'avait encore écrit sur ce pays-là où il y a plus de vingt-cinq royaumes habités, en dehors des déserts, et il y a un gros bras de mer. Aussi, j'ai écrit un grand livre intitulé *l'Histoire des Gorgias*^[Note 364], car ainsi les ai-je nommés parce qu'ils demeurent dans la gorge de mon maître Pantagruel.

Finalement, je voulus m'en retourner et passant par la barbe, je me jetai sur ses épaules, et de là je dévalais à terre et tombais devant lui.

[O]

Quand il m'aperçut, il me demanda :

— D'où viens-tu Alcofribas^[Note 365] ?

Je lui réponds :

— De votre gorge, Monsieur.

— Et depuis quand y étais-tu ? me demanda-t-il.

— Depuis que vous êtes allé vous battre contre les Almyrodes, dis-je.

— Il y a plus de six mois, dit-il. Et de quoi vivais-tu ? Que mangeais-tu ? Que buvais-tu ?

[O]

Je réponds :

— Seigneur, comme vous, des plus friands morceaux qui passaient par votre gorge, je prélevais un droit de passage.

— D'accord, dit-il, mais où chiais-tu ?

— Dans votre gorge monsieur, dis-je.

— Ah ! Ah ! Tu es un gentil compagnon, dit-il. Nous avons, avec l'aide de Dieu, conquis tout le pays des Dipsodes, je te donne la châellenie de Salmigondin.

— Grand merci, Monsieur, dis-je, vous me faites du bien plus que je ne le mérite.

Chapitre XXXIII

—

Comment Pantagruel fut malade, et la façon dont il guérit.

eu de temps après, le bon Pantagruel tomba malade, et il souffrit tellement de l'estomac qu'il ne pouvait ni boire ni manger, et parce qu'un malheur ne vient jamais seul, il attrapa une chaude pisse, qui le tourmenta plus que vous ne le penseriez. Mais ses médecins le secoururent très bien et avec force drogues lénitives et diurétiques, ils lui firent pisser son malheur.

P Et son urine était si chaude que depuis ce temps-là elle n'est pas encore refroidie. Et vous en trouvez en France en divers lieux là où elle prit son cours, et on les appelle les bains chauds, comme à Cauterets, à Limoux, à Dax, à Balaruc-les-bains, à Nérès, à Bourbon-Lancy, et ailleurs. En Italie à Monte grotto, à Abano, à San Pietro Montagnone, à Santa Elena, à Casa Nova, à Sancto Bartholomeo. Dans le comté de Bologne à la Poretta, et mille autres lieux.

[O]

Je m'ébahis grandement de ce qu'un tas de philosophes fous et de médecins perdent leur temps à argumenter pour décider d'où vient la chaleur de ces eaux : si c'est à cause du borax, ou du soufre, ou de l'alun, ou du salpêtre qui est dans le sol, car ils ne font que rêvasser, et il vaudrait mieux qu'ils aillent se frotter le cul sur des chardons à cent têtes, que de perdre ainsi leur temps à argumenter sur ce dont ils ne connaissent pas l'origine, que ces bains sont chauds parce qu'ils sont issus d'une chaude pisse du bon Pantagruel.

Or, pour vous dire comment il guérit de son mal principal, je passe sur ce qu'il prit comme purgatif : quatre quintaux de scammonée de Colophon, cent trente-huit charretées de casse, onze mille neuf cents livres de rhubarbe, sans compter les autres.

[O]

Il faut que vous sachiez que par l'assemblée des médecins, il fut décrété qu'on ôterait ce qui lui causait le mal à l'estomac. Et pour cela, on fit seize grosses pommes de cuivre plus grosses que celle qui est à Rome sur l'aiguille de Virgile, façonnées de telle sorte qu'on les ouvrait par le milieu et qu'elle fermait avec un ressort. Dans l'une, il entra un de ses serviteurs portant une lanterne et un flambeau allumé. Et Pantagruel l'avalait comme une petite pilule. Dans cinq autres boules entrèrent d'autres gros valets, chacun portant une pioche à son cou. Dans trois autres entrèrent trois paysans ayant chacun une pelle au cou. Dans sept autres entrèrent sept porteurs, chacun ayant une corbeille au cou. Et tous furent avalés comme des pilules.

Et quand ils furent dans l'estomac, chacun défit son ressort et ils sortirent de leurs cabanes, en premier celui qui portait la lanterne, et alors ils arrivèrent sur plus d'une demi-lieue, là où étaient les humeurs corrompues, dans un gouffre horrible, puant, et infect plus que Mephitis^[Note 366], les marais de Camarine, ou le lac fétide de la Sorbonne^[Note 367] qu'a décrit Strabon. Et s'ils n'avaient pas bien pris d'antidotes pour le cœur, l'estomac, et le pot au vin, que l'on nomme la caboche, ils auraient suffoqué, et étouffé de ces vapeurs abominables. Oh ! quel parfum ! oh ! quelle vapeur pour empuantir les masques de nez des jeunes galantes !

Puis, en tâtonnant et en flairant, ils approchèrent de la matière fécale, et des humeurs corrompues. Finalement, ils trouvèrent un monticule d'ordures, alors les terrassiers frappèrent dessus pour les arracher et les autres avec les pelles en emplirent les corbeilles, et quand tout fut bien nettoyé, chacun rentra dans sa pomme. Ensuite, Pantagruel se força à vomir, et facilement les remit dehors, car ils remontaient dans sa gorge aussi bien qu'un rot en la vôtre, et ils sortirent hors de leurs pilules joyeusement. Cela me rappelait quand les Grecs sortirent du cheval de Troie. Et par ce moyen, il fut guéri et retrouva sa bonne santé.

Et de ces pilules d'airain, il y en a une à Orléans sur le clocher de l'église de Sainte-Croix.

Chapitre XXXIV

—

La conclusion du présent livre et l'excuse de l'auteur.

[O]

essieurs, vous avez entendu le début de l'histoire horrible de mon maître et seigneur Pantagruel. Ici, je mettrai fin à ce premier livre, j'ai un peu mal à la tête, et je sens bien que les registres de mon cerveau sont quelque peu brouillés par cette purée de septembre.

M Vous aurez le reste de l'histoire dans l'une des prochaines foires de Francfort, et là vous verrez comment Panurge fut marié, et fut cocu dès le premier mois de ses noces, et comment Pantagruel trouva la pierre philosophale, et la manière de la trouver et de l'utiliser, et comment il passa les monts Caspiens, comment il navigua sur l'océan Atlantique, vainquit les cannibales, et conquît les îles de Perlas, comment il épousa la fille du roi des Indes, nommé Prêtre Jean, comment il combattit contre les diables et fit brûler cinq chambres d'enfer, et mit à sac la grande chambre noire, et jeta Proserpine dans le feu, et rompit quatre dents à Lucifer et une corne du cul, et comment il visita les régions de la lune pour savoir si, à la vérité, la lune était entière, alors que les femmes en avaient trois quartiers dans la tête, et mille autres petites joyusetés toutes véritables. Ce sont de belles besognes.

[O]

Bonsoir, Messieurs. Pardonnez-moi, et ne pensez pas plus à mes fautes que vous ne pensez bien aux vôtres.

Si vous me dites : « Maître, il semblerait que vous ne soyez pas très sage de nous écrire ces balivernes et plaisantes moqueries, » je vous réponds que vous ne l'êtes guère plus de vous amuser à les lire.

Toutefois, si comme passe-temps joyeux, vous les lisez comme je passais mon temps en les écrivant, vous et moi sommes plus dignes de pardon qu'un grand tas de sarabaïtes^[Note 368], cagots, escargots^[Note 369], hypocrites, cafards, frapparts^[Note 370], botineurs^[Note 371], et autres telles sectes de gens, qui se sont déguisés comme au carnaval pour tromper le monde.

[O]

Car, ils donnent à entendre au peuple qu'ils ne s'occupent que de contemplation et de dévotion, en faisant des jeûnes et en épuisant leur sensualité, ne prenant que juste ce qu'il faut pour nourrir et alimenter la petite fragilité de leur humanité, alors qu'au contraire, ils font bonne chère, Dieu sait combien.

« Ils font les austères comme Curius, mais mènent une vie de bacchanales (Satire de Juvénal). »

Vous pouvez le lire en grosse lettre et enluminure sur leurs rouges museaux, et leurs ventres rebondis, sauf quand ils se parfument de soufre.

Quant à leur étude, elle est tout employée à la lecture de livres pantagruéliques, non pas tant pour passer le temps joyeusement que pour nuire à quelqu'un méchamment, à savoir en articulant,

monorticulant, torticulant, culletant, couilletant et diaboliculant, c'est à dire en calomniant. Ce que faisant, ils ressemblent à ces coquins de village qui fouillent et éparpillent la merde des petits enfants, à la saison des cerises et des guignes, pour trouver les noyaux et les vendre aux droguistes qui font de l'huile d'amande.

[O]

Fuyez-les, abhorrez-les et haïssez-les autant que je le fais, et vous vous en trouverez bien, sur ma foi, et, si vous désirez être bons pantagruélistes (c'est-à-dire vivre en paix, joie, santé, en faisant toujours bonne chère), ne vous fiez jamais aux gens qui regardent par-dessous leur capuchon.

Fin des chroniques de Pantagruel, roi des Dipsodes,
restitués à leur naturel, avec ses faits
et prouesses épouvantables composées
par feu M. ALCOFRIBAS,
abstracteur de quinte
essence.

FIN

PANTAGRUEL

Original

[\[M\]](#)

**PANTAGRUEL
ROY DES DIPSODES,
Restitué à son naturel,
AVEC SES FAICTZ ET PROUESSES ESPOVENTABLES**

Composez par feu M. Alcofribas, abstracteur de quinte essence.

Dizain de Maistre Hugues Salel à l'auteur de ce livre.

Si, pour mesler profit avec douceur,
On met en pris un aucteur grandement,
Prisé seras, de cela tien toy sceur ;
Je le congnois, car ton entendement
En ce livret, soubz plaisant fondement,
L'utilité a si très bien descripte,
Qu'il m'est advis que voy un Democrite
Riant les faictz de nostre vie humaine.
Or persevere, et, si n'en as merite
En ces bas lieux, l'auras au hault domaine.

Prologue de l'auteur

[M]

res illustres et tres chevaleureux champions, gentilz hommes et aultres, qui voluntiers vous adonnez à toutes gentillesses et honnestetez, vous avez n'a gueres veu, leu et sceu les Grandes et inestimables Chronicques de l'enorme geant Gargantua et, comme vrays fideles, les avez creues gualantement, et y avez maintefoys passé vostre temps avecques les honorables dames et damoyelles, leur en faisans beaulx et longs narrez alors que estiez hors de propos, dont estiez bien dignes de grande louange et memoire sempiternelle.

TEt à la mienne volonté que chascun laissast sa propre besoigne, ne se souciast de son mestier et mist ses affaires propres en oubly, pour y vacquer entierement sans que son esperit feust de ailleurs distraict ny empesché, jusques à ce que l'on les tint par cueur, affin que, si d'adventure l'art de l'imprimerie cessoit, ou en cas que tous livres perissent, on temps advenir un chascun les peust bien au net enseigner à ses enfans, et à ses successeurs et survivens bailler comme de main en main, ainsy que une religieuse Caballe ; car il y a plus de fruict que par adventure ne pensent un tas de gros talvassiers tous croustelevez, qui entendent beaucoup moins en ces petites joyeusetés que ne faict Raclet en l'Institute.

[M]

J'en ay congneu de haultz et puissans seigneurs en bon nombre, qui, allant à chasse de grosses bestes ou voller pour canes, s'il advenoit que la beste ne feust rencontrée par les brisées ou que le faulcon se mist à planer, voyant la proye gagner à tire d'esle, ilz estoient bien marrys, comme entendez assez ; mais leur refuge de reconfort, et affn de ne soy morfondre, estoit à recoler les inestimables faictz dudict Gargantua.

Aultres sont par le Monde (ce ne sont fariboles) qui, estans grandement affligez du mal des dentz, après avoir tous leurs biens despenduz en medicins sans en rien profiter, ne ont trouvé remede plus expedient que de mettre lesdictes Chronicques entre deux beaulx linges bien chaulx et les appliquer au lieu de la douleur, les sinapizand avecques un peu de pouldre d'oribus.

[M]

Mais que diray je des pauvres verolez et goutteux ? O, quantes foys nous les avons veu, à l'heure que ilz estoyent bien oingt et engressez à point, et le visaige leur reluysoit comme la claveure d'un charnier, et les dentz leur tressailloyent commefont les marchettes d'un clavier d'orgues ou d'espinette quand on joue dessus, et que le gosier leur escumoit comme à un verrat que les vaultres ont aculé entre les toilles ! Que faisoient-ilz alors ? Toute leur consolation n'estoit que de ouyr lire quelque page dudict livre, et en avons veu qui se donnoient à cent pipes de vieulx diables en cas que ilz n'eussent senty allegement manifeste à la lecture dudict livre, lorsqu'on les tenoit es lymbes, ny plus ny moins que les femmes estans en mal d'enfant quand on leurs leist la vie de sainte Marguerite.

Est ce rien cela ? Trouvez moy livre, en quelque langue, en quelque faculté et science que ce soit, qui ayt telles vertus, propriétés et prerogatives, et je poieray chopine de trippes. Non, Messieurs, non. Il est sans pair. incomparable et sans parragon. Je le maintiens jusques au feu exclusive. Et ceulx qui voudroient maintenir que si, réputés les abuseurs, prestinateurs, emposteurs et seducteurs.

Bien vray est il que l'on trouve en aulcuns livres de haulte fustaye certaines propriétés occultes, au nombre desquelz l'on tient Fessepinte, Orlando furioso, Robert le Diable, Fierabras, Guillaume sans paour, Huon de Bourdeaulx, Montevieille et Matabrune ; mais ilz ne sont comparables à celluy duquel parlons. Et le monde a bien congneu par experience infallible le grand emolument et utilité qui venoit de ladicte Chronicque Gargantuine : car il en a esté plus vendu par les imprimeurs en deux moys qu'il ne sera acheté de Bibles en neuf ans.

Voulant doncques je, vostre humble esclave, accroistre vos passetemps dadvantaige, vous offre de present un aultre livre de mesme billon, sinon qu'il est un peu plus equitable et digne de foy que n'estoit l'aultre. Car ne croyez (si ne voulez errer à vostre escient), que j'en parle comme les Juifz de la Loy. Je ne suis nay en telle planette et ne m'advint oncques de mentir, ou asseurer chose que ne feust veritable. J'en parle comme un gaillard Onocrotale, voyre, dy je, crotenotaire des martyrs amans, et crocquenotaire de amours : Quod vidimus testamur. C'est des horribles faictz et prouesses de Pantagruel, lequel j'ay servy à gaiges dès ce que je fuz hors de page jusques à présent, que par son congié je m'en suis venu visiter mon païs de vache, et sçavoir si en vie estoyt parent mien aulcun.

Pourtant, affin que je face fin à ce prologue, tout ainsi comme je me donne à cent mille panerés de beaulx diables, corps et ame, trippes et boyaul, en cas que j'en mente en toute l'hystoire d'un seul mot, pareillement le feu saint Antoine vous arde, mau de terre vous vire, le lancy, le maulubec vous trousse, la caquesangue vous viengne,

Le mau fin feu de ricqueracque,

Aussi menu que poil de vache,

Tout renforcé de vif argent,

Vous puisse entrer au fondement,

et comme Sodome et Gomorre puissiez tomber en soulfhre, en feu et en abysme, en cas que vous ne croyez fermement tout ce que je vous racompteray en ceste presente Chronicque !

Chapitre I

—

De l'origine et antiquité du grand Pantagruel.

[M]

e ne sera chose inutile ne oysifve, veu que sommes de sejour, vous ramentevoir la premiere source et origine dont nous est né le bon Pantagruel : car je voy que tous bons hystoriographes ainsi ont traicté leurs Chronicques, non seulement les Arabes, Barbares et Latins, mais aussi Gregoys, Gentilz, qui furent buveurs eternalz.

C Il vous convient doncques noter que, au commencement du monde (je parle de loing, il y a plus de quarante quarantaines de nuyczt, pour nombrer à la mode des antiques Druides), peu après que Abel fust occis par son frere Caïn, la terre embue du sang du juste fut certaine année si tres fertile en tous fruitz qui de ses flans nous sont produytz, et singulièrement en mesles, que on l'appella de toute memoire l'année des grosses mesles, car les troys en faisoient le boysseau.

[M]

En ycelle les Kalendes feurent trouvées par les breviaires des Grecz. Le moys de mars faillit en Karesme, et fut la my oust en may. On moys de octobre, ce me semble, ou bien de septembre (affin que je ne erre, car de cela me veulx je curieusement garder) fut la sepmaine, tant renommée par les annales, qu'on nomme la sepmaine des troys jeudis : car il y en eut troys, à cause des irreguliers bissextes, que le soleil bruncha quelque peu, comme debitoribus, à gauche, et la lune varia de son cours plus de cinq toyzes, et feut manifestement veu le mouvement de trepidation on firmament dict aplane, tellement que la Pleiade moyene, laissant ses compaignons, declina vers l'Equinoctial, et l'estoille nommé l'Espy laissa la Vierge, se retirant vers la Balance, qui sont cas bien espoventables et matieres tant dures et difficiles que les Astrologues ne y peuvent mordre ; aussy auroient ilz les dens bien longues s'ilz povoient toucher jusques là.

Faictes vostre compte que le monde voluntiers mangeoit desdictes mesles, car elles estoient belles à l'œil et delicieuses au goust ; mais tout ainsi comme Noë, le saint homme (auquel tant sommes obligez et tenuz de ce qu'il nous planta la vine, dont nous vient celle nectarique, delicieuse, precieuse, celeste, joyeuse et deïfique liqueur qu'on nomme le piot), fut trompé en le beuvant, car il ignoroit la grande vertu et puissance d'icelluy, semblablement les hommes et femmes de celluy temps mangeoyent en grand plaisir de ce beau et gros fruit.

[M]

Mais accidens bien divers leurs en advindrent, car à tous survint au corps une enfleure très horrible, mais non à tous en un mesme lieu. Car aulcuns enfloyent par le ventre, et le ventre leur devenoit bossu comme une grosse tonne, desquelz est escript : « Ventrem omnipotentem », lesquelz furent tous gens de bien et bon raillars, et de ceste race nasquit saint Pansart et Mardy Gras.

Les aultres enfloyent par les espaules, et tant estoyent bossus qu'on les appelloit montiferes, comme porte montaignes, dont vous en voyez encores par le monde en divers sexes et dignités, et de ceste race

yssit Esopet, duquel vous avez les beaulx faictz et dictz par escript.

[M]

Les aultres enfloyent en longueur, par le membre, qu'on nomme le laboureur de nature, en sorte qu'ilz le avoyent merueilleusement long, grand, gras, gros, vert et acresté à la mode antique, si bien qu'ilz s'en servoyent de ceinture, le redoublans à cinq ou à six foys par le corps ; et s'il advenoit qu'il feust en point et eust vent en poupe, à les veoir eussiez dict que c'estoyent gens qui eussent leurs lances en l'arrest pour jouter à la quintaine. Et d'yceulx est perdue la race, ainsi comme disent les femmes, car elles lamentent continuellement qu'

Il n'en est plus de ces gros, etc.

vous sçavez la reste de la chanson.

Aultres croissoient en matiere de couilles si enormement que les troys emplissoient bien un muy. D'yceulx sont descendues les couilles de Lorraine, lesquelles jamays ne habitent en braguette : elles tombent au fond des chausses.

[M]

Aultres croysoient par les jambes, et à les veoir eussiez dict que c'estoyent grues ou flammans, ou bien gens marchans sus eschasses, et les petits grimaulx les appellent en grammaire Jambus.

Es aultres tant croissoit le nez qu'il sembloit la fleute d'un alambic, tout diapré, tout estincelé de bubeletes, pullulant, purpuré, à pompettes, tout esmaillé, tout boutonné et brodé de gueules, et tel avez veu le chanoyne Panzoult et Piédeboys, medicin de Angiers ; de laquelle race peu furent qui aimassent la ptissane, mais tous furent amateurs de purée septembrale. Nason et Ovide en prindrent leur origine, et tous ceulx desquelz est escript : « Ne reminiscaris. »

[M]

Aultres croissoient par les oreilles, lesquelles tant grandes avoyent que de l'une faisoient pourpoint, chausses et sayon, de l'autre se couvroient comme d'une cape à l'Espagnole, et dict on que en Bourbonnoys encores dure l'eraige, dont sont dictes oreilles de Bourbonnoys.

Les aultres croissoient en long du corps. Et de ceulx là sont venuz les Geans,

Et par eulx Pantagruel ;

Et le premier fut Chalbroth,

Qui engendra Sarabroth,

Qui engendra Faribroth,

Qui engendra Hurtaly, qui fut beau mangeur de soupes et regna au temps du deluge,

Qui engendra Nembroth,

Qui engendra Athlas, qui avecques ses espaulles garda le ciel de tumber,

Qui engendra Goliath,

Qui engendra Eryx, lequel fut inventeur du jeu des gobeletz,

[M]

Qui engendra Tite,
Qui engendra Eryon,
Qui engendra Polypheme,
Qui engendra Cace,
Qui engendra Etion, lequel premier eut la verolle pour n'avoir beu frayz en esté, comme
tesmoigne Bartachim,
Qui engendra Encelade,
Qui engendra Cée,
Qui engendra Typhoe,
Qui engendra Aloe,
Qui engendra Othe,
Qui engendra Ægeon,
Qui engendra Briaré, qui avoit cent mains,

[\[M\]](#)

Qui engendra Porphirio,
Qui engendra Adamastor,
Qui engendra Antée,
Qui engendra Agatho,
Qui engendra Pore, contre lequel batailla Alexandre le Grand,
Qui engendra Aranthas,
Qui engendra Gabbara, qui premier inventa de boire d'autant,
Qui engendra Goliath de Secundille,
Qui engendra Offot, lequel eut terriblement beau nez à boyre au baril,
Qui engendra Artachées,
Qui engendra Oromedon,
Qui engendra Gemmagog, qui fut inventeur des souliers à poulaine,
Qui engendra Sisyphe,
Qui engendra les Titans, dont nasquit Hercules,
Qui engendra Enay, qui fut très expert en matiere de oster les cerons des mains,
Qui engendra Fierabras, lequel fut vaincu par Olivier, pair de France, compagnon de Roland,

[\[M\]](#)

Qui engendra Morguan, lequel premier de ce monde joua aux dez avecques ses bezicles,

Qui engendra Fracassus, duquel a escript Merlin Coccaie,

Dont nasquit Ferragus,

Qui engendra Happe mousche, qui premier inventa de fumer les langues de beuf à la cheminée,
car auparavant le monde les saloit comme on faict les jambons,

Qui engendra Bolivorax,

Qui engendra Longys,

Qui engendra Gayoffe, lequel avoit les couillons de peuple et le vit de cormier,

Qui engendra Maschefain,

Qui engendra Bruslefer,

[\[M\]](#)

Qui engendra Engolevent,

Qui engendra Galehaut, lequel fut inventeur des flacons,

Qui engendra Mirelangault,

Qui engendra Galaffre,

Qui engendra Falourdin,

Qui engendra Roboastre,

Qui engendra Sortibrant de Conimbres,

Qui engendra Brushant de Mommiere,

Qui engendra Bruyer, lequel fut vaincu par Ogier le Dannoys, pair de France,

Qui engendra Mabrun,

Qui engendra Foutasnlon,

Qui engendra Hacqueebac,

Qui engendra Vitdegrain,

Qui engendra Grand gosier,

Qui engendra Gargantua,

Qui engendra le noble Pantagruel, mon maistre.

[\[M\]](#)

J'entens bien que, lysans ce passaige, vous faictez en vous mesmes un doubte bien raisonnable et demandez comment est il possible que ainsi soit, veu que au temps du deluge tout le monde perit, fors Noë et sept personnes avecques luy dedans l'Arche, au nombre desquelz n'est mis ledict Hurtaly ?

La demande est bien faicte, sans doubte, et bien apparente ; mais la responce vous contentera, ou j'ay le sens mal gallefreté. Et, parce que n'estoys de ce temps là pour vous en dire à mon plaisir, je vous allegueray l'autorité des Massoretz, bons couillaux et beaux cornemuseurs Hebraïcques, lesquelz afferment que veritablement ledict Hurtaly n'estoit dedans l'Arche de Noë ; aussi n'y eust il peu entrer, car

il estoit trop grand ; mais il estoit dessus à cheval, jambe de sà, jambe de là, comme sont les petitz enfans sus les chevaulx de boys et comme le gros Toreau de Berne, qui feut tué à Marignan, chevauchoyt pour sa monture un gros canon pevier ; c'est une beste de beau et joyeux amble, sans point de faulte. En icelle façon, saulva, après Dieu, ladicte Arche de periller, car il luy bailloit le bransle avecques les jambes, et du pied la tournoit où il vouloit, comme on faict du gouvernail d'une navire. Ceulx qui dedans estoient luy envoyoient vivres par une cheminée à suffisance, comme gens recongnoissans le bien qu'il leurs faisoit, et quelquefoys parlementoyent ensemble comme faisoit Icaromenippe à Jupiter, selon le raport de Lucian.

Avés vous bien le tout entendu ? Beuvez donc un bon coup sans eaue. Car, si ne le croiez, non foyes je, fist elle.

Chapitre II

—

De la nativité du tres redoubté Pantagruel.

[M]

argantua, en son eage de quatre cens quatre vingtz quarante et quatre ans, engendra son filz Pantagruel de sa femme, nommée Badebec, fille du roy des Amaurotes en Utopie, laquelle mourut du mal d'enfant : car il estoit si merueilleusement grand et si lourd qu'il ne peut venir à lumière sans ainsi suffocquer sa mere.

G Mais, pour entendre pleinement la cause et raison de son nom, qui luy feut baillé en baptesme, vous noterez qu'en icelle année fut seicheresse tant grande en tout le pays de Africque que passerent XXXVI moys, troys sepmaines, quatre jours, treze heures et quelque peu dadvantaige, sans pluye, avec chaleur de soleil si vehemente que toute la terre en estoit aride, et ne fut au temps de Helye plus eschauffée que fut pour lors, car il n'estoit arbre sus terre qui eust ny fueille ny fleur. Les herbes estoient sans verdure, les rivières taries, les fontaines à sec ; les pauvres poissons, delaissez de leurs propres elemens, vagans et crians par la terre horriblement ; les oyseaux tumbans de l'air par faulte de rosée ; les loups, les regnars, cerfz, sangliers, dains, lievres, connilz, belettes, foynes, blereaux et aultres bestes, l'on trouvoit par les champs mortes, la gueulle baye. Au regard des hommes, c'estoit la grande pitié. Vous les eussiez veuz tirans la langue, comme levriers qui ont couru six heures ; plusieurs se gettoient dedans les puys ; aultres se mettoient au ventre d'une vache pour estre à l'ombre, et les appelle Homere Alibantes. Toute la contrée estoit à l'ancre. C'estoit pitoyable cas de veoir le travail des humains pour se garentir de ceste horricque alteration, car il avoit prou affaire de sauver l'eau benoiste par les eglises à ce que ne feust desconfite ; mais l'on y donna tel ordre, par le conseil de messieurs les cardinaulx et du Saint Pere, que nul n'en osoit prendre que une venue. Encores, quand quelc'un entroit en l'eglise, vous en eussiez veu à vingtaines, de pauvres alterez qui venoyent au derriere de celluy qui la distribuoit à quelc'un, la gueulle ouverte pour en avoir quelque goutellete, comme le mauvais riche, affin que rien ne se perdist. O que bienheureux fut en icelle année celluy qui eust cave fresche et bien garnie !

[M]

Le Philosophe raconte, en mouvent la question pour quoy c'est que l'eau de la mer est salée, que, au temps que Phebus bailla le gouvernement de son chariot lucifique à son filz Phaeton, ledict Phaeton, mal appris en l'art et ne sçavant ensuyvre la line ecliptique entre les deux tropiques de la sphere du soleil, varia de son chemin et tant approcha de terre qu'il mist à sec toutes les contrées subjacentes, bruslant une grande partie du ciel que les Philosophes appellent Via lactea et les lifrelofes nomment le chemin Saint Jacques, combien que les plus huppez poetes disent estre la part où tomba le lait de Juno lors qu'elle allaicta Hercules : adonc la terre fut tant eschauffée que il luy vint une sueur enorme, dont elle sua toute la mer, qui par ce est salée, car toute sueur est salée ; ce que vous direz estre vray si vous voulez taster de la vostre propre, ou bien de celles des verollez quand on les faict suer ; ce me est tout un.

Quasi pareil cas arriva en ceste dicte année, car, un jour de vendredy que tout le monde s'estoit mis en devotion et faisoit une belle procession avecques forces letanies et beaux preschans, supplians à Dieu

omnipotent les vouloir regarder de son œil de clemence en tel desconfort, visiblement furent veues de terre sortir grosses gouttes d'eaue, comme quand quelque personne sue copieusement. Et le pauvre peuple commença à s'esjouyr comme si ce eust esté chose à eulx proffitable, car les aulcuns disoient que de humeur il n'y en avoit goutte en l'air dont on esperast avoir pluye et que la terre supplioit au deffault. Les aultres gens sçavans disoyent que c'estoit pluye des Antipodes, comme Senecque narre au quart livre Questionum naturalium, parlant de l'origine et source du Nil ; mais ilz y furent trompés, car, la procession finie, alors que chascun vouloit recueillir de ceste rosée et en boire à plein godet, trouverent que ce n'estoit que saulmure, pire et plus salée que n'estoit l'eaue de la mer.

[M]

Et parce que en ce propre jour nasquit Pantagruel, son pere luy imposa tel nom : car panta en grec vault autant à dire comme tout, et gruel en langue Hagarene, vault autant comme alteré, voulent inferer que à l'heure de sa nativité, le monde estoit tout alteré, et voyant, en esperit de prophetie, qu'il seroit quelque jour dominateur des alterez. Ce que luy fut monstré à celle heure mesmes par aultre signe plus evident. Car, alors que sa mere Badebec l'enfantoit et que les saiges femmes attendoyent pour le recepvoir, yssirent premier de son ventre soixante et huyt tregeniers, chascun tirant par le licol un mulet tout chargé de sel, après lesquelz sortirent neuf dromadaires chargés de jambons et langues de beuf fumées, sept chameaulx chargés d'anguillettes, puis xxv charretées de porreaulx, d'aulx, d'oignons et de cibotz, ce que espoventa bien lesdictes saiges femmes, mais les aulcunes d'entre elles disoyent :

« Voicy bonne provision. Aussy bien ne bevyons nous que lachement, non en lancement. Cecy n'est que bon signe, ce sont aguillons de vin. »

[M]

Et, comme elles caquetoyent de ces menus propos entre elles, voicy sortir Pantagruel, tout velu comme un ours, dont dist une d'elles en esperit propheticque :

« Il est né à tout le poil : il fera choses merveilleuses ; et, s'il vit, il aura de l'eage. »

Chapitre III

—

Du dueil que mena Gargantua de la mort de sa femme Badebec.

[M]

Quand Pantagruel fut né, qui fut bien ébahi et perplex ? Ce fut Gargantua son pere. Car, voyant d'un cousté sa femme Badebec morte et de l'autre son filz Pantagruel né tant beau et tant grand, ne scavoit que dire ny que faire. Et le doute que troubloit son entendement estoit assavoir s'il devoit plorer pour le deuil de sa femme, ou rire pour la joye de son filz. D'un costé et d'autre il avoit argumens sophisticques qui le suffoquoient, car il les faisoit très bien in modo et figura, mais il ne les pavoit souldre, et, par ce moyen demouroit empestre comme la souris empeignée ou un milan prins au lasset.

« Pleureray je ? disoit il. Ouy, car pourquoy ? Ma tant bonne femme est morte, qui estoit la plus cecy, la plus cela, qui feust au monde. Jamais je ne la verray, jamais je n'en recouvreray une telle ; ce m'est une perte inestimable ! O mon Dieu, que te avoys je faict pour ainsi me punir ? Que ne envoyas tu la mort à moy premier que à elle, car vivre sans elle ne m'est que languir ? Ha, Badebec, ma mignonne, m'amy, mon petit con (toutesfois elle en avait bien troys arpens et deux sexterées), ma tendrette, ma braguette, ma savate, ma pantofle, jamais je ne te verray ! Ha, pauvre Pantagruel, tu as perdu ta bonne mere, ta doulce nourrisse, ta dame très aymée ! Ha, faulce mort, tant tu me es malivole, tant tu me es outrageuse, de me tollir celle à laquelle immortalité appartenoit de droict ! »

[M]

Et ce disant pleuroit comme une vache. Mais tout soubdain rioit comme un veau quand Pantagruel luy venoit en memoire.

« Ho, mon petit filz (disoit il), mon coillon, mon peton, que tu es joly ! et tant je suis tenu à Dieu de ce qu'il m'a donné un si beau filz, tant joyeux, tant riant, tant joly ! Ho, ho, ho, ho, que suis aise ! Beuvons, ho ! laissons toute melancholie ! Apporte du meilleur, rince les verres, boute la nappe, chasse ces chiens, souffle ce feu, allume la chandelle, ferme ceste porte, taille ces soupes, envoie ces pauvres, baille leur ce qu'ilz demandent ! Tiens ma robbe, que je me mette en pourpoint pour mieux festoyer les commeres. »

[M]

Ce disant, ouyt la letanie et les Mementos des prebstres qui portoyent sa femme en terre, dont laissa son bon propos et tout soubdain fut ravy ailleurs, disant : « Seigneur Dieu, fault il que je me contriste encores ? Cela me fasche ; je ne suis plus jeune, je deviens vieulx, le temps est dangereux, je pourray prendre quelque fiebvre : me voylà affolé. Foy de gentil homme, il vault mieulx pleurer moins et boire dadvantaige ! Ma femme est morte, et bien, par Dieu (da jurandi), je ne la resusciteray pas par mes pleurs ; elle est bien, elle est en paradis pour le moins, si mieulx ne est ; elle prie Dieu pour nous ; elle est bien heureuse ; elle ne se soucie plus de nos miseres et calamitez. Autant nous en pend à l'œil ! Dieu gard le demourant ! Il me fault penser d'en trouver une aultre.

Mais voicy que vous ferez, dict il es saiges femmes (où sont elles ? Bonnes gens, je ne vous peulx

veoyr) ; allez à l'enterrement d'elle, et ce pendent je berceray icy mon filz, car je me sens bien fort alteré, et serois en danger de tomber malade ; mais beuvez quelque bon traict devant, car vous vous en trouverez bien, et m'en croyez, sur mon honneur. » A quoy obtemperantz, allerent à l'enterrement et funerailles, et le pauvre Gargantua demoura à l'hostel. Et ce pendent feist l'epitaphe pour estre engravé en la manière que s'ensuyt :

Elle en mourut, la noble Badebec,
Du mal d'enfant, que tant me sembloit nice :
Car elle avoit visaige de rebec,
Corps d'Espaignole, et ventrede Souyce.
Priezà Dieu qu'à elle soit propice,
Luy pardonnant, s'en riens outrepassa.
Cy gist son corps, lequel vesquit sans vice,
Et mourut l'an et jour que trespassa.

Chapitre IV

—

De l'enfance de Pantagruel.

[M]

Je trouve, par les anciens historiographes et poëtes, que plusieurs sont nez en ce monde en façons bien estranges, que seroient trop longues à raconter : lisez le VII livre de Pline, si avés loysir. Mais vous n'en ouystes jamais d'une si merveilleuse comme fut celle de Pantagruel : car c'estoit chose difficile à croire comme il creut en corps et en force en peu de temps. Et n'estoit rien Hercules qui, estant au berseau, tua les deux serpens, car lesdictz serpens estoyent bien petitz et fragiles. Mais Pantagruel, estant encores au berseau, feist cas bien espouvantables. Je laisse icy à dire comment à chascun de ses repas, il humoit le lait de quatre mille six cens vaches et comment, pour luy faire un paeslon à cuire sa bouillie, furent occupez tous les paesliers de Saumur en Anjou, de Villedieu en Normandie, de Bramont en Lorraine, et luy bailloit on ladicte bouillie en un grand timbre, qui est encores de present à Bourges, près du palais ; mais les dentz luy estoient desjà tant crues et fortifiées qu'il en rompit, dudict tymbre, un grand morceau, comme tres bien apparoist.

[M]

Certain jour, vers le matin, que on le vouloit faire tetter une de ses vaches (car de nourrissees il n'en eut jamais aultrement, comme dict l'hystoire), il se deffit des liens qui le tenoyent au berceau un des bras, et vous prent ladicte vache par dessoubz le jarret, et luy mangea les deux tetins et la moytié du ventre, avecques le foye et les roignons, et l'eust toute devorée, n'eust esté qu'elle cryoit horriblement comme si les loups la tenoient aux jambes, auquel cry le monde arriva, et osterent ladicte vache à Pantagruel ; mais ilz ne sceurent si bien faire que le jarret ne luy en demourast comme il le tenoit, et le mangeoit très bien, comme vous feriez d'une saulcisse ; et quand on luy voulut oster l'os, il l'avalla bien tost comme un cormaran feroit un petit poisson, et après commença à dire : « Bon ! bon ! bon » car il ne sçavoit encores bien parler, voulant donner à entendre que il avoit trouvé fort bon, et qu'il n'en failloit plus que autant. Ce que voyans, ceulx qui le servoyent le lierent à gros cables, comme sont ceulx que l'on faict à Tain pour le voyage du sel de Lyon, ou comme sont ceulx de la grand nauf Françoise qui est au port de Grace en Normandie.

[M]

Mais, quelquefoys que un grand ours, que nourrissoit son pere, eschappa et luy venoit lescher le visage, (car les nourrissees ne luy avoyent bien à point torché les babines), il se deffist desdictz cables aussi facilement comme Samson d'entre les Philistins, et vous print Monsieur de l'Ours, et le mist en pieces comme un poulet, et vous en fist une bonne gorge chaulde pour ce repas. Par quoy, craignant Gargantua qu'il se gastast, fist faire quatre grosses chaisnes de fer pour le lyer, et fist faire des arboutans à son berceau, bien afustez. Et de ces chaisnes en avez une à La Rochelle, que l'on leve au soir entre les deux grosses tours du havre ; l'autre est à Lyon, l'autre à Angiers, et la quarte fut emportée des diables pour lier Lucifer, qui se deschaisnoit en ce temps là, à cause d'une colicque qui le tormentoit extraordinairement, pour avoir mangé l'ame d'un sergent en fricassée à son desjeuner. Dont povez biencroire ce quedict Nicolas de Lyra sur le passage du Psaultier où il est escript : « Et Og regem

Basan », que ledict Og, estant encores petit, estoit tant fort et robuste qu'il le failloit lyer de chaisnes de fer en son berceau. Et ainsi demoura coy et pacifique, car il ne pouvoit rompre tant facilement lesdictes chaisnes, mesmement qu'il n'avoit pas espace au berceau de donner la secousse des bras.

[M]

Mais voicy que arriva un jour d'une grande feste, que son pere Gargantua faisoit un beau banquet à tous les princes de sa court. Je croy bien que tous les officiers de sa court estoient tant occupés au service du festin que l'on ne se soucyoit du pauvre Pantagruel, et demouroit ainsi à reculorum. Que fist-il ?

Qu'il fist, mes bonnes gens ? Escoutez.

Il essaya de rompre les chaisnes du berceau avecques les bras ; mais il ne peut, car elles estoient trop fortes, adonc il trepigna tant des piedz qu'il rompit le bout de son berceau, qui toutesfoys estoit d'une grosse poste de sept emfans en quarré, et, ainsi qu'il eut mys les piedz dehors, il se avalla le mieulx qu'il peut, en sorte que il touchoit les piedz en terre ; et alors avecques grande puissance se leva, emportant son berceau sur l'eschine ainsi lyé, comme une tortue qui monte contre une muraille et à le veoir sembloit que ce feust une grande carracque de cinq cens tonneaulx qui feust debout. En ce point, entra en la salle où l'on banquetoit, et hardiment, qu'il espoventa bien l'assistance ; mais, par autant qu'il avoit les bras lyez dedans, il ne pouvoit rien prendre à manger, mais en grande peine se enclinoit pour prendre à tout la langue quelque lippée. Quoy voyant, son pere entendit bien que l'on l'avoit laissé sans luy bailler à repaistre, et commanda qu'il fut deslyé desdictes chaisnes, car le conseil des princes et seigneurs assistans, ensemble aussi que les medecins de Gargantua disoyent que, si l'on le tenoit ainsi au berceau, qu'il seroit toute sa vie subject à la gravelle.

[M]

Lors qu'il feust deschainé, l'on le fist asseoir, et repeut fort bien, et mist son dict berceau en plus de cinq cens mille pieces d'un coup de poing qu'il frappa au milieu par despit, avec protestation de jamais n'y retourner.

Chapitre V

—

Des faictz du noble Pantagruel en son jeune eage.

[M]

insi croissoit Pantagruel de jour en jour et prouffitoit à veue d'œil, dont son pere s'esjouyssoit par affection naturelle, et luy feist faire, comme il estoit petit, une arbaleste pour s'esbatre après les oysillons, qu'on appelle de present la grand arbaleste de Chantelle ; puis l'envoya à l'eschole pour apprendre et passer son jeune eage.

A De faict, vint à Poitiers pour estudier, et y proffita beaucoup ; auquel lieu, voyant que les escoliers estoyent aulcunes foys de loysir et ne sçavoient à quoy passer temps, il en eut compassion. Et un jour print, d'un grand rochier qu'on nomme Passelourdin, une grosse roche, ayant environ de douze toizes en quarré, et d'espesseur quatorze pans, et la mist sur quatre pilliers au milieu d'un champ, bien à son ayse, affin que lesdictz escoliers, quand ilz ne sçauroyent aultre chose faire, passassent le temps à monter sur ladicte pierre et là banqueter à force flacons, jambons et pasteuz, et escrire leurs noms dessus avec un cousteau, et, de present l'appelle on la Pierre levée. Et, en memoire de ce, n'est aujourd'huy passé aucun en la matricule de ladicte université de Poitiers, sinon qu'il ait beu en la fontaine Caballine de Croustelles, passé à Passelourdin et monté sur la Pierre levée.

[M]

En après, lisant les belles chronicques de ses ancestres, trouva que Geoffroy de Lusignan, dict Geoffroy à la grand dent, grand pere du beau cousin de la seur aisnée de la tante du gendre de l'oncle de la bruz de sa belle mere, estoit enterré à Maillezays ; dont print un jour campos pour le visiter comme homme de bien. Et, partant de Poitiers avecques aulcuns de ses compaignons, passerent par Legugé, visitant le noble Ardillon abbé, par Lusignan, par Sansay, par Celles, par Colonges, par Fontenay le Comte, saluant le docte Tiraqueau ; et de là arriverent à Maillezays, où visita le sepulchre dudict Geoffroy à la grand dent, dont il eut quelque peu de frayeur, voyant sa pourtraicture, car il y est en image comme d'un homme furieux, tirant à demy son grand malchus de la guaine. Et demandoit la cause de ce. Les chanoines dudict lieu luy dirent que n'estoit aultre cause sinon que Pictoribus atque Poetis, etc. ; c'est à dire que les painctres et poetes ont liberté de paindre à leur plaisir ce qu'ilz veullent. Mais il ne se contenta de leur responce, et dist :

— Il n'est ainsi painct sans cause. Et me doubte que à sa mort on luy a faict quelque tord, duquel il demande vengeance à ses parens. Je m'en enquesteray plus à plein, et en feray ce que de raison.

[M]

Puys non à Poitiers, mais voulut visiter les aultres universitez de France ; dont, passant à La Rochelle, se mist sur mer et vint à Bourdeaulx, on quel lieu ne trouva grand exercice, sinon des guabarriers jouans aux luettes sur la grave. De là vint à Thoulouse, où aprint fort bien à dancer et à jouer de l'espée à deux mains, comme est l'usance des escoliers de ladicte université ; mais il n'y demoura gueres, quand il vit qu'ilz faisoient brusler leurs regens tout vifz comme harans soretz, disant : « Jà Dieu

ne plaise que ainsi je meure, car je suis de ma nature assez alteré sans me chauffer davantage ! »

Puis vint à Montpellier où il trouva fort bon vins de Mirevaulx et joyeuse compagnie ; et se cuida mettre à estudier en medicine ; mais il considera que l'estat estoit fascheux par trop et melancholicque, et que les medecins sentoyent les clisteres comme vieulx diables. Pour tant vouloit estudier en loix ; mais, voyant que là n'estoient que troys teigneux et un pelé de legistes audict lieu, s'en partit. Et au chemin fist le Pont du Guard et l'amphitheatre de Nimes en moins de troys heures, qui toutesfoys semble œuvre plus divin que humain ; et vint en Avignon, où il ne fut troys jollrs qu'il ne devint amoureux : car les femmes y jouent voluntiers du serre cropyere, parce que c'est terre papale.

[M]

Ce que voyant, son pedagogue, nommé Epistemon, l'en tira et le mena à Valence au Daulphiné ; mais il vit qu'il n'y avoit grand exercice et que les marroufles de la ville batoyent les escoliers ; dont eut despit, et, un beau dimanche que tout le monde dansoit publiquement, un escolier se voulut mettre en dance, ce que ne permirent lesdictz marroufles. Quoy voyant, Pantagruel leur bailla à tous la chasse jusques au bort du Rosne, et les vouloit faire tous noyer ; mais ilz se musserent contre terre comme taupes, bien demye lieue soubz le Rosne. Le pertuys encores y apparoist.

Après il s'en partit, et à troys pas et un sault vint à Angiers, où il se trouvoit fort bien, et y eust demeuré quelque espace, n'eust esté que la peste les en chassa.

[M]

Ainsi vint à Bourges, où estudia bien longtemps, et proffita beaucoup en la faculté des loix, et disoit aulcunesfois que les livres des loix luy sembloyent une belle robbe d'or, triumpante et precieuse à merveilles, qui feust brodée de merde :

— Car, disoit-il, au monde n'y a livres tant beaulx, tant aornés, tant elegans comme sont les textes des Pandectes ; mais la brodure d'iceulx, c'est assavoir la Close de Accurse, est tant salle, tant infame et punaise, que ce n'est que ordure et villenie.

[M]

Partant de Bourges, vint à Orleans, et là trouva force rustres d'escoliers qui luy firent grand chere à sa venue, et en peu de temps aprint avecque eulx à jouer à la paulme, si bien qu'il en estoit maistre, car les estudians dudict lieu en font bel exercice. Et le menoyent aulcunesfoys es Isles pour s'esbatre au jeu du Poussavant. Et, au regard de se rompre fort la teste à estudier, il ne le faisoit mie, de peur que la veue luy diminuast. Mesmement que un quidam des regens disoit souvent en ses lectures qu'il n'y a chose tant contraire à la veue comme est la maladie des yeulx. Et, quelque jour que l'on passa licentié en loix quelc'un des escolliers de sa congnoissance, qui de science n'en avoit gueres plus que sa portée, mais en recompense scavoit fort bien danser et jouer à la paulme, il fit le blason et divise des licentiez en ladicte université, disant :

*Un esteuf en la braguette,
En la main une raquette,
Une loy en la cornette,
Une basse dance au talon,
Vous voylà passé coquillon.*

Chapitre VI

—

Comment Pantagruel rencontra un Limosin qui contrefaisoit le langaige Francoys.

[M]

quelque jour, je ne sçay quand, Pantagruel se pourmenoit après soupper avecques ses compaignons par la porte dont l'on va à Paris. Là rencontra ur escholier tout joliet, qui venoit par icelluy chemin ; et, après qu'ilz se furent saluez, luy demanda :

— Mon amy, d'ont viens tu à ceste heure ?

L'escholier luy respondit :

— De l'alme, inclyte et celebre academie que l'on vocite Lutece.

— Qu'est ce à dire ? dist Pantagruel à un de ses gens ?

— C'est (respondit-il), de Paris.

— Tu viens doncques de Paris, dist il ? Et à quoy passez vous le temps, vous aultres messieurs estudiens, audict Paris ?

[M]

Respondit l'escolier :

— Nous transfretons la Sequane au dilucule et crepuscule ; nous deambulons par les compites et quadrivies de l'urbe ; nous despumons la verbocination latiale, et, comme verisimiles amorabonds, captons la benevolence de l'omnijuge, omniforme, et omnigene sexe feminin. Certaines diecules nous invisons les lupanares, et en ecstase venereique, inculcons nos veretres es penitissimes recesses des pudendes de ces meritricules amicabilessimes ; puis cauponizons es tabernes meritoires de la Pomme de Pin, du Castel, de la Magdaleine et de la Mulle, belles spatules vervecines perforaminées de petrosil. Et si, par forte fortune, y a rarité ou penurie de pecune en nos marsupies, et soyent exhaustes de metal ferruginé, pour l'escot nous dimittons nos codices et vestes opignerées, prestolans les tabellaires à venir des Penates et Lares patriotiques.

[M]

A quoy Pantagruel dist :

— Que diable de langaige est cecy ? Par Dieu, tu es quelque heretique.

— Seignor, non, dit l'escolier, car libentissiment, dès ce qu'il illucesce quelque minutule lesche du jour, je demigre en quelc'un de ces tant bien architectez monstiers, et là, me irrorant de belle eaue lustrale, grignotte d'un transon de quelque missicque precation de nos sacrificules ; et, submirmillant mes precules horaires, elue et absterge mon anime de ses inquinamens nocturnes. Je revere les Olimpicules. Je venere latricialement le supernel Astripotent. Je dilige et redame mes proximes. Je serve les prescriptz Decalogiques et, selon la facultatule de mes vires, n'en discede le late unguicule. Bien est veriforme que,

à cause que Mammone ne supergurgite goutte en mes locules, je suis quelque peu rare et lënd à supereroger les eleemosynes à ces egenes queritans leurs stipe hostiatement.

[M]

— Et bren, bren ! dist Pantagruel, qu'est ce que veult dire ce fol ? Je croys qu'il nous forge icy quelque langage diabolique et qu'il nous cherme comme enchanteur.

A quoy dist un de ses gens :

— Seigneur, sans doubte, ce gallant veult contrefaire la langue des Parisians ; mais il ne faict que escorcher le latin, et cuide ainsi pindariser, et luy semble bien qu'il est quelque grand orateur en francoys, parce qu'il dedaigne l'usance commun de parler.

A quoi dict Pantagruel :

— Est il vray ?

L'escholier respondit :

— Signor Missayre, mon genie n'est point apte nate à ce que dict ce flagitiose nebulon, pour escorier la cuticule de nostre vernacule Gallicque, mais vice verement je gnave opere, et par veles et rames je me enite de le locupleter de la redundance latinicome.

[M]

— Par Dieu (dist Pantagruel) je vous apprendray à parler. Mais devant, responds moy : dont es tu ?

A quoy dist l'escholier :

— L'origine primeves de mes aves et ataves fut indigene des regions Lemovicques, où requiesce le corpore de l'agiotate saint Martial.

— J'entens bien, dist Pantagruel ; tu es Lymosin, pour tout potaige. Et tu veulx icy contrefaire le Parisian. Or vien çza, que je te donne un tour de pigne !

[M]

Lors le print à la gorge, luy disant :

— Tu escorche le latin ; par saint Jean, je te feray escorcher le renard, car je te escorcheray tout vif.

Lors commença le pauvre Lymosin à dire :

— Vée dicou, gentilastre ! Ho, saint Marsault, adjouda my ! Hau, hau, laissas à quau, au nom de Dious, et ne me touquas grou !

A quoy dist Pantagruel :

— A ceste heure parle tu naturellement.

Et ainsi le laissa, car le pauvre Lymosin conchioit toutes ses chausses, qui estoient faictes à queheue de merluz, et non à plein fons ; dont dist Pantagruel :

— Saint Alipentin, quelle civette ! Au diable soit le mascherabe, tant il put !

[M]

Et le laissa. Mais ce luy fut un tel remord toute sa vie, et tant fut alteré qu'il disoit souvent que Pantagruel le tenoit à la gorge, et, après quelques années, mourut de la mort Roland, ce faisant la vengeance divine et nous demonstrant ce que dit le philosophe et Aule Gelle : qu'il nous convient parler selon le langaige usité, et, comme disoit Cesar, qu'il fault eviter les motz espaves en pareille diligence que les patrons des navires evitent les rochiers de mer.

Chapitre VII

—

Comment Pantagruel vint à Paris, et des beaulx livres de la librairie de Saint Victor

[M]

Après que Pantagruel eut fort bien estudié en Aurelians, il delibera visiter la grande université de Paris ; mais, devant que partir, fut adverty que grosse et enorme cloche estoit à Saint Aignan dudict Aurelians, en terre, passez deux cens quatorze ans, car elle estoit tant grosse que par engin aulcun ne la povoit on mettre seulement hors terre, combien que l'on y eust applicqué tous les moyens que mettent Vitruvius de Architectura, Albertus De Re edificatoria, Euclides, Theon, Archimedes, et Hero de Ingeniis, tout n'y servit de rien. Dont, volontiers encliné à l'humble requeste des citoyens et habitans de la dict ville, delibera la porter au clochier à ce destiné.

De faict, vint au lieu où elle estoit et la leva de terre avecques le petit doigt, aussi facilement que feriez une sonnette d'esparvier. Et, devant que la porter au clochier, Pantagruel en voulut donner une aubade par la ville, et la faire sonner par toutes les rues en la portant en sa main ; dont tout le monde se resjouyst fort ; mais il en advint un inconvenient bien grand, car, la portant ainsi et la faisant sonner par les rues, tout le bon vin d'Orleans poulsa, et se gasta. De quoy le monde ne se advisa que la nuyct ensuyvant : car un chascun se sentit tant alteré de avoir beu de ces vins poulsez qu'ilz ne faisoient que cracher aussi blanc comme cotton de Malthe, disans : « Nous avons du Pantagruel, et avons les gorges sallées. »

[M]

Ce faict, vint à Paris avecques ses gens. Et, à son entrée tout le monde sortit hors pour le veoir, comme vous sçavez bien que le peuple de Paris est sot par nature, par bequare et par bemol, et le regardoyent en grand esbahyssement, et non sans grande peur qu'il n'emportast le Palais ailleurs, en quelque pays a remotis, comme son père avoit emporté les campanes de Nostre Dame, pour atacher au col de sa jument. Et, après quelque espace de temps qu'il y eut demouré, et fort bien estudié en tous les sept ars liberaulx, il disoit que c'estoit une bonne ville pour vivre, mais non pour mourir, car les guenaulx de Saint Innocent se chauffoyent le cul des ossements des mors. Et trouva la librairie de Saint Victor fort magnificque, mesmement d'aulcuns livres qu'il y trouva, desquelz s'ensuit le repertoyre, et primo :

[M]

Bigua Salutis.

Bragueta Juris.

Pantofla Decretorum.

Malogranatum Vitiorum.

Le Peloton de Theologie.

Le Vistempenard des Prescheurs, composé par Turelupin.

Le Couillebarine des Preux.

Les Hanebanes des Evesques.

Marmotretus de Baboinis et Cingis, cum commento d'Orbellis.

Decretum Universitatis Parisiensis super gorgiasitate muliercularum ad placitum.

L'Apparition de sainte Geltrude à une nonnain de Poissy estant en mal d'enfant.

Ars honeste petandi in societate, per M. Ortuinum.

Le Moustardier de Penitence.

[\[M\]](#)

Les Houseaulx, alias les Bottes de Patience.

Formicarium Artium.

De brodiorum usu et honestate chopinandi, per Silvestrem Prieratem, Jacospinum.

Le Beliné en Court.

Le Cabat des Notaires.

Le Pacquet de Mariage.

Le Creziou de Contemplation.

Les Fariboles de Droict.

L'Aguillon de vin.

L'Esperon de fromaige.

Decrotatorium Scholarium.

Tartaretus, De modo cacandi.

[\[M\]](#)

Les Fanfares de Rome.

Bricot, De differentiis soupparum.

Le Culot de Discipline.

La Savate de Humilité.

Le Tripier de bon Pensement.

Le Chaulderon de Magnanimité.

Les Hanicrochemens des Confesseurs.

La Croquignolle des Curés.

Reverendi Patris Fratrís Lubini, Provincialis Bavardie, De croquendis lardonibus libri fres.

Pasquili, Doctoris marmorei, De capreolis cum chardoneta comedendis, tempore papali ab

Ecclesia interdicto.

L'Invention Sainte Croix, à six personnaiges, jouée par les clerks de Finesse.

Les Lunettes des Romipetes.

Majoris, De modo faciendi boudinos.

[\[M\]](#)

La Cornemuse des Prelatz.

Beda, De optimitate triparum.

La Complainte des Advocatx sus la Reformation des Dragées.

Le Chat fourré des Procureurs.

Des Poys au lart, cum commento.

La Profiterolle des Indulgences.

Praeclarissimi Juris Utriusque Doctoris Maistre Pilloti Racquedenari, De bobelinandis Glosse Accursiane baguenaudis Repetitio enucidiluculidissima.

Stratagemata Francarchieri de Baignolet.

Franctopinus, De re militari, cum figuris Tevoti.

De usu et utilitate escorchandi equos et equas, autore M. nostro de Quebecu.

[\[M\]](#)

La Rustrie des Prestolans.

M. n. Rostocostojambedanese, De moustarda post prandium servienda lib. quatuordecim, apostilati per M. Vaurillonis.

Le Couillaige des Promoteurs.

Questio subtilissima, utrum Chimera, in vacuo bombinans, possit comedere secundas intentiones, et fuit debatuta per decem hebdomadas in concilio Constantiensi.

Le Maschefain des Advocatx.

Barbouilamenta Scoti.

Le Ratepenade des Cardinaulx.

De calcaribus removendis decades undecim, per M. Albericum de Rosata.

Ejusdem, De castrametandis crinibus, lib. tres.

L'Entrée de Anthoine de Leive ès terres du Bresil.

Marforii Bacalarii cubantis Rome, Dde pelendis mascarendisque Cardinalium mulis.

[\[M\]](#)

Apologie d'icelluy, contre ceulx qui disent que la Mule du Pape ne mange qu'à ses heures.

Pronostication que incipit, « Silvi Triquebille » balata per M. n. Songecrusyon.

Boudarini, episcopi, De emulgentiarum profectibus enneades novem, cum privilegio Papali ad triennium, et postea non.

Le Chiabrena des Pucelles.

Le Cul pelé des Vefves.

La Cocqueluche des Moines.

Les Brimborions des Padres Celestins.

Le Barrage de Manducité.

Le Clacquedent des Marrouffles.

La Ratouère des Theologiens.

L'Ambouchouoir des Maistres en Ars.

[\[M\]](#)

Les Marmitons de Olcam à simple tonsure.

Magistri n. Fripesaulcetis, De grabellationibus horrarum canonicarum, lib. quadraginta.

Cullebutatorium confratriarum, incerto autore.

La Cabourne des Briffaulx.

Le Faguenat des Hespaignolz, supercoquelanticqué par Frai Inigo.

La Barbotine des Marmiteux.

Poiltronismus rerum Italicarum, autore magistro Bruslefer.

R. Lullius, De batisfolagiis Principium.

Callibistratorium Caffardie, actore M. Jacobo Hocstratem, hereticometra.

Chaultcouillons, de Magistro nostrandorum Magistro nostratorumque beuvetis, lib. octo gualantissimi.

Les Petarrades des Bullistes, Copistes, Scripteurs, Abbreviateurs, Référendaires et Dataires, compillées par Regis.

[\[M\]](#)

Almanach perpetuel pour les Gouteux et Verollez.

Maneries ramonandi fournellos, per M. Eccium.

Le Poulermart des Marchans.

Les Aisez de Vie monachale.

La Gualimaffrée des Bigotz.

L'Histoire des Farfadetz.

La Belistrandie des Millesouldiers.

Les Happelourdes des Officiaux.

La Bauduffe des Thesauriers.

Badinatorium Sophistarum.

Antipericatametanaparbeugedamphicribrationes merdicantium.

Le Limasson des Rimasseurs.

Le Boutavent des Alchymistes.

[\[M\]](#)

La Nicquenocque des Questeurs, cababezacée par frère Serratis.

Les Entraves de Religion.

La Racquette des Brimbaleurs.

L'Acodouoir de Vieillesse.

La Muselière de Noblesse.

La Patenostre du Cinge.

Les Grezillons de Devotion.

La Marmite des Quatre Temps.

Le Mortier de Vie politique.

Le Mouschet des Hermites.

La Barbute des Penitenciers.

Le Tric trac des Freres Frapars.

Lourdardus, De vita et honestate Braguardorum.

Lyripipii Sorbonici moralisationes, per M. Lupoldum.

[\[M\]](#)

Les Brimbelettes des Voyageurs.

Les Potingues des Evesques potatifz.

Tarraballationes Doctorum Coloniensium adversus Reuchlin.

Les Cymbales des Dames.

La Martingalle des Fianteurs.

Virevoustatorum Nacquetorum, per F. Pedebilletis.

Les Bobelins de Franc Couraige.

La Mommerie des Rebatz et Lutins.

Gerson, De Auferibilitate Pape ab Ecclesia.

La Ramasse des Nommez et Graduez.

Jo. Dytebrodii, De terribilitate excommunicationum libellus acephalos.

Ingeniositas invocandi Diabolos et Diabolas, per M. Guinguolfum.

Le Hoschepot des Perpetuons.

[\[M\]](#)

La Morisque des Hereticques.

Les Henilles de Gaietan.

Moillegroin, doctoris cherubici, De origine patepelutarum et torticollorum ritibus, lib. septem.

Soixante et neuf Breviaires de haulte gresse.

Le Godemarre des cinq Ordres des Mendians.

La Pelletiere des Tyrelupins, extraicte de la Bote fauve incornifistibulée en la Somme Angelicque.

Le Ravasseur des Cas de conscience.

La Bedondaine des Presidens.

Le Vietdazouer des Abbez.

Sutoris, adversus quendam, qui vocaverat eum fripponnatorem, et quod Fripponnatores non sunt damnati ab Ecclesia.

Cacatorium medicorum.

Le Rammonneur d'astrologie.

Campi Clysteriorum, per S. C.

[\[M\]](#)

Le Tyrepet des apothecaires.

Le Baisecul de chirurgie.

Justinianus, De Cagotis tollendis.

Antidotarium anime.

Merlinus Coccaius, De Patria Diabolorum.

Desquelz aulcuns sont jà imprimez, et les aultres l'on imprime maintenant en ceste noble ville de Tubinge.

Chapitre VIII

—

Comment Pantagruel, estant à Paris, receut lettres de son pere Gargantua, et la copie d'icelles.

[M]

antagruel estudioit fort bien, comme assez entendez, et proufitoit de mesmes, car il avoit l'entendement à double rebras et capacité de memoire à la mesure de douze oyres et botes d'olif. Et, comme il estoit ainsi là demourant, receut un jour lettres de son pere en la maniere que s'ensuyt :

P« Tres chier filz, entre les dons, graces et prerogatives desquelles le souverain plasmateur, Dieu tout puissant, a endouayré et aorné l'humaine nature à son commencement, celle me semble singuliere et excellente par laquelle elle peut, en estat mortel, acquerir espece de immortalité et, en decours de vie transitoire, perpetuer son nom et sa semence ; ce que est faict par lignée yssue de nous en mariage legitime. Dont nous est aulcunement instauré ce que nous feut tollu par le peché de nos premiers parens, esquelz fut dict que, parce qu'ilz n'avoient esté obeyssans au commendement de Dieu le createur, ilz mourroyent et, par mort, seroit reduicte à neant ceste tant magnificque plasmature en laquelle avoit esté l'homme créé. Mais, par ce moyen de propagation seminale, demoure es enfans ce que estoit de perdu es parens, et es nepveux ce que deperissoit es enfans, et ainsi successivement jusques à l'heure du jugement final, quand Jesuchrist aura rendu à Dieu le pere son royaulme pacificque hors tout dangier et contamination de peché : car alors cesseront toutes generations et corruptions, et seront les elemens hors de leurs transmutations continues, veu que la paix tant désirée sera consumée et parfaicte et que toutes choses seront reduites à leur fin et periode.

[M]

« Non doncques sans juste et equitable cause je rends graces à Dieu, mon conservateur, de ce qu'il m'a donné pouvoir veoir mon antiquité chanue refleurir en ta jeunesse ; car, quand, par le plaisir de luy, qui tout regist et modere, mon ame laissera ceste habitation humaine, je ne me reputeray totalement mourir, ains passer d'un lieu en aultre, attendu que, en toy et par toy, je demeure en mon image visible en ce monde, vivant, voyant et conversant entre gens de honneur et mes amys, comme je souloys, laquelle mienne conversation a esté, moyennant l'ayde et grace divine, non sans peché, je le confesse, (car nous pechons tous et continuellement requérons à Dieu qu'il efface noz pechez), mais sans reproche.

« Par quoy, ainsi comme en toy demeure l'image de mon corps, si pareillement ne reluysoient les meurs de l'ame, l'on ne te jugeroit estre garde et tresor de l'immortalite de nostre nom ; et le plaisir que prendroys, ce voyant seroit petit, considerant que la moindre partie de moy, qui est le corps, demoureroit, et que la meilleure, qui est l'ame et par laquelle demeure nostre nom en benediction entre les hommes, seroit degenerante et abastardie ; ce que je ne dis par defiance que je aye de ta vertu, laquelle m'a esté jà par cy devant esprouvée, mais pour plus fort te encourager à proffiter de bien en mieulx.

[M]

« Et ce que presentement te escriz n'est tant affin qu'en ce train vertueux tu vives, que de ainsi vivre et avoir vescu tu te resjouisses et te refraischisses en courage pareil pour l'advenir. A laquelle entreprinse parfaire et consommer, il te peut assez souvenir comment je n'ay rien espargné ; mais ainsi te y ay je secouru comme si je n'eusse aultre thesor en ce monde que de te veoir une foys en ma vie absolu et parfait, tant en vertu, honesteté et preudhommie, comme en tout sçavoir liberal et honeste, et tel te laisser après ma mort comme un miroir representant la personne de moy ton pere et, sinon tant excellent et tel de faict comme je te souhaite, certes bien tel en desir.

« Mais, encores que mon feu pere, de bonne memoire, Grandgousier eust adonné tout son estude à ce que je profitasse en toute perfection et sçavoir politique, et que mon labeur et estude correspondit très bien, voire encores outrepassast son desir, toutesfoys, comme tu peulx bien entendre, le temps n'estoit tant idoine ne commode es lettres comme est de present, et n'avoys copie de telz precepteurs comme tu as eu. Le temps estoit encores tenebreux et sentant l'infelicité et la calamité des Gothz, qui avoient mis à destruction toute bonne literature. Mais, par la bonté divine, la lumiere et dignité a esté de mon eage rendue es lettres, et y voy tel amendement que de present à difficulté seroys je receu en la premiere classe des petitz grimaulx, qui, en mon eage virile, estoys (non à tord) reputé le plus sçavant dudict siecle. Ce que je ne dis par jactance vaine, - encores que je le puisse louablementfaire en t'escripvant, comme tu as l'autorité de Marc Tulle, en son livre de Vieillesse, et la sentence de Plutarque au livre intitulé : Comment on se peut louer sans envie, - mais pour te donner affection de plus hault tendre.

[M]

« Maintenant toutes disciplines sont restituées, les langues instaurées : Grecque, sans laquelle c'est honte que une personne se die sçavant, Hebraïque, Caldaïque, Latine ; les impressions, tant elegantes et correctes, en usance, qui ont esté inventées de mon eage par inspiration divine, comme à contrefil, l'artillerie par suggestion diabolicque. Tout le monde est plein de gens savans, de precepteurs tres doctes, de librairies tres amples, qu'il m'est advis que, ny au temps de Platon, ny de Ciceron, ny de Papinian, n'estoit telle commodité d'estude qu'on y veoit maintenant. Et ne se fault plus doresnavant trouver en place ny en compaignie, qui ne sera bien expoly en l'offcine de Minerve. Je voy les brigans, les boureaux, les avanturiers, les palefreniers de maintenant plus doctes que les docteurs et prescheurs de mon temps. Que diray je ? Les femmes et filles ont aspiré à ceste louange et manne celeste de bonne doctrine. Tant y a que, en l'eage où je suis, j'ay esté contrainct de apprendre les lettres Crecques, lesquelles je n'avois contemné comme Caton, mais je n'avoys eu loysir de comprendre en mon jeune eage ; et volontiers me delecte à lire les Moraulx de Plutarque, les beaulx Dialogues de Platon, les Monumens de Pausanias et Antiquitez de Atheneus, attendant l'heure qu'il plaira à Dieu, mon createur, me appeller et commander yssir de ceste terre. Parquoy, mon filz, je te admoneste que employe ta jeunesse à bien profiter en estudes et en vertus. Tu es à Paris, tu as ton precepteur Epistemon, dont l'un par vives et vocables instructions, l'autre par louables exemples, te peut endoctriner.

[M]

« J'entends et veulx que tu aprenes les langues parfaitement : premierement la Grecque,

comme le veult Quintilian, secondement la Latine, et puis l'Hebraïcque pour les saintes lettres, et la Chaldaïcque et Arabicque pareillement ; et que tu formes ton stile, quand à la Grecque, à l'imitation de Platon, quand à la Latine, à Ciceron. Qu'il n'y ait hystoire que tu ne tiene en memoire presente, à quoy te aydera la Cosmographie de ceulx qui en ont escript.

« Des ars liberaux, geometrie, arismetique et musicque, je t'en donnay quelque goust quand tu estoys encores petit en l'eage de cinq à six ans ; poursuis la reste, et de astronomie saiche en tous les canons ; laisse moy l'astrologie divinatrice et l'art de Lullius, comme abuz et vanitez.

[M]

« Du droit civil, je veulx que tu saiches par cueur les beaulx textes et me les confere avecques philosophie. Et, quand à la congnoissance desfaictz de nature, je veulx que tu te y adonne curieusement : qu'il n'y ayt mer, riviere ny fontaine, dont tu ne congnoisse les poissons ; tous les oyseaulx de l'air, tous les arbres, arbustes et fructices des forestz, toutes les herbes de la terre, tous les metaulx cachez au ventre des abysmes, les pierreries de tout Orient et Midy, rien ne te soit incongneu.

« Puis songeusement revisite les livres des mediciens Grecs, Arabes et Latins, sans contemner les Thalmudistes et Cabalistes, et par frequentes anatomies, acquiers toy parfaicte congnoissance de l'autre monde, qui est l'homme. Et, par lesquelles heures du jour commence à visiter les saintes lettres : premierement, en Grec, le Nouveau Testament et Epistres des Apostres, et puis, en Hebrieu, le Vieulx Testament.

[M]

« Somme, que je voy un abysme de science. Car, doresnavant que tu deviens homme et te fais grand, il te fault yssir de ceste tranquillité et repos d'estude, et apprendre la chevalerie et les armes pour defendre ma maison, et nos amys secourir en tous leurs affaires contre les assaulx des malfaisans.

« Et veulx que, de brief tu essaye combien tu as profité, ce que tu ne pourras mieulx faire que tenant conclusions en tout sçavoir, publiquement, envers tous et contre tous, et hantant les gens lettrez qui sont tant à Paris comme ailleurs.

[M]

« Mais parce que, selon le saige Salomon, sapience n'entre point en ame malivole et science sans conscience n'est que ruine de l'ame, il te convient servir, aymer et craindre Dieu, et en luy mettre toutes tes pensées et tout ton espoir, et par foy formée de charité, estre à luy adjoint, en sorte que jamais n'en soys désamparé par peché. Aye suspectz les abus du monde. Ne metz ton cuer à vanité, car ceste vie est transitoire, mais la parolle de Dieu demeure eternellement. Soys serviable à tous tes prochains et les ayme comme toy mesmes. Revere tes precepteurs ; fuis les compaignies des gens esquelz tu ne veulx point ressembler, et, les graces que Dieu te a données, icelles ne reçoipz en vain. Et, quand tu congnoistras que auras tout le sçavoir de par delà acquis, retourne vers moy, affin que je te voye et donne ma benediction devant que mourir.

« Mon filz, la paix et grace de Nostre Seigneur soit avecques toy. Amen.

« De Utopie. ce dix septiesme jour du mois de mars.

« Ton père,

« GARGANTUA »

Ces lettres receues et veues, Pantagruel print nouveau courage, et feut enflambé à proffiter plus que jamais, en sorte que, le voyant estudier et proffiter, eussiez dict que tel estoit son esperit entre les livres comme est le feu parmy les brandes, tant il l'avoit infatigable et strident.

Chapitre IX

—

Comment Pantagruel trouva Panurge, lequel il ayma toute sa vie.

[M]

Un jour Pantagruel, se pourmenant hors la ville, vers l'abbaye Saint Antoine, devisant et philosophant avecques ses gens et aulcuns escholiers, rencontra un homme, beau de stature et elegant en tous lineamens du corps, mais pitoyablement navré en divers lieux et tant mal en ordre qu'il sembloit estre echappé es chiens, ou mieulx ressembloit un cueilleur de pommes du païs du Perche.

De tant loing que le vit Pantagruel, il dist es asistans :

— Voyez vous cest homme, qui vient par le chemin du pont Charanton ? Par ma foy, il n'est pauvre que par fortune, car je vous assure que, à sa physionomie, Nature l'a produit de riche et noble lignée, mais les adventures des gens curieux le ont reduict en telle penurie et indigence.

[M]

Et, ainsi qu'il fut au droict d'entre eulx, il luy demanda :

— Mon amy, je vous prie que un peu vueillez icy arrester et me respondre à ce que vous demanderay, et vous ne vous en repentirez point, car j'ay affection très grande de vous donner ayde à mon pover en la calamité où je vous voy, car vous me faictes grand pitié. Pour tant, mon amy, dictes moy : Qui estes vous ? Dont venez vous ? Où allez vous ? Que querez vous ? Et quel est vostre nom ?

Le compaignon luy respond en langue Germanicque :

— Juncker, Gott geb euch gluck unnd Hail. Zuvor, lieber Juncker, ich las euch wissen das da ir mich von fragt, ist ein arm unnd erbarmgliche ding, unnd wer vil darvon zu sagen, welches euch verdruslich zu hœren, unnd mir zu erzelen wer, vievol die Poeten unnd Orators vorzeiten haben gesagt in irem Sprûchen unnd Sentenzen, das die Gedechnus des Ellends unnd Armut vorlang erlitten ist ain grosser Lust.

[M]

A quoy respondit Pantagruel :

— Mon amy, je n'entens point ce barragouin ; pour tant, si voulez qu'on vous entende, parlez aultre langaige.

Adoncques le compaignon luy respondit :

— Al barildim gotfano dech min brin alabo dordin falbroth ringuam albaras. Nin porth zadikim almucathin milko prin al elmim enthoth dal heben ensouim : kuthim al dum alkatim nim broth dechoth porth min michais im endoth, pruch dal maisoulum hol moth danrilrim lupaldas im voldemoth. Nin hur diavosth mmarbotim dal gousch palfrapin duch im scoth pruch galeth dal Chinon, min foulchrich al conin butathen doth dal prim.

— Entendez vous rien là ? » dist Pantagruel es assistants.

[M]

A quoy dist Epistemon :

— Je croy que c'est langaige des antipodes ; le diable n'y mordroit mie.

Lors dist Pantagruel :

— Compere, je ne sçay si les murailles vous entendront, mais de nous nul n'y entend note.

Dont dist le compaignon :

— Signor mio, voi videte per exemplo che la cornamusa non suona mai s'ela non a il ventre pieno. Così io parimente non vi saprei contare le mie fortune, se prima il tribulato ventre non a la solita refectione. Al quale è avviso che le mani et li denti abbui perso il loro ordine naturale et del tuto annichillati.

A quoy respondit Epistemon :

— Autant de l'un comme de l'autre.

[M]

Dont dist Panurge :

— Lord, ifl you be so vertuous of intelligence, as you be naturelly releaved to the body, you should have pity of me, for nature hath made us equal, but fortune hath some exalted, and others depreit ; non ye lesse is vertue often deprived, and the vertuous men despised, for before the last end iss none good.

— Encores moins, respondit Pantagruel.

Adoncques dist Panurge :

— Jona andie, guaussa goussyetan behar da erremedio beharde versela ysser lan da. Anbates, oytoyos nausu eyn essassu gourr ay proposian ordine den. Non yssena bayta fascheria egabe genherassy badia sadassu noura assia. Aran hondovan gualde eydassu nay dassuna. Estou oussyc eguinan soury hin er darstura eguy harm. Genicoa plasar vadu.

— Estez vous là, respondit Eudemon, Genicoa ?

[M]

A quoy dist Carpalim :

— Saint Treignan, foutys vous d'Escoss, ou j'ay failly à entendre !

Lors respondit Panurge :

— Prug frest strinst sorgdmand strochdt drhds pag brledand Gravot Chavigny Pomardiere rusth pkallhdracg Devinierie près Nays. Bouille kalmuch monach drupp delmeupplistrincq dlrnd dodelb up drent loch minc stzrinquald de vins ders cordelis hur jocstszampenards.

A quoy dist Epistemon :

— Parlez vous christian, mon amy, ou langaige Patelinoys ? Non, c'est langaige Lanternoys.

[M]

Dont dist Panurge :

— Herre, ie en spreke anders gheen taele dan kersten taele ; my dunct nochtans, al en seg ie v niet een wordt myuen noot verklaart ghenonch wat ie beglere ; gheest my unyt bermherticheyt yet waer un ie ghevoed mach zunch.

A quoy respondit Pantagruel :

— Autant de cestuy là.

Dont dist Panurge :

— Señor, de tanto hablar yo soy cansado. Por que suplico a Vostra Reverentia que mire a los preceptos evangelicos, para que ellos movant Vostra Reverentia a lo qu'es de conscientia ; y sy ellos non bastarent para mover Vostra Reverentia a piedad, suplico que mire a la piedad natural, la qual yo creo que le movra como es de razon, y con esto non digo mas.

[M]

A quoy respondit Pantagruel :

— Dea, mon amy, je ne fais doubte aulcun que ne sachez bien parler divers langaiges ; mais dictes nous ce que vouldrez en quelque langue que puissions entendre.

Lors dist le compaignon :

— Myn Herre, endog jeg med inghen tunge talede, lygesom boeen, ocg uksvvlig creatner ! Myne kleebon, och myne legoms magerhed uudviser allygue klalig huvad tyng meg meest behoff girered som aer sandeligh mad och drycke : hwarfor forbarme teg omsyder offvermeg ; och bef ael at gyffuc meg nogeth ; aff huylket jeg kand styre myne groeendes maghe, lygeruss son mand Cerbero en soppe forsetthr. Soa shal tue loeffve lenge och lyksaligh.

— Je croy, dist Eustenes que les Gothz parloient ainsi. Et, si Dieu vouloit, ainsi parlerions nous du cul.

[M]

Adoncques, dist le compaignon :

— Adoni, scolom lecha : im ischar harob hal habdeca, bemeherah thithen li kikar lehem, chancathub : laah al Adonai chonen ral.

A quoy respondit Epistemon :

— A ceste heure ay je bien entendu : car c'est langue Hebraïcque bien rhetoricquement prononcée.

Dont dist le compaignon :

— Despota ti nyn panagathe, dioti sy mi uc artodotis ? Horas gar limo analiscomenon eme athlios. Ce en to metaxy eme uc eleis udamos, zetis de par emu ha u chre, ce homos philologi pantes homologusi tote logus te ce rhemeta peritta hyparchin, opote pragma afto pasi delon esti. Entha gar anancei monon logi isin, hina pragmata, (hon peri amphisbetumen), me phosphoros epiphenete.

— Quoy, dist Carpalim, lacquays de Pantagruel, c'est Grec, je l'ay entendu. Et comment ? As tu demouré en Grece ?

[M]

Donc dist le compaignon :

— Agonou dont oussys vou denaguez algarou, nou den farou zamist vous mariston ulbrou fousquez vou brol tam bredaguez moupregon den goul houst, daguez daguez nou croupys fost bardounnoflist nou grou. Agou paston tol nalprissys hourtou los ecbatonous prou dhouquys brol panygou den bascrou noudous caguons goulfren goul oust troppassou.

— J'entends, se me semble, dist Pantagruel : car ou c'est langaige de mon pays de Utopie, ou bien luy ressemble quant au son.

[M]

Et, comme il vouloit commencer quelque propos, le compaignon dist :

— Jam toties vos, per sacra, perque deos deasque omnis obtestatus sum, ut, si qua vos pietas permovet, egestatem meam solaremini, nec hilum proficio clamans et ejulans. Sinite, queso, sinite, viri impii, Quo me fata vocant abire, nec ultra vanis vestris interpellationibus obtundatis, memores veteris illius adagii, quo venter famelicus auriculis carere dicitur.

— Dea, mon amy, dist Pantagruel, ne sçavez vous parler François ?

— Si faictz tres bien, Seigneur, respondit le compaignon ; Dieu mercy, c'est ma langue naturelle et maternelle, car je suis né et ay esté nourry jeune au jardin de France, c'est Touraine.

— Doncques, dist Pantagruel, racomptez nous quel est vostre nom, et dont vous venez, car, par ma foy, je vous ay jà prins en amour si grand que, si vous condescendez à mon vouloir, vous ne bougerez jamais de ma compaignie, et vous et moy ferons un nouveau pair d'amitié, telle que feut entre Enée et Achates.

[M]

— Seigneur, dist le compaignon, mon vray et propre nom de baptesme est Panurge, et à present viens de Turquie, où je fuz mené prisonnier lorsqu'on alla à Metelin en la male heure. Et volontiers vous racompteroys mes fortunes, qui sont plus merveilleuses que celles de Ulysses, mais puisqu'il vous plaist me retenir avecques vous, (et je accepte volontiers l'offre, protestant jamais ne vous laisser ; et alissiez vous à tous les diables), nous aurons, en aultre temps plus commode assez loysir d'en racompter, car, pour ceste heure, j'ay nécessité bien urgente de repaistre : dentz aguës, ventre vuyde, gorge seiche, appetit strident, tout y est deliberé : si me voulez mettre en ceuvre, ce sera basme de me voir briber. Pour Dieu, donnez y ordre !

Lors commenda Pantagruel qu'on le menast en son logis et qu'on luy apportast force vivres. Ce que fut faict, et mangea tres bien à ce soir, et s'en alla coucher en chapon, et dormit jusques au lendemain heure de disner, en sorte qu'il ne feist que troys pas et un sault du lict à table.

Chapitre X

—

Comment Pantagruel equitablement jugea d'une controverse merveilleusement obscure et difficile si justement que son jugement fut dict fort admirable.

[\[M\]](#)

Pantagruel, bien records des lettres et admonitions de son père, voulut un jour essayer son sçavoir. De faict, par tous les carrefours de la ville mist conclusions en nombre de neuf mille sept cens soixante et quatre, en tout sçavoir, touchant en ycelles plus fors doubtes qui feussent en toutes sciences. Et premierement, en la rue du Feurre, tint contre tous les regens, artiens et orateurs, et les mist tous de cul. Puis, en Sorbonne tint contre tous les theologiens, par l'espace de six sepmaines, depuis le matin quatre heures jusques à six du soir ; exceptez deux heures d'intervalle pour repaistre et prendre sa refection.

Et à ce assisterent la plus part des seigneurs de la Court, maistres des requestres, presidents, conseilliers, les gens des comptes, secretaires, advocatz et aultres, ensemble les eschevins de ladicte ville avecques les mediciens et canonistes.

[\[M\]](#)

Et notez que d'iceulx la plus part prindrent bien le frain au dentz ; mais, nonobstant leurs ergotz et fallaces, il les feist tous quinaulx et leurs monstra visiblement qu'ilz n'estoient que veaulx engiponnez.

Dont tout le monde commença à bruyre et parler de son sçavoir si merveilleux, jusques es bonnes femmes, lavandieres, courratieres, roustissieres, ganyvetieres et aultres, lesquelles, quand il passoit par les rues, disoient : « C'est luy ! » A quoy il prenoit plaisir comme Demosthenes, prince des orateurs grecz, faisoit, quand de luy dist une vieille acropie, le monstrant au doigt : « C'est cestuy là. »

[\[M\]](#)

Or, en ceste propre saison, estoit un procès pendent en la court entre deux gros seigneurs, desquelz l'un estoit Monsieur de Baisecul, demandeur, d'une part, l'autre Monsieur de Humevesne, defendeur, de l'autre, desquelz la controverse estoit si haulte et difficile en droict que la court de Parlement n'y entendoit que le hault alemant. Dont, par le commandement du roy, furent assemblez quatre les plus sçavans et les plus gras de tous les parlemens de France, ensemble le Grand Conseil, et tous les principaulx regens des universitez, non seulement de France, mais aussi d'Angleterre et Italie, comme Jason, Philippe Dece, Petrus de Petronibus et un tas d'aultres vieulx Rabanistes. Ainsi assemblez, par l'espace de quarente et six sepmaines n'y avoyent sceu mordre ny entendre le cas au net pour le mettre en droict en façon quelconques, dont ilz estoyent si desptiz qu'ilz se conchioyent de honte villainement.

[\[M\]](#)

Mais un d'entre eulx, nommé Du Douhet, le plus sçavant, le plus expert et prudent de tous les aultres, un jour qu'ilz estoyent tous philogrobolizez du cerveau, leur dist :

« Messieurs, j'à long temps a que sommes icy sans rien faire que despendre, et ne pouvons trouver fond ny rive en ceste matiere, et, tant plus y estudions, tant moins y entendons, qui nous est grand honte et charge de conscience, et à mon advis que nous n'en sortirons que à deshonneur, car nous ne faisons que ravasser en noz consultations ; mais voicy que j'ay advisé. Vous avez bien ouy parler de ce grand personnaige, nommé Maistre Pantagruel, lequel on a congneu estre sçavant dessus la capacité du temps de maintenant es grandes disputations qu'il a tenu contre tous publiquement ? Je suis d'opinion que nous l'apellons et conferons de cest affaire avecques luy, car jamais homme n'en viendra à bout si cestuy là n'en vient. »

[M]

A quoy voluntiers consentirent tous ces conseilliers et docteurs.

De faict, l'envoyerent querir sur l'heure et le prierent vouloir le procès canabasser et grabeler à point, et leur en faire le raport tel que de bon luy sembleroit en vraye science legale, et luy livrerent les sacs et pantarques entre ses mains, qui faisoient presque le fais de quatre gros asnes couillars.

Mais Pantagruel leur dist :

— Messieurs, les deux seigneurs qui ont ce procès entre eulx sont ilz encore vivans ?

[M]

A quoy luy fut respondu que ouy.

— De quoy diable donc (dist il) servent tant de fatrasseries de papiers et copies que me bailliez ? N'est ce le mieux ouyr par leur vive voix leur debat que lire ces babouyneries icy, qui ne sont que tromperies, cautelles diabolicques de Cepola et subversions de droict ? Car je suis sceur que vous et tous ceulx par les mains desquelz a passé le procès y avez machiné ce que avez peu Pro et Contra, et, au cas que leur controverse estoit patente et facile à juger, vous l'avez obscurcie par sottes et desraisonnables raisons et ineptes opinions de Accurse, Balde, Bartole, de Castro, de Imola, Hippolytus, Panorme, Bertachin, Alexandre, Curtius et ces aultres vieulx mastins qui jamais n'entendirent la moindre loy des Pandectes, et n'estoyent que gros veaulx de disme, ignorans de tout ce qu'est necessaire à l'intelligence des loix.

« Car (comme il est tout certain) ilz n'avoyent congnoissance de langue ny Grecque, ny Latine, mais seullement de Gothique et Barbare ; et toutesfoys les loix sont premierement prises des Grecz, comme vous avez le tesmoignage de Ulpian, l. posteriori De orig. juris, et toutes les loiz sont pleines de sentences et motz Grecz ; et secondement sont redigées en latin le plus elegant et aorné qui soit en toute la langue Latine, et n'en excepteroys voluntiers ny Saluste, ny Varron, ny Ciceron, ny Senecque, ny T. Live, ny Quintilian. Comment doncques eussent peu entendre ces vieulx resveurs le texte des loix, qui jamais ne virent bon livre de langue Latine, comme manifestement appert à leur stille, qui est stille de ramonneur de cheminée ou de cuysinier et marmiteux, non de jurisconsulte ?

[M]

« Davantaige, veu que les loix sont extirpées du mylieu de philosophie morale et naturelle, comment l'entendront ces folz qui ont, par Dieu, moins estudié en philosophie que ma mulle ? Au regard des lettres de humanité et congnoissance des antiquitez et histoire, ilz en estoyent chargez comme un crapault de plumes, dont toutesfoys les droictz sont tous pleins et sans ce ne pevent estre entenduz, comme quelque jour je monstreray plus apertement par escript.

« Par ce, si voulez que je congnoisse de ce procès, premierement faictes moy brusler tous ces papiers, et secondement faictes moy venir les deux gentilzhommes personnellement devant moy, et, quand je les auray ouy, je vous en diray mon opinion, sans fiction ny dissimulation quelconques. »

[M]

A quoy aulcuns d'entre eux contredisoient, comme vous sçavez que en toutes compaignies il y a plus de folz que de saiges et la plus grande partie surmonte tousjours la meilleure, ainsi que dict Tite Live parlant des Cartagiens. Mais ledict Du Douhet tint au contraire virilement, contendent que Pantagruel avoit bien dict, que ces registres, enquestes, replicques, reproches, salvations et aultres telles diableries n'estoient que subversions de droict et allongement de procès, et que le diable les emporteroit tous s'ilz ne procedoient aultrement, selon equité evangelicque et philosophicque.

Somme, tous les papiers furent bruslez, et les deux gentilzhommes personnellement convocquez. Et lors Pantagruel leur dist :

— Estez vous ceulx qui avez ce grand different ensemble ?

— Ouy (dirent ilz), Monsieur.

— Lequel de vous est demandeur ?

— C'est moy, dist le seigneur de Baisecul.

— Or, mon amy, contez moy de poinct en poinct vostre affaire selon la verité ; car, par le corps bleu, si vous en mentés d'un mot, je vous osteray la teste de dessus les espaulles et vous monstreray que en justice et jugement l'on ne doibt dire que verité. Par ce, donnez vous garde de adjouster ny diminuer au narré de vostre cas. Dictes.

Chapitre XI

—

Comment les seigneurs de Baisecul et Humevesne plaidoient devant Pantagruel sans advocatz.

[M]

onc, commença Baisecul en la maniere que s'ensuyt :

— Monsieur, il est vray que une bonne femme de ma maison portoit vendre des œufz au marchez...

— Couvrez vous, Baisecul, dist Pantagruel.

D— Grand mercy, Monsieur, dist le seigneur de Baisecul. Mais, à propos, passoit entre les deux tropicques, six blans vers le zenith et maille par autant que les mons Rhiphées avoyent eu celle année grande sterilité de happelourdes, moyennant une sedition de Ballivernes meue entre les Barragouyns et les Accoursiers pour la rebellion des Souyces, qui s'estoyent assemblez jusques au nombre de bon bies pour aller à l'aguillanneuf le premier trou de l'an que l'on livre la soupe aux bœufz et la clef du charbon aux filles pour donner l'avoine aux chiens.

[M]

« Toute la nuict l'on ne feist, la main sur le pot, que despescher bulles à pied et bulles à cheval, pour retenir les bateaulx, car les cousturiers vouloyent faire des retailons desrobez

Une sarbataine

Pour couvrir la mer Oceane,

qui pour lors estoit grosse d'une potée de chous selon l'opinion des boteleurs de foin ; mais les physiciens disoyent que à son urine ilz ne congnoissoyent signe evident

Au pas d'ostarde

De manger bezagues à la moustarde,

sinon que Messieurs de la court feissent par bemol commandement à la verolle de non plus allebouter apres les maignans, car les marroufles avoient jà bon commencement à danser l'estrindore au diapason,

Un pied au feu

Et la teste au mylieu,

comme disoit le bon Ragot.

[M]

« Ha, Messieurs, Dieu modere tout à son plaisir, et contre fortune la diverse un chartier rompit nazardes son fouet. Ce fut au retour de la Bicoque, alors qu'on passa licentié Maistre Antitus des Crossonniers en toute lourderie, comme disent les canonistes : Beati lourdes, quoniam ipsi trebuchaverunt.

« Mais ce que faict la quaresme si hault, par saint Fiacre de Brye, ce n'est pour aultre chose que

La Penthecoste

Ne vient foyz qu'elle ne me couste ;

May, hay avant,

Peu de pluye abat grand vent.

Entendu que le sergent me mist si hault le blanc à la butte que le greffier ne s'en leschast orbiculairement ses doigtz empenez de jardz, et nous voyons manifestement que chascun s'en prent au nez, sinon qu'on regardast en perspective oculairement vers la cheminée, à l'endroit où pend l'enseigne du vin à quarente sangles, qui sont necessaire à vingt bas de quinquenelle. A tout le moins, qui ne voudroit lascher l'oyseau devant talemouses que le decouvrir, car la memoire souvent se pert quand on se chausse au rebours. Sa, Dieu gard de mal Thibault Mitaine ! »

[M]

Alors dist Pantagruel :

— Tout beau, mon amy, tout beau, parlez à traict et sans cholere. J'entends le cas, poursuivez.

— Or, Monsieur, dist Baisecul, ladictte bonne femme, disant ses Gaudez et Audi nos, ne peut se couvrir d'un revers faulx montant par la vertuz guoy des privileges de l'université, sinon par bien soy bassiner anglicquement, le couvrant d'un sept de quarreaux et luy tirant un estoc vollant au plus pres du lieu où l'on vent les vieux drapeaux dont usent les peintres de Flandres quand ilz veulent bien à droict ferrer les cigalles, et m'esbahys bien fort comment le monde ne pont, veu qu'il faict si beau couvrir.

[M]

Icy voulut interpellier et dire quelque chose le seigneur de Humevesne, dont luy dist Pantagruel :

— Et, ventre saint Antoine, t'appertient il de parler sans commandement ? Je sue icy de haan pour entendre la procedure de vostre different, et tu me viens encore tabuster ? Paix, de par le diable, paix ! Tu parleras ton sou quand cestuy cy aura achevé. Poursuivez, dist il à Baisecul, et ne vous hastez point.

— Voyant doncques, dist Baisecul,

Que la pragmatique sanction

N'en faisoit nulle mention

et que le pape donnoit liberté à un chascun de peter à son aise, si les blanchetz n'estoyent rayez, quelque pauvreté que feust au monde, pourveu qu'on se se signast de ribaudaille, l'arc an ciel, fraichement esmoulu à Milan pour esclourre les alouettes, consentit que la bonne femme escullast les isciaticques par le protest des petitz poissons couillatrys qui estoyent pour lors necessaires à entendre la construction des vieilles bottes.

[M]

« Pour tant, Jan le Veau, son cousin Gervays, remué d'une busche de moule, luy conseilla qu'elle ne se mist point en ce hazard de seconder la buée brimballatoyre sans premier aluner le papier à tant pille, nade, jocque, fore : car

Non de ponte vadit qui cum sapientia cadit,

attendu que Messieurs des Comptes ne convenoyent en la sommation des fleutes d'Allemant, dont on avoit basti les Lunettes des Princes, imprimée nouvellement à Anvers.

« Et voylà, Messieurs, que faict maulvais raport, et en croy partie adverse in sacer verbo dotis : car, voulant obtemperer au plaisir du roy, je me estois armé de pied en cap d'une carrelure de ventre pour aller veoir comment mes vendangeurs avoyent dechicqueté leurs haulx bonnetz pour mieux jouer des manequins, et le temps estoit quelque peu dangereux de la foire, dont plusieurs francz archiers avoyent esté refusez à la monstre, nonobstant que les cheminées feussent assez haultes selon la proportion du javart et des malandres l'ami Baudichon.

[M]

« Et par ce moyen fut grande année de quaquerolles en tout le pays de Artoys, qui ne feust petit amandement pour Messieurs les porteurs de cousteretz, quand on mangeoit, sans desguainer, cocques cigues à ventre deboutonné. Et à la mienne volonté que chascun eust aussi belle voix : l'on en jourroit beaucoup mieulx à la paulme, et ces petites finesses, qu'on faict à etymologizer les pattins, descendroyent plus aisement en Seine pour tousjours servir au Pont aux Meusniers, comme jadis feut decreté par le roy de Canarre et l'arrest en est au greffe de ceans.

« Pour ce, Monsieur, je requiers que par vostre seigneurie soit dict et declairé sur le cas ce que de raison, avecques despens, dommaiges et interestz.

[M]

Lors dist Pantagruel :

— Mon amy, voulez vous plus rien dire ?

Respondit Baisecul :

— Non, Monsieur, car je ay dict tout le tu autem, et n'en ay en rien varié, sur mon honneur.

— Vous doncques (dist Pantagruel), Monsieur de Humevesne, dictes ce que voudrez, et abreviez, sans rien toutesfoys laisser de ce que servira au propos.

Chapitre XII

—

Comment le seigneur de Humevesne plaidoie davant Pantagruel.

[M]

ors commença le seigneur de Humevesne ainsi que s'ensuit :

— Monsieur et Messieurs, si l'iniquité des hommes estoit aussi facilement veue en jugement categoricque comme on congnoist mousches en laict, le monde, quatre beufz, ne seroit tant mangé de ratz comme il est, et seroient aureilles maintes sur terre qui en ont esté rongées trop laschement ; car, combien que tout ce que a dit partie adverse soit de dumet bien vray quand à la lettre et histoire du factum, toutesfoys, Messieurs, la finesse, la tricherie, les petitz hanicrochemens sont cachez soubz le pot aux roses.

« Doibs je endurer que, à l'heure que je mange, au pair, ma soupe, sans mal penser ny mal dire, l'on me vienne ratisser et tabuster le cerveau, me sonnans l'antiquaille et disant :

Qui boit en mangeant sa soupe
Quand il est mort, il n'y voit goutte ?

[M]

« Et, sainte Dame, combien avons nous veu de gros cappitaines en plein camp de bataille, alors qu'on donnoit les horions du pain benist de la confrarie, pour plus honnestement se deliner, jouer du luc, sonner du cul et faire les petiz saulx en plate forme !

« Mais maintenant le monde est tout detravé de louchetz des balles de Luestre : l'un se desbauche, l'autre se cache le museau pour les froidures hybernales, et, si la court n'y donne ordre, il fera aussi mal glener ceste année qu'il feist, ou bien fera des goubeletz. Si une pauvre personne va aux estuves pour se faire enluminer le museau de bouzes de vache ou acheter bottes de hyver, et de sergeans passans, ou bien ceulx du guet, reçoivent la decoction d'un clystere ou la matiere fecale d'une celle persée sur leurs tintamarres, en doibt l'on pourtant roigner les testons et fricasser les escutz elles de boys ?

[M]

« Aulcunes foys nous pensons l'un, mais Dieu faict l'autre, et, quand le soleil est couché, toutes bestes sont à l'ombre. Je n'en veulx estre creu si je ne le prouve hugrement par gens de plain jour. L'an trente et six, j'avoys achapté un courtault d'Alemaigne, hault et court, d'assez bonne laine et tainct en grene comme asseuroyent les orfèvres, toutesfoys le notaire y mist du cetera. Je ne suis point clerk pour prendre la lune avecques les dentz, mais, au pot de beurre où l'on selloit les instruments vulcanicques, le bruyt estoit que le bœuf salé faisoit trouver le vin sans chandelle, et feust il caiché au fond d'un sac de charbonnier, houzé et bardé avecques le chanfrain et hoguines requises à bien fricasser rusterie, c'est teste de mouton. Et c'est bien ce qu'on dict en proverbe qu'il faict bon veoir vaches noires en boys brulé quand on jouist de ses amours. J'en fis consulter la matiere à Messieurs les clerks, et pour resolution conclurent en frisesomorum qu'il n'est tel que faucher l'esté en cave bien garnie de papier et d'ancre, de plumes et ganivet de Lyon sur le Rosne, tarabin tarebas : car, incontinent que un harnoy sent les aulx, la

rouille luy mangeve le foye, et puis l'on ne faict que rebecquer torty colli, fleuretant le dormir d'après disner. Et voylà qui faict le sel tant cher.

« Messieurs, ne croyez que, au temps que ladicte bonne femme englua la poche cuilliere pour le record du sergent mieulx apanager et que la fressure boudinalle tergiversa par les bourses des usuriers, il n'y eust rien meilleur à soy garder des canibales que prendre une liasse d'oignons, lyée de trois cens naveaulx, et quelque peu d'une fraize de veau, du meilleur alloy que ayent les alchimistes, et bien luter et calciner ses pantoufles, mouflin, mouflart, avecques belle saulce de raballe, et soy mucer en quelque petit trou de taulpe, salvant tousjours les lardons.

[M]

« Et, si le dez ne vous veult aultrement ambezars, ternes du gros bout, guare d'az, mettez la dame au coing du lict, fringuez la, toureloura la la, et bevez à oultrance, depiscando grenoillibus, à tout beaulx houseaulx coturnicques ; ce sera pour les petitz oysons de mue, qui s'esbatent au jeu de foucquet, attendant battre le metal et chauffer la cyre aux bavars de godale.

« Bien vrai est il que les quatre beufz desquelz est question avoyent quelque peu la memoire courte ; toutesfoys, pour sçavoir la game, ilz n'en craignoyent courmaran ny quanard de Savoye, et les bonnes gens de ma terre en avoyent bonne esperance, disant : « Ces enfants deviendront grands en algorisme ; ce nous sera une rubrique de droict. » Nous ne pouvons faillir à prendre le loup, faisons nos hayes dessus le moulin à vent, duquel a esté parlé par partie adverse. Mais le grand diole y eut envie et mist les Allemans par le derriere, qui firent diables de humer : " Her, tringue, tringue ! " de doublet en case, car il n'y a nulle apparence de dire que à Paris sur Petit Pont geline de feurre, et fussent ilz aussi huppez que duppes de marays, sinon vraiment qu'on sçacrifiast les pompetes au moret fraichement esmoulu de lettres versalles ou cursives, ce m'est tout un, pourveu que la trancheville n'y engendre les vers.

[M]

« Et, posé le cas que au coublement des chiens courans les marmouzelles eussent corné prinse devant que le notaire eust baillé sa relation par art cabalisticque, il ne s'ensuit (saulve meilleur jugement de la court) que six arpens de pré à la grand laize feissent troys bottes de fine ancre sans soufffler au bassin, considéré que aux funerailles du roy Charles l'on avoit en plain marché la toyson pour deux et ar, j'entens, par mon serment, de laine.

« Et je voy ordinairement en toutes bonnes cornemuses que, quand l'on va à la pipée, faisant troys tours de balay par la cheminée et insinuant sa nomination, l'on ne faict que bander aux reins et souffler au cul, si d'adventure il est trop chault, et quille luy bille,

Incontinent les lettres veues,

Les vaches luy furent rendues.

Et en fut donné pareil arrest à la Martingalle l'an dix et sept pour le maulgouvert de Louzefougerouse, à quoy il plaira à la Court d'avoir esgard.

[M]

« Je ne dy vraiment qu'on ne puisse pas equité desposseder en juste tiltre ceulx qui de l'eau beniste beuvroyent, comme on faict d'un rançon de tisserant, dont on faict les suppositoires à ceulx qui ne veulent resigner, sinon à beau jeu bel argent.

« Tunc, Messieurs, quid juris pro minoribus ? Car l'usage comme de la loy Salicque est telle que le premier boute feu qui escornifle la vache, qui mousche en plein chant de musique sans solfier les pointz

des savatiers, doit, en temps de godemarre, sublimer la penurie de son membre par la mousse cuillie alors qu'on se morfond à la messe de minuict, pour bailler l'estrapade à ces vins blancs d'Anjou qui font la jambette, collet à collet, à la mode de Bretagne.

« Concluent comme dessus, avecques despens, dommaiges et interestz. »

[\[M\]](#)

Après que le seigneur de Humevesne eut achevé, Pantagruel dist au seigneur de Baisecul :

— Mon amy, voulez vous rien replicquer ?

A quoi respondit Baisecul :

— Non, Monsieur, car je n'en ay dict que la vérité, et, pour Dieu, donnons fin à nostre different, car nous ne sommes icy sans grand frais.

Chapitre XIII

—

Comment Pantagruel donna sentence sus le different des deux seigneurs.

[M]

lors Pantagruel se leve et assemble tous les presidens, conseilliers et docteurs là assistans, et leur dist :

— Or, ça, Messieurs, vous avez ouy, vive vocis oraculo, le different dont est question. Que vous en semble ?

A quoy respondirent :

— Nous l'avons veritablement ouy, mais nous n'y avons entendu, au diable, la cause. Par ce, nous vous prions una voce et supplions par grace que vueilliez donner la sentence telle que verrez, et ex nunc prout ex tunc nous l'avons agreable et ratifions de nos pleins consentemens.

— Eh bien, Messieurs, dist Pantagruel, puisqu'il vous plaist, je le feray ; mais je ne trouve le cas tant difficile que vous le faictes. Votre paraphe Caton. la loy Frater, la loy Gallus, la loy Quinque pedum, la loy Vinum. la loy Si dominus, la loy Mater, la loy Mulier bona, la loy Si quis, la loy Pomponius, la loy Fundi, la loy Emptor, la loy Pretor, la loy Venditor et tant d'autres, sont bien plus difficiles en mon oppinion.

[M]

Et, apres ce dict, il se pourmena un tour ou deux par la sale, pensant bien profondement, comme l'on pouvoit estimer, car il gehaignoyt comme un asne qu'on sangle trop fort, pensant qu'il failloit à un chascun faire droict, sans varier ny accepter personne ; puis retourna s'asseoir et commença prononcer la sentence comme s'ensuyt :

« Veu, entendu et bien calculé le different d'entre les seigneurs de Baisecul et Humevesne, la Court leur dict :

« Que, considerée l'orripilation de la ratepenade declinent bravement du solstice estival pour mugueter les billesvesées qui ont eu mat du pyon par les males vexations des lucifuges qui sont au climat dia Rhomès d'un matagot à cheval bendant une arbaleste au reins, le demandeur eut juste cause de callafater le gallion que la bonne femme boursouffloit, un pied chaussé et l'autre nud, le remboursant bas et roidde en sa conscience d'autant de baguenaudes comme y a de poil en dix huit vaches, et autant pour le brodeur.

[M]

« Semblablement est declairé innocent du cas privilegié des gringuenaudes qu'on pensoit qu'il eust encouru de ce qu'il ne pouvoit baudement fianter, par la decision d'une paire de gands, parfumés de petarrades à la chandelle de noix, comme on use en son pays de Mirebaloy, laschant la bouline avecques

les bouletz de bronze, dont les houssepailleurs pastissoient conestablement ses legumaiges interbastez du Loyrre à tout les sonnettes d'espervier faictes à poinct de Hongrie que son beau frere portoit memoriallement en un penier limitrophe, brodé de gueulles à troys chevrons hallebrenez, de canabasserie, au caignard angulaire dont on tire au papeguay vermiforme avecques la vistempenarde.

« Mais, en ce qu'il met sus au defendeur qu'il fut rataconneur, tyrolageux et goildronneur de mommye, que n'a esté en brimbalant trouvé vray, comme bien l'a debastu ledict defendeur, la court le condamne en troys verrassées de caillebottes assimentées, prelorelitantes et gaudepisées comme est la coustume du pays, envers ledict defendeur, payables à la my d'oust, en may ;

[\[M\]](#)

« Mais ledict defendeur sera tenu de fournir de foin et d'estoupes à l'embouchement des chasse trapes gutturales, emburelucocquées de guilverdons, bien grabelez à rouelle.

« Et amis comme devant. sans despens, et pour cause. »

Laquelle sentence prononcée, les deux parties departirent toutes deux contentes de l'arrest, qui fust quasi chose increable : car venu n'estoyt despuys les grandes pluyes et n'adviendra de treze jubilez que deux parties, contendentes en jugement contradictoires, soient egualement contentez d'un arrest diffinitif.

Au regard des conseilliers et aultres docteurs qui là assistoyent, ilz demeurerent en ecstase esvanoyz bien troys heures, et tous ravys en admiration de la prudence de Pantagruel plus que humaine, laquelle avoyent congneu clerement en la decision de ce jugement tant difficile et espineux, et y feussent encores, sinon qu'on apporta force vinaigre et eaue rose pour leur faire revenir le sens et entendement acoustumé, dont Dieu soit loué partout.

Chapitre XIV

—

Comment Panurge racompte la maniere comment il eschappa de la main des Turcqs.

[M]

Le iugement de Pantagruel fut incontinent sceu et entendu de tout le monde, & imprimé à force, & redigé es Archives du Palays, en sorte que tout le monde commença à dire :

— Salomon qui rendit par soubson l'enfant à sa mere, iamais ne monstra tel chef d'œuvre de prudence comme a faict ce bon Pantagruel, nous sommes heureux de l'avoir en ce pays.

Et de faict l'on le voulut faire maistre des resquestes, & president en la court: mais il refusa tout, les remerciant gracieusement :

— Car il y a (dist il) trop grand servitude à ces offices, & à trop grand peine peuvent estre saulvez ceulx qui les exercent, veu la corruption des hommes. Et croy que si les siegesvuides des anges ne sont remplis d'autre sorte de gens ¹, que de trente septjubilés nous n'aurons le iugement final, et sera Cusanus* trompé en ses conjectures. Je vous en advertis de bonne heure. Mais si avez quelque bon poinsson de vin, volentiers ien recepvray le present.

[M]

Ce qu'ilz firent volentiers, & luy envoyerent du meilleur de la ville, & beut assez bien. Mais le pouvre Panurge en beut vaillamment, car il estoit exime comme ung harang soret. Aussi alloit il du pied comme ung chat maigre. Et quelqu'ung l'admonesta, à demie haleine d'un grand hanap plein de vin vermeil,, disant.

— Compere tout beau, vous faictes rage de humer.

— Je donne au diesble ! (dist il). Tu n'as pas trouvé tes petitz beuvreaux de Paris, qui ne beuvent en plus q'un pinson et ne prennent leur bechée sinon qu'on leurs tape la queue à la mode des passereaux. O, compaing, si je montasse aussi bien comme je avalle, je fusse desjà au dessus la sphere de la lune avecques Empedocles ! Mais je ne sçay que diable cecy veult dire : ce vin est fort bon et bien delicieux, mais plus j'en boy, plus j'ay de soif. Je croy que l'ombre de Monseigneur Pantagruel engendre les alterez, comme la lune faict les catharres.

[M]

A quoy se prindrent à rire les assistans. Ce que voyant Pantagruel, dist :

— Panurge qu'est ce que avez à rire.

— Seigneur (dist il) ie leur contoys, comment ces diables de Turcqs sont bien malheureux de ne boire point de vin. Si aultre mal n'y avoit en l'Alchoran de Mahumet, encores ne me mettroys ie pas de la foy.

— Mais or me dictes comment, dist Pantagruel, vous eschappates de leurs mains?

— Par dieu seigneur, dist Panurge, ie ne vous en mentiray de mot.

« Les paillards Turcqs mes avoient mys en broche tout lardé, comme ung connil, car iestoys tant exime que aultrement de ma chait eust esté fort mauvaise viande, pour me faire roustir tout vif. Et ainsi comme ilz me roustissoient, ie me recommandoys à la grace divine, ayant en memoire le bon saint Laurent, et tousiours esperoys en Dieu, qu'il me delivreroit de ce torment, ce qui fut faict bien estrangement. Car ainsi que me recommandoys bien de bon cueur à dieu, cryant. Seigneur Dieu ayde moy. Seigneur Dieu saulve moy. Saigneur Dieu oste moy de ce torment, auquel ces traitres chiens me detiennent, pour la maintenance de ta foy. Le roustisseur s'endormyt cautement, ou bien de quelque bon Mercure qui endormit cautement Argus qui avoit cent yeulx.

[M]

« Or quand ie vy qu'il ne me tournoit plus en routissant, ie le regarde, & voy qu'il s'endort, ainsi ie prens avecques les dens ung tyson par le bout, où il n'estoit point bruslé, & vous le gette au gyron de mon routisseur, & ung aultre le gette le mieulx que ie peuz soubz un lict de camp, qui estoit aupres de la cheminée, où y il avoit force paille.

« Incontinent le feu se print à la paille, et de la paille au lict, et du lict au solies qui estoit embrunché de sapin faict à queques de lampes. Mais bon fut, que le feu que ie avoys getté au gyron de mon paillard routisseur luy brusla tout le penil & se prenoit aux couillons, sinon qu'il n'estoit point tant punays qu'il ne le sentit plus tost que le iour, & debouq estourdy se levant crya à la fenàtre tant qu'il peult dal baroth, dal baroth, qui vault autant à dire comme, au feu, au feu: et vint droict à moy pour me getter du tout au feu, et desià avoyt couppé les cordes dont on m'avoit lyé les mains, & il couppoit les lyens des pieds, mais le maistre de la maison ouyant le cry du feu, & en sentant la fumée de la rue où il se pourmenoit avecques quelques aultres Baschatz & Musaffiz, courut tant qu'il peult y donner secours & pour emporter ses bagues.

[M]

« Et de pleine arrivée il tyre la broche ou iestoys embroché, et tua tout roidde mon routisseur, dont il mourut là par faulte de gouvernement ou aultrement: car il luy passa la broche ung peu au dessus du nombril vers le flan droict, & luy percea la tierce lobe du foy, & le coup haussant luy penetra le diaphragme et par atravers la capsule du cueur luy sortit la broche par le hault des espauls entre les spondyles & l'omoplate senestre.

« Vray est que en tirant la broche de mon corps ie tumbe à terre pres des landiers, & me fys ung peu de mal à la cheute, toutesfoys non pas grand: car les lardons soustindrent le coup. Puis voyant mon Baschaz, que le cas estoit desesperé, et que la maison estoit bruslée sans remission, et tout son bien perdu, se donna à tous les diables, appelant Grilgoth, Astaroth, & Rapallus et Gribouillis par neuf foy.

[M]

« Quoy voyant ieuz de peur pour plus de cinq solz, craignant les diables viendront à ceste heure pour emporter ce fol icy, seroient ilz bien gens pour m'emporter aussi? Je suis ià demy rousty, mes lardons seront cause de mon mal: car ces diables icy sont fryans de lardons, comme vous avez l'auctorité du Philosophe Iamblicque & Murmault en l'apologie de bossutis & contrefactis per Magistros nostros, mais ie fys le signe de la croix, cryant agyos, athanatos, ho theos, et nul ne venoit.

« Ce que congnoissant mon villain Baschaz se vouloit tuer de ma broche, & s'en percer le cueur: et de faict la mist contre sa poitrine, mais elle ne pavoit outre passer car elle n'estoys pas assez pointue, &

poussoit tant qu'il pouvoit, mais ne proffitoit riens.

« Alors ie m'en vins à luy, disant. Missaire bougrino tu pers icy ton temps: car tu ne te tueras iamais ainsi, mais bien te blesseras quelque hurte, dont tu languiras toute ta vie entre les mains des barbiers: mais si tu veulx ie te tueray icy tout franc en sorte que tu n'en sentiras rien, & m'en croys: car ien ay tué bien d'aultres qui s'en sont bien trouvez.

[M]

— Ha mon amy (dist il) ie t'en prie, & ce faisant ie te donne ma bougette, tien voylà, il y a six cens seraph dedans, et quelques dyamens et rubys en perfection.

— Et où sont ilz? dist Epistemon.

— Par saint Iehan, dist Panurge, ilz sont bien loin s'ilz sont tousiours.

Mais où sont les neiges d'antan ?

C'estoit le plus grand soucy qu'eust Villon le poete parisien.

— Acheve, dist Pantagruel, ie te pry que nous saichons comment tu acoustras ton Baschaz.

[M]

— Foy d'homme de bien, dist Panurge, ie n'en mens de mot. Ie le bende d'une meschante braye que ie trouve là demy bruslée, & vous le lye rustrement pieds & mains de mes cordes, si bien qu'il n'eust sceu regimber: puis luy passe ma broche à travers la gargamelle, et aussi le pendys accrochant la broche à deux gros crampons, qui soustenoient des alebardes. Et vous atise ung beau feu au dessoubz & vous flamboys mon milourt comme on faict des harans soretz à la cheminée, puis prenant sa bougette & ung petit iavelot qui estoit sur les crampons m'en fuy le beau galot. Et dieu sçait comme ie sentoys mon espale de mouton.

« Quand ie fuz descendu en la rue, ie trouvay tout le monde qui estoit acouru au feu à force d'eau pour l'estaindre. Et me voyans ainsi à demy rousti eurent pitié de moy naturellement, & me getterent toute leur eau sur moy, et me rafraischirent ioyeusement, ce que me feist fort grand bien, puis me donnerent quelque peu à repaistre, mais ie ne mangeoys gueres: car ilz ne me bailloient que de l'eau à boire à leur mode.

[M]

« Et aultre mal ne me firent. Sinon ung villain petit Turcq bossu par devant, qui furtivement me croquoit mes lardons, mais ie luy baillys si vert dronos sur les doigts à tout mon iavelot qu'il n'y retourna pas deux fois. Et une ieune Corinthiace, qui m'avoit aporté ung pot de mirobalans emblicz confictz à leur mode, laquelle regardoit mon pouvre haire esmoucheté, comment il s'estoit retiré au feu: car il ne me alloit plus que iusques sur les genoulx. Mais notez que cestuy routissement me guerit d'une sciaticque entièrement, à laquelle j'estois subject plus de sept ans avoit, du costé auquel mon routisscur, s'endormant, me lascia brusler.

« Or ce pendant qu'ilz se amusoient à moy, le feu triumphoit ne demandez pas comment à prendre en plus de deux mille maisons, tant que quelqu'ung d'entre eulx l'avisa & s'escrya, disant. Ventre Mahom toute la ville brusle, & nous amusons icy. Ainsy chascun s'en va à sa chascuniere.

[M]

« De moy ie prens mon chemin vers la porte. Et quand ie fuz sur un petit tucquet qui est aupres, ie me

retourne arriere, comme la femme de Loth, & vys toute la ville bruslant comme Sodome & Gomorre dont ie fuz tant ayse que ie me cuyde conchier de ioye, mais dieu m'en punit bien.

— Comment? dit Pantagruel.

— Ainsi que ie regardoys en grand liesse ce beau feu et me gabelant, et disant. Ha pauvres pusses, ha pauvres souritz, vous aurez mauvais hyver, le feu est en vostre paillier, sortirent plus de six cens chiens gros et menutz tous ensemble de la ville, fuyans le feu. Et de premiere venue accoururent droict à moy, sentant l'odeur de ma paillarde chair à demy roustie, et me eussent devoré à l'heure, si mon bon ange ne m'eust point inspiré. m'enseignant un remede bien opportun contre le mal des dents.

[\[M\]](#)

— Et à quel propos, dist Pantagruel, craignois tu le mal des dents? N'estoistu guery de tes rheumes?

— Pasques de soles, respondit Panurge, est il mal de dents plus grand que quand les chiens vous tiennent aux jambes? Mais soubdain ie me advise de mes lardons, & les leur gettoys au meillieu d'entre eulx, & chiens d'aller, & se entrebattre l'ung l'autre à belles dentz, à qui auroit le lardon. Par ce moyen me laisserent, & ie les laisse aussi se pelaudant l'ung l'autre, & ainsi eschappe gaillard & dehayt. Et vive la rôtisserie.

Chapitre XV

—

Comment Panurge enseigne une maniere bien nouvelle de bastir les murailles de Paris.

[M]

Pantagruel quelque iour pour se recreer de son estude se pourmenoit vers les faulxbourgs saint Marceau voulant veoir la follie Gobelin, et Panurge estoit avecques luy, ayant tousiours le flacon soubz la robbe, et quelque morceau de iambon: car sans cela iamais ne alloit il, disant que c'estoit son garde corps: & aultre espée ne portoit il. Et quand Pantagruel luy en voulut baillier une, il respondit, qu'elle luy eschaufferoit la ratelle.

— Voire mais, dist Epistemon, si l'on se assailloit comment te defendroys tu?

— A grands coups de brodequin, respondit il, pourveu que les estocz feussent descenduz.

[M]

A leur retour Panurge consideroit les murailles de la ville de Paris, & en irrision dist à Pantagruel.

— Voy ne cy pas de belles murailles, O que fortes sont et bien en point pour garder les oysons en mue? Par ma barbe, elles sont competemment meschantes pour une telle ville comme est ceste cy, car une vasche avecques ung pet en abattroit plus de six brasses.

— O mon amy, dist Pantagruel, scez tu pas bien ce que dist Agesilaus, quand on luy demanda: Pourquoi la grande cité de Lacedemone n'estoit pas ceincte de murailles? Car monstrant les habitans et citoyens de la ville tant bien experts en discipline militaire, tant forz & bien armez. Voicy, dist il, les murailles de la cité. Signifiant qu'il n'est murailles que de os, et que les villes ne sçauroient avoir muraille plus seure & plus forte que de la vertuz des habitans. Ainsi ceste ville est si forte par la multitude du peuple bellicqueux qui est dedans, qu'ilz ne se soucient point de faire aultres murailles. Et davantaige, qui la voudroit emmurailler comme Strasbourg ou Orleans, ou Ferrare, il ne seroit possible, tant les frays seroient excessifz.

[M]

— Voire mais, dist Panurge, si faict il bon avoir quelque visaige de pierre quand on est envahy de ses ennemys, et ne feust ce que pour demander, qui est là bas? Et au regard des frays enormes que dictes estre necessaires si l'on la vouloit murer, si messieurs de la ville me veuillent bien donner quelque bon pot de vin, ie leur enseigneray une maniere bien nouvelle, comment ilz pourront bastir à bon marché.

— Et comment? dist Pantagruel.

— Ne le dictes donc pas, respondit Panurge, si ie vous l'enseigne.

« Le voy que les callibistris des femmes de ce pays, sont à meilleur marché que les pierres. D'iceulx faudroit bastir les murailles en les arrangeant en bonne symmetrie d'architecture, & mettant les plus grans au premiers rancz, et puis en taluant à doz d'asne arrangeant les moyens & finalement les petitiz. Et puis

faire ung beau petit entrelardement à poinctes de diamens comme la grosse tour de Bourges, de tant de vitz qu'on couppa en ceste ville es pouvres Italiens à l'entrée de la Reyne.

[M]

« Quel diable desferoit une telle muraille? Il n'y a metal qui tant resistat aux coups. Et puis que les couillevrines se y vinssent froter. Vous en verriez par dieu incontinent distiller de ce benoist fruit de grosse verolle menu comme pluye. Sec au nom des diables. Davantaige la fouldre ne tomberoit iamais dessus. Car pourquoy? ilz sont tous benitz ou sacrez. le n'y voys qu'ung inconvenient.

— Ho ho ha ha ha, dist Pantagruel. Et lequel?

— C'est que les mousches en sont tant friandes que merveilles, & se y cueilleroient facilement & y feroient leur ordure, & voilà l'ouvrage gasté & diffamé. Mais voicy comme l'on y remedroit. Il faudroit tresbien les esmoucheter avecques belles quehues de renards, ou bons gros vietz d'azes de Provence. Et à ce propos ie vous veulx dire, nous en allant pour soupper ung bel exemple que met Frater Lubinus, *libro de computationibus mendicantium*.

[M]

« Au temps que les bestes parloient (il n'y a pas troys iours) ung pouvre lyon par la forest de Biere se pourmenant & disant ses menus suffrages passa par dessoubz ung arbre auquel estoit monté ung villain charbonnier pour abatre du boys. Lequel voyant le lyon, luy getta la coignée, & le blessa enormement en une cuyse. Dont le lyon cloppant tant courut & tracassa par la forest pour trouver ayde, qu'il rencontra ung charpentier, lequel volentiers regarda la playe, et la nettoyat le mieulx qu'il peust, & l'employt de mousse, luy disant, qu'il esmouchast bien la playe, que les mousches ne y cuyllassent point, attendant qu'il yroit chercher de l'herbe au charpentier.

« Ainsi le lyon guery, se pourmenoit par la forest, à quelle heure une vieille sempiternelle ebuschetoit et amassoit du boys par ladicte forest, laquelle voyant le lyon venir, tumbat de peur à la renverse de telle façon, que le vent luy renversa la robbe, cotte, & chemise iusques au dessus des espauls. Ce que voyant le lyon, accourut de pitié, veoir si elle s'estoit point faict mal, & consyderant son comment à nom? Dist :

« — O pouvre femme, qui t'a ainsi blessée.

[M]

« Et ce disant, apperceut ung regnard, lequel il appella, disant :

« — Compere regnard, hau ça ça, & pour cause.

« Quand le regnard fut venu, il luy dist :

« — Compere mon amy, l'on a blessé ceste bonne femme icy entre les iambes bien villainement & y a solution de continuité manifeste, regarde que la playe est grande, depuis le cul iusques au nombril mesure quatre, mais bien cinq empans et demy: c'est ung coup de coignée, ie me doubte que la playe soit vieille, pourtant affin que les mousches n'y prennent, esmouche la bien fort, ie t'en pry, & dedans & dehors, tu as bonne quehue & longue, esmouche mon amy, esmouche ie t'en supply, & ce pendant ie voys querir de la mousse, pour y mettre. Car ainsi nous fault il secourir & ayder l'ung l'autre, dieu le commande. Esmouche fort, ainsi mon amy esmouche bien: car ceste playe veult estre esmouchée souvent, autrement la personne ne peult estre à son ayse. Or esmouche bien mon petit compere, esmouche, dieu t'a bien pourveu de quehue, tu l'as grande et grosse à l'advenant, esmouche fort & ne t'ennuye point, Un bon

esmoucheteur qui, en esmouchetant continuellement, esmouche de son mouchet, par mousches jamais emmouché ne sera. Esmouche, couillaud, esmouche, mon petit bedeau, je n'arrestera gueres.

[M]

« Puis s'en va chercher force mousse, & quand il fut quelque peu loin il s'escrya parlant au regnard.

« — Esmouche bien tousiours compere, esmousche, & ne te fasche iamaïs de bien esmoucher, par dieu mon petit compere ie te feray estre à gaiges, esmoucheteur de la reyne Marie ou bien de dom Pietro de Castille. Esmouche seulement, esmouche et riens plus.

« Le pouvre regnard esmouchoit fort bien & deçà & delà & dedans & dehors, mais la saulve vieille vesnoit & vessoit puant comme cent diables, & le pouvre regnard estoit bien mal à son ayse: car il ne sçavoit de quel cousté se virer, pour evader le parfum des vesses de la vieille: & ainsi qu'il se tournoit il veit qu'il y avoit au derriere encores ung aultre pertuys, non pas si grand que celluy qu'il esmouchoit, dont luy venoit ce vent tant puant & infect.

[M]

« Le lyon finablement retourne portant plus de troys balles de mousse: commença en mettre dedans la playe, à tout ung ung baston qu'il aporta, et y en avoit ià bien mys deux balles & demye, & s'esbahyssoit :

« — Que diable ceste playe est parfonde, il y entreroit de mousse plus de deux charretées, et bien puisque dieu le veult, et tousiours fourroit dedans.

« Mais le regnard l'advisa :

« — O compere lyon mon amy, ie te pry ne metz pas icy toute la mousse, gardes en quelque peu, car il y a encores icy dessoubz ung aultre petit pertuys, qui put comme cinq cens diables. Ien suis empoisonné de l'odeur tant il est punays.

« Ainsi fauldroit il garder ces murailles des mousches, & mettre des esmoucheteurs à gaiges. »

[M]

Lors dit Pantagruel :

— Et comment scez tu, que les membres honteux des femmes sont à si bon marché: car en ceste ville il y a force preudefemmes chastes & pucelles.

— Et ubi prenus? dist Panurge. Ie vous en diray non pas mon opinion, mais vraye certitude & assurance. Ie ne me vante pas d'en avoir embourré quatre cens dix et sept depuys que suis en ceste ville, et s'il n'y a que neuf iours, voire de mangeresses d'ymaiges & de theologiennes. Mais à ce matin iay trouvé ung bon homme, qui en ung bissac tel comme celluy de Esopet, portoit deux petites fillotes de l'aage de deux ou troys ans au plus, l'une devant, l'autre derriere. Il me demanda l'aulmosne, mais ie luy feis responce que iavoys beaucoup plus de couillons que de deniers. Et apres luy demande. Bonhomme ces deux filles sont elles pucelles? Frere dist il. Ià deux ans a que ainsi les porte & au regard de ceste cy devant, laquelle ie voy continuellement en mon advis qu'elle est pucelle, toutesfois ie n'en vouldroys pas metre mon doigt au feu: quant est de celle que ie porte derriere, ie n'en sçays sans faulte riens.

— Vrayment dist Pantagruel, tu es gentil compaignon, ie te veulx habiller de ma livrée.

[M]

Et le feist vestir galamment selon la mode du temps qui couroit: excepté que Panurge voulut que la braguette de ses chausses feust longue de troys pieds, & quarrée non pas ronde, ce que feut faict, & la faisoit bon veoir. Et disoit souvent, que le monde n'avoit point encores congneu l'esmolument et utilité qui est de porter grande braguette, mais le temps leur enseigneroit quelque iour, comme toutes choses ont esté inventées en temps.

— Dieu gard de mal, disoit il, le compaignon à qui la longue braguette a saulvé la vie, Dieu gard de mal à qui la longue braguette a valu pour ung iour cent escuz, Dieu gard de mal, qui par sa longue braguette a saulvé toute une ville de mourir de faim. Et par dieu ien feray ung livre de la commodité des longues braguettes, quand iauray ung peu plus de loisir.

Et de faict en composa ung beau & grand livre avecques les figures, mais il n'est encores imprimé, que ie saiche.

Chapitre XVI

—

Des meurs et condictions de Panurge.

[M]

anurge estoit de stature moyenne ny trop grand ny trop petit, et avoit le nez ung peu aquillin faict à manche de rasouer. Et pour lors estoit de l'aage de trente & cinq ans ou environ, fin à dorer comme une dague de plomb, bien galand homme de sa personne, sinon qu'il estoit quelque peu paillard, & subiect de nature à une maladie qu'on appelloit en ce temps là,

Faulte d'argent, c'est douleur non pareille:

toutesfois il avoit soixante & troys manieres d'en trouver tousiours à son besoing, dont la plus honorable & la plus commune estoit par façon de larrecin furtivement faict, malfaisant, bateur de pavez, ribleur s'il y en avoit en Paris:

Au demeurant, le meilleur fils du monde

& tousiours machinoit quelque chose contre les sergents & contre le guet.

[M]

A l'une fois il assembloit troys ou quatre de bons rustres & les faisoit boire comme Templiers sur le soir, & apres les menoit au dessoubz de sainte Genevieve, ou aupres du colliege de Navarre, & à l'heure que le guet montoit par là, ce que il congnoissait en mettant son espée sur le pavé & l'oreille aupres, & lors qu'il ouyoit son espée bransler, c'estoit signe infaillible que le guet estoit pres: à l'heure doncques luy & ses compaignons prenoient ung tombereau, et luy bailloient le bransle le ruant de grand force contre la vallée, & ainsi mettoit tout le pouvre guet par terre comme porcs, & puy s'en fuyoient de l'autre cousté: car en moins de deux iours, il sceut toutes les rues, ruelles & traverses de Paris comme son Deus det.

A l'autre fois il faisoit en quelque belle place par ou ledict guet devoit passer une trainée de pouldre de canon, & à l'heure que le guet passoit, il mettoit le feu dedans, et puis prenoit son passetemps à veoir la bonne grace qu'ilz avoient en s'en fuyant, pensans le feu saint Antoine les tint aux iambes.

[M]

Et au regard des puvres maistres es ars & theologiens, il les persecutoit sur tous aultres, quand il rencontroit quelqu'ung d'entre eulx par la rue, iamaïs ne failloit de leur faire quelque mal, maintenant leurs mettant ung estronc dedans leur chaperons à bourlet, maintenant leur atachant petites quehues de regnard, ou des oreilles de lievres par derriere, ou quelque aultre mal.

Et ung iour que l'on avoit assigné à tous les theologiens de se trouver en Sorbone pour examiner les articles de la foy, il fist une tartre bourbonnoyse composée de force de hailz, de galbanum, de assa fetida, de castoreum, d'estroncs tous chaux, et la destrampit de sanie de bosses chancreuses, & de fort bon matin engressa & oignit theologalement tout le treilliz de Sorbonne, en sorte que le diable n'y eust pas duré. Et tous ces bonnes gens rendoient là leurs gorges devant tout le monde, comme s'ilz eussent escorché le regnard, et en mourut dix ou douze de peste, quatorze en furent lépreux, dix et huit en furent pouacres et

plus de vingt et sept en eurent la verole mais il ne s'en soucioit mie, et portoit ordinairement un fouet sous sa robe, duquel il fouettoit sans remission les pages qu'il trouvoit portans du vin à leurs maistres, pour les avanger d'aller.

[M]

Et en son saye y avoit plus de vingt & six petites bougettes & fasques tousiours pleines,

L'une d'ung petit deaul de plomb, & d'ung petit cousteau affilé comme une aiguille de peletier, dont il couppoit les bourses.

L'autre de aigrest, qu'il gettoit aux yeulx de ceulx qu'il trouvoit.

L'autre de glaterons empennés de petites plumes de oysons ou de chappons, qu'il gettoit sur les robbes & bonnetz des bonnes gens, & aulcunesfois leur en faisoit de belles cornes qu'ilz portoient par toute la ville, aulscunesfois toute leur vie. Aux femmes aussi par dessus leurs chapperons au derriere aulcunesfois en mettoit faictz en forme d'ung membre d'homme.

[M]

En l'autre ung tas de cornetz tous plains de pusses & de poux, qu'il empruntoit des guenaulx de saint Innocent & les gettoit à tout belles petites cannes ou plumes dont on escript, sur les colletz des plus sucrées damoiselles qu'il trouvoit, & mesmement en l'esglise: car iamais ne se mettoit au cueur au hault, mais tousiours demouroit en la nef entre les femmes, tant à la messe, à vespres, comme au sermon.

En l'autre, force provision de haims & claveaux, dont il acouploit souvent les hommes et les femmes en compaigniez où ilz estoient serrez: & mesmement celles qui portoient robbe de taffetas armoisy, & à l'heure qu'elles se vouloient departir elles rompoient toutes leurs robbes.

En l'autre ung fouzil garny d'esmorche, d'allumettes, de pierre à feu, & tout autre appareil à ce requis.

[M]

En l'autre deux ou troys mirouers ardens, dont il faisoit enrager aulcunesfois les hommes et les femmes, & leur faisoit perdre contenance à l'esglise, car il disoit qu'il n'y avoit qu'ung antistrophe entre femme folle à la messe, & femme molle à la fesse.

En l'autre avoir provision de fil, & d'aiguilles dont il faisoit mille petites diableries.

Une fois à l'issue du Palays à la grant salle que ung cordelier disoit sa messe de messieurs il luy ayda à soy habiller et revestir, mais en l'acoustrant il luy cousit l'aulbe avecques sa robbe & chemise, et puis se retira quant messieurs de la court se vindrent asseoir pour ouyr messe. Mais quant ce fust à l'ite missa est, que le povere frater se voulut devestir son aulbe, il emporta ensemble & habit & chemise qui estoient bien cousuz ensemble, et se rebrassit iusques aux espauls montrant son callibistris à tout le monde, qui n'estoit pas petit: sans doubte. Et le frater tousiours tiroit, mais tant plus ce descouvroit il, iusques à qu'ung de messieurs de la court dist.

— Et quoy ce beupere nous veult il icy faire l'offrande et bayser son cul? le feu saint Antoine le bayse.

[M]

Et des lors feut ordonné que les povies beatzperes ne se despouilleroyent plus devant le monde,

mais en leur sacrifice, mesmement quand il y auroit des femmes, car ce leur seroit occasion de pecher du peché d'envie.

Et le monde demandoit, Pourquoi est ce que ces fraters avoient la couille si longue? mais ledict Panurge soulut tresbien le probleme, disant ce que faict les oreilles des asnes si grandes, ce n'est sinon par ce que leurs meres ne leur mettoyent point de beguin en la teste comme dit de Alliaco en ses suppositions. A pareille raison, ce que faict la couille des pouvres beatz peres tant large, c'est qu'ilz ne portent point de chausses foncées, & leur pouvre membre s'estend à sa liberté à bride avallée, & leur va ainsi triballant sur les genoulx comme font les patenostres aux femmes? Mais la cause pourquoy ilz l'avoient gros à l'equipollent, c'estoit que en ce triballement les humeurs du corps descendent audit membre, car selon les Legistes agitation et motion continuelle est cause de attraction.

[M]

Item avoit ung aultre poche toute pleine de alun de plume dont il gettoit dedans le doz des femmes, qu'il voyoit les plus acrestées, & les faisoit despouiller devant tout le monde, les aultres dancer comme iau sur breze ou bille sur tambour, les aultres courir les rues, & luy apres couroit, & à celles qui se despouilloient, il mettoit sa cappe sur le doz, comme homme courtoys & gracieux.

Item en ung aultre il avoit une petite guedoufle plaine de vieille huyle, et quand il trouvoit ou homme ou femme qui luy semblissent bien glorieux, et qui eussent quelque belle robbe, il leur engraissoit & guastoit tous les plus beaulx endroitz de leurs habillemens soubz le semblant de les toucher & dire. Voicy de bon drap, voicy bon satin, bon tafetas, ma dame dieu vous doint ce que vostre noble cueur desire, vous avez robbe neufve, nouvel amy, dieu vous y maintienne, & ce disant leur mettoit la main sur le collet, & ensemble la male tache y demouroit perpetuellement,

Si énormément engravée

En l'âme, en corps, et renommée

Que le diable n'eust pas ostée.

Puis à la fin leur disoit. Ma dame donnez vous garde de tumber: car il y a icy ung grand trou devant vous.

[M]

En ung aultre avoit tout plain de Euphorbe pulverisé bien subtilement, & là dedans mettoit ung mouschenez beau & bien ouvré qu'il avoit desrobé à la belle lingiere du Palais, en luy ostant ung poul dessus son sain, lequel toutesfoys il y avoit mis. Et quand il se trouvoit en compagnie de quelques bonnes dames, il leur mettoit sus propos de lingerie, & leur mettoit la main au sain, demandant, & cet ouvraige est il de Flandres ou de Haynault: & puis tiroit son mouschenez disant, tenez tenez, voy en cy de l'ouvrage, elle est de Foutignan ou de Fonterabie, et le secouoit bien fort à leurs nez, & les faisoit esternuer quatre heures sans repos.

Et ce pendant il petoit comme ung roussin, & les femmes se ryoient luy disant, comment: vous petez Panurge? Non fois, disoit il, madame: mais ie accorde au contrepont de la musicque que sonnez du nez.

[M]

En l'aultre ung daviét, ung pellican, ung crochet, & quelques aultres ferremens dont il n'y avoit porte ny coffre qu'il ne crochetast.

En l'aultre tout plain de petitz gubeletz, dont il iouoit fort artificiellement: car il avoit les doigts faictz à la main comme Minerve ou Arachné. Et avoit aultrefois cryé le theriacle. Et quand il changeoit

ung teston, ou quelque aultre piece, le changeur n'eust esté plus fin que maistre mousche, si Panurge n'eust faict evanouyr à chascune fois cinq ou six grands blancs visiblement, appertement, manifestement, sans faire lesion ne blesseure aulcune, dont le changeur n'en eust senty que le vent.

Chapitre XVII

—

Comment Panurge guaingnoyt les pardons et maryoit les vieilles, et des procès qu'il eut à Paris

[M]

Un jour je trouvay Panurge quelque peu escorné et taciturne, & me doubte bien qu'il n'avoit denare, dont ie luy dys :

— Panurge vous estes malade à ce que ie voy à vostre physionomie, & ientens le mal, vous avez ung fluz de bourse: mais ne vous souciez.

U *Iay encores six sols & maille,
qui ne virent oncques pere ny mere,
qui ne vous fauldront non plus que la verolle, en vostre necessité.*

A quoy il me respondit :

— Et bren pour l'argent. ie n'en auray quelque iour que trop: car iay une pierre philosophalle qui me attire l'argent des bourses, comme l'aymant attire le fer. Mais voulez vous venir gagner les pardons? dist il.

— Et par ma foy ie luy respons, Je ne suis pas grand pardonneur en ce monde icy, ie ne sçay si ie le seray en l'aulture: & bien allons au nom de dieu, pour ung denier ny plus ny moins.

[M]

— Mais (dist il) prestez moy doncques ung denier à l'interest.

— Rien rien, dis ie, Je vous le donne de bon cueur.

— grates vobis dominos, dist il.

Ainsi allasmes commençant à saint Gervays, & ie gaigne les pardons au premier tronc seulement: car ie me contente de peu en ces matieres, & puis me mis à dire mes menuz suffrages, et oraisons de sainte Brigide: mais il gaigna à tous les troncz, & tousiours bailloit argent à chascun des pardonnaires.

De là nous transportasmes à nostre Dame, à saint Iehan, à saint Antoine, & ainsi des aultres esglises ou avoit banque de pardons, de ma part ie n'en gaignoys plus: mais luy à tous les troncz, il baysoit les relicques, & à chascun donnoit. Brief quand nous fusmes de retour il me mena boire au cabaret du chasteau et me montra dix ou douze de ses bougettes plaines d'argent.

[M]

A quoy ie me seigny faisant la croix, disant :

— Dont avez vous tant recouvert d'argent en si peu de temps?

A quoy il me respondit, que il l'avoit prins es bassins des pardons.

— Car en leur baillant le premier denier (dist il) ie le mis si souplement, que il sembla que feust ung grand blanc, par ainsi d'une main ie prins douze deniers, voire bien douze liards ou doubles pour le moins, et de l'autre troys ou quatre douzains: et ainsi par toutes les esglises où nous avons esté.

Voire mais (dis ie) vous vous damnez comme une sarpe & estes larron & sacrilege.

[M]

— Ouy bien, dist il, comme il vous semble, mais il ne me le semble pas quand à moy. Car les pardonnaires me le donnent, quand ilz me disent en presentant les relicques à bayser, centuplum accipies, que pour ung denier ien prene cent: car accipies est dit selon la maniere des Hebrieux qui usent du futur en lieu de l'imperatif, comme avez en la loy, dominum deum tuum adorabis et illi foli servies, diliges proximum tuum, & sic de aliis. Ainsi quand le pardonnigere me dit, centuplum accipies, il veult dire, centuplum accipe, & ainsi l'expose rabi Quimy & rabi Aben Ezra, & tous les Massoretz: et ibi Bartolus. Et davantaige le pape Sixte me donna quinze cens livres de rente sur son domaine & tresor ecclesiasticque, pour luy avoir guery une bosse chancreuse, qui tant le tourmentoit, qu'il en cuyda devenir boyteux toute sa vie. Ainsi ie me paye par mes mains: car il n'est tel, sur ledict tresor ecclesiasticque. Ho mon amy disoit il, si tu sçavoys comment ie fis mes choux gras de la croysade, tu seroys tout esbahy. Elle me valut plus de six mille fleurins.

— Et où diable sont ils allez? dis ie, car tu n'en as pas une maille.

[M]

— Dont ilz estoient venuz (dist il) ilz ne firent seulement que changer de maistre.

« Mais ien employai bien troys mille à marier non pas les ieunes filles: car elles ne trouvent que trop marys, mais de grand vieilles sempiternelles qui n'avoient dentz en gueulle. Consyderant, ces bonnes femmes icy ont tresbien employé leur temps en ieunesse & ont ioué du serrecropiere à cul levé à tous venans, iusques à ce qu'on n'en a plus voulu. Et par dieu ie les feray saccader encores une foys devant qu'elles meurent. Et par ainsi à l'une donnoit cent flourins, à l'autre six vingtz, à l'autre troys cens, selon qu'elles estoient bien infames, detestables, & abhominables: car d'autant qu'elles estoient plus horribles & execrables, d'autant il leur failloit donner davantaige, autrement le diable ne les eust pas voulu besoigner. Incontinent ie m'en alloys à quelque porteur de coustretz gros & gras, & faysois moy mesmes le mariage, mais premier que luy monstrar les vieilles, ie luy monstroys les escuz, disant. Compere, voicy qui est à toy, si tu veulx fretinfretailier ung bon coup. Des lors les pouvres hayres bubajalloient comme vieulx mulletz, & ainsi leur faisoyz bien aprester & bancqueter, & boire du meilleur & force espiceryes pour mettre les vieilles en appetit & en chaleur. Fin de compte ilz besoignoient comme toutes bonnes ames, sinon que à celles qui estoient horriblement villaines & defaictes, ie leur faisoyz mettre ung sac sur le visaige.

[M]

« Davantaige ien ay perdu beaucoup en proces.

— Et quelz proces as tu peu avoir? disoys ie, tu ne as ny terre ny maison.

— Mon amy (dist il) les damoiselles de ceste ville avoient trouvé par instigation de diable d'enfer, une maniere de colletz ou cachecoulx à la haulte façon, qui leur cachoyent si bien les seins, que l'on n'y pavoit plus mettre la main par dessoubz: car la fente d'iceulx elles avoient mise par derriere, & estoient tous clos par devant, dont les pouvres amans dolens contemplatifs n'estoient pas bien contens, ung beau iour de Mardy ien presentay resqueste à la court, me formant partye contre lesdictes damoysselles et

remonstrant les grans interestz que ie pretendoyz protestant que à mesme raison ie feroys coudre la braguette de mes chausses au derriere, si la court n'y donnoit ordre, somme toute les damoiselles formerent syndicat et passerent procuration à defendre leur cause, mais ie les poursuivy si vertement que par arrest de la court y fut dist, que ces haulx cachecoulx ne seroient plus portez, sinon qu'ilz feussent quelque peu fenduz par devant. Mais il me cousta beaucoup.

[M]

« Ieuz ung aultre proces bien ord & bien sale contre maistre Fify & ses suppotz, à ce qu'ilz n'eussent point à lire clandestinement les livres de Sentences de nuyct, mais de beau plain iour et ce es escholles de Sorbonne, en face de tous les theologiens, ou ie fuz condemné es despens pour quelque formalité de la relation du sergent.

« Une aultre foyz ie formay complaincte à la court contre les mulles des Presidens, Conseillers, & aultres: tendant à fin que quand en la basse court du Palays l'on les mettroit à ronger leur frain, que les Conseilleres leur feissent de belles baverettes affin que de leur bave elles ne gastassent point le pavé en sorte que les paiges du palays peussent iouer dessus à beaulx detz, ou au reniguedieu à leur ayse, sans y rompre leurs chausses aux genoux. Et de ce en euz bel arrest: mais il me couste bon.

« Or sommez à ceste heure combien me coustent les petitz bancquetz que ie fays aux paiges du palays de iour en iour.

[M]

— Et à quelle fin? dis ie.

— Mon amy (dist il) tu ne as passetemps aucun en ce monde. Ien ay moy plus que le roy. Et si tu vouloyz te rallier avecques moy, nous ferions diables.

— Non non (dis ie) par saint Adauras: car tu seras une foyz pendu.

— Et toy (dist il) tu seras une foyz enterré, lequel est plus honorable ou l'air ou la terre? He grosse pecore, Iesuchrist ne fut il pas pendu en l'air. Mais à propos ce pendant que ces paiges bancquettent ie garde leurs mulles, & tousiours ie coupe à quelqu'une l'estriviere du cousté montouer qu'elle ne tient que à ung fillet. Et quand le gros enflé de Conseillier ou aultre a prins son bransle pour monter sus, ilz tombent tous platz comme porcs devant tout le monde: & aprestent à rire pour plus de cent frans. Mais ie me rys encores davantaige, c'est que eulx arrivez au logis ilz font foueter monsieur du page comme seigle vert, par ainsi ie ne plains point ce que m'avoit cousté à les bancqueter.

Fin de compte il avoit (comme ay dit dessus) soixante & troys manieres de recouvrer argent: mais il en avoit deux cens quatorze de le despendre, hors mis la reparation de dessoubz le nez.

Chapitre XVIII

—

Comment un grand clerc de Angleterre vouloit arguer contre Pantagruel et fut vaincu par Panurge.

[M]

En ces mesmes iours ung grandissime clerc nommé Thaumaste oyant le bruyt & renommée du sçavoir incomparable de Pantagruel vint du pays de Angleterre en ceste seule intention de veoir icelluy Pantagruel & le congnoistre, & esprouver si tel estoit son sçavoir comme en estoit la renommée. Et de faict arrivé à Paris se transporta vers l'hostel dudit Pantagruel qui estoit logé à l'hostel saint Denys, & pour lors se pourmenoit par le iardin avecques Panurge, philosophant à la mode des Peripateticques. Et de premiere entrée le voyant tressaillit tout de peur, le voyant si grand & si gros: puis le salua, comme est la façon, courtoisement luy disant :

— Bien vray est il ce que dit Platon le prince des philosophes, que si l'ymage de science & sapience estoit corporelle & spectable es yeulx des humains, elle exciteroit tout le monde en admiration de soy. Car seulement le bruyt d'icelle espandu par l'air, s'il est receu es oreilles des studieux et amateurs d'icelle, qu'on nomme Philosophes, ne les laisse dormir ny reposer à leur ayse, tant les stimule & embrase de acourir au lieu, & veoir la personne, en qui est dicte science avoir estably son temple, et produyre les oracles.

[M]

« Comme il nous feut manifestement demonstré en la Reyne de Saba, qui vint des limites d'Orient & mer Persicque pour veoir l'ordre de la maison du saige Salomon & ouyr sa sapience.

« En Anacharsis qui de Scythie alla iusques en Athenes pour veoir Solon.

« En Pythagoras, qui visita les Vaticinateurs Memphiticques.

« En Platon qui visita les Mages de Egypte & Architas de Tarente.

« & en Apollonius Tyaneus qui alla iusques au mont Caucasus, passa les Scythes, les Massagetes, les Indiens, transfeta le vaste fleuve de Physon, iusques es Brachmanes, pour veoir Hiarchas. Et en Babyloine, Chaldée, Mede, Assyrie, Parthie, Syrie, Phoenice, Arabie, Palestine, Alexandrie, iusques en Ethipie, pour veoir les Gymnosophistes.

[M]

« Pareil exemple avons nous de Tite Live, pour lequel veoir et ouyr plusieurs gens studieux vindrent en Rome, des fins limitrophes de France & Hespaigne.

« Je ne me aise pas recenser au nombre & ordre de ces gens tant parfaictz: mais bien ie veulx estre dit studieux, & amateur, non seulement des letres, mais aussi des gens letrez.

« Et de faict oyant le bruyt de ton sçavoir tant inestimable, ay delaissé pays, parens, maison, & me suis icy transporté, riens ne estimant la longueur du chemin, l'attediation de la mer, la nouveaulté des

contrées, pour seullement te veoir, & conferer avecques toy d'aulcuns passaiges de Philosophie, de Magie, de Alkymie, & de Caballe, desquelz ie doute, & ne m'en puis contenter mon esprit, lesquelz si tu me peulx souldre, ie me rens des à present ton esclave moy & toute ma posterité: car aultre don ne ay ie que assez ie estimasse pour la recompense.

[M]

« Je les redigeray par escript et demain le feray assavoir à tous les gens sçavans de la ville, affin que devant eulx publicquement nous en disputons.

« Mais voicy la maniere comment ientens que nous disputerons. Je ne veulx point disputer, pro et contra, comme font ces folz sophistes de ceste ville & d'ailleurs. Semblablement ie ne veulx point discuter en la maniere des Academicques par declamations, ny aussi par nombres, comme faisoit Pythagoras, & comme voulut faire Picus Mirandula à Rome. Mais ie veulx disputer par signes seulement, sans parler: car les matieres sont tant ardues que les parolles humaines ne seroient suffisantes à les explicquer à mon plaisir.

« Par ce il plaira à ta magnificence de soy y trouver, ce sera en la grande salle de Navarre à sept heures de matin.

[M]

Ces parolles achevées, Pantagruel luy dist honnorablement :

— Seigneur, des graces que Dieu m'a donné, Je ne vouldroys denier à nully en departir à mon povoir: car tout bien vient de luy, & son plaisir est que soit multiplié quand on se trouve entre gens dignes ydoines de recepvoyr ceste celeste manne de honneste sçavoir. Au nombre desquelz par ce que en ce temps, comme ià bien apperçoy, tu tiens le premier ranc. Je te notifie que à toutes heures tu me trouveras prest à obtemperer à une chascune de tes requestes, selon mon petit povoir. Combien que plus de toy ie deusse apprendre que toy de moy, mais comme as protesté nous confererons de tes doubtes ensemble, et en chercherons la resolution jusques au fond du puitz inespuisable auquel disoit Heraclite estre la verité cachée.

[M]

« Et loue grandement la maniere d'arguer que as proposée, c'est assavoir par signes sans parler: car ce faisant toy & moy, nous nous entendrons, & serons hors de ces frappemens de mains, que font ces sophistes quand on argue: alors qu'on est au bon de l'argument.

« Or demain ie ne fauldray à me trouver au lieu et heure que me as assigné: mais ie te pry que entre nous n'y ait point de tumulte, & que ne cherchons point l'honneur ny applausement des hommes, mais la serenité seule.

A quoy respondit Thaumaste :

— Seigneur: dieu te maintienne en sa grace te remerciant de ce que ta haulte magnificence tant se veult condescendre à ma petite vilité. Or a dieu iusques à demain.

— A dieu dist Pantagruel.

[M]

Messieurs vous aultres qui lisez ce present escript, ne pensez pas que iamais il y eut de gens plus elevez & transportez en pensée, que furent tout celle nuyct, tant Thaumaste que Pantagruel. Car ledict

Thaumaste dist au concierge de l'hostel de Cluny, auquel il estoit logé, que de sa vie ne s'estoit trouvé tant alteré comme il estoit celle nuyct.

— Il m'est (disoit il) advis que Pantagruel me tient à la gorge: donnez ordre que beuvons ie vous prie, et faictes tant que ayons de l'eau fresche pour me guar guariser le palat.

[M]

De l'autre cousté Pantagruel entra en la haulte game & de toute la nuyct ne faisoit que ravasser apres :

le livre de Beda de numeris & signis,
& le livre de Plotin de inenarrabilibus,
& le livre de Proclus de magia,
& les livres de Artemidoras perionirocriticon,
de Anaxagoras peri semion,
D'Ynarius peri aphonon,
& les livres de Philistion,
& Hipponax peri anecphonon,
ung tas d'autres.

[M]

Tant que Panurge luy dist :

— Seigneur laissez toutes ces pensées & vous allez coucher: car ie vous sens tant esmeu en voz espritz, que bien tost tomberiez en quelque fiebvre ephemere par c'est exces de pensement: mais premier beuvant vingt & cinq ou trente bonnes foys retirez vous et dormez à votre aise, car de matin ie respondray et argueray contre monsieur l'Anglois, & au cas que ie ne le mette ad meta non loui, dictes mal de moy.

— Voire, dit Pantagruel, mais mon amy Panurge, il est merveilleusement sçavant, comment luy pourras tu satisfaire?

— Tres bien, respondit Panurge, ie vous pry n'en parlez plus, et m'en laissez faire, y a il homme tant sçavant que sont les diables?

— Non vraiment dist Pantagruel, sans grace divine speciale.

[M]

Et toutesfoys, dist Panurge, iay argué maintesfoys contre eulx, et les ay faictz quinaulx et mys de cul. Par ce soyez asseuré de cet Anglois, que ie vous le feray demain chier vinaigre devant tout le monde.

Ainsi passa la nuyct Panurge à chopiner avecques les paiges et iouer toutes les aiguillettes de ses chausses à primus & secundus, ou à la vergette. Et quand ce vint à l'heure assignée il conduysit son maistre Pantagruel au lieu constitué. Et hardiment qu'il n'y eut petit ny grand dedans Paris qu'il ne se trovast au lieu: pensant :

— Ce diable de Pantagruel, qui a convaincu tous les Sorbonicoles, à cest heure aura son vin, car cest Anglois est ung autre diable de Vauvert, nous verrons qui en gaignera.

[M]

Ainsi tout le monde assemblé, Thaumaste les attendoit. Et lors que Pantagruel & Panurge arriverent à la salle, tous ces grymaulx, artiens, & intrans commencerent à frapper des mains, comme est leur badaude coustume, mais Pantagruel s'escrya à haulte voix, comme si ce eust esté le son d'ung double canon, disant.

— Paix de par le diable paix, par dieu coquins si vous me tabustez icy, ie vous couperay la teste à trestous.

A laquelle parolle ilz demourent tous estonnez comme cannes, & ne osoient seulement tousser, voire eussent ilz mangé quinze livres de plume. Et feurent tant alterez de ceste seule voix qu'ilz tiroient la langue demy pied hors de la gueule: comme si Pantagruel leur eust gorge salée.

[M]

Lors commença Panurge à parler disant à l'Angloys. Seigneur tu es icy venu pour disputer contentieusement de ces propositions que tu as mis, ou bien pour apprendre & en sçavoir la verité?

A quoy respondit Thaumaste :

— Seigneur, aultre chose ne me ameine sinon bon desir de apprendre & sçavoir ce, dont iay doubté toute ma vie, & n'ay trouvé ny livre ny homme qui me ayt contenté en la resolution des doubtes que iay proposez. Et au regard de disputer par contention, ie ne le veulx faire, aussi est ce chose trop vile, et la laisse à ces maraulx de Sophistes.

— Doncques dist Panurge, si moy qui suis petit disciple de mon maistre monsieur Pantagruel, te contente & te satisfoys en tout et par tout, ce seroit chose indigne d'en empescher mondict maistre, par ce mieulx vaudra qu'il soit cathedrant, iugeant de noz propos, & te contentent au parsus, s'il te semble que ie ne aye satisfaict à ton studieux desir.

[M]

— Vrayement, dist Thaumaste, c'est tres bien dit.

— Commence doncques.

Or notez, que Panurge avoit mis au bout de sa longue braguette ung beau floc de soye rouge, blanche, verte, & bleue, & dedans avoit mis une belle pomme d'orange.

Chapitre XIX

—

Comment Panurge feist quinaud l'Angloys, qui arguoit par signe.

[M]

A doncques, tout le monde assistant et escoutant en bonne silence, l'Angloys leva hault en l'air les deux mains separement, clouant toutes les extremittez des doigtz en forme qu'on nomme en Chinonnoys cul de poulle, et frappa de l'une l'autre par les ongles quatre foys ; puy les ouvrit, et ainsi à plat de l'une frappa l'autre en son strident. Une foys de rechief les joignant comme dessus, frappa deux foys, et quatre foys de rechief les ouvrant ; puy les remist jointes et extendues l'une jouxte l'autre, comme semblant devotement Dieu prier.

Panurge soudain leva en l'air la main dextre, puy d'ycelle mist le poulse dedans la narine d'ycelluy cousté, tenant les quatre doigtz estenduz et serrez par leur ordre en ligne parallele à la pene du nez, fermant l'œil gausche entierement et guaignant du dextre avecques profonde depression de la sourcile et paulpiere ; puy la gausche leva hault, avecques fort serrement et extension des quatre doigtz et elevation du poulse, et la tenoyt en ligne directement correspondente à l'assiette de la dextre, avecques distance entre les deux d'une coudée et demye. Cela faict, en pareille forme baissa contre terre l'une et l'autre main ; finalement les tint on mylieu, comme visant droict au nez de l'Angloys.

[M]

— Et si Mercure..., dist l'Angloys.

Là, Panurge interrompt, disant :

— Vous avez parlé, masque !

Lors feist l'Angloys tel signe. La main gausche toute ouverte il leva hault en l'air, puy ferma on poing les quatre doigts d'ycelle, et le poulse extendu assist suz la pinne du nez. Soudain après, leva la dextre toute ouverte et toute ouverte la baissa, joignant le poulse on lieu que fermoyt le petit doigt de la gausche, et les quatre doigtz d'ycelle mouvoyt lentement en l'air ; puy, au rebours, feist de la dextre ce qu'il avoyt faict de la gausche et de la gausche ce que avoyt faict de la dextre.

Panurge, de ce non estonné, tyra en l'air sa tresmegiste braguette de la gausche, et de la dextre en tira un trançon de couste bovine blanche et deux pieces de boys de forme pareille, l'une de ebene noir, l'autre de bresil incarnat, et les mist entre les doigtz d'ycelle en bonne symmetrie, et, les chocquant ensemble, faisoyt son tel que font les ladres en Bretagne avecques leurs clicquettes, mieulx toutesfoys resonnant et plus harmonieux, et de la langue, contracte dedans la bouche, fredonnoyt joyeusement, tousjours regardant l'Angloys.

[M]

Les theologiens, medecins et chirurgiens penserent que par ce signe il inferoyt l'Angloys estre ladre.

Les conseilliers, legistes et decretistes pensoient que ce faisant, il vouloyt conclurre quelque espece

de felicité humaine consister en estat de ladrye, comme jadyz maintenoyt le Seigneur.

L'Angloys pour ce ne s'effraya, et, levant les deux mains en l'air, les tint en telle forme que les troys maistres doigtz serroyt on poing et passoyt les poulse entre le doigtz indice et moien, et les doigtz auriculaires demouroient en leurs extendues ; ainsi les presentoyt à Panurge, puy les acoubla de mode que le poulse dextre touchoyt le gausche et le doigt petit gausche touchoyt le dextre.

[M]

A ce, Panurge, sans mot dire, leva les mains et en feist tel signe. De la main gauche il joingnit l'ongle du doigt indice à l'ongle du poulse, faisant au meillieu de la distance comme une boucle, et de la main dextre serroit tous les doigts au poing, excepté le doigt indice, lequel il mettoit et tiroit souvent par entre les deux aultres susdictes de la main gauche. Puis de la dextre estendit le doigt indice et le mylieu, les esloignant le mieulx qu'il povoit et les tirans vers Thaumaste. Puis mettoit le poulce de la main gauche sus l'anglet de l'œil gauche, estendant toute la main comme une aesle d'oyseau ou une pinne de poisson, et la meuvant bien mignonnement de czà et de là ; autant en faisoit de la dextre sur l'anglet de l'œil dextre.

Thaumaste commença paslir et trembler, et luy feist tel signe. De la main dextre il frappa du doigt meillieu contre le muscle de la vole qui est au dessoubz le poulce, puis mist le doigt indice de la dextre en pareille boucle de la senestre ; mais il le mist par dessoubz, non par dessus comme faisoit Panurge.

[M]

Adoncques Panurge frappa la main l'une contre l'autre et souffle en paulme. Ce faict, met encores le doigt indice de la dextre en la boucle de la gauche, le tirant et mettant souvent. Puis estendit le menton, regardant intentement Thaumaste.

Le monde, qui n'entendoit rien à ces signes, entendit bien que en ce il demandoit sans dire mot àThaumaste :

— Que voulez vous dire là ?

De faict, Thaumaste commença suer à grosses gouttes et sembloit bien un homme qui feust ravy en haulte contemplation. Puis se advisa et mist tous les ongles de la gauche contre ceulx de la dextre, ouvrant les doigts comme si ce eussent esté demys cercles, et elevoit tant qu'il povoit les mains en ce signe.

A quoy Panurge soubdain mist le poulce de la main dextre soubz les mandibules, et le doigt auriculaire d'icelle en la boucle de la gauche, et en ce point faisoit sonner ses dentz bien melodieusement les basses contre les haultes.

[M]

Thaumaste, de grand hahan, se leva, mais en se levant fist un gros pet de boulangier, car le bran vint après, et pissa vinaigre bien fort, et puoit comme tous les diables. Les assistans commencerent se estouper les nez, car il se conchioit de angustie. Puis leva la main dextre, la clouant en telle faczon qu'il assembloit les boutz de tous les doigts ensemble, et la main gauche assist toute pleine sur la poictrine.

A quoy Panurge tira sa longue braguette avecques son floc, et l'estendit d'une couldée et demie, et la tenoit en l'air de la main gauche, et de la dextre print sa pomme d'orange, et, la gettant en l'air par sept foys, à la huytiesme la cacha au poing de la dextre, la tenant en hault tout coy ; puis commença secouer sa belle braguette, la monstrant à Thaumaste.

Après cella, Thaumaste commença enfler les deux joues, comme un cornemuseur, et souffloit comme

se il enfloit une vessie de porc.

[M]

A quoy Panurge mist un doigt de la gauche ou trou du cul, et de la bouche tiroit l'air comme quand on mange des huytres en escalle ou quand on hume sa soupe ; ce faict, ouvre quelque peu de la bouche, et avecques le plat de la main dextre frappoit dessus, faisant en ce un grand son et parfond comme s'il venoit de la superficie du diaphragme par la trachée artere, et le feist par seize foys.

Mais Thaumaste souffloit tousjours comme une oye.

Adoncques Panurge mist le doigt indice de la dextre dedans la bouche, le serrant bien fort avecques les muscles de la bouche. Puis le tiroit, et, le tirant, faisoit un grand son, comme quand les petitz garçons tirent d'un canon de sulz avecques belles rabbes, et le fist par neuf foys.

[M]

Alors Thaumaste s'escria :

— Ha, Messieurs, le grand secret ! Il y mis la main jusques au coulde.

Puis tira un poignard qu'il avoit, le tenant par la poincte contre bas.

A quoy Panurge print sa longue braguette et la secouoit tant qu'il pavoit contre ses cuisses ; puis mist ses deux mains, lyez en forme de peigne, sur sa teste, tirant la langue tant qu'il pavoit et tournant les yeulx en la teste comme une chievre qui meurt.

— Ha, j'entens, dist Thaumaste, mais quoy ?

Faisant tel signe qu'il mettoit le manche de son poignard contre sa poictrine, et sur la poincte mettoit le plat de la main, en retournant quelque peu le bout des doigts.

[M]

A quoy Panurge baissa sa teste du cousté gauche et mist le doigt mylieu en l'aureille dextre, eslevant le poulce contremont. Puis croisa les deux bras sur la poictrine, toussant par cinq foys, et à la cinquiesme frappant du pied droit contre terre. Puis leva le bras gauche, et, serrant tous les doigtz au poing, tenoit le poulse contre le front, frappant de la main dextre par six foys contre la poictrine.

Mais Thaumaste, comme non content de ce, mist le poulse de la gauche sur le bout du nez, fermant la reste de ladicte main.

Dont Panurge mist les deux maistres doigtz à chascun cousté de la bouche, le retirant tant qu'il pouvoit et monstrant toutes ses dentz, et des deux poulses rabaissoit les paulpiers des yeulx bien parfondement, en faisant assez layde grimace, selon que sembloit es assistans.

Chapitre XX

—

Comment Thaumaste racompte les vertus et sçavoir de Panurge.

doncques se leva Thaumaste & ostant son bonnet de la teste, remercia ledict Panurge doucement: puis dict à haulte voix à toute l'assistance :

— Seigneurs à ceste heure puis ie bien dire le mot evangelicque : *Et ecce plusquam Solomon hic*. Vous avez icy ung tresor incomparable en vostre presence, c'est monsieur Pantagruel, duquel la renommée me avoit icy attiré du fin fonds de Angleterre, pour conferer avecques luy des doubtes inexpugnables tant de Magie, de Caballe, de Geomantie, de Astrologie, que de Philosophie, lesquelz ie avoys en mon esprit.

« Mais de present ie me courrouce contre la renommée, laquelle me semble estre envieuse contre luy: car elle n'en raconte point la milliesme partie, de ce que en est par efficace.

[M]

« Vous avez veu, comment son seul disciple me a contenté et m'en a plus dit que ie ne demandoys, & d'abundant m'a ouvert et ensemble soulu d'aultres doubtes inestimables. En quoy ie vous puy asseurer qu'il m'a ouvert le vray puy & abysme de Encyclopedie, voire en une sorte que ie ne pensoys pas trouver homme qui en sceut les premiers elemens seulement, est quand nous avons disputé par signes sans dire mot ny demy. Mais à tant ie redigeray par escript ce que avons dit & resolu, affin que l'on ne pense point que ce ayent esté mocqueries & le feray imprimer à ce que chascun y apreigne comme ie ay faict. Dont povez iuger, ce qu'eust peu dire le maistre, veu que le disciple a faict telle prouesse: car *Non est discipulus supra magistrum*.

« En tout cas dieu soit loué, & bien humblement vous remercie de l'honneur que nous avez faict à cest acte, dieu vous le retribue eternellement. »

[M]

Semblables actions de graces rendit Pantagruel à toute l'assistance, & de là partant mena disner Thaumaste avecques luy & croyez qu'ilz beurent comme toutes bonnes ames le iour des mortz à ventre desboutonné (car en ce temps là on fermoit les ventres à boutons, comme les colletz de present),, iusques à dire, dont venez vous?

Sainte dame comment ilz tiroient au chevrotin, et flacons d'aller, et eulx de corner :

— Tyre !

— Baille !

— Paige, vin !

— Boute de par le dyable boute.

[M]

Il n'y eut celluy qui n'en beust xxv. ou xxx muys. Et sçavez vous comment: sicut terra sine aqua: car il faisoit chault, & davantaige se estoient alterez.

Et au regard de l'exposition des propositions mises par Thaumaste, et des significations des signes desquelz ils userent en disputant ie vous les exoseroys selon la relation de entre eulx mesmes: mais l'on m'a dit que Thaumaste en feist ung grand livre imprimé à Londres, auquel il declare tout sans riens laisser: par ce ie m'en deporterai pour le present.

Chapitre XXI

—

Comment Panurge feut amoureux d'une haulte dame de Paris.

[M]

Panurge commença à estre en reputation en la ville de Paris par ceste disputation qu'il obtint contre l'Anglois, & faisoit des lors bien valoir sa braguette, & la feist au dessus esmoucheter de broderie à la romanique. Et le monde le louoit publiquement, & en fut faict une chanson, dont les petitz enfans alloient à la moustarde: & estoit bien venu en toutes compaignies de dames et damoyselles, en sorte qu'il devint glorieux, si bien qu'il entreprint de venir au dessus d'une des grandes dames de la ville.

De faict laissant ung tas de longs prologues et protestations que font ordinairement ces dolens contemplatifz amoureux de quaresme, lesquelz point à la chair ne touchent, luy dit ung iour.

— Ma dame, ce seroit ung bien fort utile à toute la republicque, delectable à vous, honneste à vostre lignée, & à moy necessaire, que feussiez couverte de ma race, & le croyez, car l'experience vous le demonstrera.

[M]

La dame à ceste parolle le reculla plus de cent lieues, disant :

— Meschant fou vous appertient il de me tenir telz propos? Et à qui pensez vous parler? allez, ne vous trouvez iamais devant moy car si n'estoit pour ung petit, ie vous feroys couper bras & iambes?

— Or (dist il) ce me seroit tout ung d'avoir bras & iambes coupez, en condition que nous fissions vous & moy ung trançon de chere lie iouant des manequins à basses marches: car (monstrant sa longue braguette) voicy maistre Iehan ieudy, qui vous sonneroit une antiquaille, dont vous vous sentiriez iusques à la mouelle des os: car il est galland, & vous sçait bien trouver les alibitz forains & petitz poullains grenez en la ratouere, que apres luy il n'y a qu'espousseter.

[M]

A quoy respondit la dame/

— Allez meschant allez, si vous m'en dictes encores ung mot, ie appelleray le monde, & vous feray icy assommer de coups.

Ho (dist il) vous n'estes pas si male que vous dictes, non: ou ie suis bien trompé à vostre physionomie: car plus tost la terre monteroit es cieulx & les haulx cieulx descendroient en l'abysme & tout ordre de nature seroit perversy, qu'en si grande beaulté & elegance comme la vostre, y eust une goutte de fiel, ny de malice. L'on dit bien que à grand peine :

Veit on iamais femme belle,

Qui aussi ne feust rebelle,

mais cella est dit de ces beautez vulgaires. Toutesfois la vostre est tant excellente tant singuliere, tant

celeste, que ie croy que nature l'a mise en vous comme en parangon pour nous donner à entendre combien elle peult faire, quand elle veult employer toute sa puissance & tout son sçavoir. Ce n'est que miel, ce n'est que sucre, ce n'est que manne celeste, de tout ce qu'est en vous.

[M]

« C'estoit à vous à qui Paris debvoit adiuger la pomme d'Or, non à Venus non, ny à Iuno, ny à Minerve: car oncques n'y eut tant de magnificence en Iuno, tant de prudence en Minerve, tant de elegance en Venus, comme il y a en vous.

« O dieux déesses celestes, que heureux sera celluy à qui ferez ceste grace de vous accoller, de vous bayser, & de frotter son lart avecques vous. Par dieu ce sera moy, ie le voy bien: car desià vous me aimez tout plain ie le congnoys et suis à ce prédestiné des phées. Doncques pour gagner temps, boutte, pousse, enjambons.

Et la vouloit embrasser, mais elle fist semblant de se mettre à la fenestre pour appeller les voisins à la force. Adoncques s'en sortit Panurge bien tost et luy dit en fuyant :

— Ma dame attendez moy icy, ie les voye querir moy mesme, n'en prenez pas la peine.

[M]

Ainsi s'en alla, sans grandement se soucier du refus qu'il avoit eu, & n'en fist oncques pire chere.

Le lendemain il se trouva à l'esglise à l'heure qu'elle alloit à la messe, & à l'entrée luy bailla de l'eaue beniste se enclinant parfondement devant elle, et apres se alla agenouiller aupres d'elle familièrement, & luy dist :

— Madame saichez que ie suis tant amoureux de vous, que ie n'en peuz ny pisser ny fianter, ie ne sçay comment l'entendez. Si m'en advenoit quelque mal, qu'en seroit il?

— Allez allez, dist elle, ie ne m'en soucie pas: laissez moy icy prier dieu.

[M]

— Mais (dist il) equivoquez sur A beau mont le vicomte.

— Ie ne sçauroys, dist elle.

— C'est (dist il) à beau con le vit monte. Et sur cella priez dieu qu'il me doint ce que vostre noble cueur desyre, & me donnez ces patenostres par grace?

— Tenez, dit elle, et ne me tabustez plus.

Et ce dit luy vouloit tirer ses patenostres qui estoient de cestrin avecques grosses marches d'or. Mais Panurge promptement tira ung de ses cousteaulx, & les couppa tresbien & les emporta à la fryperie luy disant :

— Voulez vous mon cousteau?

— Non non, dist elle.

— Mais (dist il) à propos, il est bien à vostre commandement corps & biens, tripez & boyaulx.

[M]

Ce pendant la dame n'estoit pas fort contente de ses patenostres: car c'estoit une de ses contenances à

l'esglise. Et pensoit, ce bon bavart icy est quelque esventé, homme d'estrange pays, ie ne recouvreray iamais mes patenostres, que m'en dira mon mary? Il s'en courroucera à moy: mais ie luy diray qu'ung larron me les a couppées dedans l'esglise, ce qu'il croira facilement, voyant encores le bout du ruban à ma ceinture.

Après disner Panurge l'alla veoir portant en sa manche une grande bourse pleine d'escuz du palais, et luy commença à dire :

— Lequel des deux ayme plus l'autre ou vous moy, ou moy vous?

[M]

A quoy elle respondit :

— Quant est de moy ie ne vous hays point: car comme dieu le commande, ie ayme tout le monde.

— Mais à propos (dist il) n'estes vous pas amoureuse de moy?

— Le vous ay (dist elle) ià dit tant de foys que vous ne me tenissiez plus telles parolles, si vous m'en parlez encores ie vous monstreray que ce n'est pas à moy à qui vous devez ainsi parler de deshonneur allez vous en, & me rendez mes patenostres, que mon mary ne me les demande.

[M]

— Comment (dist il) ma dame voz patenostres? non feray par mon sergent, mais ie vous en veulx bien donner d'autres, en aymerez vous mieulx d'or bien esmaillé en forme de grosses spheres, ou de beaux lacz d'amours, ou bien toutes massives comme gros lingotz d'or? ou si en voulez de Ebene, ou de gros Iyacinthes taillez, avecques les marches de fines Turquoyes, ou de beaulx Topazes marchez de dyamans à vingtehuyt quarres. Non non, c'est trop peu. Ien sçay ung beau chapelet de fines Esmerauldes marchées de Ambre gris, et à la boucle ung Union Persicque gros comme une pomme d'orange: elles ne coustent que vingt & cinq mille ducatz, ie vous en veulx faire ung present, car ien ay du content.

Et ce disoit faisant sonner ses gettons comme si ce feussent escuz au soleil.

Voulez vous une piece de veloux violet cramoyssi tainct en grene, une piece de satin broché ou bien cramoyssi. Voulez vous chainez, doreures, templettes, bagues, il ne fault que dire ouy. Iusques à cinquante mille ducatz, ce ne m'est riens cela.

[M]

Par la vertuz desquelles parolles il luy faisoit venir l'eau à la bouche. Mais elle luy dist :

— Non, ie vous remercie ie ne veulx riens de vous.

— Par dieu (dist il) si veulx bien moy de vous: mais c'est chose qui ne vous coustera riens, & n'en aurez de riens moins, tenez: monstrant sa longue braguette, voicy maistre Iehan chouart qui demande logis.

& après la vouloit accoller. Mais elle commença à s'escryer, toutesfoys non pas trop hault. Et adoncqes Panurge tourna son faulx visaige, & luy dict.

— Vous ne voulez doncques autrement me laisser ung peu faire? Bren pour vous. Il ne vous appartient pas tant de bien ny de honneur, mais par Dieu ie vous feray chevaucher aux chiens, & ce dict, s'en fouyt le grand pas de peur des coups lesquelz il craignoit naturellement.

Chapitre XXII

—

Comment Panurge feist un tour à la dame Parisienne qui nefut point à son advantage.

[M]

r notez que le lendemain estoit la grande feste du sacre, à laquelle toutes les femmes se mettent en leur triumphe de habillemens, et pour ce jour ladicte dame s'estoit vestue d'une très belle robe de satin cramoyssi et d'une cotte de veloux blanc bien precieux.

O Le jour de la vigile, Panurge chercha tant d'un cousté et d'autre qu'il trouva une lycisque orgoose, laquelle il lya avecques sa ceinture et la mena en sa chambre, et la nourrist très bien ce dict jour et toute la nuyct. Au matin la tua et en print ce que sçavent les geomantiens Gregoys, et le mist en pieces le plus menu qu'il peut, et les emporta bien cachées, et alla où la dame devoit aller pour suyvre la procession, comme est de coustume à ladicte feste ; et, alors qu'elle entra, Panurge luy donna de l'eaue beniste, bien courtoisement la saluant, et quelque peu de temps après qu'elle eut dict ses menuz suffrages, il se va joindre à elle en son banc et luy bailla un rondeau par escript en la forme que s'ensuyt :

[M]

RONDEAU

Pour ceste foyz que à vous, dame très belle,
Mon cas disoys, par trop feustes rebelle
De me chasser sans espoir de retour,
Veu que à vous oncq ne feis austere tour
En dict ny faict, en soubson ny libelle.
Si tant à vous déplaisoit ma querelle,
Vous pouviez par vous, sans maquerelle,
Me dire : « Amy, partez d'icy entour
Pour ceste foyz. »

Tort ne vous fays, si mon cueur vous decelle,
En remonstrant comme l'ard l'estincelle
De la beaulté que couvre vostre atour ;
Car rien n'y quiers, sinon qu'en vostre tour
Vous me faciez de hait la combrecelle
Pour ceste foyz.

[M]

Et, ainsi qu'elle ouvrit le papier pour veoir que c'estoit, Panurge promptement sema la drogue qu'il avoit sur elle en divers lieux, et mesmement au replis de ses manches et de sa robe, puis luy dist :

— Ma dame, les pauvres amans ne sont tousjours à leur aise. Quant est de moy, j'espere que

*les males nuictz,
les travaulx et ennuytz*

esquelz me tient l'amour de vous me seront en deduction et autant des poines de purgatoire. A tout le moins priez Dieu qu'il me doint en mon mal patience.

Panurge n'eut achevé ce mot que tous les chiens qui estoient en l'eglise acoururent à ceste dame, pour l'odeur des drogues que il avoit espandu sur elle. Petitz et grands, gros et menuz, tous y venoyent, tirans le membre, et la sentens et pissans partout sur elle.

[M]

Panurge les chassa quelque peu, puis d'elle print congé, et se retira en quelque chappelle pour veoir le deduyt, car ces villains chiens compissoyent tous ses habillemens, tant que un grand levrier luy pissa sur la teste, les aultres aux manches, les aultres à la croppe ; les petitz pissoient sur ses patins, en sorte que toutes les femmes de là autour avoyent beaucoup affaire à la saulver.

Et Panurge de rire, et dist à quelc'un des seigneurs de la Ville :

— Je croy que ceste dame là est en chaleur, ou bien que quelque levrier l'a couverte fraîchement.

Et, quand il veid que tous les chiens grondoyent bien à l'entour de elle comme ilz font autour d'une chienne chaulde, partit de là et alla querir Pantagruel. Par toutes les rues où il trouvoit chiens, il leur bailloit un coup de pied, disant :

—Ne yrez vous pas avec voz compaignons aux nopces ? Devant, devant, de par le diable, devant.

[M]

Et, arrivé au logis, dist à Pantagruel :

«— Maistre, je vous pryé, venez veoir tous les chiens du pays qui sont assemblés à l'entour d'une dame, la plus belle de ceste ville, et la veuillent jocqueter.

A quoy voluntiers consentit Pantagruel, et veit le mystere, lequel il trouva fort beau et nouveau.

Mais le bon feut à la procession, en laquelle feurent veuz plus de six cens mille et quatorze chiens à l'entour d'elle, lesquels luy faisoient mille hayres, et, par tout où elle passoit, les chiens frays venuz la suyvoyent à la trasse, pissans par le chemin où ses robbes avoyent touché.

Tout le monde se arestoit à ce spectacle, considerant les contenences de ces chiens, qui luy montoyent jusques au col et luy gasterent tous ces beaulx acoustremens, à quoy ne sceust trouver aucun remede sinon soy retirer en son hostel. Et chiens d'aller après, et elle de se cacher, et chamberieres de rire.

[M]

Quand elle feut entrée en sa maison et fermé la porte après elle, tous les chiens y acouroient de demye lieue et compisserent si bien la porte de sa maison qu'ilz y feirent un rousseau de leurs urines auquel les cannes eussent bien nagé, et c'est celluy ruyseau qui de present passe à Saint Victor, auquel Guobelin tainct l'escarlatta, pour la vertu specificque de ses pisse chiens, comme jadis prescha publicquement nostre maistre d'Oribus. Ainsi vous aist Dieu, un moulin y eust peu mouldre ; non tant toutesfoys que ceulx du Bazacle à Thoulouse.

Chapitre XXIII

—

Comment Pantagruel partit de Paris, ouyant nouvelles que les Dipsodes envahyssoient le pays des Amaurotes, et la cause pourquoy les lieues sont tant petites en France.

[M]

P eu de temps apres Pantagruel ouyt nouvelles que son pere Gargantua avoit esté translaté au pays des phées par Morgue, comme fut iadis Enoch & Helye, ensemble que le bruyt de sa translation entendu, les Dipsodes estoient issuz de leurs limites, avoient gasté ung grand pays de Utopie, et tenoient de present la grande ville des Amaurotes assiegée, dont partit de Paris sans dire adieu à nully: car l'affaire requeroit diligence, & s'en vint à Rouen.

Or en cheminant voyant Pantagruel que les lieues de France estoient petites par trop au regard des aultres pays, en demanda la cause & raison à Panurge, lequel luy dit une histoires que met Marotus du Lac monachus es gestes des roys de Canarre. Disant que d'ancienneté les pays n'estoient point distinctz par lieues miliaires, ny parasanges, iusques à ce que le roy Pharamond les distingue, ce que fut faict en la maniere que s'ensuyt. Car il print dedans Paris cent beaux ieunes & gallans compaignons bien deliberez, & cent belles garses picardes: & les fait bien traicter & bien penser par huict iours puis les appella & à ung chascun sa garse avecques force argent pour les despens, leur faisant commandement qu'ilz s'en allassent en divers lieux par cy & par là. Et à tous les passages qu'ilz biscoteroyent leurs garses qu'ilz missent une pierre, & ce feroit une lieue.

[M]

Par ainsi les compaignons ioyeusement partirent, et pour ce qu'ilz estoient frays & de seiour ilz fanfreluchoient à chasque bout de champ et voylà pourquoi les lieues de France sont tant petites. Mais quand ilz eurent long chemin parfait & estoient ilz las comme pouvres diables & qu'il n'y avoit plus d'olif en ly caleil, ilz ne belinoyent pas si souvent et se contentoient bien (ientends quant aux hommes) de quelque meschante paillarde foys le iour. Et voylà qui faict les lieues de Bretagne, d'Elanes, d'Allemaignes, et aultres pays plus esloignez, si grandes. Les aultres mettent d'aultres raisons mais celle là me semble la meilleure. A quoy consentit volentiers Pantagruel.

Partans de Rouen arriverent à Hommefleur où se mirent sur mer Pantagruel, Panurge, Epistemon, Eusthenes, & Carpalim. Auquel lieu attendant le vent propice & calfretant leur nef receut d'une dame de Paris (laquelle il avoit entretenu bonne espace de temps) unes lettres inscrites au dessus.

Au plus aymé des belles, & moins loyal des preux,
P N T G R L.

Chapitre XXIV

—

Lettres que un messagier aporta à Pantagruel d'une dame de Paris, et l'exposition d'un mot escript en un aneau d'or.

[M]

Quand Pantagruel eut leue l'inscription, il fut bien esbahy, & demandant au messagier le nom de celle qui l'avoit envoyé, ouvrit les lettres & riens ne trouva dedans escript, mais seulement ung aneau d'or avecques ung Dyament en table. Et lors appella Panurge & luy monstra le cas.

A quoy Panurge luy dist, que la feuille de papier estoit escripte, mais c'estoit par telle subtilité que l'on n'y veoit point d'écriture.

Et pour le sçavoir, la mist aupres du feu pour veoir si l'écriture estoit faicte avecques du sel Ammoniac destrempé en eau.

Puis la mist dedans de l'eau pour sçavoir si la letre estoit escripte du suc de Tithymalle.

Puis la monstra à la chandelle, si elle estoit point escripte du jus d'oignons blans.

Puis en frotta une partie de huyle de noix, pour veoir si elle estoit point escripte de lexif de figuyer.

[M]

Puis en frotta une part de laict de femme alaictant sa fille premiere née, pour voir si elle estoit point escrite de sang de rubettes.

Puis en frotta ung coing de cendres d'ung nic de Arondelles, pour veoir si elle estoit escripte de la rousée qu'on trouve dedans les pommes de Alicacabut.

Puis en frotta ung aultre bout de la sanie des oreilles, pour veoir si elles estoit escripte de fiel de corbeau.

Puis les trempa en vinaigre pour veoir si elle estoit escripte de laict d'espurge.

Puis les gressa d'axunge de souriz chauves, pour veoir si elle estoit escripte avecques sperme de baleine qu'on appelle ambre grys.

Puis la mist tout doucement dedans ung bassin d'eau fraische, & soubdain la tira pour veoir si elle estoit escripte avecques alum de plume.

[M]

Et voyant qu'il n'y congnoissoit riens, appella le messagier & luy demanda.

— Compaing la dame qui t'a icy envoyé, t'a elle point baillé de baston pour apporter? pensant que ce feut la finesse que met Aulle Gelle.

Le messagier luy respondit :

— Non monsieur.

Adoncques Panurge luy voulut faire raire les cheveulx pour sçavoir si la dame avoit point faict escrire avecques fort moret sur sa teste raise, ce qu'elle vouloit mander: mais voyant que ses cheveulx estoient fort grans, il s'en desista, considerant qu'en si peu de temps ses cheveulx n'eussent pas creuz si longs.

[M]

Alors dit à Pantagruel :

— Maistre par les vertuz dieu ie n'y sçauroys que faire ny dire. Je ay employé pour congnoistre si rien y a icy esté escript, une partie de ce qu'en met Messere Francesco di Nianto le Thuscan qui a escript la maniere de lire lettres non apparentes: & ce que escript Zoroaster peri grammaton acriton. Et Calphurnius bassus de literis illegibilibus, mais ie n'y voy riens, & croy qu'il n'y a aultre chose que l'aneau. Or le voyons.

Lors en le regardant trouverent escript par le dedans en hebrieu :

Lamah hazabtani,

dont appellerent Epistemon, luy demandant que c'estoit à dire? A quoy respondit que c'estoit ung nom hebraicque signifiant, pourquoy me as tu laissé.

[M]

Dont soubdain replicque Panurge :

— Ientends le cas, voyez vous ce dyament, c'est ung dyament faulx. Telle est doncques l'exposition de ce que veult dire la dame :

Dy amant faulx pourquoy m'as tu laissée?

Laquelle exposition entendit Pantagruel incontinent: et luy souvint comment à son departir il n'avoit point dit à dieu à la dame & s'en contristoit, & volentiers feust retourné à Paris pour faire la paix avecques elle. Mais Epistemon luy reduyt à memoire le departement de Eneas d'avecques Dido, et le dict de Heraclides Tarentin, qu'à la navire restant à l'ancre, quand la necessité presse, il fault couper la chorde plus tost que perdre temps à la delyer. Et qu'il debvoit laisser tous pensemens pour parvenir à la ville de sa nativité, qui estoit en dangier.

[M]

De faict une heure apres se leva le vent nommé Nordnordwest auquel ilz donnerent pleines voilles & prindrent la haulte mer, & en briefz iours passans par Porto sancto, & par Medere, firent scalle es isles de Canarre.

De là partant passerent par Cap blanco, par Senegal, par Cap Virido, par Gambre, par Sagres, par Melli, par le Cap de bona sperantza, et firent scalle au royaume de Melinde.

De là partant firent voile au vent de la transmontane, & passant par Meden, par Uti, par Uden, par Gelasim, par les isles des phées, iouxte le royaume de Achorie, distant de la ville des Amaurotes de troys lieues, & quelque peu davantaige.

[M]

Et quand ilz furent en terre quelque peu refraischiz. Pantagruel dist :

— Enfans la ville n'est pas si loing d'icy, devant que marcher oultre il feroit bon de deliberer ce qu'est à faire, affin que ne semblons es Atheniens qui ne consultoient iamais sinon apres le cas. N'estes vous pas deliberez de vivre & mourir avecques moy?

— Seigneur ouy, dirent ilz tous, & vous tenez assureé de nous, comme de voz doigts propres.

— Or (dist il) il n'y a qu'ung poinct que me tiengne suspend et douteux, c'est que ie ne sçay en quel ordre, ny en quel nombre sont les ennemys qui tinnent la ville assiegée: car quand ie le sçauroys, ie m'y en iroyz en plus grande assurance, par ce advisons ensemble du moyen comment nous le pourrons sçavoir.

A quoy tous ensemble dirent :

— Laissez nous y aller veoir, & nous attendez icy: car pour tout le iourd'huy nous vous en apporterons nouvelles certaines.

[M]

Moy, dist Panurge, lentreprends d'entrer en leur camp par le meillieu des gardes & du guet, & bancqueter avecques eulx et bragmarder à leurs despens, sans estre congneu de nully, & de visiter l'artillerie, les tentes de tous les capitaines et me prelasser par les bandes sans iamais estre descouvert car le diable ne m'affineroit pas, car ie suis de la lignée de Zopyrus.

Moy, dist Epistemon, ie sçay tous les stratagemates & prouesses des vaillans capitaines & champions du temps passé, & toutes les ruses & finesses de discipline militaire, ie iray, & encores que feusse descouvert & decelé, ieschapperay en leur faisant croire de vous tout ce que me plaira: car ie suis de la lignée de Sinon.

Moy, dist Eusthenes, ie entreray par atravers leurs tranchées, maulgré le guet & tous les gardes: car ie leur passeroy sur le ventre et leur rompray bras & iambes, et feussent ilz aussi fors que le diable: car ie suis de la lignée de Hercules.

[M]

Moy, dist Carpalim, ie y entreray si les oyseaulx y entrent: car iay le corps tant allaigre que ie auray saulté leurs tranchées & percé oultre tout leur camp, devant qu'ilz me ayent apperceu. Et ne crains ny traict, ny flesche, ny cheval tant fois legier et feusse Pegasus de Perseus, ou Pacollet, que devant eulx ie n'eschappe guaillart et sauf. lentreprends de marcher sur les espiz de bled, sur l'herbe des prez, sans qu'elle flechisse dessoubz moy: car ie suis de la lignée de Camille Amazone.

Chapitre XXV

—

Comment Panurge, Carpalim, Eusthenes, Epistemon, compaignons de Pantagruel, desconfirent six cens soixante chevaliers bien subtilement.

[M]

insi qu'il disoit cela ils adviserent six cent soixante chevaliers montez à l'avantage sur chevaux legers, qui accouroient là veoir quelle navire c'estoit qui estoit de nouveau abordée au port, et couroient à bride avallée pour les prendre s'ilz eussent peu.

Lors dist Pantagruel :

— Enfans retirez vous en la navire: car voicy de noz ennemys qui accourent, mais ie vous les tueray icy comme bestes & feussent ilz dix foyz autant: ce pendant retirez vous, & en prenez vostre passe temps.

Adonc respondit Panurge :

— Non seigneur, il n'est pas de raison que ainsi faciez: mais au contraire retirez vous en la navire & vous & les aultres. Car moy tout seul les desconfiray icy: mais y ne fault pas tarder, avancez vous.

[M]

A quoy dirent les aultres :

— C'est bien dist. Seigneur retirez vous, & nous ayderons icy Panurge, & vous congnoistrez que nous sçavons faire.

Adoncq Pantagruel dist :

— Or ie le veulx bien, mais au cas que feussiez les plus foybles, ie ne vous fauldray.

Alors Panurge tira deux grandes chordes de la nef, et les atacha au tour qui estoit sur le tillac, & les mist en terre & en fist ung long circuyt, l'ung plus loin, l'autre dedans cestuy là. Et dist à Epistemon :

— Entre vous en dedans la navire, et quand ie vous sonneray tournez le tour diligemment en ramenant à vous ces deux chordes.

[M]

Puis dist à Eusthenez et à Carpalim :

— Enfans attendez icy & vous offrez à ces ennemys franchement, & obtemperez à eulx & faictes semblant de vous rendre: mais advisez, que n'entrez point au cerne de ces chordes, retirez vous tousiours hors.

Et incontinent entra dedans la navire, et print ung fes de paille & une botte de pouldre de canon & l'espanдит par le cerne des chordes, et à tout une migraine de feu se tint aupres.

Tout soubdain arriverent à grande force les chevaliers, et les premiers chocquerent iusques au pres de la navire, & par ce que le rivage glissoit, tumberent eulx & leurs chevaulx iusques au nombre de quarante & quatre. Quoy voyans les aultres approcherent pensans qu'on leur eust resisté à l'arrivée. Mais Panurge leur dist :

— Messieurs ie croy que vous soyez faict mal, pardonnez le nous: car ce n'est pas de nous, mais c'est de la lubricité de l'eau de mer, qui est tousiours unctueuse. Nous nous rendons à vostre bon plaisir.

[M]

Autant en dirent les deux compaignons & Epistemon qui estoit sur le tillac.

Ce pendant Panurge s'esloignoit & veoit que tous estoient dedans le cerne des chordes, & que ses deux compaignons s'en estoient esloignez faisant place à tous ces chevalliers qui à foulle alloient pour veoir la nef & qui estoit dedans, dont tout soubdain crya à Epistemon :

— tire tire.

A quoy Epistemon commença de tirer au tour, & les deux chordes se se vont empestrer entre les chevaulx & les ruyoent par terre bien aysement avecques les chevaucheurs: mais eulx ce voyant tirerent à l'espée & les vouloient desfaire, dont Panurge met le feu en la trainée & les fist tous là brusler comme ames damnées, hommes & chevaulx nul n'en eschappa, exepté ung qui estoit monté sur un cheval turcq, qui gaingnoit à fuyr: mais quand Carpalim l'apperceut, il courut apres en telle hastiveté & allaigresse qu'il le attraipa en moins de cent pas, & sautant sur la croupe de son cheval l'embrassa par derriere & l'amena en la navire.

[M]

Ceste desconfiture parachevée Pantagruel fut bien ioyeux, & loua merveilleusement l'industrie de ses compaignons, & les fit rafraischir & bien repaistre sur le rivage ioyeusement & boire d'autant le ventre contre terre, & leur prisonnier avecques eulx familièrement: sinon que le pouvre diable n'estoit point asseuré que Pantagruel ne le devorast tout entier, ce qu'il eust faict, tant il avoit la gorge large, aussi facilement que feriez ung grain de dragée, & ne luy eust monstré en sa bouche non plus qu'ung grain de millet en la gueulle d'ung asne.

Chapitre XXVI

—

Comment Pantagruel et ses compaignons estoient fachez de manger de la chair salée, et comme Carpalim alla chasser pour avoir de la venaison.

[M]

insi comme ilz banquetoyent, Carpalim dist :

— Et, ventre saint Quenet, ne mangerons nous jamais de venaison ? Ceste chair sallée me altere tout. Je vous voys apporter icy une cuyse de ces chevaulx que avons faict brusler ; elle sera assez bien rostie. »

A Tout ainsi qu'il se levoit pour ce faire, apperceut à l'orée du boys un beau grand chevreul qui estoit yssu du fort, voyant le feu de Panurge, à mon advis. Incontinent courut après de telle roiddeur qu'il sembloit que feust un carreau d'arbaleste et l'attrapa en un moment, et en courant print de ses mains en l'air : Quatre grandes otardes, Sept bitars, Vingt et six perdrys grises, Trente et deux rouges, Seize faisans, Neuf beccasses, Dix et neuf herons, Trente et deux pigeons ramiers, Et tua de ses pieds dix ou douze, que levraulx, que lapins, qui jà estoyent hors de piege, Dix huyt rasles parez ensemble, Quinze sanglerons, Deux blereaux, Troys grands renards.

[M]

Frappant doncques le chevreul de son malcus à travers la teste, le tua, et, l'apportant, recueillit ses levraulx, rasles et sanglerons, et de tant loing que peust estre ouy s'escria, disant :

— Panurge, mon amy, vinaigre ! vinaigre !

D'ont pensoit le bon Pantagruel que le cueur luy fist mal et commandat qu'on lui apprestat du vinaigre. Mais Panurge entendit bien qu'il y avoit levrault au croc ; de faict, monstra au noble Pantagruel comment il portoit à son col un beau chevreul et toute sa ceinture brodée de levraulx.

Soubdain Epistemon fist, au nom des neuf Muses, neuf belles broches de boys à l'anticque ; Eusthenes aydoit à escorcher, et Panurge mist deux selles d'armes des chevaliers en tel ordre qu'elles servirent de landiers, et firent roustisseur leur prisonnier, et au feu où brusloyent les chevaliers firent roustir leur venaison. Et après, grand chere à force vinaigre. Au diable l'un qui se faignoit ! C'estoit triumphe de les veoir bauffer.

[M]

Lors dist Pantagruel :

— Pleust à Dieu que chascun de vous eust deux paires de sonnettes de sacre au menton et que je eusse au mien les grosses horologes de Renes, de Poictiers, de Tours et de Cambray, pour veoir l'aubade que nous donnerions au remuement de noz badigouinces.

— Mais, (dist Panurge), il vault mieulx penser de nostre affaire un peu, et par quel moyen nous pourrons venir au dessus de noz ennemys.

— C'est bien advisé, dist Pantagruel.

Pour tant demanda à leur prisonnier :

— Mon amy, dys nous icy la vérité, et ne nous mens en rien, si tu ne veulx estre escorché tout vif, car c'est moy qui mange les petiz enfans. Conte nous entierement l'ordre, le nombre et la forteresse de l'armée.

[M]

A quoi respondit le prisonnier :

— Seigneur, sachez pour la verité que en l'armée sont : troys cens geans, tous armez de pierre de taille, grands à merveilles, toutesfoys non tant du tout que vous, excepté un qui est leur chef et a nom Loup Garou, et est tout armé d'enclumes Cyclopicques ; cent soixante et troys mille pietons, tous armés de peaulx de lutins, gens fortz et courageux ; unze mille quatre cens hommes d'armes ; troys mille six cens doubles canons et d'espingarderie sans nombre ; quatre vingtz quatorze mille pionniers ; cent cinquante mille putains, belles comme deesses...

— Voylà pour moy, dist Panurge...

— Dont les aulcunes sont Amazones, les aultres lyonnoyses, les aultres parisiannes, tourangelles, angevines, poictevines, normandes, allemandes ; de tous pays et toutes langues y en a.

[M]

— Voire mais, (dist Pantagruel), le roy y est il ?

— Ouy, Sire, dist le prisonnier ; il y est en personne, et nous le nommons Anarche, roy des Dypsodes, qui vault autant à dire comme gens alterez, car vous ne veistes oncques gens tant alterez ny beuvans plus voluntiers, et a sa tente en la garde des geans.

— C'est assez, (dist Pantagruel). Sus, enfans, estez vous deliberez d'y venir avecques moy ?

A quoy respondit Panurge :

— Dieu confonde qui vous laissera. J'ay jà pensé comment je vous les rendray tous mors comme porcs, qu'il n'en eschappera au diable le jarret ; mais je me soucie quelque peu d'un cas.

[M]

— Et qui est ce ? dist Pantagruel.

— C'est, (dist Panurge), comment je pourray avanger à braquemarder toutes les putains qui y sont en ceste après disnée,

*Qu'il n'en eschappe pas une,
que je ne taboure en forme commune.*

— Ha, ha, ha, dist Pantagruel.

Et Carpalim dist :

— « Au diable de Biterne ! Par Dieu, j'en embourreray quelque une !

— Et je, dist Eusthenes, quoy, qui ne dressay oncques puis que bougeasmes de Rouen, au moins que l'aguille montast jusques sur les dix ou unze heures, voire encores que l'aye dur et fort comme cent diables.

— Vrayement, (dist Panurge), tu en auras des plus grasses et des plus refaictes.

[M]

— Comment, (dist Epistemon), tout le monde chevauchera et je meneray l'asne. Le diable emport qui en fera rien. Nous userons du droict de guerre : Qui potest capere capiat.

— Non, non, (dist Panurge), mais atache ton asne àun croc et chevauche comme le monde.

Et le bon Pantagruel ryoit à tout, puis leur dist :

— Vous comptez sans vostre hoste. J'ay grand peur que, devant qu'il soit nuyct, ne vous voye en estat que ne aurez grande envie d'arresser, et qu'on vous chevauchera à grand coup de picque et de lance.

[M]

— Baste, (dit Epistemon), je vous les rends à roustir ou boillir, à fricasser ou mettre en paste. Ilz ne sont en si grand nombre comme avoit Xercès, car il avoit trente cens mille combatans, si croyez Herodote et Troge Pompone, et toutesfoys Themistocles à peu de gens les desconfit. Ne vous souciez, pour Dieu.

— Merde, merde, (dist Panurge). Ma seulle braguette espoussetera tous les hommes, et saint Balletrou, qui dedans y repose, decrottera toutes les femmes.

— Sus doncques, enfans, dict Pantagruel ; commençons à marcher.

Chapitre XXVII

—

Comment Pantagruel droissa un trophée en memoire de leur prouesse, et Panurge un aultre en memoire des levraulx. Et comment Pantagruel de ses petz engendroit les petitz hommes, et de ses vesnes les petites femmes. Et comment Panurge rompit un gros baston sur deux verres.

[M]

evant que partons d'icy, dist Pantagruel, en memoire de la prouesse que avez presentement faict ie veulx eriger en ce lieu ung beau Trophée.

DAdoncques ung chascun d'entre eulx en grand liesses & petites chansonnettes villaticques dresserent ung grand boys, auquel y pendirent une selle d'armes, ung chamfrain de cheval, des pompes, des estrivieres, des esperons, ung haubert, ung hault appareil asseré, une hasche, ung estoc d'armes, ung gantelet, une masse, des goussetz, des greues, ung gorgery, & aussi de tout appareil requis à ung Arc triumphal ou Trophée.

Puis en memoire eternelle escrivit Pantagruel le dicton victorial, comme s'ensuyt.

[M]

Ce fut icy que apparut la vertuz
De quatre preux & vaillans champions,
Qui non d'harnoys, mais de bon sens vestuz
Comme Fabie, ou les deux Scipions,
Firent six cens soixante morpions
Puissans ribaulx, brusler comme une escorce:
Prenez y tous roys, ducz, rocz, & pions
Enseignement, que engin mieulx vault que force.
Car la victoire
Comme est notoire,
Ne gist qu'en heur.
Du consistoire,
Où regne en gloire
Le hault seigneur,
Vient, non au plus fort ou greigneur:
Mais à qui luy plaist, com fault croire:
Doncq a & chevance & honneur
Cil qui par foy en luy espoire.

[M]

En ce pendant que Pantagruel escrivoit les carmes susdictz Panurge emmancha en ung grand Pal les cornes du chevreul, & la peau, & le pied droict de devant d'iceluy. Puis les oreilles de troys levraulx, & le rable d'ung lapin, les manidbules d'ung lievre [, les aesles de deux bitars, les piedz de quatre ramiers], une guedofle de vinaigre, une corne où ilz mettoient le sel, leur broche de boys, une lardouere, ung meschant chaudron tout pertuysé, une breusse où ilz saulsoient, une saliere de terre, & ung goubellet de Beauvoys. Et en imitation des vers & Trophée de Pantagruel escrivit ce que s'ensuyt.

[M]

Ce fut icy que mirent à bas culz
Joyusement quatre gaillards pions,
Pour banqueter à l'honneur de Bacchus,
Beuvans à gré comme beaux carpions
Lors y perdit rables & cropions
Maistre levrault, quand chascun si efforce:
Sel & vinaigre, ainsi que Scorpions
Le poursuyvoient, dont en eurent l'estorce.
Car l'inventoire
D'ung defensoire
En la chaleur,
Ce n'est qu'à boire
Droit et net, boire
Et du meilleur:
Mais manger levrault, c'est malheur
Sans de vinaigre avoir memoire:
Vinaigre est son ame & valeur,
Retenez le en point peremptoire.

[M]

Lors dist Panstagrue :

— Allons enfans, c'est trop musé icy à la viande: car à grand peine voit on arriver, que grans banqueteurs facent beaux faictz d'armes. Il n'est ombre que d'estandart, il n'est fumée que de chevaulx, & n'est clycquetis que de harnois.

A ce commença Epistemon soubrire, et dist :

— Il n'est ombre que de cuisine, fumée que de pastés, et clicquetys que de tasses.

A quoy respondit Panurge :

— Il n'est ombre que de courtines. Il n'est fumée que de tetins, & n'est clycquetis que de couillons.

[M]

Puis se levant fist ung pet, ung sault, & ung sublet, & crya à haulte voix ioyusement:

— vive tousiours Pantagruel.

Ce que voyant Pantagruel en voulut autant faire, mais du pet qu'il fist, il engendra plus de cinquante mille petitz hommes nains & contrefaictz: & d'une vesne engendra autant de petties femmes acropies comme vous en voyez en plusieurs lieux, qui iamais ne croissent, sinon comme les quehues de vache,

contre bas, ou bien comme les rabbes de Lymousin, en rond.

— Et quoy, dist Panurge, vos petz sont ilz tant fructueux? Par dieu voicy de belles savates d'hommes, et de belles vesses de femmes, il les fault marier ensemble. Ils engendreront des mouches bovynes.

[M]

Ce que fist Pantagruel: et les nomma Pygmées. Et les envoya vivre en une île là aupres, où ilz se sont fort multipliez depuis. Mais les Grues leur font continuellement la guerre. Desquelles ilz se defendent courageusement, car ces petitz boutz d'hommes (lesquelz en Escosse l'on appelle manches d'estrilles) sont volentiers choleriques. La raison physicale est par ce qu'ilz ont le cuer pres de la merde.

En ceste mesme heure Panurge print deux verres qui là estoient tous deux d'une grandeur et les emplit d'eau tant qu'ils en peurent tenir, & en mist l'ung sur une escabelle, & l'autre sur une aultre les esloignant à part par la distance de cinq pieds puis apres print le futz d'une iaveline de la grandeur de cinq pieds & demy, & le mist dessus les deux verres, en sorte que les deux boutz du futz touchoient iustement les bors des verres. Cela faict print ung gros pau, & dist à Pantagruel & es aultres :

[M]

— Messieurs considerez comment nous aurons victoire facilement de nos ennemys. Car tout ainsi comme ie rompray ce futz icy dessus les verres sans que les verres en soient en riens rompuz ny brisez, encores qui plus est, sans qu'une seule goutte d'eau en sorte dehors: tout ainsi nous romprons la teste à nos Dipsodes, sans ce que nul de nous soit blessé, & sans perte aulcune de noz besoins. Mais affin que ne pensez qu'il y ait enchantement, tenez, dist il à Eusthenes, frappez de ce pau tant que pourrez au meillieu.

Ce que fist Eusthenes, & le futz rompit en deux pieces tout net, sans qu'une goutte d'eau tombast des verres. Puis dist :

— ien sçay bien d'aultres, allons seulement en assurance.

Chapitre XXVIII

—

Comment Pantagruel eut victoire bien estrangement des Dispsodes et des Geans.

[M]

pres tous ces propos Pantagruel appella leur prisonnier & le renvoya, disant :

— Va t'en à ton roy en son camp, et luy dys nouvelles de ce que tu as veu, & qu'il delibere de me festoyer demain sur le midy: car incontinent que mes galleres seront venues, qui sera de matin au plus tard. Je luy prouveray par dix huyct cens mille combatans et sept mille geans tous plus plus grans que tu ne me veoy, qu'il a faict follement & contre raison de assaillir ainsi mon pays.

En quoy faingnoit Pantagruel qu'il eust son armée sur mer.

Mais le prisonnier respondit qu'il se rendoit son esclave & qu'il estoit content de iamais ne retourner à ses gens, mais plus tost combatre avecques Pantagruel contre eulx, & pour dieu qu'ainsi le permist.

A quoy Pantagruel ne voulut consentir, ains luy commanda que partist de là briesvement & allast ainsi qu'il avoit dist: & luy bailla une boette pleine de euphorbe & de grains de coccognide, confictz en eau ardentes, en forme de composte, luy commandant la porter à son roy & luy dire que s'il en pavoit manger une once sans boire, qu'il pourroit à luy resister sans peur.

[M]

Adonc le prisonnier le supplya à ioinctes mains qu'à l'heure de la bataille il eust de luy pitié, dont luy dist Pantagruel :

— Apres que tu auras annoncé à ton roy, metz tout ton espoir en dieu, & il ne te delaissera point. Car de moy encores que soye puissant comme tu peuz veoir, & aye gens infiniz en armes, toutesfois ie n'espere point en ma force, ny en mon industrie: mais toute ma fiance est en dieu mon protecteur, lequel iamais ne delaisse ceulx qui en luy ont mys leur espoir & pensée.

Ce fait, le prisonnier luy requist que, touchant sa rançon, il luy voulust faire party raisonnable. A quoy respondit Pantagruel, que sa fin n'estoit de piller ny arançonner les humains, mais de les enrichir et reformer en liberté totale.

— Va t'en, dist il, en la paix du Dieu vivant, et ne suis jamais mauvaise compagnie, que malheur ne t'advienne.

[M]

Le prisonnier party, Pantagruel dist à ses gens :

— Enfans iay donné à entendre à ce prisonnier que nous avons armée sur mer, ensemble que nous ne leur donnerons l'assault que iusques à demain sur le midy, à celle fin qu'eulx doubans la grande venue de

gens, cette nuict se occupent à mettre en ordre & soy remparer: mais en ce pendant mon intention est que nous chargeons sur eulx environ l'heure du premier somme.

Mais laissons icy Pantagruel avecques les Apostoles. Et parlons du roy Anarche & de son armée.

Quand doncques le prisonnier fut arrivé il se transporta vers le Roy, et luy compta comment il estoit venu ung grand geant nommé Pantagruel qui avoit desconfit & faict roustir cruellement tous les six cens cinquante & neuf chevaliers, & luy seul estoit saulve pour en porter les nouvelles. Davantaige avoit charge dudict geant de luy dire qu'il luy aprestast au lendemain sur le midy à disner: car il se deliberoit de le envahir à ladicte heure.

[M]

Puis luy bailla celle boette ou estoient les confitures. Mais tout soubdain qu'il en eut avallé une cueillerée il luy vint ung tel chauffage de gorge avecques ulceration de la luette, que la langue luy pela. Et pour le remede ne trouva allegement quiconques sinon de boire sans remission: car incontinent qu'il ostoit le gobelet de la bouche, la langue luy brusloit. Par ainsi l'on ne faisoit que luy entonner vin avecques ung embut.

Ce que voyans les capitaines Baschatz, & gens de garde, tastirent desdictes drogues pour esprouver si elles estoient tant alteratives: mais y leur en print comme à leur Roy. Et tous se mirent si bien à flaconner, que le bruyt en vint par tout le camp, comment le prisonnier estoit de retour, & qu'ilz debvoient avoir au lendemain l'assault, & qu'à ce ià se preparoit le roy & les capitaines ensemble les gens de la garde, & ce par boire à tyrelarigot. Parquoy ung chascun de l'armée se mist à martiner, chopiner, & tringuer de mesmes. Somme ilz beurent si bien, qu'ilz s'endormirent comme porcز sans nul ordre parmy le camp.

[M]

Or maintenant retournons au bon Pantagruel, & racomptons comment il se porta en cest affaire.

Partant du lieu du Trophée, print le mast de leur navire en sa main comme ung bourdon, & mist dedans la hune deux cens trente & sept poinsons de vin blanc d'Aniou du reste de Rouen, & atacha à sa ceinture la barque tout pleine de sel aussi aysement comme les lansquenests portent leurs petitz peniers. Et ainsi se mist à chemin avecques ses compaignons.

Et quand il fut pres du camp des ennemys, Panurge luy dist :

— Seigneur voulez vous bien faire? Devallez ce vin blanc d'Aniou de la hune, & beuvons icy à la Tudesque.

[M]

A quoy se condescendit volentiers Pantagruel, et beurent si bien qu'il n'y demoura la seule goutte des deux cens trente & sept poinsons excepté une ferriere de cuir bouilly de Tours que Panurge emplyt pour soy: Car il l'appeloit son vademecum, et quelques meschantes baissieres pour le vinaigre.

Après qu'ilz eurent bien tiré au chevrotin, Panurge donna à manger à Pantagruel quelque diable de drogues composées de lithontripon, nephrocatacticon, coudignac cantharidize et aultres especes diurectiques.

[M]

Ce faict Pantagruel dist à Carpalim :

— Allez vous en la ville en gravant comme ung rat la muraille, comme bien sçavez faire, et leur dictes qu'à heure presente ilz sortent & donnent sur les ennemys tant roiddement qu'ilz pourront: & ce dit, descendez vous en, prenant une torche allumée, avecques laquelle vous mettrez le feu dedans toutes les tentes & pavillons du camp: et ce faict, vous cryerez tant que pourrez de vostre grosse voix, qui est plus espovantable que n'estoit celle de Stentor qui fut ouy par sur tout le bruit de la bataille des Troyans, & vous en partez dudict camp.

— Voire mais, dist Carpalim, seroit ce pas bon que ie enclouasse toute leur artillerie?

— Non non, dist Pantagruel, mais bien mettez le feu en leur pouldres.

[M]

A quoy obtemperant Carpalim partit soubdain & fist comme avoit esté decreté par Pantagruel, & sortirent de la ville tous les combatans qui y estoient.

Et lors qu'il eut mys le feu par les tentes & pavillons, passoit legierement par sur eulx sans qu'ilz en sentissent rien tant ilz ronfloient & dormoient parfondement. Il vint au lieu où estoit l'artillerie & mist le feu en leurs munitions. Mais, o la pitié, le feu fut si soubdain qu'il cuyda embraser le pouvre Carpalim. Et n'eust esté sa merveilleuse hastiveté et celerité, il estoit fricassé: mais il s'en partit si roiddement qu'ung carreau d'arbaleste ne va pas plus tost.

Et quand il fut hors des tranchées il s'escrya si espovantablement, qu'il sembloit que tous les diables feussent deschainés. Auquel son s'esveillerent les ennemys, mais sçavez vous comment? aussi estourdys que le premier son de matines, qu'on appelle en Lussonoy, frotecouille.

[M]

Et ce pendant Pantagruel commença à semer le sel qu'il avoit en sa barque, et par ce qu'ilz dormoient la gueule baye & ouverte, il leur en remplit tout le gouzier, tant que ces puvres haires toussissoient comme regnards, cryans.

— Ha Pantagruel, tant tu nous chauffes le tizon.

Mais tout soubdain print envie à Pantagruel de pisser, à cause des drogues que luy avoit baillé Panurge, & pissa parmy leur camp si bien & copieusement qu'il les noya tous: & y eut deluge particulier dix lieues à la ronde. Et dit l'histoire, que si la grand iument de son pere y eust esté & pissé pareillement, qu'il y eust eu deluge plus enorme que celluy de Deucalion: car elle ne pissoit foyz qu'elle ne fist une riviere plus grande que n'est le Rosne.

Ce que voyans ceulx qui estoient issuz de la ville, disoient.

— Ilz sont tous mors cruellement, voyez le sang courir.

[M]

Mais ilz y estoient trompez, pensans de l'urine de Pantagruel que feust le sang des ennemys: car ilz ne le veoyent sinon au lustre du feu des pavillons & quelque peu de clarté de la lune.

Les ennemys apres soy estre reveillez voyans d'ung cousté le feu en leur camp, & l'inundation & deluge urinal, ne sçavoient que dire ny que penser. Aulcuns disoient que c'estoit la fin du monde & le iugement final, qui doibt estre consommé par le feu: les aultres, que les dieux marins, Neptune & les aultres, les persecutoient: & de faict c'estoit eau marine & sallée.

O qui pourra maintenant racompter comment se porta Pantagruel contre les troys cens geans. O ma

muse, ma Calliope, ma thalye, inspire moy à ceste heure, restaure mes espritz: car voicy le pont aux asnes de Logicque, voicy le tresbuchet, voicy la difficulté de povoir exprimer l'horrible bataille qui fut faicte.

A la mienne voulenté que ie eusse maintenant ung boucal du meilleur vin que beurent iamais ceulx qui liront ceste histoire tant veridicque.

Chapitre XXIX

—

Comment Pantagruel deffit les troys cens geans, armez de pierres de taille, et Loup Garou, leur capitaine.

[M]

es geans voyans que tout leur camp estoit submergé, emporterent leur roy Anarche à leur col le mieulx qu'ilz peurent hors du fort, comme fist Eneas son pere Anchises de la conflagration de Troye. Lesquelz quand Panurge apperceut, dist à Pantagruel.

L— Seigneur voilà les geans qui sont issuz, donnez dessus de vostre mast [gualantement] à la vieille escrime. Car c'est à ceste heure qu'il se fault monstrier homme de bien. Et de nostre cousté nous ne vous fauldront point. Et hardiment que ie vous en tueray beaucoup. Car quoy? David tua bien Goliath facilement. Moy doncques qui en battroys douze telz qu'estoit David: car en ce temps là ce n'estoit qu'un petit chiart, n'en defferay ie pas bien une douzaine. Et puis ce gros paillard de Eusthenes qui est fort comme quatre bœufz, ne s'y espargnera pas. Prenez courage, chocquez à travers d'estoc & de taille.

[M]

Or, dist Pantagruel :

— De couraige ien ay pour plus cinquante frans. Mais quoy? Hercules ne osa iamais entreprendre contre deux.

— C'est, dist Panurge, bien chié en mon nez, vous comparez vous à Hercules? vous avez plus de force aux dentz, & plus de sens au cul, que n'eut iamais Hercules en tout son corps & ame. Autant vault l'homme comme il s'estime.

Et ainsi qu'ilz disoient ces parolles, voicy arriver Loupgarou avecques tous ses geans. Lequel voyant Pantagruel tout seul fut esprins de temerité & outrecuydance, par espoir qu'il avoit de occire le pource Pantagruel, dont dist à ses compaignons geans.

— Paillars de plat pays, par Mahon si nul de vous entreprend de combatre contre ceulx qui sont icy, ie vous feray mourir cruellement. Ie veulx que me laissez combatre tout seul: ce pendant vous aurez vostre pasetemps à nous regarder.

[M]

Adonc se retirerent tous les geans avecques leur roy là aupres où estoient les flacons, & Panurge & ses compaignons avecques eulx, qui contrefaisoit ceulx qui ont eu la verolle: car il tortoit la gueule & retiroit les doigts, & en parole enrouée leur dist.

— Ie renye dieu compaignons, nous ne faisons point la guerre, donnez nous à repaistre avecques vous ce pendant que nos maistres s'entrebattent.

A quoy volentiers le roy & les geans se consentirent, & les firent bancqueter avecques eulx. Et ce

pendant Panurge leur contoit les fables de Turpin, les exemples de saint Nicolas, et le conte de la Ciguoingne.

Alors Loupgarou s'adressa à Pantagruel avecques une masse toute d'acier pesante neuf mille sept cens quintaux d'acier de Calibbes, au bout de laquelle y avoit treize poinctes de dyamens, dont la moindre estoit aussi grosse comme la plus grand cloche de nostre dame de Paris, il s'en failloit par aventure l'espesseur d'ung ongle, ou au plus que ie mente, d'ung doz de ces couteaulx qu'on appelle coupeoreille: mais pour ung petit, ne avant ne arriere. Et estoit phée en la maniere que iamais ne povoit rompre, mais au contraire, tout ce qu'il en touchoit rompait incontinent.

[M]

Ainsi doncques comme il approchoit en grand fierté, Pantagruel iectant les yeulx au ciel se recommanda à dieu de bien bon cueur, faisant veu tel comme s'ensuyt.

Seigneur dieu qui tousiours a esté mon protecteur & mon servateur, tu voys la destresse en laquelle ie suis maintenant. Riens icy ne me amene, sinon zele naturel comme tu as octroyé es humains de garder & defendre soy, leurs femmes, enfans, pays, & famille en cas que ne seroit ton negoce propre, qui est la foy: car en tel affaire tu ne veulx nul coadiuteur: sinon de confession catholique, & ministere de ta parolle: & nous as defenduz toutes armes & defenses: car tu es le tout puissant, qui en ton affaire propre, & où ta cause propre est tirée en action, te peulx defendre trop plus qu'on ne sçauroit estimer: toy qui as milliers de centaines de millions de legions d'anges, duquel le moindre peut occire tous les humains, & tourner le ciel & la terre à son plaisir, comme bien appareut en l'armée de Sennacherib. Doncques s'il te plaist à ceste heure me estre en ayde comme en toy seul est ma totale confiance & espoir, le te fays veu que par toutes contrées tant de ce pays de Utopie que d'ailleurs où ie auray puissance & auctorité, le feray prescher ton saint Evangile, purement, simplement, & entierement, si que les abuz d'ung tas de papelars & faulx prophetes, qui ont par constitutions humaines & inventions depravées envenimé tout le monde, seront d'entour moy exterminées.

[M]

Et alors fut ouye une voix du ciel, disant. Hoc fac, & vinces: c'est à dire. Fays ainsi, & tu auras victoire.

Ce faict voyant Pantagruel que Loupgarou approchoit la gueulle ouverte, vint contre luy hardiment & s'escrya tant qu'il peut. A mort ribault à mort, pour luy faire peur, selon la discipline des Lacedemoniens, par son horrible cry. Puis luy getta la barque, qu'il portoit à sa ceinture, plus de dix & huit cacques de sel, dont il luy emplit & gorge & gouzier, & le nez & les yeulx. Dont irrité Loupgarou luy lancea ung coup de sa masse, luy voulant rompre la cervelle. Mais Pantagruel fut abille & eut tousiours bon pied & bon oeil, par ce demarcha du pied gauche ung pas en arriere, mais il ne sceut si bien faire que le coup ne tombast sur sa barque, laquelle rompit en six pieces et versa le reste du sel en terre. Quoy voyant Pantagruel gualamment desploya ses bras & comme est l'art de la hasche, luy donna du gros bout de son mast, en estoc au dessus de la mamelle, et retirant le coup à gauche en taillade luy frapa entre col & collet, puis avanceant le pied droict luy donna sur les couillons ung pic du hault bout de son mast, à quoy rompi la hune, et versa troys ou quatre poinssons de vin qui estoient de reste. Dont Loupgarou pensa qu'il luy incisé la vessie, et du vin que ce feut son urine qui en sortit.

[M]

De ce non content Pantagruel vouloit redoubler au coulouer: mais Loupgarou haulsant sa masse advancea son pas sur luy, & de toute sa force la vouloit enfoncer sur Pantagruel, & de faict en donna si

vertement que si Dieu n'eust secouru le bon Pantagruel, il l'eust fendu depuis le sommet de la teste iusques au fond de la ratelle: mais le coup declina à droict par la brusque hastiveté de Pantagruel. Et entra sa masse plus de soixante pieds en terre à travers ung gros rochier dont il feit sortir le feu plus gros que neuf mille six tonneaux.

Ce que voyant Pantagruel, qu'il s'amusoit à tirer ladicte masse qui tenoit en terre entre le roc, luy court sus, & luy vouloit avaler la teste tout net: mais son mast de male fortune toucha ung peu au fust de la masse de Loupgarou qui estoit phée (comme avons dit devant) par ce moyen son mast luy rompit à troys doigts de la poignée. Dont il feut plus estonné qu'ung fondeur de cloches, & s'escrya :

— Ho Panurge où es tu?

[M]

Ce que ouyant Panurge, dist au roy & aux geans :

— Par dieu ilz se feront mal, qui ne les despartira.

Mais les geans en estoient ayses comme s'ilz feussent de nopces. Lors Carpalim se voulut lever de là pour secourir son maistre: mais ung geant luy dist :

— Par Goulfarin nepveu de Mahon, si tu bouges d'icy ie te mettray au fons de mes chausses comme on faict d'ung suppositoire, aussi bien suis ie constipé du ventre, & ne peulx gueres cagar: sinon à force de grincer des dentz.

[M]

Puis Pantagruel ainsi destitué de baston, reprint le bout de son mast, en frappant torche lorgne, dessus le geant, mais il ne luy faisait mal en plus que feriez baillant une chiquenaude sus ung enclume de forgeron: & ce pendant Loupgarou tiroit de terre sa masse & l'avoit ià tirée & la paroît pour en ferir Pantagruel: mais Pantagruel qui estoit soubdain au remuement declinoit tous les coups, iusques à ce qu'une foys voyant que Loupgarou le menassoyt, disant :

— Meschant à ceste heure te hascheray ie comme chair à patez. Iamais tu ne altereras les pouvres gens

Luy frappa du pied ung grand coup contre le ventre, qu'il le getta en arriere à iambes redindaines, & vous le trainoit ainsi à l'escorche cul plus d'ung trait d'arc. Et Loupgarou s'escryoit rendant le sang par la gorge :

— Mahon, Mahon, Mahon.

[M]

A laquelle voix se leverent tous les geans pour le secourir. Mais Panurge leur dist :

— Messieurs n'y allez pas si m'en croyez: car nostre maistre est fol & frappe à tors & à travers, et ne regarde point où, il vous donnera malencontre.

Mais les geans n'en tindrent contre, voyans que Pantagruel estoit sans baston.

& comme ilz approchoient, Pantagruel print Loupgarou par les deux pieds, & du corps de Loupgarou armé d'enclumes frappoit parmy ces geans armez de pierre de taille, & les abattoit comme ung maçon faict de coupeaulx, que nul n'arrestoit devant luy qu'il ne ruast contre terre, dont à la rupture de ces harnoys pierreuxfut faict ung si horrible tumulte, qu'il me souvint, quand la grosse tour de beurre qui

estoit à saint Estienne de Bourges, fondit au soleil. Et Panurge ensemble Carpalim et Eusthenes ce pendant esgorgetoient ceux qui estoient portez par terre. Faictes vostre compte qu'il n'en eschappa ung seul & à veoir Pantagruel sembloit ung faulcheur, qui de la faulx (c'estoit Loupgarou) abbatoit l'herbe d'un pré (c'estoient les geans). Mais à ceste escrime, Loupgarou perdit la teste, ce feut, quand Pantagruel en abbatit ung, qui avoit nom Riflandouille, qui estoit armé à hault appareil, c'estoit de pierres de gryson, dont ung esclat couppa la gorge tout oultre à Epistemon: car aultrement la plus part d'entre eulx estoient armez à la legiere, c'estoit de pierres de tuffe, & les aultres de pierre ardoysine. Finablement voyant que tous estoient mors, getta le corps de Loupgarou tant qu'il peut contre la ville, et tomba comme une grenouille sus le ventre en la place mage de la dite ville; & en tombant du coup tua ung chat bruslé, une chatte mouillée, une canne petiere, & ung oyson bridé.

Chapitre XXX

—

Comment Epistemon, qui avoit la coupe testée, feut guery habillement par Panurge, et des nouvelles des diables et des damnez.

[M]

Ceste desconfite gygantale parachevée Pantagrue se retira au lieu des flacons, & appela Panurge & les aultres, lesquelz se rendirent à luy sains & saulves, excepté Eusthenes qu'un des geans avoit esgratigné quelque peu au visaige, ainsi qu'il l'esgorgetoit. Et Epistemon qui ne comparoit point. Dont Pantagrue fut si dolent qu'il se voulut tuer soymesmes, mais Panurge luy dist :

— Dea seigneur attendez ung peu, nous le chercherons entre les mors, & verrons la verité du tout.

Ainsi doncques comme ilz cherchoient, ilz le trouverent tout roidde mort & la teste entre ses bras toute sanglante. Dont Eusthenes s'escrya :

— Ha male mort, nous as tu tollu le plus parfaict des hommes.

A laquelle voix se leva Pantagrue au plus grand deuil qu'on veit iamais au monde: Et dist à Panurge:

— Ha mon amy, l'auspice de vos deux verres, et du fust de javeline estoit bien par trop fallace !

[M]

Mais Panurge dist :

— Enfans ne pleurez point, il est encores tout chault. Je vous le gueriray aussi sain qu'il fut iamais.

Et ce disant print la teste & la tint sus sa braguette chauldement qu'elle ne print vent, & Eusthenes & Carpalim porterent le corps au lieu où ilz avoient bancquetté: non par espoir que iamais guerist, mais affin que Pantagrue le veist. Toutesfois Panurge les reconfortoit, disant :

— Si ie ne le guerys ie veulx perdre la teste (qui est le gaigne d'ung fol) laissez ces pleurs & me aydez.

[M]

Adonc nettoya tresbien de beau vin blanc le col, & puis la teste: & y synapiza de pouldre de diamerdys de Aloes qu'il portoit tousiours en une de ses fasques: apres les oignit de ie ne sçay quel oingnement, & les aiusta iustement vene contre vene, nerf contre ner, spondyle contre spondyle, affin qu'il ne feut torty colly (car telz gens il haysoit de mort) & ce faict luy fist deux ou troys poins de aguille, affin qu'elle ne tombast de rechief: puis mist à l'entour ung peu de unguent, qu'il appelloit resuscitatif.

Et soubdain Epistemon commença à respirer, puis à ouvrir les yeulx, puis à baisler, puis à esternuer, puis feist ung gros pet de mesnage, dont dist Panurge :

— A ceste heure il est guery asseurement.

& luy bailla à boire d'ung grand villain vin blanc avecques tout une roustie sucrée.

En ceste façon fut Epistemon guery habilement, excepté qu'il fut enroué plus de troys sepmaines, et eut ung toux seiche, dont il ne peut oncques guerir, sinon à force de boire.

[M]

Et là commença parler, disant. Qu'il avoit veu les diables, & avoit parlé à Lucifer familièrement, & faict grand chere en enfer, et par les champs Elisées. Et asseuroit devant tous que les diables estoient bons compaignons. Et au regard des damnez, il dist, qu'il estoit bien marry de ce que Panurge l'avoit si tost revocqué en vie.

— Car ie prenoys, dist il, ung singulier passetemps à les veoir.

— Comment? dist Pantagruel.

— L'on ne les traicte pas, dist Epistemon, si mal que vous penseriez, mais leur estat est changé en estrange façon. Car ie veis :

Alexandre le grand qui repetassoit de vieilles chausses, & ainsi gaignoit sa vie.

[M]

Xerces crioit la moustarde.

Romule estoit saunier.

Numa, clouatier.

Tarquin, tacquin.

Piso, paisant.

Sylla, riveran.

Cyre estoit vachier.

Themistocles, verrier,

Epaminondas, myraillier.

Brute et Cassie, agrimenseurs.

Demosthenes, vigneron.

Ciceron, atizefeu.

[M]

Fabie, enfileur de patenostres.

Artaxerces, cordier.

Eneas, meusnier.

Achilles, teigneux.

Agamemnon, lichecasse.

Ulysses, fauscheur.

Nestor, harpailleur.

Darie, cureur de retraictz.

Ancus Martius, gallefretier.

Camillus, gallochier.

Marcellus, esgousseur de febves.

Drusus, trinquamelle.

Scipion Africain crioit la lye en un sabot.

Asdrubal estoit lanternier.

Hannibal, cocquassier.

Priam vendoit les vieux drapeaulx.

Lancelot du Lac estoit escorcheur de chevaux mors.

[M]

Tous les Chevaliers de la Table Ronde estoient pauvres gaignedeniers, tirans la rame pour passer les rivières de Cocyte, Phlegeton, Styx, Acheron, et Lethé, quand messieurs les diables se veulent esbatre sur l'eau, comme sont les bastelieres de Lyon et gondoliers de Venise. Mais, pour chascune passade, ilz ne ont qu'une nazarde, et sus le soir quelque morceau de pain chaumeny.

Les douze pers de France sont là et ne font rien que j'aye veu, mais ilz gaignent leur vie à endurer force plameuses, chicquenaudes, alouettes et grans coups de poing sur les dents.

Trajan estoit pescheur de grenouilles.

Antonin, lacquais.

Commode, gayetier.

Pertinax, eschalleur de noix.

Luculle, grillotier.

Justinian, bimbelotier

[M]

Hector estoit fripesaulce.

Paris estoit pauvre loqueteux.

Achilles, boteleur de foin.

Cambyses, mulletier.

Artaxerces, escumeur de potz.

Néron estoit vielleux, et Fierabras, son varlet ; mais il luy faisoit mille maulx, et luy faisoit manger le pain bis, et boire le vin poulsé; et luy mangeoit et beuvoit du meilleur.

Jules Cesar et Pompée estoient guoildronneurs de navires.

Valentin et Orson servoientaux estuves d'enfer, et estoient racletoretz.

Giglain et Gauvain estoient pauvres porchiers.

Geoffroy à la grand dent estoit allumetier.

Godefroyde Billon, dominotier.

Jason estoit manillier.

[M]

Don Pietre de Castille, porteur de rogatons.

Morgant,brasseur de biere.

Huon de Bordeaux estoit relieur de tonneaulx.

Pyrrhus, souillart de cuisine.

Antioche estoit ramonneur de cheminées.

Romule estoit rataconneur de bobelins.

Octavian, ratisseur de papier.

Nerva, houssepaillier.

Le pape Jules, crieur de petits pastés; mais il ne portoit plus sa grande et bougrisque barbe.

Jean de Paris estoit gresseur de bottes.

Artus de Bretagne, degresseur de bonnetz.

Perceforest, porteur de coustrets.

[M]

Boniface, pape huitiesme, estoit escumeur de marmites.

Nicolas, pape tiers, estoit papetier.

Le pape Alexandre estoit preneur de ratz.

Le pape Sixte, gresseur de verole.

Comment, dist Pantagruel, y a il des verolés de par de la? Certes, dist Epistemon, je n'en vis onques tant; il y en a plus de cent millions. Car croyez que ceux qui n'ont eu la verole en ce monde cy, l'ont en l'autre.

Cor Dieu, dist Panurge, j'en suis donc quitte. Car je y ay esté jusques au trou de Gilbathar, et remply les bondes de Hercules, et ay abatu des plus meures.

Ogier le Dannois estoit fourbisseur de harnois.

Le roy Tigranes estoit recouvreur.

Galien Restauré, preneur de taulpes.

[M]

Les quatre filz Aymon, arracheurs de dents.

Le pape Calixte estoit barbier de maujoint.

Le pape Urbain, crocquelardon.

Melusine estoit souillarde de cuisine.

Matabrune, lavandiere de buées.

Cleopatra, revenderesse d'oignons.

Helene, courratiere de chambrieres.

Semiramis, espouilleresse de belistres.

Dido vendoit des mousserons.

Panthasilée estoit cressonniere.

Lucretse, hospitaliere.

Hortensia, filandiere.

Livie, racleresse de verdet.

[M]

« En ceste façon, ceux qui avoient esté gros seigneurs en ce monde icy, gaignoient leur pauvre meschante et paillarde vie là bas. Au contraire, les philosophes, et ceux qui avoient esté indigens en ce monde, de par de là estoient gros seigneurs en leur tour.

« Je vis Diogenes qui se prelassoit en magnificence, avec une grande robe de pourpre, et un sceptre en sa dextre; et faisoit enrager Alexandre le grand, quand il n'avoit bien rapetassé ses chausses, et le payoit en grands coups de baston.

« Je vis Epictete vestu galamment à la françoise, sous une belle ramée, avec force damoiselles, se rigollant, beuvant, dansant, faisant en tous cas grand chere, et auprès de luy force escus au soleil. Au dessus de la treille estoient pour sa devise ces vers escrits :

*Saulter, danser, faire les tours,
Et boire vin blanc et vermeil:
Et ne faire rien tous les jours
Que compter escus au soleil.*

[M]

« Lors quand me vit, il me invita à boire avec luy courtoisement, ce que je fis volontiers, et choppinasmes theologalement. Cependant vint Cyre luy demander un denier en l'honneur de Mercure, pour acheter un peu d'oignons pour son souper. Rien, rien, dist Epictete, je ne donne point de deniers. Tiens, marault, voy la un escu, sois homme de bien. Cyre fut bien aise d'avoir rencontré tel butin. Mais les autres coquins de rois qui sont là bas, comme Alexandre, Daire, et autres, le desroberent la nuyt.

« Je vis Pathelin, thesorier de Rhadamanthe, qui marchandait des petits pastés que criait le pape Jules, et luy demanda combien la douzaine. Trois blancs, dist le pape. Mais, dist Pathelin, trois coups de barre; baille icy, villain, baille, et en va quérir d'autres. Et le pauvre pape s'en alloit pleurant: quand il fut devant son maistre pâtissier, luy dist qu'on luy avoit osté ses pastés. Adonc le pâtissier luy bailla l'anguillade, si bien que sa peau n'eust rien vallu à faire cornemuses.

[M]

« Je vis maistre Jean le Maire, qui contrefaisoit du pape, et à tous ces pauvres rois et papes de ce monde faisoit baiser ses pieds; et, en faisant du grobis, leur donnoit sa bénédiction, disant: Gaignez les pardons, coquins, gaignez, ilz sont à bon marché. Je vous absouls de pain et de soupe, et vous dispense de ne valoir jamais rien; et appella Caillette et Triboulet, disant: Messieurs les cardinaux, depeschez leurs bulles, à chascun un coup de pau sus les reins. Ceque fut fait incontinent.

« Je vis maistre François Villon, qui demanda à Xerces, combien la denrée de moustarde? Un denier, dist Xerces. À quoy dist ledit Villon: Tes fievres quartaines, villain ! la blanchée n'en vault qu'un pinart, et tu nous surfais icy les vivres. Adonc pissa dedans son bacquet, comme font les moustardiers à Paris.

[M]

« Je vis le franc archier de Baugnolet, qui estoit inquisiteur des heretiques. Il rencontra Perceforest pissant contre une muraille, en laquelle estoit peint le feu de saint Antoine. Il le déclara heretique, et le eust fait brusler tout vif, n'eust esté Morgant, qui, pour son proficiat, et autres menus droits, luy donna neuf muys de biere.

— Or, dist Pantagruel, reserve nous ces beaux contes à une autre fois. Seulement dis nous comment y sont traictés les usuriers?

— Je les vis, dist Epistemon, tous occupés à chercher les espingles rouillées et vieux cloux parmy les ruisseaux des rues, comme vous voyez que font les coquins en ce monde. Mais le quintal de ces quinquaiilleries ne vault que un boussin de pain; encores y en a il mauvaise depesche : par ainsi les pauvres malautrus sont aucunes fois plus de trois sepmaines sans manger morceau ny miette, et travaillent jour et nuyt, attendans la foire à venir: mais, de ce travail et de malheureté y ne leur souvient, tant ilz sont actifz et maudits, pourveu que, au bout de l'an, ilz gaignent quelque meschant denier.

[M]

— Or, dist Pantagruel, faisons un transon de bonne chere, et beuvons, je vous en prie, enfans: car il fait beau boire tout ce mois.

Lors degainerent flacons à tas, et des munitions du camp firent grand chere. Maisle pauvre roy Anarche ne se pouvoit esjouir. Dont dist Panurge:

— De quel mestier ferons nous monsieur du roy icy, afin qu'il soit ja tout expert en l'art quand il sera de par delà à tous les diables?

— Vrayement, dist Pantagruel, c'est bien advisé à toy, Or fais en à ton plaisir; je te le donne.

— Grand mercy, dist Panurge, le présent n'est de refus, et l'aime de vous.

Chapitre XXXI

—

Comment Pantagruel entra en la ville des Amaurotes, et comment Panurge maria le roy Anarche et le feist cryeur de saulce vert.

Apres celle victoire merueilleuse Pantagruel envoya Carpalim en la ville des Amaurotes dire & annoncer comment le roy Anarche estoit prins, & tous leurs ennemys defaictz. Laquelle nouvelle entendue, sortirent au devant de luy tous les habitans de la ville en bon ordre & en pompe triumphale avecques une liesse divine le conduisirent en la ville. Et furent faictz beaulx feux de ioye par toute la ville, & belles tables rondes garnies de force vivres dressées par les rues. Ce fut ung renouvellement du temps de Saturne, tant il fut faict alors grand chere.

Mais Pantagruel tout le Senat assemblé dist :

— Messieurs ce pendant que le fer est chault il le fault battre, aussi devant que nous desbaucher davantaige, ie veux que allions prendre d'assault tout le royaulme des Dipsodes. Par ainsi ceulx qui avecques moy voudront venir, se aprestent à demain apres boire: car lors ie commenceray à marcher. Non pas qu'il me faille gens davantaige pour me ayder à le conquerer: car autant vaudrait il que ie le tinsse desià, mais ie voy que ceste ville est tant pleine des habitans qu'ilz ne peuvent se tourner par les rues. Docnques ie les meneray comme une colonie en Dipsodie, & leur donneray tout le pays, qui est beau, salubre, fructueux, et plaisant sus tous les pays du monde, comme plusieurs de vous sçavent qui y estes allez aultrefois. Ung chascun de vous qui y voudroit venir soit prest comme iay dit.

[M]

Ce conseil & deliberation fut divulgué par la ville, & le lendemain se trouverent en la place devant le palays iusques au nombre de dix huyt cens cinquante et six mille et unze, sans les femmes & petitz enfans. Ainsi commencerent à marcher droict en Dipsodie en si bon ordre qu'ilz ressembloient es enfans d'Israel quand ilz partirent d'Egypte pour passer la mer rouge.

Mais devant que poursuyvre ceste entreprinse ie vous veulx dire comment Panurge traicta son prisonnier le roy Anarche. Il luy souvint de ce que avoit raconté Epistemon comment estoient traictez les roys & riches de ce monde par les champs Elisées, & comment ilz gaingnoient pour lors leur vie à vilz & salles mestiers.

[M]

Pourtant ung iour habilla son dict roy d'ung beau petit pourpoint de toille tout deschiquetté comme la cornette d'ung Albanoy, et de belles chausses à la mariniere, sans soulliers: car (disoit il) ilz luy gasteroient la veue, & ung petit bonnet pers avecques ung grand plume de chappon. Le faux, car il m'est advis qu'il y en avoit deux: & une belle ceinture de pers & vert, disant que ceste livrée luy advenoit bien, veu qu'il avoit esté pervers.

En tel point l'amena devant Pantagruel, & luy dist :

— Congnoissez vous ce rustre?

— Non certes, dist Pantagruel.

— C'est monsieur du Roy de troys cuittes. Je le veulx faire homme de bien: ces diables de roys icy ne sont que beaulx, & ne sçavent ny ne valent riens, sinon à faire des maulx es pouvres subiectz, & à troubler tout le monde par guerre pour leur inique & detestable plaisir. Je le veulx mettre à mestier, & le faire cryeur de saulce vert. Or commence à cryer, Vous fault il point de saulce vert?

[M]

Et le pouvre diable cryoit.

— C'est trop bas, dist Panurge.

— Et le print par l'oreille, disant :

— Chante plus hault, en g sol ré ut. Ainsi diable tu as bonne gorge, tu ne fuz iamais si heureux que de n'estre plus roy.

Et Pantagruel prenoit tout à plaisir. Car ie ose bien dire que c'estoit le meilleur homme qui fut d'icy au bout d'ung baston. Ainsi fut Anarche bon cryeur de saulce vert.

Et deux iours apres Panurge le maria avecques une vieille lanterniere, luy mesmes fist les nopces à belles testes de mouton, bonnes hastilles à la moustarde, & beaulx tribars aux ailz, dont il en envoya cinq sommades à Pantagruel, lesquelles il mangea toutes, tant il les trouva appetissantes: & à boire belle biscantine & beau corme. Et pour les faire dancer, loua ung aveugle qui leur sonnoit la note avecques la vielle.

[M]

Et apres disner les maena au palays & les monstra à Pantagruel, & luy dist monstrant la mariée :

— Elle n'a garde de péter.

— Pourquoi? dist Pantagruel.

— Par ce, dist Panurge, qu'elle est bien entommée.

— Quelle parabolle est cela? dist Pantagruel.

— Ne voyez vous pas, dist Panurge, que les chastaignes qu'on faict cuyre au feu, si elles sont entieres elles petent que c'est raige: & pour les engarder de peter l'on les entomme. Aussi ceste mariée est bien entommée par le bas, ainsi elle ne petera point.

Et Pantagruel leur donna une petite loge aupres de la basse rue, et ung mortier de pierre à piller la saulce. Et frient en ce point leur petit mesnage: & fut aussi gentil cryeur de saulce vert que feust oncques veu en Utopie. Mais l'on m'a dit depuis que sa femme le bat comme plastre, & le pouvre sot ne se ose desfendre, tant il est nies.

Chapitre XXXII

—

Comment Pantagruel de sa langue couvrit toute une armée, et de ce que l'auteur veit dedans sa bouche.

[M]

insi que Pantagruel avecques toute sa bande entrerent es terres des Dipsodes, tout le monde se rendoit à luy: & de leur franc vouloir luy apportoint les clefz de toutes les villes où il alloit, excepté les Almyrodes, qui voulurent tenir contre luy, et feirent response à ses heraulx, qu'ilz ne se rendroient point, sinon à bonnes enseignes.

A Et quoy, dist Pantagruel, en demandent ilz de meilleures que la main au pot, & le verre au poing? Allons, & qu'on me les mette à sac.

Adoncq tous se mirent en ordre comme deliberez de donner l'assault. Mais au chemin passans une grande campagne, furent saisys d'une grosse houzée de pluye. A quoy ilz commencerent à se tremousser & se serrer l'ung l'aultre. Ce que voyant Pantagruel leur fist dire par les capitaines que ce n'estoit riens, & qu'il voyait bien au dessus des nues que ce ne seroit qu'une petite rousée: mais à toutes fins qu'ilz se missent en ordre & qu'il les vouloit couvrir. Lors se mirent en bon ordre & bien serrez. Adoncques Pantagruel tira la langue seulement à demy, & les en couvrit comme une gelline faict ses poulletz.

[M]

Ce pendant ie qui vous fays ces tant veritables contes, m'estoys caché dessoubz une feuille de Bardane, qui n'estoit point moins large que l'arche du pont de Monstrible: mais quand ie les veiz ainsi bien couverts ie m'en allay à eulx rendre à l'abrit: ce que ie ne peuz tant ilz estoient comme l'on dit, au bout de l'aulne fault le drap. Doncques le mieux que ie peu ie montay dessus & cheminay bien deux lieues sus sa langue, tant que ie entray dedans sa bouche.

Mais o dieux & desses, que veiz ie là? Iuppiter me confonde de la fouldre trisulque si ien mens. Ie y cheminois comme l'on faict en Sophie à Constantinople, & y veiz de grans rochiers, comme les monts des Dannoys, ie croy que c'estoient les dentz: & de grans prez, de grans foretz, & de fortes & grosses villes non moins grandes que Lyon ou Poictiers.

[M]

Et le premier que y trouvay, ce fut ung bon homme qui plantoit des choulx. Dont tout esbahy luy demanday :

— Mon amy que fays tu icy?

— Ie plante, dist il, des choux.

— Et à quoy ny comment? dys ie.

— Ha monsieur, dist il, chascun ne peut avoir les couillons aussi pesans qu'un mortier, et ne povons

pas estre tous riches. Ie gaigne ainsi ma vie: & les porte vendre au marché en la cité qui est icy derriere.

— Iesus (dys ie) il y a icy ung nouveau monde.

— Certes (dist il) il n'est mie nouveau: mais l'on dit bien que hors d'icy il y a une terre neufve où ilz ont et soleil et lune et tout plain de belles besoingnes, mais cestuy cy est plus ancien.

[M]

— Voire mais (dis ie) mon amy, comment a nom ceste ville où tu portes tes choulx.

— Elle a (dist il) nom Alfarage, & sont Chrestiens gens de bien, & vous feront grang chiere.

Brief ie me deliberay d'y aller.

Or en mon chemin ie trouvay ung compaignon, qui tendoit aux pigeons. Auquel ie demanday :

— Mon amy dont vous viennent ces pigeons icy?

— Sire (dist il) ilz viennent de l'autre monde.

Lors ie pensay que quand Pantagruel baisloit, les pigeons à pleines vollées entroient dedans sa gorge, pensant que feust ung columbier.

[M]

Puis m'en entray à la ville, laquelle ie trouvay belle, bien forte, et en bel air, mais à l'entrée les portiers me demanderent mon bulletin, de quoy ie fuz fort esbahy, & leur demanday :

— Messieurs y a il icy dangier de peste?

— O seigneur (dirent ilz) l'on se meurt icy aupres tant que le chariot court par les rues.

— Vray Dieu ! (dys ie) & où?

A quoy me dirent, que c'estoit en Laryngues & Pharyngues, qui sont deux grosses villes telles comme sont Rouen & Nantes riches & bien marchandes. Et la cause de la peste a esté pour une puante & infecte exhalation qui est sortie des abysmes depuis na guieres, dont ilz sont mors plus vingt deux. cens soixante mille personnes, depuis huyct iours. Lors ie pense & calcule, & trouve que c'estoit une puante alaine qui estoit venue de l'estomach de Pantagruel alors qu'il mangea tant d'aillade, comme nous avons dit dessus.

[M]

De là partant passay par entre les rochiers, qui estoient ses dentz, & feis tant que ie montay sus une, & là trouvay les plus beaulx lieux du monde, beaulx grans ieu de paulme, belles galleries, belles praries, force vignes, & une infinité de cassines à la mode Italicques par les champs plains de delices: et là demouray bien quatre moys & ne feis oncques telle chere que pour lors.

Puis me descendis par les dentz du derriere pour m'en venir aux baulievres: mais en passant ie fuz destroussé des brigans par une grand forest qui est vers la partie des oreilles.

Puis trouvay une petite bourgade à la devallée, iay oublyé son nom, où ie feis encores meilleure chere que iamais, & gaignay quelque peu d'argent pour vivre. Et sçavez vous comment? à dormir: car l'on loue les gens à journée pour dormir, & gaignent cinq à six solz par iour, mais ceulx qui ronflent bien fort gaignent bien sept solz & demy. Et contoys aux senateurs comment on m'avait destroussé par la vallée: lesquelz me dirent que pour tout vray les gens de par delà les dentz estoient mal vivans & brigans de nature. A quoy ie congneu que ainsi comme nous avons les contrées de deça & de delà les monts, aussi

ont ilz deça & delà les dentz. Mais il faict beaucoup meilleur de deça & y a meilleur air.

[M]

Et là commençay à penser qu'il est bien vray ce que l'on dit, que la moitié du monde ne sçay comment l'autre vit. Veu que nul n'avoit encores escript de ce pays là où il y a plus de vingt et cinq royaumes habitez, sans les desers, & ung gros bras de mer: mais ien ay composé ung grand livre intitulé l'Histoire de Guorgias: car ainsi les ay ie nommez par ce qu'ilz demouroient en la gorge de mon maistre Pantagruel.

Finablement ie m'en vouluz retourner & passant par la barbe me gettay sus ses espauls, & de là me devalle en terre & tumbé devant luy.

[M]

Et quand il me apperceut, il me demanda.

— Dont viens tu Alcofrybas?

Et ie luy responds :

— De vostre guorge monsieur.

— Et depuis quand y es tu? dist il.

— Depuis (dis ie) que vous alliez contre les Almyrodes.

— Il y a (dist il) plus de six mois. Et de quoy vivoys tu? que mangeoyz tu? que beuvoys tu?

[M]

Ie responds :

— Seigneur de mesmes vous, & des plus fryans morceaux qui passoient par vostre guorge ie prenoys le barraige.

— Voire mais (dist il) où chyais tu?

— En vostre guorge monsieur, dys ie.

— Ha ha tu es gentil compaignon, dist il. Nous avons avecques l'ayde de dieu conquesté tout le pays des Dipsodes ie te donne la chastellenie de Salmigondin.

— Grant mercy (dys ie) monsieur vous me faictes du bien plus que n'ay desservy envers vous.

Chapitre XXXIII

—

Comment Pantagruel feut malade, et la façon comment il guerit.

eu de temps apres le bon Pantagruel tumba malade, & fut tant prins de l'estomach qu'il ne pavoit boire ny manger, & par ce qu'ung malheur ne vient iamais seul, il luy print une pisse chaulde, qui le tormenta plus que ne penseriez: mais ses medecins le secoururent tresbien & avecques force de drogues lenitives & diureticques le feirent pisser son malheur.

P Et son urine estoit si chaulde que depuis ce temps là elle n'est point encores refroidye. Et en avez en france en divers lieux selon qu'elle print son cours: & l'on l'appelle les bains chaulx, comme à Coderetz, à Limous, à Dast, à Balleruc, à Neric, à Bourbonensy, et ailleurs. En Italie à Mons grot, à Appone, à Sancto Pedro dy Padua, à Sainte Helene, à Casa Nova, à Sancto Bartholomeo. En la comté de Bouloigne à la Porrette, et mille aultres lieux.

[M]

Et m'esbahys grandement d'ung tas de folz philosophes & medecins, qui perdent temps à disputer dont vient la chaleur de cesdictes eaux, ou si c'est à cause du Baurach, ou du Souldphre, ou l'Allun, ou du Salpestre qui est dedans la minere: car ilz n'y font que ravasser, & mieulx leur vauldroit se aller froter le cul au panicault, que de perdre ainsi le temps à disputer de ce dont ilz ne sçavent l'origine, que lesdicts bains sont chaulx par ce qu'ilz sont issuz par une chauldepisse du bon Pantagruel.

Or pour vous dire comment il guerit de son mal principal ie laisse icy comment pour une minorative il print quatre quintaulx de Scammonée Colophaniacque, six vingtz & dix huyt chartées de Casse. Onze mille neuf cens livres de Reubarbe, sans les aultres barbouillemens.

[M]

Il vous fault entendre que par le conseil des medecins fut decreté qu'on osteroit ce que luy faisoit le mal à l'estomach. Et de faict l'on fist xvii. grosses pommes de cuyvre plus grosses que celle qui est à Romme à l'aiguille de Virgile, en telle façon qu'on les ouvroit par le meillieu & fermoit à ung ressort. En l'une entra ung de ses gens portant une lanterne & ung flambeau allumé. Et ainsi l'avalla Pantagruel comme une petite pillule. En cinq aultres entrèrent d'aultres gros varletz chascun portant ung pic à son col. En troys aultres entrèrent troys paysans chascun ayant une pasle à son col. Es sept aultres entrèrent sept porteurs de coustretz chascun ayant une gourbeille à son col. Et ainsi furent avallées comme pillules.

Et quand furent en l'estomach, chascun desfit son ressort & sortirent de leurs cabanes, & premier celluy qui portoit la lanterne, & ainsi churent plus de demye lieue où estoient les humeurs corrompues, en un goulphre horrible, puant, et infect plus que Mephitis, ny la palus Camarine, ny le punais lac de Sorbone, duquel escrit Strabo. Et n'eust esté qu'ilz s'estoient tres bien antidotés le coeur, l'estomac, et le potau vin, lequel on nomme la caboche, ilz fussent suffoqués, et estaintz de ces vapeurs abominables. O quel parfum! ô quel vaporemment pour embrener touretz de nez à jeunes gaisoises!

[M]

Après, en tastonnant et fleuretant, approchèrent de la matiere fecale, et des humeurs corrompues.

Finablement trouverent une montioye d'ordures: alors les pionniers fraperent sus pour les desrocher & les aultres avecques les pasles en emplirent les gourbeilles: & quand tout fut bien nettoyé, chascun se retira en sa pomme. Et ce faict Pantagruel se parforce de rendre sa guorge, & facilement les mist dehors, & ne monstroient en sa guorge en plus qu'ung pet en la vostre, & là sortirent hors de leurs pillules ioyusement. Il me souvenoit quand les Gregeoyz sortirent du cheval en Troye. Et par ce moyen fut guery & reduyt à sa premiere convalescence.

Et de ces pillules d'arain en avez une en Orleans sus le clochier de l'esglise de sainte Croix.

Chapitre XXXIV

—

La conclusion du present livre et l'excuse de l'auteur.

[M]

r, Messieurs, vous avez ouy un commencement de l'Histoire horricque de mon maistre et seigneur Pantagruel. Icy je feray fin à ce premier livre ; la teste me faict un peu de mal, et sens bien que les registres de mon cerveau sont quelque peu brouillez de ceste purée de septembre.

O Vous aurez la reste de l'histoire à ces foires de Francfort prochainement venantes, et là vous verrez : comment Panurge fut marié, et cocqu dès le premier moys de ses nopces ; et comment Pantagruel trouva la pierre philosophale, et la maniere de la trouver et d'en user ; et comment il passa les Mons Caspies ; comment il naviga par la mer Athlanticque, et deffit les caniballes, et conquesta les isles de Perlas ; comment il espousa la fille du roy de Inde, nommée Presthan ; comment il combatit contre les diables et fist brusler cinq chambres d'enfer, et mist à sac la grande chambre noire, et getta Proserpine au feu, et rompit quatre dentz à Lucifer et une corne au cul ; et comment il visita les regions de la lune pour sçavoir si, à la verité, la lune n'estoit entiere, mais que les femmes en avoient troys quartiers en la teste ; et mille aultres petites joyeusetez toutes véritables. Ce sont belles besoignes.

[M]

Bonsoir, Messieurs. Pardonnante my, et ne pensez tant à mes faultes que ne pensiez bien es vostres.

Si vous me dictes : « Maistre, il sembleroit que ne feussiez grandement saige de nous escrire ces balivernes et plaisantes mocquettes, » je vous responds que vous ne l'estes gueres plus de vous amuser à les lire.

Toutesfoys, sy pour passe temps joyeux les lisez comme passant temps les escripvoys, vous et moy sommes plus dignes de pardon q'un grand tas de sarrabovittes, cagotz, escargotz, hypocrites, caffars, frappars, botineurs, et aultres telles sectes de gens, qui se sont desguisez comme masques pour tromper le monde.

[M]

Car, donnans entendre au populaire commun qu'ilz ne sont occupez sinon à contemplation et devotion, en jeusnes et maceration de la sensualité, sinon vraiment pour sustenter et alimenter la petite fragilité de leur humanité, au contraire font chiere, Dieu sçait quelle,

Et Curios simulant, sed bacchanalia vivunt.

Vous le pouvez lire en grosse lettre, et enlumineure de leurs rouges museaux, et ventres à poulaine, sinon quand ilz se parfument de soulfhre.

Quant est de leur estude, elle est toute consummée à la lecture de livres Pantagrueliques, non tant pour passer temps joyusement que pour nuyre à quelc'un meschamment, sçavoir est articulant,

monorticulant, torticulant, culletant, couilletant et diabliculant, c'est à dire callumniant. Ce que faisans, semblent es coquins de village qui fougent et echarbottent la merde des petitz enfans, en la saison des cerises et guignes, pour trouver les noyaulx et iceulx vendre es drogueurs qui font l'huile de Maguelet.

[\[M\]](#)

Iceulx fuyez, abhorrissez et haissez autant que je foys, et vous en trouverez bien, sur ma foy, et, si desirez estre bons Pantagruelistes (c'est à dire vivre en paix, joye, santé, faisans tousjours grande chere), ne vous fiez jamais en gens qui regardent par un pertuys.

Fin des cronicques de Pantagruel, roy des Dipsodes,
restituez à leur naturel, avec ses faictz
et prouesses espoventables composez
par feu M. ALCOFRIBAS,
abstracteur de quinte
essence.

FIN

Published by Les Éditions de Londres

© 2014 — Les Éditions de Londres

www.editionsdelondres.com

ISBN : 978-1-909782-55-6

Notes

[Note 1] *Les Grandes et inestimables Chroniques de l'énorme géant Gargantua* étaient un livret populaire que l'on vendait dans les foires et qui inspira à Rabelais sa *vie de Gargantua*.

[Note 2] Raclet, professeur de droit à Dôle que ne devait pas apprécier Rabelais puisqu'il considère qu'il ne comprenait pas grand-chose aux *Institutes* de Justinien (publiés en 533 et base du droit romain appliqué en occident à partir du XIIème siècle)

[Note 3] La vie de madame Sainte Marguerite qu'on lisait aux femmes pour calmer les douleurs de l'accouchement.

[Note 4] Prédestinateurs dans l'original : qui croit au dogme de la prédestination défendu par Calvin.

[Note 5] Ce sont des romans de chevalerie appréciés à l'époque : *Orlando furioso* ou *Roland furieux* de L'Arioste (1516) ; histoire de Robert le Diable, rédaction anonyme du début du 13ème siècle ; *Fierabras*, chanson de geste anonyme ; *Huon de Bordeaux*, chanson de geste anonyme du début du 14ème siècle ; les autres ne sont pas connus.

[Note 6] Il s'agit toujours du livret populaire cité au début du prologue.

[Note 7] Notaires apostoliques de Rome qui passaient pour de grands amateurs de femmes. Le terme « onocrotale » écrit par Rabelais signifiait un pélican et était mis à la place de protonotaire. Crotte-notaire et croque-notaire étaient des déformations de protonotaire.

[Note 8] Le feu saint Antoine ou ergotisme était une maladie grave causée par le seigle ergoté (attaqué par un champignon vénéneux).

[Note 9] Mal fin feu : fic ou ulcère à l'anus. Le riqueraque serait selon Duchat les relations entre hommes.

[Note 10] Calendes : 1^{er} jour du mois dans le calendrier romain et inconnues chez les Grecs. Voir l'expression : repousser aux calendes grecques.

[Note 11] Dans la théorie de Ptolémée, le firmament aplane est la sphère des étoiles fixes située au-dessus des sept planètes mobiles.

[Note 12] Parodie de « *Patrem omnipotentem* », père tout puissant.

[Note 13] La fête de Saint Pansard venait après le Mardi gras quand on avait bien rempli sa panse.

[Note 14] La Fontaine décrit Ésope comme difforme, laid, avec à peine une figure d'homme. À l'époque de Rabelais, on pouvait lire la vie et les commentaires des fables d'Ésope par Maxime Planude (1255, 1305).

[Note 15] La quintaine, appelée aussi joute du sarrasin, est un terme employé au Moyen Âge pour désigner un jeu d'adresse consistant pour un chevalier à percuter avec sa lance tendue un trophée de 5 armes ou le bouclier d'un mannequin surmontant un mât fixe ou rotatif. Ce sport médiéval est principalement destiné à entraîner les chevaliers. Au départ, la lance à l'arrêt était tendue en avant.

[Note 16] Le muid est une mesure de capacité variable selon les régions. Celui de Paris valait environ 1.800 litres.

[Note 17] La braguette au 16^e siècle était une grande poche à l'extérieur des chausses.

[Note 18] Les chausses étaient la culotte que l'on portait au 16^e siècle qui allait de la ceinture aux genoux.

[Note 19] Jeu de mots avec iambe, pied d'un vers composé d'une brève et d'une longue dans la poésie latine.

[Note 20] Ovide était appelé Publius Ovidius Naso, son surnom Naso lui venant de son nez proéminent.

[Note 21] Ne renimiscaris : traduction littérale : ne pas oublier. Mais c'est un jeu mot sur nez reminiscaris qui faisait partie d'une liste de description des nez de l'époque.

[Note 22] La taille des oreilles de Bourbonnais était proverbiale.

[Note 23] Parmi les noms de géants qui suivent, il y en a qui sont tirés de la Bible, de la mythologie, des auteurs grecs et latins, d'autres étaient fournis à Rabelais par les romans de chevalerie et autres fictions du Moyen Âge ou étaient des personnages fantastiques populaires en France.

[Note 24] Nemrod : personnage biblique de la genèse, le chasseur devant Dieu.

[Note 25] Atlas : Un des titans de la mythologie grecque qui était chargé de porter la terre. Une autre légende dit que Zeus le condamna à porter le ciel.

[Note 26] Goliath, géant biblique qui fut terrassé par David.

[Note 27] Le jeu des gobelets est un très ancien tour de prestidigitation.

[Note 28] Bartachim : jurisconsulte italien que n'aimait pas Rabelais.

[Note 29] Les souliers à poulaines sont des souliers à longue pointe caractéristiques du Moyen Âge.

[Note 30] Fierabras est un géant héros d'une chanson de gestes anonyme du Moyen Âge.

[Note 31] Merlin Coccaïe : pseudonyme de Teofilo Folengo (1491-1544), auteur et poète italien

[Note 32] Cormier : arbre au bois très dur.

[Note 33] Les massorètes sont les « maîtres de la tradition » chargés de transmettre fidèlement le texte de la bible hébraïque à travers les changements du langage.

[Note 34] Allusion à un Bernois qui à la bataille de Marignan en 1515 avait détruit à lui seul trois gros canons.

[Note 35] Lucien de Samosate (v. 120-180) : satiriste de Syrie écrivant en grec. Allusion à son livre : *Icaroménippe ou le voyage au-dessus des nuages*. C'était une allusion au philosophe Ménippe qui avait voulu voler comme Icare.

[Note 36] Il s'agit probablement d'un dicton de l'époque.

[Note 37] Badebec : nom péjoratif qui signifierait bavard, mal embouché.

[Note 38] Utopie : nom de l'île idéale inventée par Thomas More en 1516. Amaurote est une ville de cette île. Le mot Utopie vient du grec et veut dire « qui ne se trouve nulle part ».

[Note 39] Élie, pour punir le roi Achab, avait demandé à Dieu d'empêcher la pluie de tomber et d'amener la sécheresse sur Israël pendant trois ans.

[Note 40] On croyait alors que le vol des oiseaux était possible parce que l'air était suffisamment

dense grâce à l'humidité.

[Note 41] Alibantes signifie *desséchés*. On retrouve ce terme dans Plutarque parlant des écrits d'Homère.

[Note 42] Voir la parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare dans l'évangile selon Luc. Le mauvais riche, quand il est mort et en proie aux tourments de l'enfer demande que le pauvre Lazare trempe son doigt dans l'eau et vienne lui rafraîchir la langue.

[Note 43] Le philosophe Empédocle raconté par Plutarque.

[Note 44] Dans la mythologie grecque, Phaéton est le fils de Phébus, le soleil. Pour se faire valoir auprès de ses amis, il obtint de conduire le char de son père (le soleil). Incapable de le conduire, il perdit le contrôle du char et s'approcha trop de la terre, enflammant les montagnes et asséchant les rivières.

[Note 45] Le bain de vapeur était utilisé pour soigner les gens malades de la vérole.

[Note 46] Jeu de mots avec aiguillons divins.

[Note 47] Il ne peut pas voir de femmes sages, jeu de mots avec les sages-femmes.

[Note 48] Nice en français du Moyen Âge signifie, sot, misérable.

[Note 49] Rebec : instrument de musique du Moyen Âge à cordes avec une forme bombée.

[Note 50] Villedieu-les-poêles en Basse-Normandie.

[Note 51] Le navire La grande française de 2.000 tonnes, le plus grand qu'on avait construit jusqu'alors, était en attente au Havre de pouvoir être lancé.

[Note 52] Gorge chaude : les morceaux de la proie que l'on donne aux faucons lors des chasses au faucon.

[Note 53] Nicolas de Lyre (1270-1349) : frère mineur et théologien, commentateur de la Bible.

[Note 54] Og ou Ogg (ce qui signifie gigantesque) est un personnage légendaire de la bible qui était roi de Bashân. C'était un géant et il aurait vécu 3000 ans.

[Note 55] L'empan est une unité de mesure de longueur correspondant à la distance entre l'extrémité du pouce et celle du petit doigt, la main étant écartée.

[Note 56] La gravelle ou colique néphrétique passait pour provenir des reins gardés trop au chaud.

[Note 57] Il y avait à Chantelle un arsenal où l'on fabriquait de grosses arbalètes (ou mangonneaux) montées sur des affûts.

[Note 58] Passelourdin est une grotte près de Poitiers.

[Note 59] La Pierre levée est un dolmen qui se trouve dans un square à Poitiers. Elle est plus petite que ne l'indique Rabelais.

[Note 60] Croutelle est à une dizaine de kilomètres au sud de Poitiers. Les étudiants de Poitiers allaient puiser l'intelligence à la fontaine chevaline comme la source Hippocrène (source du cheval) que fit jaillir Pégase donne l'inspiration poétique.

[Note 61] Geoffroy II de Lusignan, ayant vécu au début du 13^e siècle a été transposé dans le roman de Jean d'Arras sous le nom de Geoffroy à la Grand'Dent, fils de la fée Mélusine, et personnage redoutable par ses méfaits.

[Note 62] Antoine Ardillon, prieur au prieuré de Ligugé qu'avait bien connu Rabelais.

[Note 63] André Tiraqueau, ami de Rabelais.

[Note 64] Jeu de la lulette : jeu de cartes typique de Vendée et du Cotentin.

[Note 65] Jean de Cahors, professeur à la faculté de Toulouse, avait été condamné en janvier 1532 à être brûlé vif pour hérésie.

[Note 66] Avignon, terre appartenant au Pape était réputée pour ses mœurs libres.

[Note 67] Pandectes : recueil des décisions des jurisconsultes romains.

[Note 68] Glose d'Accurse : Accurse (v. 1185-1260) est un jurisconsulte, auteur de la *Grande Glose* qui réunit les meilleurs commentaires de ses prédécesseurs sur le code de Justinien.

[Note 69] Jeu du poussavant : c'est le jeu de boules du Dauphiné, mais aussi un jeu d'amour que l'on trouve dans une vieille chanson française.

[Note 70] La cornette que portaient les professeurs en droit et en médecine.

[Note 71] Coquillon signifiait sot ou fou.

[Note 72] La réponse de l'étudiant est faite dans un jargon franco-latin qui était en pratique dans les universités. Le sens de cette phrase est : « De la divine, illustre et célèbre académie que l'on nomme Lutèce. »

[Note 73] Le sens de ce paragraphe est : « Nous traversons la Seine au petit jour et au crépuscule, nous déambulons par les rues et les chemins de la ville, nous effleurons le parler latin, et, comme de véritables amants, nous recherchons la disponibilité du sexe féminin de toute sorte et de toute forme. À certains moments, nous visitons les lupanars, et en extase vénérienne, nous faisons pénétrer nos membres virils au plus profond des parties cachées de ces aimables prostituées, puis nous mangeons dans les tavernes méritoires de la Pomme de Pin, du Castel, de la Madeleine et de la Mule, de belles épaules de moutons farcies de persil. Et si, par grand hasard, il y a rareté ou pénurie de monnaie dans nos poches et qu'elles soient vides de métal ferreux, pour payer notre écot, nous laissons nos livres et nos vestes en gage, comptant sur les subsides à venir du foyer paternel. »

[Note 74] Le sens est : « Seigneur, non, dit l'étudiant, car volontiers, dès qu'apparaît la première lueur du jour, je me rends dans l'une de ces églises d'une si belle architecture, et là, m'aspergeant d'une belle eau bénite, j'entame un morceau d'un quelconque chant de messe, et, murmurant mes prières horaires, j'élève et je nettoie mon âme de ses souillures nocturnes. Je révère les dieux de l'Olympe. Je vénère très humblement le maître des Astres. J'honore et je remercie mes proches. J'observe les préceptes des dix commandements et, autant que j'en aie la force, je ne m'en éloigne pas de l'épaisseur d'un ongle. Il est bien probable que, comme Mammon (personnification de la richesse dans le Nouveau Testament) ne remplit jamais mes poches, je suis un peu rare et lent à verser des aumônes à ces pauvres qui mendient leur obole avec insistance. »

[Note 75] Pindariser : ce terme qui signifie pratiquer un lyrisme ampoulé à la manière de Pindare a été créé par Rabelais. Un peu après, Ronsard écrit ses *odes pindariques*.

[Note 76] Le sens est : « Monseigneur, mon génie n'est pas, comme le dit ce fieffé vaurien, destiné à écorcher la peau de notre langue populaire gauloise, mais au contraire, je navigue à voile et à rames afin de l'enrichir de l'abondance latine. »

[Note 77] Le sens en est : « L'origine première de mes parents et grands-parents est située dans la

région limousine, où repose le corps du grand saint Martial. »

[[Note 78](#)] Ecorcher le renard signifiait vomir.

[[Note 79](#)] Le sens est : « Par pitié, gentilhomme ! Oh, saint-Martial, protège-moi ! Ah ! ah ! laisse-moi, au nom de Dieu, et ne me touche pas ! »

[[Note 80](#)] La civette est un mammifère carnivore dont la poche anale sécrète une matière malodorante.

[[Note 81](#)] Le philosophe que cite Aulu Gelle à ce sujet est Favorinus d'Arles (v. 80, v. 150).

[[Note 82](#)] Aulu Gelle (2^e siècle) : Compilateur latin, auteur des *Nuits Attiques* contenant de nombreuses citations des auteurs anciens dont les œuvres se sont perdues depuis.

[[Note 83](#)] Vitruve ou Marcus Vitruvius Pollio est un architecte romain du 1^{er} siècle av. JC, auteur du traité *De Architectura*.

[[Note 84](#)] Leone Battista Alberti est un ingénieur, constructeur de la Renaissance italienne, auteur de *De re aedificatoria*.

[[Note 85](#)] Héron d'Alexandrie est un ingénieur grec du 1^{er} siècle ap. JC.

[[Note 86](#)] Les sept arts libéraux étaient toute la matière de l'enseignement au Moyen Âge, ils incluaient : la grammaire, la dialectique, la rhétorique et les quatre composants des mathématiques : l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique.

[[Note 87](#)] Rabelais prend ici comme type d'une bibliothèque théologique et monastique la fameuse librairie de l'abbaye Saint-Victor. Dans la longue énumération qui suit, il se moque des titres bizarres de plusieurs écrits du temps, principalement sur la théologie et la scolastique. Quelques-uns de ces titres sont réels ou légèrement modifiés. D'autres sont de l'invention de Rabelais, mais forgés de manière à rappeler certaines particularités relatives à l'auteur ou à la matière.

[[Note 88](#)] *Biga salutis* Transformé par Rabelais en *Bigua salutis* : recueil de sermons de frère Hungario publié en 1497.

[[Note 89](#)] On disait au 16^e s. que le droit résidait dans la braguette qui ornait les chausses (culottes) au début du 16^e s.

[[Note 90](#)] Les décrétales étaient l'ouvrage des papes. Les papes qui faisaient baisser leur pantoufle.

[[Note 91](#)] Guillaume Pépin d'Évreux, jacobin et prédicateur du début du 14^e siècle.

[[Note 92](#)] Jusquiame : plante herbacée toxique au pouvoir calmant.

[[Note 93](#)] Le Marmotret était un livre de morale pour les écoliers.

[[Note 94](#)] Les religieuses de Poissy étaient réputées fort galantes.

[[Note 95](#)] Hardouin de Graetz, théologien de Cologne, avait eu des problèmes de vent en public.

[[Note 96](#)] À l'usage des pêcheurs qui *moult tardent* à se repentir.

[[Note 97](#)] Sylvestre de Priero, jacobin, mort en 1520, a traité du jeûne d'une manière assez libérale.

[[Note 98](#)] Le cocu de cour était un sujet à la mode du fait de la galanterie de François 1^{er}.

[[Note 99](#)] Allusion à un ouvrage de dévotion qui s'appelait l'*Aiguillon de l'amour divin*.

[[Note 100](#)] Les écoliers et leurs maîtres étaient réputés être toujours crottés.

[[Note 101](#)] Tartaret était un docteur de Sorbonne considéré comme ignorant et fanatique. « Tarter » en argot voulait dire chier.

[[Note 102](#)] Guillaume Bricot : théologien allemand du début du 16^e siècle.

[[Note 103](#)] Le culot de discipline pourrait être un bout de chandelle que les écoliers faisaient chauffer pour s'en enduire après avoir reçu la discipline. Ce peut être aussi le cul qui reçoit la discipline.

[[Note 104](#)] Les embarras des confesseurs à distinguer entre les péchés mortels et véniels.

[[Note 105](#)] Les croquignoles sont les coups qui se donnent sur le dessus des doigts comme punition.

[[Note 106](#)] On donnait le nom de Pasquin à Rome à une statue de marbre brisée sur laquelle on affichait des épigrammes.

[[Note 107](#)] L'invention Sainte-Croix représente les pièces de monnaie qui étaient toutes marquées d'une croix. Les clerks de finesse sont les personnes de justice qui s'enrichissent dans les procès.

[[Note 108](#)] Les lunettes des pèlerins qui vont à Rome pour regarder les reliques qu'on ne montre que de loin.

[[Note 109](#)] Joannes Major, régent au collège de Montaigu au début du 16^e s, réputé pour son manque de sobriété. L'art de faire du boudin est le moyen de se remplir copieusement les boyaux.

[[Note 110](#)] La cornemuse des prélats est leur mitre cornue.

[[Note 111](#)] Noël Beda, professeur à la Sorbonne, connu pour son gros ventre.

[[Note 112](#)] Les dragées, ou épices, étaient le salaire en nature des avocats qui fut alors remplacé par des espèces, ce dont se plaignaient les avocats.

[[Note 113](#)] Chaffourer signifiait barbouiller du papier.

[[Note 114](#)] Les profiteroles étaient à l'époque une boule de pâte cuite sous la cendre. Ici, Rabelais fait allusion au profit que font les curés en vendant les indulgences.

[[Note 115](#)] Rabelais se moque de l'utilisation par les avocats de la Glose d'Accurse dont ils insèrent des passages entiers dans leurs plaidoiries.

[[Note 116](#)] Le franc-archer de Bagnolet était un monologue connu au Moyen Âge. Le franc-archer est un militaire de l'époque généralement méprisé.

[[Note 117](#)] Les Francs Taupins étaient des militaires réputés pour leur poltronnerie.

[[Note 118](#)] Rabelais critique le concile de Constance qui commença en 1414 et dura quatre ans et dut débattre longtemps de questions oiseuses.

[[Note 119](#)] Façons qu'ont les avocats de mâcher finement leurs clients.

[[Note 120](#)] Jean Scot, auteur anglais du début du 14^e s. qui remplit 14 volumes.

[[Note 121](#)] On donnait le nom de ratepenade ou chauve-souris à une large coiffure imitant les ailes de chauve-souris. Rabelais doit faire allusion au chapeau des cardinaux.

[[Note 122](#)] Albéric de Rosata, jurisconsulte de Bergame qui avait commenté les Décrétales.

[[Note 123](#)] Antonio de Leva, général de Charles Quint, avait tenté d'envahir le sud de la France sans en tirer avantage et mourut de langueur devant Marseille assiégé. La province était le brésil de la France du fait de ses terres brésiliées (brulées, rougies).

[\[Note 124\]](#) Marforio était, comme Pasquin, une statue de Rome sur laquelle les étudiants posaient des écriteaux.

[\[Note 125\]](#) Le mot emulgentiarum qui représente l'action de traire les animaux est mis pour indulgentiarum, les indulgences des évêques.

[\[Note 126\]](#) Brimborion : prière marmonnée sans faire attention au sens.

[\[Note 127\]](#) Le barrage de mendicité est le droit des frères mendiants de prélever leur part sur tout ce qui se consomme dans l'endroit où ils sont.

[\[Note 128\]](#) Les maîtres en arts sont formés comme la botte par l'embouchoir.

[\[Note 129\]](#) Guillaume d'Occam (1285-1347) : philosophe et théologien anglais, le plus éminent représentant de l'école scolastique des nominaux.

[\[Note 130\]](#) Les Briffaux étaient un ordre de frères lais fondé par le pape pour quêter pour les religieuses non rentées.

[\[Note 131\]](#) Inigo : allusion à Ignace de Loyola, basque espagnol, fondateur de l'ordre des Jésuites.

[\[Note 132\]](#) Étienne Brulefer : cordelier sous Louis XI. Il contesta le pouvoir du pape et des conciles.

[\[Note 133\]](#) R. Lulle : alchimiste qui prétendait avoir trouvé la pierre philosophale. Les batifolages des princes sont l'intérêt qu'ils portaient à cette pierre philosophale.

[\[Note 134\]](#) Jacob Hochstraten, grand inquisiteur pour l'Allemagne

[\[Note 135\]](#) Jean Eck : adversaire de Luther.

[\[Note 136\]](#) Allusion à la friponnerie des Cordeliers d'Orléans qui jouèrent une farce en contrefaisant les esprits follets.

[\[Note 137\]](#) Les mille-souldiers étaient les soldats blessés qui avaient une pension de mille sous.

[\[Note 138\]](#) Officiaux : juges ecclésiastiques.

[\[Note 139\]](#) La baudruche était un boyau de bœuf qui servait aux batteurs d'or pour réduire l'or en feuille. Rabelais critique les trésoriers qui réduisaient le poids des pièces en battant monnaie.

[\[Note 140\]](#) Niquenoque : aujourd'hui jeu de tric-trac. Mais à l'époque de Rabelais, on donnait ce nom à une sorte de jeu de colin-maillard.

[\[Note 141\]](#) La raquette est la grille qui empêche les moines d'aller près des religieuses. Brimbaler, c'est s'agiter dans un contexte grivois.

[\[Note 142\]](#) La prière marmottée par les gens qui remuent les babines comme un singe sans y penser.

[\[Note 143\]](#) Les chaînes sont sans doute les chapelets avec lesquels les dévots s'entortillent les mains en priant.

[\[Note 144\]](#) La mine « marmiteuse » (piteuse) des hypocrites après avoir observé le jeûne des Quatre-Temps (jeûne que l'on observait au début de chaque saison).

[\[Note 145\]](#) Le mortier est la toque des magistrats de l'ancien régime. Il est différemment orné selon l'importance du magistrat.

[\[Note 146\]](#) Capuchon sorbonique ou liripipion : couvre-chef en pointe que portaient les docteurs de

la Sorbonne.

[[Note 147](#)] Les babioles que rapportent les voyageurs et qui pourraient être les reliques que l'on allait acheter à Rome.

[[Note 148](#)] Les évêques portatifs étaient des évêques qui se transportaient d'un diocèse à l'autre. Rabelais l'a transformé en potatif, ce qui fait penser à apte à vider les pots.

[[Note 149](#)] La polémique de ce savant qui défendait la cause juive avec les docteurs de Cologne fit grand bruit entre 1509 et 1516

[[Note 150](#)] Les cymbales étaient alors des petites sonnettes utilisées pour jouer de la musique. L'allusion est sûrement érotique.

[[Note 151](#)] Martingale : sorte de culotte qui s'ouvrait par-derrière.

[[Note 152](#)] Ouvrage ayant existé, publié en 1414 à l'époque du schisme et des deux antipapes.

[[Note 153](#)] Hénilles pourraient être la déformation de anilles qui sont des béquilles.

[[Note 154](#)] Les pattes-pelus et des cous-torts sont des noms donnés aux cordeliers qu'on accuse d'hypocrisie.

[[Note 155](#)] Godemarre : à un double sens. Gaude Maria Virgo que chantent les moines à la tombée de la nuit et gros ventre.

[[Note 156](#)] Ce titre pourrait se traduire par : Comment avoir la peau des voyous hérétiques à l'aide de brodequins tel qu'expliqué dans la Somme angélique de saint Thomas d'Aquin.

[[Note 157](#)] Pierre Couturier, chartreux, ennemi d'Érasme qui le traitait de fripon.

[[Note 158](#)] C'est le titre réel de l'auteur Champier (auteur sans renom) qu'on pourrait traduire par le clystère de Champier.

[[Note 159](#)] Leur seringue à lavement.

[[Note 160](#)] Justinien , empereur byzantin (483-565) : grand réformateur du droit romain.

[[Note 161](#)] Tubingen, réputée pour ses librairies où en tant que ville protestante, on pouvait imprimer les livres refusés par l'Église.

[[Note 162](#)] Papinien (v. 142-212) : juriste romain ami de l'empereur Sévère.

[[Note 163](#)] Minerve en tant que déesse de la sagesse et de l'intelligence.

[[Note 164](#)] Caton l'Ancien (234-149 av. JC) : comme censeur, il est le conservateur des traditions romaines en opposition au luxe du courant helléniste qui vient d'Orient.

[[Note 165](#)] Pausanias le Périégète (2^e siècle) : il fit une description des monuments de la Grèce antique.

[[Note 166](#)] Quintilien (1^{er} siècle) : il prône l'utilisation du grec dans son *institution oratoire*.

[[Note 167](#)] Raymond Lulle : alchimiste et sophiste chrétien du 13^e siècle né à Majorque.

[[Note 168](#)] Rabelais avait recommandé et pratiqué dans les premiers les dissections, qui ont fait beaucoup progresser l'art de la médecine au 16^e siècle.

[[Note 169](#)] Expression proverbiale pour un homme en loques.

[[Note 170](#)] Jeune gentilhomme, Dieu vous donne joie et prospérité avant tout. Cher gentilhomme, je dois vous apprendre que ce que vous voulez savoir est triste et digne de pitié. J'en aurai long à vous conter, et ce ne serait pas plus amusant pour vous d'écouter que pour moi de le raconter, bien que les poètes et les orateurs d'autrefois aient soutenu, dans leurs adages et sentences, que le souvenir des peines et de la pauvreté endurées est un vrai plaisir.

[[Note 171](#)] Certains commentateurs ont vu dans ce passage de l'arabe, mais personne n'a pu lui donner un sens.

[[Note 172](#)] En italien : « Monsieur, vous voyez là l'exemple que la cornemuse ne produit jamais de son, si elle n'a pas le ventre plein. Moi, non plus, je ne saurais pas vous raconter mes aventures avant que mon ventre aux abois n'ait eu son repas accoutumé. Je pense que mes mains et mes dents ont perdu leurs fonctions naturelles et sont complètement anéanties. »

[[Note 173](#)] En écossais approximatif : « Milord, si la vigueur de votre intelligence répond à vos avantages naturels, vous aurez pitié de moi, car la nature nous a faits égaux, mais le sort a élevé les uns et déshérité les autres. Toutefois, la vertu souvent est dédaignée et les hommes vertueux sont méprisés, car, avant le terme final, personne ne compte au rang des bons. »

[[Note 174](#)] En basque approximatif : « Mon grand monsieur, à toute chose il faut un remède. Il en faut un, autrement il y a besoin de suer. Je vous prie donc de me faire connaître par signe si ma proposition est en ordre, et si elle vous paraît sans inconvénient, donnez-moi ma subsistance. Puis, après cela, demandez-moi tout ce que vous voudrez, je ne vous cacherai rien, je vous dis la vérité du fond du cœur, s'il plaît à Dieu. »

[[Note 175](#)] Genicoa : Dieu en basque repris du discours de Panurge.

[[Note 176](#)] Par Saint Treignan, êtes vous d'Écosse en jargon des soldats écossais en France.

[[Note 177](#)] Encore un langage inventé que les commentateurs n'ont pas su traduire.

[[Note 178](#)] Le langage inventé dans la farce de Maître Pathelin.

[[Note 179](#)] Langage du pays des Lanternes dont parle Rabelais dans le cinquième livre. Cette phrase ne figurait d'ailleurs pas dans la première édition.

[[Note 180](#)] Ceci est bien du hollandais : « Monsieur, je ne parle pas une langue qui ne soit pas chrétienne, il me paraît toutefois que, sans que je vous dise un seul mot, mes haillons vous décèlent assez ce que je souhaite. Soyez assez charitable pour me donner de quoi me restaurer. »

[[Note 181](#)] C'est de l'espagnol : « Monsieur, je suis las d'avoir tant parlé, aussi je vous supplie d'avoir devant vos yeux les préceptes de l'évangile, pour qu'ils émeuvent votre conscience, s'ils étaient insuffisants pour exciter votre charité, j'invoque la pitié naturelle, et vous n'y serez point insensible. Sur ce, je n'en dis pas plus. »

[[Note 182](#)] C'est du vieux danois : « Monsieur, bien que la langue que je parle ne soit pas celle des enfants ni celle des êtres sans raison, rien qu'à mes vêtements et à ma maigreur, vous devez deviner que j'ai un besoin urgent... de manger et de boire. Ayez donc pitié de moi, et faites-moi donner de quoi calmer les aboiements de mon ventre, comme on fait avec Cerbère en mettant une soupe devant lui, ce faisant, vous aurez une longue et heureuse vie. »

[[Note 183](#)] C'est de l'hébreu approximatif : « Monsieur, la paix soit sur vous. Si vous voulez faire du bien à votre serviteur, donnez-moi tout de suite une miche de pain, ainsi qu'il est écrit : *Celui-la prêche au Seigneur, qui a pitié du pauvre.* (Proverbes, XIX, 17) »

[[Note 184](#)] En grec : « Pourquoi donc, excellent maître, ne me donnez-vous pas de pain ? Vous me voyez bien mourir misérablement de faim, et vous êtes pour moi sans pitié, et vous me posez des questions inutiles. Pourtant tous ceux qui aiment et cultivent les lettres n'avouent-ils pas qu'il n'est nul besoin de recourir aux mots et aux harangues quand la chose elle-même est claire pour tout le monde ? Les discours ne sont nécessaires que là où les choses sur lesquelles nous discutons n'apparaissent pas clairement. »

[[Note 185](#)] Encore un paragraphe incompréhensible.

[[Note 186](#)] C'est du latin : « Déjà cent fois, par ce qu'il y a de plus sacré, par les dieux et les déesses, je vous ai adjuré, si vous étiez accessible à la pitié, d'apporter à ma misère quelque soulagement, c'est sans profit que je crie et me lamente. Laissez-moi, je vous prie, laissez-moi, hommes sans entrailles, m'en aller ou m'appelle ma destinée, et cessez de m'accabler de vos vaines interpellations, en vous rappelant ce vieil adage. Ventre affamé n'a pas d'oreilles. »

[[Note 187](#)] Achate est l'ami et l'écuyer d'Énée comme le raconte Virgile dans l'Énéide. Il est un symbole de l'ami fidèle.

[[Note 188](#)] Mytilène, l'ancienne Lesbos. On trouve dans les Chroniques de Jean d'Aulon des détails circonstanciés sur cet épisode d'une petite croisade dirigée en 1502 contre les Turcs. L'issue en fût malheureuse,

[[Note 189](#)] C'était l'usage, dans les villes d'universités, d'afficher ainsi les thèses ou conclusions que l'on se proposait de soutenir.

[[Note 190](#)] Rue du Fouarre : nom de la rue où se firent longtemps les cours de philosophie. Le nom vient de la paille (feurre) sur laquelle s'asseyaient les élèves, en guise de bancs et de tapis.

[[Note 191](#)] Jason : Jurisconsulte qui vivait à Padoue vers la fin du XV^e siècle.

[[Note 192](#)] Philippe Dece : professeur de droit à Pise et à Pavie, fût attiré en France par Louis XII.

[[Note 193](#)] Briand Vallée, seigneur du Douhet en Saintonge, fut conseiller au parlement de Bordeaux et président à Poitiers

[[Note 194](#)] Barthélémy Cepola, jurisconsulte de Vérone du 15^e s., auteur d'un livre intitulé *Cautelae juris*. C'est un traité de subtilités juridiques.

[[Note 195](#)] Listes des glossateurs du Moyen Âge qui avaient obscurci le droit romain par leurs commentaires dont la renaissance voulait le débarrasser.

[[Note 196](#)] Loi des Pandectes : Les pandectes sont le récapitulatif des codes romains fait sous Justinien vers 530.

[[Note 197](#)] Les receveurs de la dîme choisissaient toujours les meilleures bêtes.

[[Note 198](#)] Ulpien (170-224) : juriste romain. La loi est de Pomponius et non de Ulpien.

[[Note 199](#)] Les Baragouins sont les juristes barbares qui posent des questions sans les résoudre. Les Accursiers seraient les disciples d'Accurse.

[[Note 200](#)] Maroufle : homme grossier.

[[Note 201](#)] La Bicoque : lieu d'un combat livré en Italie par les Français en 1521.

[[Note 202](#)] Quinquenelle : répit de cinq ans pour payer ses dettes.

[[Note 203](#)] Talmouse : sorte de tarte au fromage.

[[Note 204](#)] Coquesagüe ou coquecigrue : animal fantastique.

[[Note 205](#)] Courtaud : c'était un cheval haut et court.

[[Note 206](#)] Ambezars signifiait double as.

[[Note 207](#)] Fringuer signifiait : faire des gambades.

[[Note 208](#)] Houseau : guêtre montante

[[Note 209](#)] Jeu de fouquet : Jeu qui consiste à mettre dans une narine de la filasse tordue, à l'allumer au bout d'en bas, puis à souffler le plus possible par l'autre narine pour empêcher le feu de monter (où les maladroits se brûlent et font pitié).

[[Note 210](#)] Godemarre : à un double sens. Gaude Maria Virgo que chantent les moines à la tombée de la nuit et gros ventre.

[[Note 211](#)] Par oracle de vive voix.

[[Note 212](#)] Dès à présent comme dès lors.

[[Note 213](#)] Ratepenade : ancien de la chauve souris.

[[Note 214](#)] Lucifuges : termites du bois.

[[Note 215](#)] Le jugement de Salomon qui pour décider à qui était l'enfant que réclamaient deux femmes, proposa de le couper en deux pour en donner la moitié à chacune. L'une ayant alors préféré y renoncer, c'est à celle-là qu'il le remit.

[[Note 216](#)] Allusion à l'opinion des anciens Pères qui ont enseigné que les hommes n'avaient été créés et appelés à la félicité éternelle que pour remplir les places des anges rebelles précipités avec Lucifer.

[[Note 217](#)] Le cardinal de Cusa, qui dans son ouvrage de *Conjecturis novisaimorum temporum* (1442) avait prophétisé la fin du monde pour le 34^e jubilé.

[[Note 218](#)] Hanap : grand pot pour boire du Moyen Âge avec un couvercle et un pied.

[[Note 219](#)] Dans l'*Icaroménippe* de Lucien, Ampédocle raconte à Ménippe comment, s'étant jeté dans le cratère de l'Etna, les vapeurs l'enlevèrent par-dessus la lune où il retomba et qu'il habite depuis très longtemps, s'y nourrissant de rosée.

[[Note 220](#)] Saint Laurent fut martyrisé sur un grill.

[[Note 221](#)] Argos aux cent yeux, dont cinquante étaient toujours éveillés, avait été chargé par Héra de garder Io. Zeus chargea Hermès (Mercure chez les Romains) d'aller le tuer. Hermès réussit à endormir Argos en lui racontant une très longue histoire puis lui coupa la tête.

[[Note 222](#)] Grilgoth et Gribouillis seraient inventés par Rabelais pour ces diables des incendies à partir de *grillé et bouillis*.

[[Note 223](#)] La femme de Loth, se retourne sur Sodome et Gomorrhe, en train de brûler par la volonté divine, contrairement aux recommandations des anges, et est changée en statue de sel.

[[Note 224](#)] On appelait ainsi la maison nommée depuis hôtel des Gobelins, bâtie par cette famille qui s'était enrichie dans le commerce de la teinturerie.

[[Note 225](#)] À l'époque les murailles de Paris devaient être en bien mauvais état. C'est en 1544 que devant l'avance de Charles Quint sur Paris, des grands travaux de réparation furent entrepris.

[\[Note 226\]](#) Agésilas, roi de Lacédémone (Sparte), (398 à 360 av. JC).

[\[Note 227\]](#) Pointes de diamant : forme particulière en pointe et en creux dans la taille des pierres permettant de les imbriquer les unes dans les autres.

[\[Note 228\]](#) La reine mère vint à Bourges le 23 juillet 1524. À ce moment-là, des bandes de pillards que l'on prenait pour des Italiens s'étaient montrées dans diverses provinces et avaient menacé d'incendier plusieurs villes, telles que Troyes et Bourges. Ceux qu'on venait d'arrêter aux environs de Bourges (juin 1524) furent l'objet de violences du genre de celles auxquelles Rabelais fait ici allusion.

[\[Note 229\]](#) Déformation sûrement volontaire de couleuvrines : ancien canon.

[\[Note 230\]](#) Un charbonnier qui fabriquait du charbon de bois.

[\[Note 231\]](#) L'herbe au charpentier ou achillée millefeuille est connue pour ses propriétés cicatrisantes.

[\[Note 232\]](#) Le bissac d'Ésope comporte une poche devant, celle que l'on voit, dans laquelle se trouvent les défauts d'autrui et une derrière qu'on ne voit pas dans laquelle se trouvent les défauts de celui qui le porte.

[\[Note 233\]](#) La comparaison s'explique parce que la bourse contenant les deniers était rangée dans la braguette

[\[Note 234\]](#) Fin à dorer signifiait trompeur. Une dague de plomb ne peut pas être fine et ne peut pas être dorée.

[\[Note 235\]](#) Refrain d'une chanson de Pierre Gringore.

[\[Note 236\]](#) Vers de Marot dans *Épître au roi pour avoir été dérobé*.

[\[Note 237\]](#) Feu saint Antoine : maladie de l'ergotisme entraînant des hallucinations, des convulsions et des spasmes.

[\[Note 238\]](#) Chapeau à bourrelet formant un creux par-dessus.

[\[Note 239\]](#) La tarte bourbonnaise est un nom donné aux bourbiers que l'on rencontre dans le Bourbonnais.

[\[Note 240\]](#) Tous ces composants sont particulièrement malodorants.

[\[Note 241\]](#) Treillis de la Sorbonne : galerie grillée réservée aux docteurs de la Sorbonne.

[\[Note 242\]](#) L'expression « écorcher le renard » signifiait vomir.

[\[Note 243\]](#) Bardane : herbe dont les boutons barbus s'accrochent aux vêtements.

[\[Note 244\]](#) Antistrophe : deuxième des trois stances du chœur lyrique dans la poésie grecque ancienne. Ici, il s'agit plutôt d'une contrepèterie.

[\[Note 245\]](#) Pierre d'Ailly (1350-1425) : célèbre théologien.

[\[Note 246\]](#) Alun de plume : poudre causant des démangeaisons.

[\[Note 247\]](#) La poudre d'euphorbe fait éternuer.

[\[Note 248\]](#) Arachné, jeune fille de Lydie, fut transformée en araignée par Minerve parce qu'elle tissait mieux qu'elle.

[\[Note 249\]](#) Maître Mousche pourrait être un charlatan réputé de l'époque. Guillaume Coquillart en

parle aussi.

[\[Note 250\]](#) Vers de la *farce de Maître Pathelin*

[\[Note 251\]](#) Gagner les pardons : il s'agit d'acheter les indulgences de l'Église. Des troncs étaient disposés devant les statues des saints dans ce but. Pratique courante au XVI^e siècle qui est à l'origine du schisme protestant.

[\[Note 252\]](#) Je vous rends grâces, Seigneur.

[\[Note 253\]](#) Pardonnaires : Moines surveillant chaque endroit dans l'église où l'on pouvait gagner des pardons.

[\[Note 254\]](#) Grand blanc : pièce de monnaie pouvant valoir une dizaine de deniers.

[\[Note 255\]](#) Le liard valait trois deniers.

[\[Note 256\]](#) Le douzain valait douze deniers soit un sou.

[\[Note 257\]](#) Deux rabbins, auteurs d'ouvrages religieux au 12^e/13^e siècles.

[\[Note 258\]](#) Les massorètes sont les « maîtres de la tradition » chargés de transmettre fidèlement le texte de la bible hébraïque à travers les changements du langage.

[\[Note 259\]](#) Expression des juristes faisant appel à Bartole pour affermir leur déclaration.

[\[Note 260\]](#) Maître Fyfy était le surnom donné aux vidangeurs.

[\[Note 261\]](#) Livre des sentences de Pierre Lombard du 12^e siècle utilisé dans les écoles. Sûrement un jeu de mots entre sentir et sentences.

[\[Note 262\]](#) Signifie « Je renie Dieu », sans doute un terme inventé par Rabelais.

[\[Note 263\]](#) Sans compter les dépenses de nourriture.

[\[Note 264\]](#) Thaumaste veut dire admirable en grec.

[\[Note 265\]](#) École péripatéticienne : fondée par Aristote en 335 av. JC. Le nom en grec signifie se promener. On dit qu'Aristote enseignait en se promenant.

[\[Note 266\]](#) Le chapitre 10 du premier livre des rois dans la bible hébraïque raconte que la reine de Saba qui vivait en Éthiopie ou au Yémen était venue rencontrer le roi Salomon à Jérusalem et avait été impressionnée par sa sagesse.

[\[Note 267\]](#) Anacharsis, philosophe scythe (considéré comme barbare) est venu à Athènes (588 av. JC) où il est accueilli par Solon (homme d'État, législateur et poète athénien) et où il est le premier étranger à obtenir la citoyenneté athénienne.

[\[Note 268\]](#) Pythagore (580-495 av. JC) : philosophe grec né à Samos. À 33 ans, il va à Memphis en Égypte où il restera une vingtaine d'années, il y apprend la langue et est initié par les prêtres aux mystères de Diospolis et d'Osiris.

[\[Note 269\]](#) Platon (428-348 av. JC) : Il serait allé en Égypte après la mort de Socrate (peut-être en 392) et serait passer en Sicile où il rencontra Archytas de Tarente dont il devient ami intime.

[\[Note 270\]](#) Apollonios de Tyane (16-97 ap. JC) : il fut comparé à Jésus, il avait ses disciples et faisait des miracles. Il fit de nombreux voyages en Europe, en Asie et en Afrique.

[\[Note 271\]](#) Le fleuve Phison est un des quatre fleuves du paradis terrestre. Il est quelquefois

assimilé au Gange auquel a dû faire allusion Rabelais.

[Note 272] Gymnosophistes : sages indiens appelés ainsi par les Grecs parce qu'ils méditaient nus.

[Note 273] Tite Live (59 av. JC-17 ap. JC) : historien de la Rome antique. La visite des gens de France et d'Espagne est racontée par Pline le Jeune, II, 3.

[Note 274] Pythagore affirmait que tout est nombre et rattachait des nombres à certaines idées.

[Note 275] Pic de la Mirandole (1463-1494) : philosophe humaniste italien. Son lien avec les nombres n'est pas clair.

[Note 276] Il s'agit là d'un pied de nez.

[Note 277] C'est le geste de l'archer qui vise un ennemi.

[Note 278] Masque : c'est ce que l'on disait à celui qui était masqué quand il se faisait reconnaître par la parole.

[Note 279] Qui êtes-vous, d'où venez-vous : ce que l'on dit quand on ne reconnaît plus ceux avec qui l'on boit.

[Note 280] Les trois déesses avaient demandé à Pâris d'accorder à la plus belle cette pomme d'or. Pâris la donne à Vénus qui lui avait promis l'amour de la plus belle femme du monde. Pâris enleva Hélène qui était la plus belle et ce fut la cause de la guerre de Troie.

[Note 281] Équivoque : expression portant plusieurs interprétations. C'est cette fois encore, plutôt une contrepèterie.

[Note 282] Le chapelet (ou patenôtres) était attaché à la ceinture par un ruban.

[Note 283] Les écus du palais étaient des jetons qui servaient à compter.

[Note 284] Écu au soleil ou écu sol : écu créé par Louis XI en 1473.

[Note 285] C'est la Bièvre qui passe à Saint-Victor et aux Gobelins.

[Note 286] L'urine était utilisée dans la teinturerie pour son ammoniac.

[Note 287] Maître d'Oribus : il pourrait s'agir de Mathieu d'Orry, dominicain, célèbre inquisiteur.

[Note 288] Le Bazacle est un haut fond qui permettait de traverser la Garonne près de Toulouse. Au 13^e siècle un barrage y fut construit et de nombreux moulins s'y installèrent.

[Note 289] La fée Morgue ou Morgane, sœur d'Oberon et d'Artus, retenait ce dernier, ainsi qu'Ogier le Danois, dans le château enchanté d'Avalon.

[Note 290] En grec, les altérés, comme Rabelais l'explique lui-même à la fin du chapitre 26.

[Note 291] L'Utopie, république imaginaire, dont la ville des Amaurotes (signifiant en grec : obscur) est la capitale, c'est le titre du roman politique de Thomas More, publié en latin en 1516 et traduit en français en 1550.

[Note 292] Auteur et livre imaginés par Rabelais.

[Note 293] Miliaire : borne tous les mille pas chez les Romains. Stade : tous les 125 pas chez les Grecs. Parasange : 3550 pas chez les Perses.

[Note 294] Pharamond ou Faramond : connu au Moyen Âge comme le premier roi des francs, ancêtre des Mérovingiens. Sa réalité a été mise en doute depuis.

[\[Note 295\]](#) Taillé avec une surface plane.

[\[Note 296\]](#) Tithymale : nom de plusieurs espèces d'euphorbes. Le suc est extrait de la tige. Pline disait qu'il fallait mettre de la cendre pour que les lettres apparaissent.

[\[Note 297\]](#) Épurge : autre sorte d'euphorbe.

[\[Note 298\]](#) L'ambre gris utilisé en parfumerie est une concrétion intestinale du cachalot et non du sperme de baleine comme on le pensait au 16^e siècle.

[\[Note 299\]](#) Dans ses Nuits attiques (livre XVII, ch. 9), Aulu-Gelle parle d'un moyen de correspondre secrètement par des bâtons, que les Lacédémoniens utilisaient autrefois. On avait deux bâtons pareils. L'un était remis au général partant pour la guerre, l'autre restait chez les magistrats. Quand ces derniers voulaient expédier une dépêche, ils roulaient en spirale autour du bâton une bande sur laquelle ils écrivaient de haut en bas, puis ils envoyaient la bande déroulée au général, qui l'enroulait à son tour sur le bâton qu'il avait emporté. Les caractères tombaient au même point par suite de la taille identique des deux bâtons.

[\[Note 300\]](#) Rabelais évoque ce vieux conte qu'Aulu-Gelle prétend avoir trouvé dans l'histoire grecque. Histiee, voulant adresser à Aristagoras un message secret, fit raser la tête d'un esclave et y traça des caractères à l'aide d'un instrument effilé, sous prétexte de le guérir d'un mal aux yeux, puis, quand ses cheveux eurent repoussé, il l'envoya à Aristagoras, chargé de retondre l'esclave pour lire le message.

[\[Note 301\]](#) Ces livres ne semblent pas avoir existé.

[\[Note 302\]](#) Tous les pays à partir Sagres sont inventés.

[\[Note 303\]](#) Le braquemart est une épée, mais c'est aussi une allusion sexuelle.

[\[Note 304\]](#) Seigneur perse qui s'introduisit dans Babylone, assiégée par Darius, et en rendit maître Darius au moyen d'un stratagème (Hérodote, III, 863).

[\[Note 305\]](#) Grec, cousin d'Ulysse, qui, se faisant passer pour un déserteur, convainquit les Troyens de faire entrer le cheval de Troie dans la ville.

[\[Note 306\]](#) Pacolet est le nom d'un cheval fantastique dans la romance du 15^e siècle : *Valentin et Orson*.

[\[Note 307\]](#) Camille l'Amazone : citée par Virgile au livre 11 de l'Énéide.

[\[Note 308\]](#) Cabestan : treuil sur les navires.

[\[Note 309\]](#) La sauce au lièvre était alors faite avec du vinaigre.

[\[Note 310\]](#) La peau de lutin passait pour être à l'épreuve des balles.

[\[Note 311\]](#) Anarche signifie en grec : sans chef.

[\[Note 312\]](#) Gens altérés est la traduction du mot grec Dypsode.

[\[Note 313\]](#) Le diable de Biterne dans le Languedoc était matérialisé par un bouc, ce qui donne son sel à cette phrase.

[\[Note 314\]](#) Mener l'âne : On retrouve cette expression chez Coquillart. C'est l'équivalent de tenir la chandelle.

[\[Note 315\]](#) C'est à Salamine en 480 av. JC que Thémistocle fut victorieux de l'armée perse de Xerxès. C'était une bataille navale dans laquelle les Perses auraient eu plus de 1000 navires et les Grecs

entre 300 et 400.

[[Note 316](#)] Pion était utilisé pour buveur.

[[Note 317](#)] C'était une tradition populaire de siffler quand on lâchait un pet.

[[Note 318](#)] La vesse désigne un pet silencieux, mais également une femme débauchée.

[[Note 319](#)] Homère parlait déjà de la lutte entre les pygmées et les grues et Aristote l'a repris dans le livre 8, chapitre 12, *Des animaux*.

[[Note 320](#)] L'euphorbe provoque des douleurs atroces d'estomac. La coccognide serait une sorte de chardon noir.

[[Note 321](#)] Lithontripon : qui brise la pierre dans la vessie. Nephrocalarlicon : qui dégage les reins.

[[Note 322](#)] Le déluge avait été décrété par Zeus pour anéantir les hommes. Seuls Deucalion et Pyrrha purent se sauver sur une frêle barque en rejoignant le Parnasse qui était resté émergé. Ils furent chargés par les dieux de repeupler la terre.

[[Note 323](#)] Pont aux ânes de la logique : une proposition évidente que l'on ne peut pas facilement justifiée comme par exemple le théorème de Pythagore.

[[Note 324](#)] C'est ce que raconte l'Énéide de Virgile, Énée à la chute de Troie, partit en emportant son père Anchise jusqu'à Rome.

[[Note 325](#)] Le géant Goliath avait mis au défi Israël de trouver un homme prêt à se battre en duel avec lui. Le jeune berger David, agréé par Dieu, releva le défi. Il lui envoya une pierre avec sa fronde qui s'enfonça dans son front. Puis il l'acheva avec son épée.

[[Note 326](#)] Ces textes figuraient dans des fascicules populaires vendus par les colporteurs.

[[Note 327](#)] Les chalybes étaient un peuple de l'antiquité vivant en Anatolie au bord de la mer Noire. On leur attribue l'invention de l'acier.

[[Note 328](#)] Sennacherib, roi assyrien du début du 7^e siècle av. JC. D'après l'Ancien Testament, un ange fit mourir en une nuit 185.000 de ses soldats.

[[Note 329](#)] Ce nom avait été donné aux tours de plusieurs églises parce qu'elles avaient été construites avec l'argent provenant des permissions de manger du beurre en temps de carême. Une des tours de la cathédrale de Bourges s'écroula le 31 décembre 1506.

[[Note 330](#)] On appelait « torticolis » les Cordeliers que Rabelais détestait, qui affectaient de pencher la tête pour paraître dévots et mortifiés.

[[Note 331](#)] Les Champs Élysées dans l'antiquité étaient l'endroit des enfers où les hommes vertueux goûtaient le repos après leur mort.

[[Note 332](#)] Les commentateurs ont peu expliqué ces occupations et les explications sont peu convaincantes. Chacun peut donc laisser libre son imagination.

[[Note 333](#)] De Cocyte, Phlégéthon, Styx, Achéron, et Léthé : les rivières des Enfers.

[[Note 334](#)] Valentin et Orson étaient héros d'un roman vendu par les colporteurs.

[[Note 335](#)] Morgant : héros du roman de chevalerie *Morgant le Géant*, d'un auteur anonyme du 14^e siècle.

[[Note 336](#)] Le pape Alexandre VI serait mort empoisonné peut-être avec de la mort-aux-rats.

[\[Note 337\]](#) On parle de la bosse chancreuse du pape Sixte au chapitre XVII.

[\[Note 338\]](#) Colonnes d'Hercule : nom donné anciennement aux montagnes entourant le détroit de Gibraltar.

[\[Note 339\]](#) Galien Rétoré : héros d'un roman de chevalerie qui voulait restaurer la chevalerie déchu.

[\[Note 340\]](#) Les quatre fils Aymon : roman plein d'invraisemblances.

[\[Note 341\]](#) Mélusine : fée que l'on retrouve dans plusieurs romans chevaleresques du Moyen Âge.

[\[Note 342\]](#) Penthésilée : reine des amazones.

[\[Note 343\]](#) Épictète (50-125) : né en Phrygie, il fut emmené comme esclave à Rome où il deviendra philosophe stoïcien.

[\[Note 344\]](#) Écu au soleil ou écu sol : écu créé par Louis XI en 1473.

[\[Note 345\]](#) La valeur de l'écu par rapport au denier dépend des époques, mais a toujours valu beaucoup plus.

[\[Note 346\]](#) Pathelin, avocat roublard, de la farce de Maître Pathelin, qui fut imprimée en 1464. Elle est d'un auteur inconnu, mais était à l'époque souvent attribuée à Villon.

[\[Note 347\]](#) Jean le Maire (1473-1524), poète d'origine belge. Il devient historiographe de Louis XII en 1513 et fut chargé d'écrire contre le pape Jules II.

[\[Note 348\]](#) Travestissement de la formule de l'absolution : je vous absous de peine et de coulpe.

[\[Note 349\]](#) Caillette et Triboulet : deux fous du roi.

[\[Note 350\]](#) La denrée représentait la quantité qu'on pouvait obtenir pour un denier.

[\[Note 351\]](#) La blanchée : quantité que l'on peut avoir pour un écu blanc et le pinart est une très faible monnaie.

[\[Note 352\]](#) Le franc-archer de Bagnolet est un monologue qui se jouait à la fin du 15^e siècle dont l'auteur est inconnu, mais qui fut souvent attribué à François Villon. On se moquait alors beaucoup de ces soldats.

[\[Note 353\]](#) Perceforêt : géant converti par Roland et qui lui sert d'écuyer.

[\[Note 354\]](#) Feu de Saint Antoine : intoxication grave due à la consommation d'un seigle atteint de l'ergot. On peignait un sigle sur les hôpitaux où les malades étaient soignés.

[\[Note 355\]](#) Proficiat : don de bienvenue qu'on faisait aux évêques.

[\[Note 356\]](#) Pers : couleur vert-bleu. On dit encore des yeux pers.

[\[Note 357\]](#) Selon Duchat, l'expression de Rabelais « roi de trois cuittes », c'est celui qui a tiré la fève trois jours de suites de trois gateaux cuits pendant la semaine des rois.

[\[Note 358\]](#) La sauce verte était faite avec du verjus et était vendue dans la rue par les crieurs de Paris.

[\[Note 359\]](#) Almyrode signifie « salé » en grec.

[\[Note 360\]](#) Pont de Monstriblé : pont fantastique du roman de Fierabras.

[\[Note 361\]](#) Ce qui empêcherait de travailler.

[\[Note 362\]](#) Aspharage signifie en grec « le gosier. »

[\[Note 363\]](#) Bulletin : certificat de santé prouvant qu'on n'avait pas la peste.

[\[Note 364\]](#) *Gorgias* est un dialogue de Platon.

[\[Note 365\]](#) Alcofribas Nasier : Anagramme de François Rabelais, nom avec lequel Rabelais avait d'abord signé Gargantua et Pantagruel.

[\[Note 366\]](#) Mephitis : personnification chez les Romains des vapeurs fétides sortant du sol.

[\[Note 367\]](#) Strabon parle du lac de Serbone, mais Rabelais préfère le lier à la Sorbonne.

[\[Note 368\]](#) Sarabaïtes : moines égyptiens débauchés.

[\[Note 369\]](#) Escargots : nom donné à des moines cachés sous leur capuchon comme un escargot.

[\[Note 370\]](#) Frapparts : moines mendiants débauchés.

[\[Note 371\]](#) Botineurs : moines riches.